

L'IMITATION
DE
JÉSUS-CHRIST



DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

- La Pensée antique.** *De Moïse à Marc-Aurèle.* Deuxième édition. 1 vol. in-8. 5 fr.
- La Pensée chrétienne.** *Des Évangiles à l'Imitation de Jésus-Christ.* 1 fort vol. in-8. 9 fr.
- La Pensée moderne.** *De Luther à Leibniz.* Sous presse.
- Les Pères de la Révolution.** *De Bayle à Condorcet.* Sous presse.
- La Pensée nouvelle.** *De Kant à Tolstoï.* En préparation.
- Les neuf ans d'un sénateur.** Discours, silhouettes et lettres, avec introduction par Marius Constans. 2 vol. in-12. 7 fr.

La Chanson de Roland, traduite et rythmée conformément au texte roman, et **Récits Épiques,** composés d'après nos vieilles chansons de geste. Précédés d'une lettre de Gaston Paris à l'auteur. Deuxième édition. 1 vol. de 664 pages (Belin frères).

Les Libérateurs. Troisième édition (Hachette et C^{ie}).

Washington, libérateur de l'Amérique. Quatrième édition (Hachette et C^{ie}).

Jeanne d'Arc, libératrice de la France. Sixième édit. (Hachette et C^{ie}).

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, avec éclaircissements et fac-simile de l'attestation d'authenticité du manuscrit appartenant à la bibliothèque de la Chambre des députés. Troisième édition (Hachette et C^{ie}).

Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, raconté et traduit du latin d'après les procès-verbaux officiels, suivi de *Jeanne d'Arc et le peuple de France.* 2 vol. Deuxième édition (Hachette et C^{ie}).

Jeanne d'Arc. Drame en trois parties et neuf tableaux, joué au Châtelet et repris à l'Odéon. Nouvelle édition (Hachette et C^{ie}).

Les bourreaux de Jeanne d'Arc. *Notice sur les personnages du procès de condamnation, suivie de Documents sur la fête nationale de Jeanne d'Arc, fête du patriotisme.*

La délivrance d'Orléans. Mystère en quatre actes et dix-sept tableaux, d'après le *Vieux Mystère du siège d'Orléans.*

Jésus. Mystère en cinq actes, avec prologue et épilogue (2^e édition).

Le mois de Jeanne d'Arc, ou Ephémérides de Jeanne d'Arc en trente et un chapitres comportant une lecture pour chaque jour du mois de mai (Colin et C^{ie}). Couronné par l'Académie française. Prix Guizot.

NOTA. — L'auteur donne à tous les éditeurs le droit de rééditer, sous un format quelconque, sans avoir aucune espèce de droits à acquitter, les deux ouvrages ci-dessus désignés, qui ne sauraient être trop répandus : PROCÈS DE CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC; PROCÈS DE RÉHABILITATION DE JEANNE D'ARC, à la seule condition que cette reproduction soit absolument fidèle et intégrale.

275242

Liv. 6430

JOSEPH FABRE

liv. 4449

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST

LIVRE DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE
ENSEIGNANT LA VIE SPIRITUELLE

TRADUCTION NOUVELLE

SUIVIE

D'UNE NOMENCLATURE DES EMPRUNTS DE L'IMITATION;
DE LA TRADUCTION DU LIVRE SUR LE SACREMENT DE L'AUTEL
PAR LE CHANCELIER DE MARILLAC, REMANIÉE ET AMENDÉE;
D'UN CHOIX DES PRINCIPAUX PASSAGES
DE LA TRADUCTION PARAPHRASÉE DE L'IMITATION
PAR PIERRE CORNEILLE

« Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile,
« Mais rempli jusqu'au bord des suc de l'Évangile,
« Où la sagesse humaine et divine, à longs flots,
« Dans le cœur altéré coulent en peu de mots. »

LAMARTINE.

« Je lisais dans ce précieux livre toute sorte de
« réponses directes aux questions sourdes qui m'agi-
« taient. »

SAINTE-BEUVE.

6939



PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1906

Tous droits réservés.

244

87-97=4

BIOTECNA CENTRALĂ UNIVERSITĂRI
BUCUREȘTI
198
OTA.....
4449

CONTROL 195

RC58/05

B.C.U. Bucuresti

C6939

A MA MÈRE

De même que j'ai consacré à votre mémoire mon drame sur Jeanne d'Arc et mon drame sur Jésus, je vous dédie ma version de l'Imitation de Jésus-Christ.

Si de bonne heure la réflexion et l'étude me détachèrent, non sans cruels déchirements, des dogmes chers à votre foi, du moins mon cœur n'a jamais cessé de vibrer aux accents sublimes que le christianisme a inspirés, et il est demeuré uni au vôtre dans le double sentiment qu'au-dessus des mondes il y a Dieu et qu'au delà de la mort il y a la vie. Je vous dois d'avoir pris surtout pour sujet de mes écrits les hautes manifestations de la grandeur morale, et d'avoir eu toujours le souci de ne préférer rien à la vérité.

C'est sur votre demande que j'entrepris de traduire à mon tour ce chef-d'œuvre de candeur et d'émotion, où tant d'endoloris ont trouvé leur soulagement. Aussitôt un chapitre terminé, je vous en faisais la lecture. Je n'oublierai jamais vos pieux élans quand je vous lisais tel de ces dialogues entre la misère humaine et la pitié divine, où, du fond des cloîtres du moyen âge, éclatent des cris de l'âme qui font frissonner et pleurer.

Hélas! ma tâche n'était pas encore à sa fin que vous descendiez dans la tombe. Après une longue interruption, voici l'œuvre achevée. Elle est vôtre, âme sainte, et je vous l'offre.

INTRODUCTION



Il y a un livre qui, avec Jeanne d'Arc, sera la gloire éternelle du moyen âge : c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*. Ce livre a des endroits admirables, et on pourrait en extraire comme une quintessence de moralité merveilleusement propre à éclairer et à échauffer les âmes. Michelet disait qu'en lisant l'*Imitation* il avait senti Dieu; et on sait qu'Auguste Comte, le fondateur de l'école positive, amené dans la dernière partie de sa vie à comprendre toute l'insuffisance du *positif* de la science, lisait et relisait ce livre fait d'amour.

L'*Imitation*, jointe aux psaumes, aux évangiles et aux épîtres apostoliques, forme le Manuel des chrétiens. Elle est, après la Bible, le livre qui a le plus agi sur la conscience européenne avant l'ère de la Révolution.

Un charme exquis se dégage des cadences monotones de ce chant de l'âme modulé dans la solitude.



On est étonné de se reconnaître si bien dans les contradictions, les agitations, les défaillances, que dépeint en formules définitives un puissant scrutateur de la nature humaine; on se sent peu à peu enveloppé de silence, de résignation, de paix, d'amour et d'espérance; on est comme doucement bercé, par-dessus les vagues du temps, dans l'infini de l'éternité.

Les délicats se sont plaints des répétitions qui abondent dans ce livre, comme dans les *Entretiens* d'Epictète et dans les *Pensées* de Marc-Aurèle. « C'est toujours la même chose », disent-ils.

Eh oui, c'est toujours la même chose, et il le faut. Les vérités morales ne sont pas comme les vérités mathématiques qu'il suffit de démontrer une fois pour qu'on en demeure convaincu. Elles demandent à être présentées sous des milliers de faces, parce qu'il y a des milliers d'obstacles qui s'opposent à leur entrée en nous. Les plaquer sur l'esprit, c'est ne rien faire; il importe qu'elles pénètrent jusqu'au plus intime de l'âme. Or pour arriver jusqu'au plus intime de l'âme qu'obstruent tant d'intérêts et de passions, il est besoin de trouées profondes, et les coups de pioche ne sauraient être trop répétés.

Pascal disait que « le cœur a son ordre », et que « cet ordre n'est point par principes et démonstra-

tions, mais consiste principalement en des digressions sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours ».

Cet ordre, qu'ont suivi Jésus-Christ et saint Paul, Épictète et Marc-Aurèle, est aussi celui de l'*Imitation*

Certains érudits ont imaginé que l'*Imitation*, au lieu d'avoir un auteur unique, pourrait bien être un simple recueil de méditations et de préceptes formulés dans les cloîtres à diverses époques. C'est ainsi qu'il se trouva des critiques pour soutenir que la *Chanson de Roland* n'était qu'une compilation de vieilles cantilènes.

Pas plus que l'épopée de la vie guerrière au moyen âge, l'épopée de la vie religieuse ne justifie un pareil paradoxe.

Il est incontestable que, de saint Bernard à Gerson, tous les mystiques ont parlé de la préparation à la vie religieuse, de l'initiation à la vie religieuse, de la consommation de la vie religieuse, et ont marqué, en diverses manières, que tout le christianisme tient dans ces mots : Imiter le Christ. Mais il suffit de lire attentivement l'*Imitation* pour discerner dans l'inspiration et dans la rédaction du livre I, du livre II et du livre III, une unité évidente qui marque bien que ces trois livres sont sortis de la même main.

« Faites qu'on m'ignore, ô mon Dieu », s'écriait le pieux auteur de l'*Imitation*. Et, en effet, nous ne savons pas encore le nom du grand homme qui a ouvert aux cœurs souffrants cette source intarissable de consolations.

On s'est plu à imaginer que ce grand homme était le fameux chancelier, ambassadeur du roi de France et docteur de l'Église, qui, désabusé du monde et fatigué de lutter contre les iniquités des puissants, cacha sa vieillesse dans une pauvre école de faubourg, et y mourut en répétant aux petits enfants qu'il enseignait : « Priez Dieu pour l'âme du pauvre Gerson. »

C'est là une supposition mal fondée. Gerson n'était pas un moine. Or l'auteur de l'*Imitation* était un moine. Il s'écrie en effet : « Seigneur, que vous rendrai-je en retour de la faveur qui m'est échue ? Car, il n'est pas donné à tous de tout quitter et de renoncer au monde pour embrasser la vie monastique. » Puis, même dans ses écrits les plus populaires, Gerson a une latinité savante et un style pédantesque qui le différencient nettement de l'auteur de l'*Imitation*.

Cet auteur n'avait ni le goût de ces personnifications allégoriques où Gerson se complait quand il range en bataille les *Vices* contre les *Vertus* et met

en scène *Envie la haineuse* ou *Paresse l'endormie* ; ni cette phraséologie affectée qui tantôt transforme les apôtres en chevaliers portant l'*écu de ferme créance* et l'*épée de vraie sagesse*, tantôt fait de l'âme un temple ayant pour *curé* le Saint-Esprit et pour *autel* la volonté.

Au surplus, les gallicismes du texte latin¹ établis-

¹ Il faudrait multiplier les citations latines pour signaler tous les gallicismes qui témoignent de l'origine française de l'*Imitation*. Je me contenterai de relever quelques locutions et vocables où il apparaît bien que le latin du chef-d'œuvre anonyme porte la marque française plutôt que la marque germanique, la marque flamande ou la marque italienne : *Ad minus*. Au moins. — *Ad præsens*. A présent. — *Ab intra*. Par dedans. — *Bassari*. Être abaissé. — *Bene verecundari*. Avoir bien honte. — *Contentantur paucis*. Ils se contentent de peu. — *Bene contentantur*. Ils sont bien contents. — *Cum omni celeritate*. A toute vitesse. — *Frangere se ipsum*. Se rompre (rompre sa volonté). — *Ex fundo cordis*. Du fond du cœur. — *Grosse vestiuntur*. Ils sont grossièrement vêtus. — *Habere semper aliquid ad patiendum*. Avoir toujours quelque chose à souffrir. — *Totum jacet in moriendo*. Tout git à mourir (consiste à mourir). — *Nunquam esse in quietudine*. N'être jamais en repos. — *Homo proponit, sed Deus disponit*. L'homme propose, mais Dieu dispose. — *Pœnam habent*. Ils ont de la peine. — *Pone te ad portandam crucem*. Mets-toi à porter la croix. — *Pro bono totum accipe*. Prends tout en bien. — *Pro nulla re mundi*. Pour rien au monde. — *Ego volo totum rehabere*. Je veux tout ravoïr. — *Stare bene cum aliquo*. Être bien avec quelqu'un. — *Tibi ad cor transeunt*. Te vont au cœur. — *Umbracula excusationum quæris*. Tu cherches des ombres d'excuses. — *Vadit et venit*. Il va et vient. — *Æternaliter*. Éternellement. — *Leviter. De facili*. De léger (vieux français), facilement. — *Quid importat?* Qu'importe ? — *Se recolligere*. Se recueillir (vieux français), se recueillir. — *Recommandare*. Recommander. — *Recursum habere*. Avoir recours. — *Regratiari*. Reçrâcier (vieux français), rendre grâçe. — *Sentimenta devotionis*. Des sentiments de dévotion.

sent jusqu'à l'évidence que l'auteur de l'*Imitation* était un Français, et l'accent de sa parole si vivante permet de conjecturer qu'avant de se réfugier dans le cloître, il avait expérimenté par lui-même les illusions de la vie du siècle. Plusieurs chapitres portent l'empreinte d'une vaste mélancolie. L'expression forte

Dès le xvii^e siècle, le grand Corneille reconnaissait que la « diction, la phrase de l'auteur de l'*Imitation* est si purement française qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre « commune façon de parler ».

Michelet pense de même. « L'*Imitation*, dit-il, n'a pas l'élan « pétrarchesque des mystiques italiens. Il y a plus de sentiments « que d'images : cela est français. »

Mais Renan est d'un avis différent. Pourquoi ? Parce que l'auteur de l'*Imitation* ne voit en toutes choses que vanités. Selon Renan, cela n'est pas français. Le brillant virtuose oublie que nulle part l'*Imitation* ne fut aussi populaire que sur la terre de France ; et qu'en tout temps il y a eu parmi nous des sages, revenus des illusions du monde, contents de vivre *dans un petit coin avec un petit livre (in agello cum libello)*. La patrie de saint Bernard et de Gerson, de Pascal et de Malebranche, de Rancé et de Ravignan, des grands jansénistes et des grands oratoriens, est le pays d'élection pour la vie intérieure autant que pour la vie sociale.

M^{sr} Puyol, le grand spécialiste de l'*Imitation*, à laquelle il a consacré une dizaine de doctes volumes, opine, comme Renan, que l'auteur du beau livre était un bénédictin italien.

Qu'il fût un bénédictin, j'en suis convaincu. La concordance est frappante entre les préceptes de saint Benoît et les textes de l'*Imitation* relatifs à la vie cénobitique.

Mais qu'il fût Italien, tant s'en faut que M^{sr} Puyol l'ait établi. Tout au plus admettrais-je que, si par impossible l'auteur de l'*Imitation* n'était pas un Français, toutes les probabilités seraient pour l'Italie, plutôt que pour l'Allemagne ou les Pays-Bas.

Je remarque, entre autres choses, que l'auteur de l'*Imitation* cite une sainte et deux saints et que tous trois sont Italiens : Sainte Agathe, née à Palerme ; saint Laurent, né à Rome ; saint François, né à Assise.

des désenchantements causés par ce méchant monde s'y mêle aux suaves aspirations vers le royaume de Dieu.

Le livre premier vise l'inauguration de la vie intérieure par le rejet des vanités, par la connaissance de soi-même et par l'amendement des mœurs. Le livre deuxième a pour objet les progrès de la vie intérieure par le recueillement des pensées, par la purification des sentiments et par l'acceptation des souffrances. Le livre troisième, qui est le principal, nous montre l'achèvement de la vie intérieure par la communion de l'âme avec Dieu : son bien-aimé l'instruit, la soutient et la console, si bien qu'au règne de la nature se substitue le règne de la grâce. Jamais l'amour n'a trouvé une expression plus vraie, plus vive, plus profonde. La matérialité du langage semble disparaître, et il n'y a de visible que la pensée, ingénue, ardente et pure.

A ces trois livres formant un tout, il fut ajouté un quatrième livre sur le Sacrement de l'autel, livre remarquable sans doute, mais de valeur moindre, de dessein différent, de théologie raffinée et d'esprit tout sacerdotal, qui est sûrement d'une autre main¹ et qui ne se trouve pas dans les versions

¹ Il est manifeste que cet opuscule a été écrit par un prêtre à l'usage des prêtres et ne s'adresse qu'accessoirement à tous les communiants. Ici le prêtre est invité à « *considérer quel est celui dont il a*

populaires, redondantes mais naïves, partout répan-

été fait le ministre par l'imposition des mains de l'évêque » et à envisager toute l'étendue de ses devoirs (Chapitre V). Là Jésus adresse des exhortations au prêtre pour qu'avant la célébration de la messe il s'examine, soit contrit de ses péchés et « *s'offre lui-même sur l'autel de son cœur en holocauste perpétuel* » (Chapitre VII). Ailleurs le prêtre se livre à de pieuses effusions et proclame qu'il « *offre les hosties* » en faveur de « *ses parents, ses amis, ses frères, ses sœurs et toutes les personnes qui lui sont chères* », ainsi qu'en faveur de « *ceux qui ont demandé qu'il offrit des prières et le saint sacrifice pour eux ou pour les leurs* » (Chapitre IX). Tantôt ce sont des conseils donnés au prêtre pour la célébration des saints mystères, et notamment la recommandation de « *ne dire la messe ni trop lentement ni trop vite* » (Chapitre X). Tantôt ce sont des invocations du prêtre glorifiant la grandeur du sacerdoce et implorant Dieu pour les prêtres : « *Que votre grâce nous aide, Dieu tout-puissant, nous qui avons embrassé l'état sacerdotal !* » (Chapitre XI).

Il faut toute la puissance de la routine pour qu'on ait jusqu'à ce jour considéré comme partie intégrante de l'*Imitation* et attribué à son auteur ce traité spécial, où nulle part il n'est question des religieux ni de la vie monastique, et qui, malgré de très éloquents pages, est d'un style si inférieur.

Les preuves de détail sont superflues ; mais elles abondent. Je n'en citerai qu'une. L'auteur de l'*Imitation*, dans l'avant-dernier chapitre du livre III, blâme ceux qui s'inquiètent de savoir quel est le plus grand des saints. Au contraire, l'auteur du livre sur le sacrement de l'eucharistie prend parti, et, par deux fois, au chapitre V et au chapitre XVII, il prononce que le plus grand des saints est saint Jean-Baptiste. Est-il croyable que le même écrivain se fût si grossièrement contredit à quelques chapitres d'intervalle et eût ici expressément tranché la question que là il aurait recommandé de laisser en suspens ?

Ajoutez que l'ensemble de ce livre, beaucoup moins heureusement cadencé, diffère pour le rythme des trois autres livres auxquels une pieuse tradition l'incorpore.

Chose curieuse, tandis que, dans l'opuscule sur le Sacrement de l'autel, il est deux fois question de la sainte Vierge, dans les trois livres de l'*Imitation* il n'est aucunement fait mention d'elle. En cela l'*Imitation* ressemble aux épîtres de saint Paul où on ne trouvera pas une seule ligne concernant la mère de Jésus.

dues dès le xv^e siècle, sous ce beau titre : *l'Internelle Consolation*, (*la Consolation intérieure*).

Si l'on envisage les nombreux emprunts que l'auteur a fondus dans son texte, on remarquera qu'il cite avant tout les psaumes, les livres sapientiaux, les évangiles et les épîtres apostoliques. Il emprunte deux citations à Ovide et à Sénèque. Nouveauté significative : il n'en emprunte aucune aux pères de l'Église ni aux scolastiques. Il cite un seul des mystiques du moyen âge, et c'est saint François d'Assise¹.

Enfin paraissait une œuvre où la religion, qui est tout sentiment, n'était plus étouffée par la théologie, qui n'est que dialectique ; où la foi, libérée de la tradition, laissait de côté les superfétations païennes et dogmatiques pour ne voir dans le christianisme que le Christ ; où le dédain des superstitions courantes allait jusqu'à nier l'efficacité des pèlerinages pour la

1. L'auteur de *l'Imitation* n'a à cœur que d'édifier, sans aucun souci de littérature. De là vient que presque toujours il utilise les textes sans marquer qu'il les emprunte et à qui il les emprunte. Mais, à l'endroit du III^e livre où il s'inspire de saint François d'Assise, il le mentionne expressément en le désignant par son nom et par son titre de saint. Cette mention rend manifeste l'erreur de ceux qui ont voulu faire remonter *l'Imitation* au commencement du XIII^e siècle ou même au XII^e. Elle doit dater de la seconde moitié du XIII^e siècle. (*Voir l'Appendice, à la fin du volume.*) En tout cas, il demeure avéré qu'elle a été postérieure à la mort et à la canonisation de François d'Assise.

sanctification des âmes ; où s'exhalait le cœur d'un libre croyant, visiblement convaincu avec Tertullien que, là où sont trois chrétiens, fussent-ils laïques, là aussi est l'Église.

En appeler à la Vérité-Dieu et demander que tous les docteurs et tous les prophètes fissent silence était chose si hardie qu'au premier moment il fut question à Rome de proscrire le livre rénovateur des âmes. Mais son succès était trop grand. L'approbation du peuple emporta celle du pape.

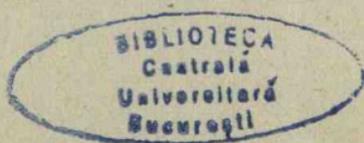
On doit avouer qu'à côté de sublimes beautés il y a d'énormes exagérations dans ce chef-d'œuvre de la pensée chrétienne. D'une part, si l'amour est la grande force, c'est aussi le grand danger, dès que manque la justice, qui doit demeurer la grande règle. D'autre part, s'il faut vivre en communion avec Dieu, il faut vivre en communion avec les hommes ; et la famille, la patrie sont bien choses divines.

L'esprit monastique incline l'homme à désertier les devoirs sociaux pour l'accomplissement des devoirs religieux. Mais est-il bon de renoncer à une moitié de la vertu sous prétexte de mieux pratiquer l'autre ? Qu'importe que votre discipline fasse de vous un héros, si tout cet héroïsme est stérile pour le bien commun ? L'homme n'est-il pas fait pour l'action,

encore plus que pour la contemplation ? L'union de deux époux, grandis au souffle d'un mutuel amour, appuyés l'un sur l'autre pour soutenir dignement le combat de la vie et fondant une famille qui sera perpétuée par plusieurs centaines de générations, n'est-elle pas préférable à l'isolement stérile d'un solitaire en quête de ravissements extatiques ? L'activité bien-faisante d'un Socrate ou d'un Washington ne vaut-elle pas mieux que la dévote indifférence de saint Siméon s'immobilisant sur sa colonne, ou de saint Labre promenant ses haillons de sanctuaire en sanctuaire ? Le généreux labeur du citoyen luttant pour la justice n'est-il pas la plus belle des prières, et surtout la plus efficace ?

Il sied de se résigner au contact des corruptions et des laideurs de l'humanité pour la faire meilleure, au lieu d'adopter le pieux pessimisme du cénobite qui, dans le paroxysme d'une sorte d'égoïsme spirituel, regarde les choses de la terre comme du fumier, se met à l'écart de tout, n'a souci que d'éviter les tourments de l'enfer et de conquérir les joies du paradis.

On ne comprend pas le fils disant à sa mère, le frère à sa sœur, l'ami à son ami, le fiancé à sa fiancée : « Je vous aime en Dieu et pour Dieu. » Les êtres demandent à être aimés aussi en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Les terrestres amours ont leur



charme céleste; et n'admettre que le seul amour de Dieu semble être un sacrilège envers l'œuvre de Dieu.

Puis, n'y a-t-il pas une sorte de réprobation de la liberté et du droit dans ce perpétuel éloge de l'humble soumission à un supérieur et de l'avantage qu'il y a à *vivre dans l'obéissance*, à *n'être pas son maître*? Quoi de plus propre à affermir les dispositions passives d'une société où la résignation des faibles encourageait la tyrannie des forts? L'excès d'humilité paralysait les âmes, détournait des nobles initiatives, fermait la bouche à la critique, perpétuait les respects usurpés et les puissances usurpatrices.

Enfin, qui ne voit ce qu'il y a d'outré dans l'ascétisme? Sied-il d'interdire l'usage pour prévenir l'abus? N'est-il pas possible que la confiance en soi, l'esprit d'indépendance, l'émulation, l'amour de la gloire, une noble fierté, une magnanime colère s'allient à la vertu? Les passions bien dirigées ne sont-elles pas les ferments nécessaires du progrès social? Extirper en l'homme toute attache terrestre, n'est-ce pas tout à la fois préparer une proie à l'audace malfaisante des habiles et anticiper la mort sous prétexte de sanctifier la vie?

Encore si le renoncement monastique que nous dépeint le grand inconnu était fécond en œuvres!

Tant s'en faut qu'il le soit. Le moine de l'*Imitation* s'écrie : « Bienheureuse solitude ! seule béatitude ! » Mais qu'est-il en réalité ? Un déserteur. Du fond de son cloître il dit à ses frères : « Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez ! Quitter le combat m'a semblé plus commode. » L'*Imitation* de Jésus-Christ apparaît élargie et mieux vécue dans un François d'Assise qui songe aux autres plus qu'à soi et, au lieu de s'absorber solitairement dans le salut de son âme, se fait par tous les chemins la providence des souffrants ¹.

Dans toute morale, à côté des préceptes stricts, il y a les préceptes latitudinaux nous invitant à une perfection qui ne peut guère être atteinte, mais qui doit rester le point de mire de nos quotidiens efforts. L'erreur ici est d'appeler perfection l'entier isolement

1. Je me dispense ici de développements qui feraient double emploi avec ceux que j'ai donnés dans mon livre LA PENSÉE CHRÉTIENNE, au cours du chapitre consacré à saint François d'Assise (p. 603) et surtout au chapitre intitulé : *Les deux courants évangéliques* (p. 568). En ce dernier chapitre, d'une part, je marque les grandes raisons qu'on a eues de placer la ressemblance avec Jésus dans une vie de renoncement, de mortifications, de recueillement et de contemplation intérieure ; d'autre part, je montre que Jésus et les disciples qui l'accompagnaient furent loin d'être les ascètes, les contemplatifs, qu'on se plaît à imaginer ; et j'explique comment il dut s'introduire de très humains tempéraments dans la surhumaine folie de la croix. Bayle envisageait le côté pessimiste de l'Évangile quand il affirmait une absolue incompatibilité entre la qualité de bon chrétien et la qualité de bon citoyen. Montesquieu envisageait le côté optimiste de l'Évangile quand il déclarait que, tout au contraire, de véritables chrétiens seraient des citoyens très éclairés sur leurs devoirs et très appliqués à les remplir.

d'une âme oublieuse des hommes dans son perpétuel dialogue avec le divin bien-aimé.

Mais un fait domine ces critiques. L'auteur de l'*Imitation* a opposé le cri de l'âme aux disputes de l'école et a montré Dieu se rendant sensible au cœur de l'homme qui le cherche simplement au-dedans de soi-même après s'être purifié par la vertu. Or de toutes les conceptions religieuses la plus haute est bien celle-là. Intermédiaires, dogmes et rites ne sont rien ; le^e sentiment intérieur est tout ; la conscience nous ouvre les horizons du monde supra-sensible, et la moralité achemine à la vérité.

Il s'était formé, au moyen âge, un latin net, simple, naïf, transparent, non frelaté par les raffinements du bel esprit, exempt de procédés, point précieux, point aristocratique, mal propre à l'amusement, visant droit à instruire et à toucher, enfin tout à fait étranger à la rhétorique artificielle des cicéroniens qui oublient de sentir et de penser pour faire des phrases et font des phrases dont seraient choquées les oreilles du moindre affranchi de l'ancienne Rome. C'est dans ce latin populaire, d'une saveur si originale, qu'est écrite l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Le pédantisme scolastique altéra vite, par le partage en petits versets et par un numérotage souvent

inintelligent, la continuité des réflexions et des effusions jaillies des profondeurs d'une âme sainte. Le morcellement de tout l'ouvrage en petites sections composées de deux ou trois lignes était d'ailleurs très naturellement motivé par l'habitude qui s'établit de bonne heure, dans les cloîtres, de chanter l'*Imitation* à l'exemple des psaumes.

Sans rompre avec la tradition dans ce qu'elle peut avoir d'acceptable, j'ai apporté tous mes soins à retrouver dans chaque chapitre les divisions naturelles des paragraphes, à rétablir la véritable ordonnance du discours, et à faire disparaître le décousu, l'incohérence qui rendent fatigante la lecture des traductions courantes¹.

L'*Imitation* a été souvent traduite, et, à mon gré, elle n'a jamais été bien traduite. Je crains qu'avec sa merveilleuse limpidité, elle ne demeure intraduisible. Loin de moi l'outrecuidance de prétendre que le texte

1. Si par exemple, n'y considérant que les parties de chaque chapitre, on compare les traductions dites de *Gonnelieu* et de *Lamenais* avec la présente traduction, on constatera qu'en deux cents endroits son ordonnance diffère de la leur, par suite de telle division qui est là et qui n'est pas ici, ou qui est ici et qui n'est pas là. J'ajoute qu'il suffit d'un coup d'œil sur les textes pour se convaincre de l'illogisme des divisions qui sont là, ainsi que de l'évidente logique des divisions qui sont ici. L'aveugle docilité avec laquelle tant de traducteurs se sont suivis machinalement les uns les autres manifeste une fois de plus la toute-puissance de l'esprit de routine, même chez les hommes les plus intelligents.

qu'on va lire rende la savoureuse simplicité de l'original, son onction touchante, sa concision lumineuse, son mouvement rythmique, ses tours vifs et passionnés. Mais, tout en conservant à l'exemple de mes devanciers ce qu'il y a de définitivement bon dans les traductions antérieures, j'ai voulu à mon tour donner une idée du livre où se trouve la plus pure essence de la pensée chrétienne, et qui répond, à travers les temps, à ces entretiens de Marc-Aurèle avec lui-même où j'ai montré la plus pure essence de la pensée antique.

JOSEPH FABRE.

J'ai complété ma traduction par une nomenclature des emprunts que l'auteur de l'*Imitation* a fondus dans son texte latin.

En outre j'ai cru utile de publier, à la suite de ma traduction des trois livres de l'*Imitation* de Jésus-Christ, l'opuscule sur *le Sacrement de l'autel* qui y est toujours ajouté à titre de quatrième livre, à l'encontre du texte de nombreux manuscrits et des indications du plus simple bon sens.

J'ai adopté pour cet opuscule la traduction du chancelier de Marillac, prisée des connaisseurs et

naguère proclamée la meilleure de toutes par les deux académiciens Sacy et Caro. Je l'ai toutefois considérablement remaniée pour la rendre soit plus exacte, soit moins archaïque.

Il m'a semblé intéressant, pour terminer l'ouvrage, de faire un recueil des principaux passages de la traduction paraphrasée qu'écrivit Pierre Corneille.

Quand Auguste Comte désigna l'*Imitation* comme un des chefs-d'œuvre qui devaient figurer dans la bibliothèque choisie des positivistes, il n'adopta ni la fameuse traduction de Silvestre de Sacy (dit du Beuil), ni la traduction faussement accréditée sous le nom du jésuite Gonnellieu, ni la traduction non moins faussement accréditée sous le nom de l'abbé Lamennais¹,

1. Ces deux illustres prêtres accompagnèrent de réflexions dont ils étaient les auteurs, l'un la traduction faite par Cusson, l'autre la traduction faite par son frère Jean-Marie. Le public prit les commentateurs pour les traducteurs ; et les libraires ont perpétué jusqu'à ce jour une double confusion où ils ne trouvent que profit.

Encore faut-il remarquer que, si toutes les réflexions qui accompagnent la traduction Cusson sont bien de Gonnellieu, toutes les réflexions qui accompagnent la traduction Jean-Marie ne sont pas de Lamennais. — Les curieux n'ont qu'à lire sur ce dernier point le livre consacré, par M. E. Herpin, de Saint-Malo, à la vie et aux œuvres de Jean-Marie de la Mennais, fondateur de l'Institut des frères de Ploërmel, et diverses lettres parues dans les journaux *Le Monde* et *L'Univers*.

Le public aurait pu dès l'origine soupçonner ce qui a été mis en lumière depuis, s'il avait remarqué dans la préface de l'édition de 1826 ces paroles significatives : « Un homme de beaucoup de

mais la traduction de Pierre Corneille, la seule digne selon lui d'être lue et relue.

Corneille, qui avait toujours été très croyant, devint très pratiquant aux approches de la vieillesse ; il était même, à Rouen, marguillier de sa paroisse, la paroisse Saint-Sauveur. Sa piété, quelques échecs au théâtre et les sollicitations de pères jésuites qui étaient ses amis, le décidèrent à entreprendre la traduction en vers de l'*Imitation*. Il consacra à ce tra-

talent et, ce qui vaut mieux, d'une piété trop rare aujourd'hui, a bien voulu se charger de *la plus grande partie de ce travail.* »

Où on se trompe, c'est quand on prétend, ainsi que semble le croire M. Jean de Bonnefon, dans son éloquent ouvrage intitulé *Préface de l'Imitation de Jésus-Christ*, qu'il n'y a que dix-sept réflexions attribuables à Lamennais. Qu'en 1828, Lamennais, en même temps qu'il déclara au chanoine Auber que « sa prétendue traduction était l'œuvre d'une main à lui connue, qui s'était efforcée de fondre dans une traduction nouvelle ce qu'il y avait de meilleur dans les autres » ait ajouté qu'il n'était l'auteur que de *dix-sept réflexions* dont il pointa les numéros sur l'exemplaire de la marquise de Roussy : je ne le conteste point. Mais ce qui était vrai en 1828, cessa de l'être en 1829, date où des réflexions nouvelles, écrites par Lamennais et dignes de sa plume, furent introduites dans l'ouvrage, d'ailleurs nullement modifié pour la traduction, laquelle est intégralement restée telle que l'avait donnée Jean-Marie en 1824.

Cette traduction, qui est aujourd'hui la plus en vogue, n'a pas été épargnée par M^{sr} Puyol : « Elle n'est pas digne, dit-il, de son prétendu auteur. Elle n'est ni tout à fait libre ni complètement fidèle, et on a souvent relevé son défaut d'exactitude. » Et M^{sr} Puyol cite un passage de M. d'Avenel, disant : « Pour nous, qui avons étudié la traduction de M. de Lamennais phrase par phrase, mot à mot, nous osons dire qu'elle est pleine d'à peu près, d'additions, d'altérations de sens. La couleur y est souvent fautive et la phrase incessante. »

vail six des belles années de sa maturité. C'est en 1451, à l'âge de quarante-cinq ans, que l'auteur du *Cid* présenta au public la traduction des vingt premiers chapitres, à titre de coup d'essai et « pour arrhes du reste. » Il publia en 1452 les derniers chapitres du premier livre et le commencement du deuxième ; en 1453 la suite du deuxième livre ; en 1454 la moitié du livre troisième ; et en 1456 la fin de l'ouvrage.

Dans son œuvre, Corneille remplace le verset par la tirade ; et, là où soupirait tendrement le hautbois mélancolique du pieux solitaire, il fait ronfler majestueusement l'orgue de ses sonores alexandrins. Sa plume souple s'ingénie bien à diversifier les rythmes ; mais toujours le vers noble revient avec une solennité mal accommodée à l'allure ingénue et simple du livre de la Consolation intérieure.

Toutefois Corneille a beau abuser de l'amplification, prodiguer les longues périodes, et convertir en raideur la suavité du texte original, il garde un ton pénétrant et vrai qui empêche de le prendre pour un rhéteur. Sous un lourd étalage de pompe et de grandiloquence, on reconnaît partout la candeur du chrétien, et on retrouve en maints endroits le génie du poète.

Dans le choix des morceaux qu'on lira et auxquels

j'ai donné les titres qui m'ont paru les plus appropriés, j'ai dû beaucoup élaguer, rapprocher des strophes séparées, et même quelquefois me permettre de légers raccords. Il fallait à tout prix éliminer certains développements par trop prosaïques et fastidieux. Mais je m'assure que plusieurs des stances citées paraîtront susceptibles de faire bonne figure à côté de celles de *Polyeucte*. On devra reconnaître que, si la traduction paraphrasée de Corneille est loin de justifier le succès prodigieux qu'elle obtint au xvii^e siècle, elle mérite encore moins le discrédit où elle est tombée depuis.

Oui, l'ensemble du livre est difficilement lisible, ou plutôt franchement illisible. Mais il s'y trouve des passages remarquables et même admirables. C'est sans doute ces passages qu'apprenaient par cœur les contemporains de Corneille. Ils ne dépareraient pas la mémoire des chrétiens de nos jours.

Mon recueil fait revivre en sa fleur l'œuvre jadis si prônée à la cour et à la ville, dans les cloîtres et dans le monde. Ainsi réduite et dépouillée de ses ronces, elle mérite de retrouver au xx^e siècle la foule de lecteurs qu'elle eut au xvii^e.

J. F.

PRÉAMBULE

DE

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

De la vanité du monde.

Voici un chapitre qu'ignorent la plupart des lecteurs de l'*Imitation*, parce qu'il ne figure que dans quelques-uns des manuscrits latins.

Cette condamnation de la vie mondaine est à mes yeux la préface naturelle du livre qui montre dans la vie intérieure l'inépuisable source des joies de l'âme.

La vie du monde est semée de périls : la chasteté se perd dans la mollesse ; l'humilité se perd dans les richesses ; la charité se perd dans le bien-être.

De même qu'il est difficile qu'un arbre planté près d'un grand chemin puisse garder ses fruits, ainsi est-il malaisé qu'un homme répandu dans les compagnies conserve en soi les vertus.

Aveugles donc ceux qui courent après les séductions du monde !

Quelles sont ses joies, sinon de s'adonner à la luxure ou à la bonne chère, de s'amuser à des vanités, de faire aboutir des intrigues malfaisantes ?

On se croit bien établi dans les délices parce qu'on n'est ni repris ni corrigé de ses iniquités. Et on ne voit pas qu'il n'est pire malheur que ce bonheur qui rend incurable la maladie de l'âme et enferme la volonté dans le mal.

*
* *

Si tu es de ceux qui désirent une haute situation pour faire du bien, on ne peut que louer ton bon propos. Mais combien peu passent de l'intention à l'effet!

A une grande autorité s'allie une grande fragilité. Quoi de plus triste que d'être des premiers par le rang quand on est des derniers par la vertu?

Les chefs sont dignes d'autant de morts qu'ils donnent de mauvais exemples à ceux qui sont sous eux.

*
* *

Si tu veux acquérir la sagesse du siècle, comme tu t'exposes à de grands périls! La vaine science tue en l'homme la bonne conscience. Son cœur se dessèche; il ne se repaît plus que de disputes.

Si tu convoites les pompes du siècle et aimes les jouissances de la chair, considère combien tout cela est vide et périssable. Ce n'est qu'un songe.

*
* *

Qu'a profité l'orgueil de la vie à tant d'hommes qui se confiaient en leur puissance et se vantaient de leurs richesses?

Ainsi qu'une ombre qui paraît pour disparaître, ainsi qu'un vaisseau qui traverse une eau courante sans qu'on puisse montrer la trace du chemin qu'il a suivi, tout cela est passé.

Où sont maintenant ces princes, ces grands potentats du temps jadis, qui dominaient sur tant de têtes et de terres, qui possédaient tant d'or et d'argent, qui édifiaient châteaux et villes, qui se soumettaient rois et royaumes?

Où sont les doctes qui ont décrit et mesuré le monde?

Où est le bel Absalon? Où est Alexandre le conquérant? Où est Samson le fort? Où est le tout-puissant César? Qu'est-il advenu des glorieux empereurs?

A quoi leur a profité l'audace de leurs entreprises, l'étendue de leur pouvoir, l'éclat de leurs familles, la délectation de leurs concupiscences, l'enivrement de leurs voluptés?

Où sont leurs joies et délices? Où leur vanité et arrogance? Où la noblesse de leur lignage et la beauté de leur corps?

Hélas! tout est passé, tout est évanoui, tout est anéanti. Rien d'eux ne reste, pas même leur poussière qu'on ne peut discerner des autres poussières, depuis que leurs corps, mis en terre, sont pourris et dévorés des vers.

Et leurs âmes reçoivent la joie ou la peine qu'elles ont méritée.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

LIVRE PREMIER

AVIS POUR L'INITIATION A LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE I

Imiter Jésus-Christ et mépriser les vanités.

Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, dit le Christ notre Seigneur. Il nous avertit ainsi d'imiter sa conduite et ses vertus, si nous voulons être éclairés de la véritable lumière et délivrés de tout aveuglement du cœur.

Donc que notre suprême étude soit de méditer la vie de Jésus-Christ ¹.

*
* *

La doctrine du Christ passe en excellence toutes les doctrines des saints ; et qui posséderait son esprit y trouverait une manne cachée.

Mais il arrive que beaucoup entendent souvent l'évangile et pourtant demeurent tièdes, parce qu'ils n'ont pas l'esprit du Christ.

1. L'auteur de l'Imitation dit quelquefois : *Jésus-Christ* ; mais le plus souvent il se contente de dire : *le Christ, Christus*.

Veux-tu comprendre et goûter en leur plénitude les paroles de Jésus-Christ ? Étudie-toi à régler toute ta vie sur la sienne.

*
* *

Que te sert de discuter avec profondeur sur Dieu en trois personnes, si tu manques d'humilité et ainsi déplaïs à Dieu ? Parler supérieurement ne fait pas de toi un juste et un saint. C'est la vie vertueuse qui rend l'homme cher à Dieu. Mieux vaut éprouver la componction que de savoir comment on la définit¹.

Si tu savais toute la Bible et tous les beaux propos des philosophes, à quoi cela te servirait-il sans la charité et la grâce ?

*
* *

Vanité des vanités, tout est vanité, hors aimer Dieu et ne servir que lui. La souveraine sagesse consiste à tendre par le mépris du monde au royaume du ciel.

Vanité donc de convoiter des richesses périssables et d'espérer en elles.

1. Dans le traité qu'il a intitulé allégoriquement *La montagne de contemplation*, Gerson dit : « Les simples chrétiens qui ont ferme foi en la bonté de Dieu et l'aiment ardemment méritent d'être appelés sages plus que des clercs qui sont sans amour. Représentez-vous un père qui a deux enfants. L'un ne sait rien des secrets de son père, hors qu'il doit l'aimer, servir et honorer; et ainsi fait-il de tout son cœur. L'autre connaît en quantité les secrets de son père qui les lui a révélés; il lit à son sujet mille belles choses; il en parle à merveille; mais il n'éprouve presque aucunement pour lui la même affection douce et amoureuse et n'a point la même ardeur à le servir. Lequel des deux fils sera dudit père mieux aimé, mieux prisé, mieux rémunéré? Pas de doute. C'est le premier; et au surplus il sera plus tard mis au courant des secrets de son père. Quant au second fils, il sera condamné pour son ingratitude. »

Vanité d'ambitionner les honneurs et de se hausser aux grandes situations.

Vanité de suivre les désirs de la chair et de chercher des joies qu'il faudra expier.

Vanité de souhaiter une vie longue et de n'avoir point souci qu'elle soit bonne.

Vanité de n'être attentif qu'au présent et de ne prévoir point le futur.

Vanité d'affectionner ce qui s'en va à toute vitesse et de ne pas se hâter vers le but où réside la joie éternelle.

*
* *

Remémore-toi fréquemment cette sentence : L'œil n'est jamais rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend.

En conséquence applique-toi à déprendre ton cœur du visible et à le tourner vers l'invisible. Qui suit l'attrait des sens entache sa conscience et perd la grâce de Dieu.

CHAPITRE II

*Se connaître et avoir toujours un humble
sentiment de soi-même.*

Chaque homme désire naturellement savoir. Mais que vaut la science sans la crainte de Dieu ? A coup sûr l'humble paysan qui sert Dieu est préférable au philosophe superbe qui se néglige et a l'œil sur le cours des astres.

Qui se connaît bien se méprise et ne prend pas plaisir aux louanges des hommes.

*
* *

Que j'aie toute la science du monde et que je n'aie point la charité, quel profit en tirerai-je devant Dieu qui me jugera sur mes œuvres? Trêve donc à tout désir excessif de savoir; car il y a là une grande source de dissipation et de déception.

Les savants sont bien aises d'être en vue et d'être appelés sages. Et pourtant que de choses dont la connaissance est de peu ou de rien à notre âme! Et n'est-ce pas folie que de se passionner pour ce qui ne profite point au salut? La multitude des paroles laisse l'âme vide et affamée, tandis que la bonne vie rafraîchit le cœur et une conscience pure donne le repos en Dieu.

*
* *

Plus et mieux tu sauras, plus tu seras jugé sévèrement si ta vie n'en est meilleure. Ne te prévaux donc pas d'art ou de science quelconque; sois plutôt en crainte à raison des lumières qui t'ont été données.

S'il te semble que tu ne manques pas d'intelligence et que tu sais beaucoup de choses, songe pourtant qu'il y en a beaucoup plus que tu ignores. Ne fais pas le sage de haut vol; préfère avouer ton ignorance. Pourquoi vouloir te mettre au-dessus de tel ou tel? Ne s'en trouvent-ils pas beaucoup et plus doctes que toi et plus entendus dans la loi de Dieu?

*
* *

Veux-tu utilement apprendre et savoir ? Aime d'être ignoré et tenu pour néant. La voilà la plus haute science et la plus profitable : se connaître vraiment soi-même et se mépriser.

Avoir une basse opinion de soi et une haute estime du prochain est grande sagesse et grande perfection. Quand tu verrais quelqu'un pécher et commettre même une faute grave, tu ne devrais pas pour cela te juger meilleur ; car sais-tu combien de temps tu pourras rester en bon état ? Nous sommes tous fragiles ; mais crois que personne n'est plus fragile que toi.

CHAPITRE III

Laisser là les docteurs et écouter en soi la vérité.

Heureux celui que la Vérité enseigne directement, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se révélant telle qu'elle est !

Notre sens propre nous trompe souvent et a la vue courte.

Que sert cette grande subtilité à disputer sur des choses cachées et obscures que nous pouvons ignorer sans en être repris au jour du jugement ? A quoi bon nous tourmenter de questions sur les genres et les espèces ? On est grandement fou de négliger l'utile et le nécessaire pour se porter où il n'y a que curiosité vaine et péril ; c'est avoir des yeux et ne point voir.

*
* *

L'homme à qui parle le Verbe éternel ne s'embarrasse

plus dans la foule des opinions. D'une parole tout procède; à une même parole tout conclut; et cette parole est le Verbe qui nous parle. Sans lui nul ne comprend ni ne juge sainement.

Celui pour qui ainsi tout est unité, qui ramène tout à l'unité et qui voit tout dans l'unité, peut être stable en son cœur et demeurer établi dans la paix de Dieu.

O Vérité-Dieu¹ ! Fais-moi un avec toi dans l'embrace-ment d'un éternel amour² ! Souvent le dégoût me prend de tant lire et écouter. En toi est tout ce que je veux et désire. Devant toi, que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures se taisent ! Qu'il n'y ait que toi qui me parle !

*
* *

Plus un homme s'est avancé intérieurement en simplicité et en unité, plus il va loin et sans effort dans l'intelligence des choses les plus relevées, car il reçoit d'en haut la lumière. Son âme pure, simple, stable, n'est pas dissipée par la multitude des occupations; car, dans toutes ses œuvres, elle n'a en vue que la gloire de Dieu, et, toujours paisible, s'applique à demeurer exempte de toute recherche propre.

1. « O Veritas Deus ! » — Quand il parle de la Vérité-Dieu, l'auteur de l'Imitation devance Malebranche et Bossuet qui parleront de la Raison-Dieu. Dans l'évangile selon saint Jean, évangile tout platonicien, la Vérité ne fait qu'un avec le Verbe de Dieu, et Jésus-Christ dit de lui-même : « Je suis la Vérité. »

2. Dans ses commentaires sur l'Imitation, M^{sr} Puyol rappelle, à propos de ce verset, les paroles suivantes de Ruysbroeck, le grand mais obscur mystique du xv^e siècle : « L'unité est impossible sans le feu de l'amour. Il faut que l'esprit de Jésus allume le feu dans les profondeurs de l'âme. Le feu est une substance unifiante, car il est une puissance qui s'assimile toutes les autres, pourvu qu'elles soient capables d'accepter son action. »

D'où te viennent l'embarras et le trouble, sinon des affections immortifiées de ton cœur ?

*
* *

L'homme bon et pieux règle d'abord au dedans de lui ce qu'il doit faire au dehors. Ses actions ne l'entraînent pas au gré des fantaisies d'une inclination vicieuse ; c'est lui qui en dirige le cours selon le choix d'une droite raison.

Qui soutient un plus rude combat que celui qui travaille à se vaincre lui-même ? Là est la grande affaire : se vaincre, devenir chaque jour plus fort contre soi, et s'enrichir de quelques progrès dans le bien.

En cette vie toute perfection s'enveloppe de quelque imperfection, et aucune lumière n'est sans quelque obscurité.

*
* *

L'humble connaissance de toi-même est une voie plus sûre pour arriver à Dieu qu'une profonde recherche de science. Ce n'est pas qu'il faille blâmer la science ni une forme quelconque du savoir. Considérée en soi et réglée par Dieu, la science est une chose bonne ; mais on doit toujours lui préférer une conscience droite et une vie vertueuse.

Malheureusement plusieurs s'étudient beaucoup plus à savoir qu'à bien vivre. Aussi s'égarer-ils souvent et ne portent-ils que peu ou point du fruit. Oh ! s'ils mettaient aussi grande diligence à extirper leurs vices et à s'inculquer des vertus qu'à remuer des questions ! Il

n'y aurait pas de si grands maux et scandales parmi le peuple, ni tant de relâchement dans les cloîtres.

Sois-en sûr, au jour du jugement, il ne nous sera pas demandé ce que nous avons lu, mais ce que nous avons fait; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons saintement vécu.

*
* *

Dis-moi, où sont maintenant tous ces maîtres, tous ces docteurs, bien connus de toi quand ils vivaient et qu'ils florissaient dans leurs sciences? A d'autres leurs prébendes; et je ne sais si leurs successeurs se souviennent d'eux. Durant leur vie ils semblaient être quelque chose; et maintenant le silence!

O combien vite passe la gloire du monde! Plût au ciel que la vie de ces doctes eût répondu à leurs lumières! C'est alors qu'ils auraient lu et étudié avec fruit.

Mais combien dans le monde se perdent par vain savoir, peu soucieux qu'ils sont de servir Dieu! Et parce qu'ils aiment mieux être grands que rester humbles, voilà qu'ils s'évanouissent en leurs pensées.

Est vraiment grand qui a une grande charité. Est vraiment grand qui à ses propres yeux est petit et tient pour néant tout faite d'honneur. Est vraiment sage qui regarde comme du fumier toute chose terrestre, afin de gagner le Christ. Enfin vraiment docte est celui qui renonce à s'écouter pour n'écouter que Dieu.

CHAPITRE IV

Etre discret et réservé.

Il ne faut pas se fier à toute parole, ni à toute impression de la foule ¹, mais peser selon Dieu chaque chose avec mesure et précaution.

Hélas ! d'ordinaire le mal sur le prochain est cru et dit plus facilement que le bien : telle est notre infirmité. Mais les parfaits n'ajoutent pas foi si volontiers à tout ce qu'on raconte. Ils savent la faiblesse de l'homme, sa pente au mal et ses faux pas en paroles.

*
* *

C'est grande sagesse de n'être ni précipité dans ses actes, ni obstiné dans son propre sens. Il appartient à cette même sagesse de ne pas croire les propos quelconques des hommes, et de ne point s'empressez de répandre dans l'oreille du prochain ce qu'on a ouï ou cru.

Tiens conseil avec l'homme consciencieux et prudent ; et cherche à être instruit par meilleur que toi, plutôt que de t'atteler aveuglément à tes imaginations.

La bonne vie rend l'homme sage selon Dieu et avisé en bien des choses. Plus on sera humble de cœur et soumis à Dieu, plus on abordera tout avec calme et sagesse.

¹ Non est omni verbo credendum, *nec multitudinis instinctui.*

CHAPITRE V

Lire pour s'édifier.

C'est la vérité, non l'éloquence, qu'il faut chercher dans les saintes écritures.

Tout livre saintement inspiré doit être lu dans l'esprit où il a été écrit. Cherchons-y l'utilité plutôt que la délicatesse du discours.

Lisons les livres simples et édifiants aussi volontiers que ceux qui sont élevés et profonds. Quel est le crédit de l'écrivain ? A-t-il peu ou beaucoup de littérature ? Questions indifférentes. L'amour de la pure vérité doit être l'attrait de ta lecture. Regarde à la parole. N'importe qui l'a dite. L'essentiel est ce qu'elle dit. Les hommes passent ; mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. Dieu nous parle en diverses manières sans acception de personnes.

*
* *

Souvent notre curiosité entrave notre lecture des saints livres, parce que nous voulons éplucher et approfondir, là où il faudrait effleurer simplement et passer outre.

Si tu veux y trouver une source de profit, lis avec humilité, avec simplicité, avec foi, sans viser un renom de science.

Consulte volontiers et écoute silencieusement les paroles des saints. N'aie point en mépris les sentences des vieillards ; car elles ne sont pas proférées sans cause.

CHAPITRE VI

Combattre les désirs déréglés.

Toutes les fois que l'homme désire quelque chose désordonnément il devient aussitôt inquiet en lui-même.

Le superbe et l'avare n'ont jamais de repos ; mais le pauvre et l'humble d'esprit vivent dans une abondance de paix.

*
* *

L'homme qui n'est pas encore parfaitement mort à lui-même est vite tenté et il succombe dans les choses les plus petites et les plus viles. Infirmes d'esprit, encore appesanti par la chair et courbé vers le sensible, comment n'aurait-il pas de la peine à se détacher entièrement des désirs terrestres ?

Aussi d'ordinaire, pour peu qu'il leur refuse satisfaction, il a de la tristesse ; et il se fâche aisément si quelqu'un lui résiste.

A-t-il obtenu ce qu'il convoite, il est aussitôt accablé du poids de sa conscience qui l'accuse ; car il a suivi sa passion, et elle ne lui a pas donné la paix qu'il cherchait.

C'est en résistant aux passions qu'on trouve la véritable paix du cœur, non en s'en faisant l'esclave. Pas de paix dans le cœur de l'homme charnel. On est en trouble tant qu'on demeure attaché aux choses du dehors. La paix est pour l'homme ardemment voué à la vie spirituelle.

CHAPITRE VII

Fuir la vaine espérance et l'orgueil.

C'est vanité de mettre son espérance dans les hommes ou dans une créature quelconque.

Ne rougis point d'être le serviteur d'autrui par amour de Jésus-Christ, et de paraître pauvre en ce monde.

Ne t'appuie pas sur toi-même, mais établis en Dieu ton espérance.

Fais ce qui est en toi, et Dieu secondera ta bonne volonté.

*
* *

Ne te confie point en ta science ni en l'habileté d'âme qui vive ; mais plutôt en la grâce de Dieu qui aide les humbles et humilie les présomptueux.

Ne te glorifie point dans tes richesses si tu en as, ni dans tes amis parce qu'ils sont puissants ; mais en Dieu qui donne tout et désire se donner lui-même par-dessus tout.

Ne te prévaux pas de la prestance ou de la beauté de ton corps, que la moindre infirmité altère et défigure.

Ne tire point vanité de ton industrie ou de ton esprit, crainte de déplaire à Dieu de qui vient tout ce que tu as naturellement de bon.

Ne te répute pas meilleur qu'autrui, de peur d'apparaître pire aux yeux de Dieu, qui voit dans l'intérieur des âmes.

Ne t'enorgueillis pas de tes œuvres ; car les jugements

de Dieu différent de ceux des hommes, et souvent ce qui plaît aux hommes lui déplaît.

*
* *

Si tu as quelque chose de bon, crois au mieux chez les autres afin de conserver l'humilité. Il n'y a pas de mal à te mettre au-dessous de tous ; mais il y a grand mal à te mettre au-dessus même d'un seul.

L'humble vit dans la paix ; le superbe a le cœur tourmenté par la colère et l'envie.

CHAPITRE VIII

Éviter la trop grande familiarité.

Ne dévoile pas ton cœur à tout venant ; mais traite de ce qui te concerne avec un homme sage et craignant Dieu.

Sois rarement avec les jeunes gens et les mondains.

Ne te fais pas le complaisant des riches et n'aime point à paraître devant les grands.

Lie société avec les humbles et les simples, avec les personnes de piété et de bonnes mœurs, et devise de ce qui édifie l'âme.

N'aie de familiarité avec aucune femme ; mais recommande à Dieu en commun toutes les femmes de bien.

Ne souhaite d'être familier qu'avec Dieu et ses anges, et évite d'être connu des hommes.

*
* *

Il faut la charité envers tous ; mais la familiarité est de trop.

Il arrive souvent qu'un inconnu est prisé sur sa bonne réputation et qu'on se dégoûte de lui dès qu'il se montre aux yeux. Nous pensons plaire aux autres en nous liant avec eux, et voilà précisément que nous commençons à leur déplaire à cause des laideurs morales qu'ils découvrent en nous.

CHAPITRE IX

Avoir l'esprit d'obéissance et de soumission.

C'est un grand bien que d'être astreint à la soumission, de vivre sous un supérieur et de ne pas s'appartenir. Il est beaucoup plus sûr d'obéir que de commander.

Plusieurs obéissent par nécessité plutôt que par amour. Ceux-là ont de la peine et pour un rien murmurent. Jamais ils n'acquerront la liberté d'esprit, s'ils ne se soumettent de tout leur cœur pour l'amour de Dieu.

Cours ici ou là, tu ne trouveras le repos que dans une humble sujétion sous la conduite d'un supérieur.

L'imagination du mieux et le changement de lieu en a trompé beaucoup.

*
* *

Il est vrai que chacun aime à agir selon son propre sens et incline de préférence vers ceux qui pensent comme lui.

Mais, si Dieu habite parmi nous, il est nécessaire de sacrifier quelquefois notre façon de voir pour le bien de la paix.

Qui est si sage qu'il puisse être parfaitement éclairé

sur tout ? Ne te fie donc pas trop à ton sentiment, et sois disposé à accueillir le sentiment d'autrui.

Si ton avis est bon et qu'à cause de Dieu tu l'abandonnes pour suivre l'avis d'un autre, ce sera tout profit pour ton avancement.

*
* *

J'ai souvent ouï dire qu'il sied d'écouter les conseils, et qu'en recevoir est plus sûr qu'en donner.

Il peut bien arriver que le sentiment de chacun soit bon ; mais ne vouloir pas céder aux autres quand il y a raison plausible de le faire, c'est signe d'orgueil et d'opiniâtreté.

CHAPITRE X

Éviter la superfluité des paroles.

Évite autant que possible le tumulte du monde ; car tous ces propos sur le train des choses empêchent grandement la paix, bien qu'on les tienne avec une intention pure. Bientôt la vanité souille l'âme et la captive.

En bien des rencontres je voudrais m'être tû et n'avoir pas été parmi les hommes.

D'où vient donc que nous aimons tant à parler et à converser, quand il est si rare que, revenus au silence, nous ne nous apercevions pas de quelque blessure faite à la conscience ?

Nous aimons ainsi à parler, parce que nous cherchons à nous consoler les uns les autres par de mutuelles confidences et désirons soulager notre cœur fatigué de pensées

diverses. Ce nous est un plaisir de nous mettre en frais d'idées et de propos sur ce que nous aimons et désirons beaucoup, ou sur ce qui nous contrarie.

Mais hélas, c'est pour l'ordinaire inutilement et bien en vain; car dans cette consolation extérieure la consolation intérieure qui vient de Dieu trouve un sérieux obstacle.

*
* *

Il faut donc veiller et prier, de peur que ton temps ne se perde.

Quand il est licite et expédient de parler, parle de choses propres à édifier l'âme.

Si on ne s'observe pas pour retenir sa langue, la mauvaise habitude et la négligence de notre avancement y sont pour beaucoup.

Au surplus de pieux entretiens sur les choses spirituelles ne sont pas de mince profit, surtout entre personnes de même cœur et de même esprit, unies en Dieu.

CHAPITRE XI

Chercher dans la vertu la paix du cœur.

Nous pourrions posséder une grande paix, si nous voulions ne nous point embarrasser des dits et faits d'autrui dont le soin ne nous regarde pas¹.

Comment resterait-il longtemps en paix celui qui s'im-

1. Ici, à la suite de Desbillons, de Beauzée, de Gence et de Puyol, je suis la leçon des manuscrits qui portent : *Aliorum dictis et factis quæ ad nostram curam non spectant.*

misce dans les affaires des autres, cherche à se répandre au dehors, et se recueille peu ou rarement en lui-même ?

Heureux les simples, parce qu'ils jouiront d'une grande paix !

*
* *

D'où vient que quelques saints sont devenus si parfaits et contemplatifs ? C'est qu'ils se sont efforcés de mourir à tous les désirs terrestres. Ils ont pu ainsi s'unir à Dieu de toute l'étendue de leur cœur et vaquer librement à eux-mêmes.

Nous, nous sommes trop occupés par nos passions et trop en peine de ce qui passe. Aussi est-il rare que nous surmontions parfaitement un seul vice et brûlions de progresser chaque jour. Nous demeurons tièdes et froids.

*
* *

Si nous étions pleinement morts à nous-mêmes et affranchis de toute chaîne intérieure, alors nous pourrions goûter les choses divines et acquérir quelque expérience de la céleste contemplation.

Le plus grand, l'essentiel empêchement, c'est que nous restons esclaves des passions et des convoitises, au lieu de faire effort pour prendre, à la suite des saints, le chemin de la perfection.

A la moindre disgrâce nous voilà abattus et nous ne pensons qu'à chercher des consolations humaines. Il faudrait, en hommes de cœur, tenir ferme dans le combat ; et sûrement nous verrions le secours de Dieu descendre du ciel sur nous. Dieu est toujours prêt à aider

ceux qui luttent sans désespérer de sa grâce; et, s'il donne occasion au combat, c'est en vue de la victoire.

*
* *

Dès qu'on ne place le progrès spirituel que dans les observances extérieures, la piété est près de sa fin. Mettons donc la cognée à la racine de l'arbre, afin que, libérés des passions, nous possédions la paix du cœur.

Si chaque année nous extirpions seulement un vice, nous deviendrions bientôt parfaits. Mais, au contraire, nous éprouvons souvent que nous étions meilleurs et plus purs au début de notre conversion qu'après plusieurs années de profession d'une vie sainte.

Tandis que nous devrions gagner chaque jour en zèle et en perfection, il semble que c'est beaucoup de pouvoir conserver une partie de sa première ferveur.

*
* *

Si nous nous faisons quelque violence au commencement, nous pourrions tout faire ensuite avec aisance et joie.

C'est dure chose de renoncer à ce qu'on a accoutumé; mais c'est plus dure chose d'aller contre sa propre volonté. Si tu ne surmontes pas de légères et petites difficultés, comment viendras-tu à bout des grandes? Dès l'origine, résiste à l'inclination et désapprends la mauvaise accoutumance, de peur qu'elle ne t'engage peu à peu en des difficultés plus fortes.

Oh! si tu considérais, quelle paix ce serait pour toi et quelle joie pour les autres que tu te conduises bien, tu apporterais, je crois, plus de zèle à ton avancement spirituel.

CHAPITRE XII

Mettre à profit les peines et les contrariétés.

C'est un bien d'avoir quelquefois des peines et des contrariétés. Elles font rentrer l'homme en son cœur de sorte qu'il se sent exilé et tenu de ne mettre son espérance en aucune chose du monde.

C'est un bien d'avoir à subir parfois des contradicteurs, et qu'on pense mal ou peu favorablement de nous, même si nos actions et nos intentions sont bonnes. Cela nous défend de la vaine gloire et sert souvent à nous faire humbles.

Nous avons plus d'empressement à chercher Dieu pour témoin au dedans de nous, quand au dehors les hommes nous méconnaissent et nous méprisent. Ainsi chacun devrait tellement s'affermir en Dieu qu'il n'eût pas besoin de chercher tant de consolations humaines.

*
* *

Quand un homme de bon vouloir est troublé, tenté, affligé de mauvaises pensées, il connaît mieux combien lui est nécessaire Dieu, sans qui il se voit impuissant pour tout bien.

Alors il s'attriste, gémit et prie, à cause des misères qu'il souffre.

Alors il s'ennuie de vivre si longtemps et il désire que la mort vienne, pour rompre ses chaînes et être avec Jésus-Christ.

Alors il s'aperçoit bien qu'une sécurité parfaite et une pleine paix ne sont pas de ce monde.

CHAPITRE XIII

Lutter contre les tentations.

Tant que nous vivons en ce monde nous ne pouvons être sans tribulations ni tentations. D'où ce mot de Job : la vie de l'homme sur terre n'est que tentation.

En conséquence chacun devrait faire la garde contre les tentations et veiller en oraison pour ne point laisser lieu aux surprises de l'ennemi, lequel ne dort jamais mais rôde de tous côtés, cherchant qui dévorer.

Nul n'est si parfait, si saint, qu'il n'ait parfois des tentations. Impossible d'en être totalement exempt.

*
*
*

Au reste les tentations, bien que fâcheuses et rudes, sont souvent très profitables à l'homme ; car elles l'humilient, le purifient et l'instruisent.

Tous les saints ont passé par maintes épreuves et tentations et ont progressé par elles. Mais les hommes qui n'ont pu soutenir les tentations ont été dévoyés et ont succombé.

*
*
*

Pas de compagnie si vertueuse, pas de lieux si secrets où tentations et adversités ne se trouvent.

Si nul, sa vie durant, n'est totalement à l'abri des tentations, c'est qu'elles ont leur source en nos cœurs. Elles sont un effet de la concupiscence dans laquelle nous sommes nés. Dès qu'une s'en va, une autre vient ; et toujours l'épreuve, toujours la souffrance, parce que nous avons perdu le bien de la félicité primitive.

Tels cherchent à fuir les tentations qui n'y tombent que plus dangereusement. Les fuir ne suffit pas pour en venir à bout ; mais si nous sommes patients et vraiment humbles nous deviendrons plus forts que toutes les puissances ennemies.

*
* *

Celui qui n'évite que les dehors du mal et n'en arrache pas la racine progressera peu ; les tentations reviendront plus vite contre lui, et pire sera leur atteinte.

A petits pas et par patience jointe à douceur, Dieu aidant, tu les surmonteras mieux qu'avec des manières dures et tendues.

Prends souvent conseil, lorsque tu es tenté. Ne traite jamais rudement celui qui l'est ; mais console-le comme tu voudrais qu'on te consolât.

*
* *

A l'origine de toute tentation il y a inconstance de volonté et manque de confiance en Dieu. Comme un vaisseau sans gouvernail est poussé deçà delà par les flots, ainsi l'homme pusillanime et infidèle à son bon propos est agité par des tentations diverses.

Le feu éprouve le fer, et la tentation l'homme juste.

Nous ignorons souvent de quoi nous sommes capables ; la tentation révèle ce que nous sommes.

Il faut être en éveil, surtout dès le commencement de la tentation ; car l'ennemi est plus aisément vaincu lorsque, loin de le laisser entrer par la porte de notre âme, nous allons à ses devants, dès la première atteinte, pour le repousser aussitôt.

Sur quoi quelqu'un a dit :

Coupez le mal dès l'origine ;
Si vous tardez, il s'enracine
Et déroute la médecine.

D'abord s'offre à l'esprit une simple pensée ; après vient une forte imagination ; après suivent la délectation, le mouvement déréglé, et enfin le consentement. Ainsi peu à peu l'ennemi entre dans l'âme de toutes parts, si on ne lui a résisté dès le commencement.

Plus on est lent et lâche à combattre, plus on va s'affaiblissant de jour en jour et plus l'ennemi a de force.

*
* *

Les uns sont le plus fort tentés au commencement de leur conversion ; les autres, à la fin. Pour certains la tentation est un tourment de presque toute la vie.

Quelques-uns sont tentés assez légèrement, selon l'ordre de la sagesse et de la justice de Dieu qui pèse les forces et les mérites de chacun et dispose tout pour le salut de ses élus.

C'est pourquoi nous ne devons pas désespérer quand nous sommes tentés, mais prier Dieu d'autant plus ardemment, afin qu'il nous aide en toute épreuve. Selon

la parole de l'apôtre Paul, il ajustera nos forces à la tentation, pour que nous puissions la surmonter.

Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu, toutes les fois que nous sommes troublés et tentés ; car il sauvera et exaltera les humbles de cœur.



Dans les tentations et les traverses, l'homme donne la mesure de ses progrès ; le mérite grandit, et la vertu paraît davantage. C'est peu qu'un chrétien pieux montre de la ferveur quand il ne sent aucune gêne ; mais si à l'heure de la peine il se soutient avec patience, on peut espérer qu'il avancera beaucoup.

Certains se défendent des grandes tentations et succombent souvent sous les petites qui sont de tous les jours. Humiliation utile pour qu'ils ne présument jamais d'eux-mêmes dans les occasions importantes, eux qui sont si faibles dans les moindres.

CHAPITRE XIV

*Éviter tout jugement téméraire et n'être point attaché
à son propre sens.*

Tourne les yeux sur toi-même et garde-toi de juger les actions des autres. A juger autrui l'homme perd sa peine, se trompe le plus souvent, et pêche facilement ; mais en s'examinant et se jugeant lui-même il travaille toujours avec fruit.

D'ordinaire nous jugeons d'une chose selon qu'elle

nous tient au cœur ; et rien n'est plus naturel que de perdre par amour-propre la rectitude du jugement.

* * *

Si Dieu était toujours le pur objet de notre désir, nous ne serions pas si facilement troublés par ce qui contrarie notre façon de sentir. Mais nous nous laissons souvent entraîner par un attrait venu du dehors ou caché en nous.

Beaucoup, sans le savoir, se cherchent secrètement eux-mêmes en ce qu'ils font. Ils paraissent établis dans la paix tant que les choses se passent selon leur sentiment et leur volonté ; mais que l'événement trompe leurs désirs, aussitôt ils s'émeuvent et s'attristent.

Il suffit d'une diversité de sentiments et d'opinions pour qu'il s'élève fréquemment des dissensions entre amis et concitoyens, entre religieux et dévots. Une vieille habitude se quitte difficilement, et nul ne se laisse conduire volontiers au delà de ses propres lumières.

Si tu t'appuies sur ta raison et sur ton industrie plus que sur l'esprit de soumission enseigné par Jésus-Christ, tu seras rarement et tardivement éclairé. Dieu nous veut tout à fait soumis à lui et élevés par l'ardeur de l'amour au-dessus des raisonnements humains.

CHAPITRE XV

Bien faire par principe de charité.

Pour rien au monde, ni pour l'amour d'aucun homme, il ne faut faire quelque chose de mal ; mais, pour le

profit du prochain et dans le besoin, on peut parfois différer une bonne œuvre ou la remplacer par une meilleure. Ce faisant, le bien ne se perd pas mais se change en mieux.

Sans la charité les actions extérieures ne servent de rien ; mais ce qui est fait par charité, si petit et méprisé qu'il soit, devient tout profit. C'est que Dieu considère moins la quantité de ce qu'on fait que la qualité du désir et de l'amour avec lequel on le fait.

Fait beaucoup qui aime beaucoup. Fait beaucoup qui fait avec soin ce qu'il fait. Fait bien qui consulte l'utilité commune plutôt que sa volonté propre.

*
* *

Souvent on prend pour charité ce qui est convoitise ; car l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espoir du profit, l'amour du bien-être ne manquent guère de se mêler dans nos actions.

Celui qui a une vraie et parfaite charité ne se cherche en rien lui-même et ne veut en tout que la gloire de Dieu. Il ne porte envie à personne, car il ne met sa joie dans aucun bien particulier, mais au-dessus. Ce n'est ni au dehors, ni en soi, mais en Dieu seul qu'il cherche sa félicité. Il n'attribue à la créature aucun bien ; mais il rapporte tout à Dieu, de qui découlent tous les biens comme de leur source, et en qui tous les saints trouvent finalement jouissance et repos.

Oh ! qui aurait une étincelle de la vraie charité, comme il sentirait que toutes les choses de ce monde sont pleines de vanité !

CHAPITRE XVI

Supporter les défauts du prochain.

Ce que l'homme ne peut amender en soi ou en autrui il doit le supporter avec patience jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

Songe que mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi, pour que tu sois éprouvé et formé à la patience, sans laquelle nos mérites sont de mince prix.

Tu dois néanmoins, en face de tels obstacles, prier pour que Dieu daigne te venir en aide et que tu puisses les supporter paisiblement.

*
* *

Si quelqu'un averti une ou deux fois ne se rend point, ne conteste pas avec lui, mais remets tout à Dieu qui sait à merveille convertir le mal en bien, pour que sa volonté soit faite et qu'il soit glorifié en tous ses serviteurs.

Étudie-toi à supporter avec patience les défauts des autres et leurs infirmités de toutes sortes ; car toi aussi tu en as beaucoup qu'il faut que les autres supportent. Quand tu ne peux te rendre toi-même tel que tu veux, comment prétends-tu que les autres se trouvent amendés selon ton bon plaisir ?

*
* *

Il nous agrée que le prochain soit exempt de défauts, et nous ne savons pas nous délivrer des nôtres.

Nous voulons que les autres soient corrigés sévèrement, et nous n'admettons pas de corrections.

Il nous déplaît que leurs fantaisies soient à l'aise, et nous ne voulons pas qu'on nous refuse rien.

Nous exigeons qu'on les restreigne par des règlements, et nous ne saurions souffrir la moindre contrainte.

C'est ainsi qu'il est manifestement très rare que nous ayons pour les autres même poids et même mesure que pour nous.

*
* *

Puis, si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous à souffrir pour Dieu de la part du prochain ?

Dans la vie actuelle, Dieu a ordonné les choses comme elles sont, afin que nous apprenions à porter les fardeaux les uns des autres. Chacun a ses défauts ; chacun a ses fardeaux ; nul ne se suffit ; nul n'est assez sage pour soi : il faut donc nous supporter, nous consoler, nous aider, nous avertir, nous instruire mutuellement.

Rien tant que l'adversité ne donne occasion de voir jusqu'où va la vertu de chacun. Ce n'est pas que les occasions rendent l'homme fragile ; mais elles le montrent tel qu'il est.

CHAPITRE XVII

De la vie religieuse.

Il faut que tu apprennes à te briser en beaucoup de choses, si tu veux conserver la paix et l'union avec les autres.

Ce n'est pas mince affaire d'être dans un cloître ou dans une communauté, d'y vivre sans reproche et d'y persévérer fidèle jusqu'à la mort. Heureux celui qui y a saintement vécu et fait une bonne fin !

Pour éviter tous faux pas et avancer dans la vertu, regarde-toi comme exilé et pèlerin sur la terre. On ne mène pas bien le vie religieuse si, aux yeux du monde, on ne devient fou à cause du Christ.

*
* *

Ni l'habit, ni la tonsure ne font le religieux ; mais le changement des mœurs et la mortification entière des passions. Qui ne se borne pas à chercher purement Dieu et le salut de son âme ne trouvera que peine et douleur.

Pas de paix stable si tu ne t'efforces d'être le plus petit de tous et soumis à tous.

Tu es venu ici pour servir, non pour régenter ; ta vocation est le travail et la souffrance, non l'oisiveté et le babil.

Ici s'éprouvent les hommes, comme l'or dans la fournaise.

Ici nul ne peut rester, s'il n'a de tout son cœur la volonté de s'humilier pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE XVIII

De l'exemple des saints.

Contemple les vivifiants exemples des saints Pères, où reluit tant de perfection et de piété. Tu verras alors

combien est peu et presque néant ce que nous faisons. Hélas, qu'est notre vie comparée à la leur ?

Ces saints amis du Christ ont servi le Seigneur dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité, dans le travail et la fatigue, dans les veilles et les jeûnes, dans les prières et les pieuses méditations, dans une multitude de persécutions et d'opprobres.

*
* *

Oh ! que nombreuses et dures sont les peines qu'ont souffertes les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, et tous les autres qui ont voulu suivre les pas du Christ ! Ils ont haï leur âme en ce monde pour la posséder dans l'éternité.

Quelle vie d'austérité et de renoncement ont menée les saints Pères dans le désert ! Quelles longues et pénibles tentations ils ont soutenues ! Que de fois ils ont été tourmentés par l'ennemi ! Combien répétées et ferventes étaient les prières qu'ils offraient à Dieu ! Combien rigides étaient leurs abstinences ! Combien grand et ardent était leur zèle pour l'avancement spirituel ! Quelle forte guerre pour dompter leurs inclinations vicieuses ! quelle intention pure et droite, toujours tournée vers Dieu ! Ils passaient le jour dans le travail, la nuit dans la prière ; et même au travail ils ne cessaient de prier en esprit.

*
* *

Tout leur temps était utilement occupé. Chaque heure qu'ils donnaient à Dieu leur semblait courte. Si

douces leur étaient les joies de la contemplation qu'elles leur faisaient oublier les besoins du corps.

Richesses, dignités, honneurs, amis, parents, ils renonçaient à tout ; ils ne désiraient rien du monde ; à peine prenaient-ils le nécessaire pour vivre. S'occuper du corps, même dans ce qui était de nécessité, leur était une douleur.

Sans doute ils étaient pauvres des choses de la terre ; mais comme ils étaient riches en grâces et en vertus ! Au dehors tout leur manquait ; mais au dedans ils étaient réconfortés par la grâce et les consolations divines.

*
* *

Ils étaient étrangers au monde ; mais ils étaient amis et familiers de Dieu.

Ils se regardaient comme un néant et le rebut du monde ; mais ils étaient les bien-aimés de Dieu et précieux devant lui.

Ils se conservaient dans une véritable humilité ; ils vivaient dans une obéissance simple ; ils marchaient dans les voies de la charité et de la patience : aussi devenaient-ils chaque jour plus parfaits et plus agréables à Dieu.

Ils ont été donnés pour modèles à toutes les âmes religieuses ; et leur exemple doit nous exciter au progrès plus que la multitude des tièdes ne nous porte au relâchement.

*
* *

Oh ! quelle grande ferveur chez tous les religieux au commencement de leur sainte institution !

Oh ! quelle ardeur pour la prière, quelle émulation de

vertu, quelle vigueur de discipline, quel respect pour l'autorité, quelle obéissance à la règle!

C'est ce qu'attestent encore les vestiges qui restent d'eux et qu'on a abandonnés. C'étaient bien des hommes saints et parfaits ceux qui combattirent si généreusement et foulèrent aux pieds le monde.

*
* *

Et aujourd'hui on est réputé excellent pour peu qu'on ne transgresse pas la règle et que l'on supporte avec patience la condition qu'on s'est choisie.

O tièdèur, o négligence de notre état, que nous soyons si promptement déçus de l'ancienne ferveur et qu'il nous ennuie même de vivre, tant nous sommes paresseux et lâches!

Alerte, réveille-toi; excite-toi à progresser en vertus, puisque tu as devant les yeux tant d'exemples de sainteté!

CHAPITRE XIX

Des exercices d'un bon religieux.

La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus, de sorte qu'au dedans il soit tel qu'on le voit au dehors. Il doit même être intérieurement plus parfait qu'il ne le semble extérieurement; car intérieurement il est vu de Dieu qu'il faut révéler par-dessus tout, où que nous soyons, marchant en sa présence avec la pureté des anges.

Chaque jour nous devons renouveler notre bon propos et nous exciter à la ferveur, comme si ce jour était le

commencement de notre conversion. « Mon doux Seigneur, dirons-nous, aidez-moi dans mes bonnes résolutions et dans votre saint service ; donnez-moi de bien commencer aujourd'hui ; car ce que j'ai fait jusqu'à ce jour n'est rien. »

*
* *

Nous marchons en avant à proportion de notre bon propos ; et qui veut bien progresser a besoin de beaucoup de diligence. L'homme le plus fortement résolu défaille. Qu'advindra-t-il donc de celui qui presque jamais n'est résolu ou ne l'est que faiblement ?

Il y a diverses manières de désertier notre bon propos, et une légère omission des exercices accoutumés ne va guère sans quelque dommage¹.

Les justes, dans leurs résolutions, s'appuient sur la grâce de Dieu plutôt que sur leur propre sagesse, et, quoi qu'ils entreprennent, c'est en lui qu'ils se confient. Car l'homme propose mais Dieu dispose ; et l'homme n'est pas le maître de sa voie.

*
* *

Si, pour une œuvre pie, ou pour le bien de son frère, on omet quelquefois des exercices accoutumés, l'omission pourra être réparée aisément dans la suite. Mais si on les délaisse sans sujet par dégoût ou négligence, la faute n'est plus légère et le préjudice se fera sentir.

Faisons donc effort le plus que nous pourrons ; encore faillirons-nous souvent.

1. *Vix sine aliquo dispendio transit.*

Nous devons toujours nous proposer quelque chose de fixe et combattre surtout les obstacles qui gênent le plus notre avancement.

Examinons et réglons également notre extérieur et notre intérieur ; car l'un et l'autre contribuent au progrès.

*
* *

Si tu ne peux continuellement le recueillir, fais-le du moins de temps en temps, ne serait-ce que deux fois le jour, le matin et le soir.

Le matin, règle ta journée ; le soir, examine ta conduite ; vois quel homme tu as été en ce jour dans tes pensées, tes paroles et tes actes ; car il doit s'y être mêlé plusieurs manquements contre Dieu et contre le prochain¹.

Arme-toi en homme de cœur contre les artifices de l'ennemi ; mais tout d'abord mets un frein à ta bouche. Qui réprime l'appétit dans le boire et dans le manger, réprimera plus aisément les autres appétits de la chair.

Ne sois jamais totalement oisif ; mais lis, écris, prie, médite, fais quelque travail utile au bien commun. Pour les exercices du corps, il faut quelque réserve, et ils ne conviennent pas également à tous.

*
* *

1. Sous ce titre *Avis pour la conduite chrétienne*, Gerson dit : « Chaque jour, toute personne doit se recueillir en elle-même pendant un peu de temps, repasser ce qu'elle a fait dans la journée, demander pardon à Dieu du mal et le remercier humblement du bien en le priant de faire qu'elle puisse persévérer et aller de mieux en mieux. »

Saint Bernard avait dit dans une de ses lettres : « Le matin, prescris-toi un règlement pour la journée qui va s'écouler ; et le soir, exige de toi-même un compte sévère de la manière dont tu l'as passée. »

Les pratiques qui sortent de l'ordinaire ne doivent pas être produites au dehors, et il est plus sûr de s'acquitter dans le secret des dévotions qui nous sont propres.

Garde-toi d'être paresseux pour les devoirs communs et trop engoué de singularités ; mais, quand tu auras accompli intégralement et fidèlement ce qui est dû et prescrit, s'il te reste du temps, rends-toi à toi-même et fais ce que ta piété te suggère.

Tous ne sauraient s'exercer de même. Un exercice sert plus à celui-ci ; un autre à celui-là.

Il est bon aussi de diversifier les exercices selon la convenance des temps. Tels sont mieux goûtés dans les jours de fêtes ; tels, dans les jours ordinaires. Certains nous sont nécessaires au temps de la tentation ; certains au temps de la paix et du repos. Autres nos pensées et nos prédilections, selon que nous sommes tristes ou que nous nous réjouissons en Dieu.

*
* *

Aux approches des principales fêtes nous devons renouveler nos pieux exercices et implorer avec plus de ferveur les suffrages des saints.

Proposons-nous de vivre, d'une fête à l'autre, comme si nous devions cette fois sortir de ce monde et entrer dans l'éternelle fête. Et pour cela préparons-nous avec soin dans ces saints temps, vivons plus pieusement, mettons plus de vigilance à remplir strictement tous nos devoirs, en bons ouvriers devant sous peu recevoir de Dieu le prix de notre labeur.

*
* *

Que si ce moment est différé, croyons que nous ne

sommes pas encore assez bien préparés ni dignes de cette tant haute gloire qui nous sera découverte en son temps ; et redoublons d'efforts pour nous mieux disposer au suprême passage.

« Heureux le serviteur, dit Luc l'évangéliste¹, que le maître à sa venue trouvera veillant. En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens. »

CHAPITRE XX

Aimer la solitude et le silence.

Cherche un temps propre pour vaquer à toi-même, et pense souvent aux bienfaits de Dieu. Laisse-là les choses curieuses. Dans le choix de tes lectures, préfère ce qui touche le cœur à ce qui ne fait qu'occuper l'esprit.

Si tu te soustrais aux entretiens superflus et aux courses oiseuses, si tu fermes l'oreille aux nouvelles et aux bruits du monde, tu ne manqueras pas de temps disponible pour les bonnes méditations.

Les plus grands saints évitaient autant que cela se pouvait la compagnie des hommes pour vivre en secret dans celle de Dieu.

*
* *

Quelqu'un a dit « Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. » C'est ce que nous expérimentons trop souvent quand nous nous livrons à de longues conversations. Il est plus facile de

1. De même qu'il lui arrive de dire *Paul* pour désigner saint Paul, l'auteur de *l'Imitation* dit ici *Luc*, pour désigner saint Luc.

se taire entièrement que de ne rien dire de trop. Il est plus facile de rester dans sa retraite que de se bien garder quand on se produit au dehors.

Donc, celui qui aspire à la vie intérieure et spirituelle doit se retirer de la foule, avec Jésus.

Nul ne se montre sûrement, s'il n'aime à demeurer caché. Nul ne parle sûrement, s'il n'aime à se taire. Nul n'est sûrement à la première place, s'il n'aime la dernière. Nul ne commande sûrement, s'il n'a appris à bien obéir.

*
* *

Notre joie n'est jamais assurée tant que nous manque le témoignage d'une bonne conscience. Encore la sécurité des saints a-t-elle été toujours toute pénétrée de la crainte de Dieu. Ils ne furent ni moins vigilants, ni moins humbles parce qu'ils brillaient en grâces et en vertus. La sécurité des méchants naît de présomption et d'orgueil; elle ne sert qu'à les aveugler et à les perdre.

Ne te promets donc pas une entière sûreté dans cette vie, quelque bon religieux ou pieux solitaire que tu paraisses.

*
* *

Souvent les meilleurs dans l'estime des hommes périssent le plus gravement, à cause de leur trop de confiance. Aussi est-il utile à la plupart d'être souvent assaillis de tentations au lieu d'en être exempts, pour qu'ils ne soient pas trop en assurance; pour qu'ils ne s'élèvent pas trop en orgueil; pour qu'ils ne se livrent pas trop volontiers aux consolations extérieures.

Oh ! qui ne rechercherait jamais les joies qui passent,

qui ne s'embarrasserait jamais du monde, comme il garderait sa conscience bonne ! Oh ! qui retrancherait tous soins inutiles pour ne penser qu'au salut et aux choses divines, qui établirait toute son espérance en Dieu, comme il jouirait du repos et d'une paix profonde !

*
* *

Nul n'est digne des consolations célestes, s'il ne s'est diligemment exercé dans la sainte componction.

Si tu veux sentir cette componction jusqu'au fond du cœur, entre dans ta chambre et bannis-en les tumultes du monde, ainsi qu'il est écrit : « Dans le secret de ton lit excite-toi à la componction. »

Au sein de ta cellule tu trouveras ce que tu perds trop souvent au dehors. La solitude est douce à qui ne la quitte point ; mais, mal gardée, elle engendre ennui et dégoût. Si dès le commencement de ta conversion, tu t'accoutumes à y être fidèle, elle sera dans la suite ta meilleure amie, ta plus douce consolatrice.

*
* *

C'est dans le silence et dans le repos que profite l'âme pieuse, et qu'elle pénètre les mystères des Écritures. Là elle trouve des ruisseaux de larmes, où elle se lave et se purifie toutes les nuits, afin de devenir d'autant plus familière avec son créateur qu'elle vit plus éloignée de tous les bruits du siècle. L'homme qui se soustrait ainsi à ses amis et connaissances, Dieu avec ses saints anges s'approchera de lui.

Mieux vaut être caché et songer à son âme que faire des prodiges et s'oublier soi-même.

*
* *

Sortir rarement, éviter de voir et d'être vu, fait l'éloge d'un religieux.

Pourquoi veux-tu voir ce qu'il ne t'est pas permis d'avoir? Le monde passe et avec lui les désirs du monde.

La sensualité t'entraîne çà et là ; mais, l'heure écoulée, que rapportes-tu sinon la dispersion du cœur et un poids sur la conscience ?

D'habitude, à joyeux départ répond triste retour, et la gaieté du soir assombrit la matinée du lendemain. Tel est le propre de toute volupté sensible; elle s'insinue agréablement, mais à la fin elle mord et tue.

*
* *

Que peux-tu voir ailleurs que tu ne vois ici? Devant tes yeux sont le ciel et la terre et tous les éléments; n'est-ce pas d'eux que tout est fait ?

Où que tu ailles, que verras-tu qui soit stable sous le soleil? Tu crois peut-être te rassasier; tu n'en viendras jamais à bout.

Quand tu embrasserais d'un regard tout le spectacle du monde, que serait-ce qu'une vaine représentation ?

En haut! Lève les yeux vers Dieu; prie pour tes péchés et négligences. Aux vains les vanités. Toi, ne t'applique qu'à ce que Dieu te commande.

Toutes portes closes, appelle à toi ton bien-aimé Jésus. Demeure avec lui dans ta cellule; car tu ne trouveras point ailleurs une paix si grande.

Si tu n'étais pas sorti et que tu n'eusses rien écouté

des bruits du monde, tu aurais mieux joui du bienfait de la paix. Dès que tu prends plaisir à entendre des nouveautés, il te faut supporter en retour le trouble du cœur.

CHAPITRE XXI

Ouvrir son cœur à la componction.

Si tu veux faire quelques progrès, conserve-toi dans la crainte de Dieu ; et garde d'être trop libre ; mais contrains tous tes sens sous la discipline et ne te livre pas à d'indiscrètes joies.

Ouvre ton cœur à la componction et tu trouveras la dévotion. La componction nous ménage plusieurs biens que d'ordinaire la dissipation a vite perdus.

C'est merveille qu'un homme en cette vie puisse jamais être tout à la joie, quand il considère son exil et les si nombreux périls qui menacent son âme.

*
* *

La légèreté de notre cœur et notre négligence à corriger nos défauts nous rendent insensibles aux maux de notre âme, et souvent nous rions inconsidérément quand nous devrions plutôt pleurer.

Il n'y a liberté véritable ni joie solide que dans la crainte de Dieu, jointe à la bonne conscience. Heureux qui peut éloigner tout ce qui le distrait et l'arrête, pour recueillir tout son cœur dans les sentiments d'une sainte componction ! Heureux qui rejette tout ce qui peut souiller ou grever sa conscience !

Combats virilement. L'habitude surmonte l'habitude.

Si tu sais laisser les hommes, les hommes te laisseront et tu auras tout loisir pour ce que tu as à faire.

*
* *

N'attire pas à toi les affaires d'autrui et ne t'embarrasse pas dans les négoes des grands. Aie d'abord l'œil toujours ouvert sur toi-même ; et reprends-toi spécialement plutôt que de reprendre tes amis.

Si tu n'as pas la faveur des hommes, garde-toi de t'en attrister ; mais que ta peine soit de ne pas te comporter assez bien, avec la circonspection qui sièrait à un serviteur de Dieu et à un bon religieux.

C'est souvent le plus utile et le plus sûr de ne pas goûter beaucoup de consolations en cette vie, surtout des consolations sensibles. Pour les divines, si nous en sommes privés ou si nous les sentons rarement, la faute en est à nous, parce que nous ne cherchons pas la componction du cœur et ne rejetons pas tout à fait les vaines consolations du dehors.

*
* *

Reconnais-toi indigne d'être consolé par Dieu, mais plutôt digne d'être fort affligé.

Quand l'homme a la componction parfaite, le monde entier lui est amer et insupportable.

Comment le bon chrétien ne trouverait-il pas ample matière de gémir et pleurer ? Soit qu'il se considère, soit qu'il pense au prochain, il constate que nul ne vit ici-bas sans tribulations. Plus rigoureusement il s'examine, plus douloureusement il s'afflige. Les sujets de

cette juste douleur et de cette tristesse intérieure sont nos péchés et nos vices, dans lesquels nous sommes tellement ensevelis qu'il est rare que nous puissions nous élever à la contemplation des choses du ciel.

*
* *

Si tu pensais à ta mort plus souvent qu'à la prolongation de ta vie, nul doute que tu n'eusses plus d'ardeur pour ton amendement. Si en même temps tu réfléchissais du profond de ton cœur aux peines de l'Enfer et du Purgatoire, à coup sûr tu supporterais volontiers labeur et douleur, et aucune austérité ne t'effraierait.

Mais tout cela ne nous touche qu'en surface, et notre cœur demeure attaché à ce qui nous flatte. Voilà pourquoi nous demeurons si froids et si paresseux.

*
* *

D'ordinaire c'est l'indigence de l'âme qui rend ton misérable corps si facile aux plaintes.

Adresse donc humblement tes prières à Dieu pour qu'il te donne l'esprit de componction, et dis avec le prophète : « Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des larmes ; abreuvez-moi abondamment du calice des pleurs ! »

CHAPITRE XXII

Considérer l'humaine misère¹.

Tu es et seras malheureux où que tu sois, où que tu te tournes, hors si tu te tournes vers Dieu.

¹ Au XIII^e siècle le grand pape Innocent III avait copieusement développé ce sujet dans son traité *Sur le mépris du monde et la misère de la condition humaine*.

Pourquoi te troubler de ce qu'il n'en va pas pour toi selon tes désirs et tes préférences? Qui donc voit tout lui réussir comme il veut? Ni toi, ni moi, ni personne au monde. Nul sur terre, même roi, même pape, n'est sans quelque tribulation ou angoisse.

Qui a le meilleur sort? Certainement celui qui sait souffrir quelque chose pour Dieu.

*
* *

Aveugles et faibles, plusieurs disent : Regardez comme celui-là a une heureuse vie : qu'il est riche ! qu'il est grand ! qu'il est puissant ! qu'il est élevé !

Mais envisage les biens célestes, et tu verras que tous ces biens d'un jour ne sont rien. Ils sont si incertains, si onéreux ! Jamais on ne les possède sans inquiétude et sans crainte.

La félicité de l'homme n'est pas d'avoir les biens de ce monde en abondance¹ ; peu lui suffit.

*
* *

De fait, vivre ici-bas est chose misérable. Plus on aspire à avancer dans la voie de l'esprit, plus on trouve d'amertume à la vie présente, parce qu'on sent mieux et on voit plus clairement les défauts inhérents à la corruption humaine.

Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, et être sujet aux autres nécessités de la nature, c'est vrai-

1. « Plus vous êtes dans l'abondance, écrivait Innocent III, plus s'accroissent pour vous, soins, fatigues et tourments. Le sommeil vous quitte ; l'appétit diminue ; la santé se gâte. J'ai souvent entendu dire à une femme vivant dans l'opulence : *Être riche, c'est un métier comme un autre, et un dur métier.* »

ment grande misère et affliction pour l'homme pieux, qui voudrait bien ne porter aucune chaîne charnelle et être délivré de la servitude du péché.

En ce monde, les nécessités du corps pèsent beaucoup à l'homme intérieur. Aussi le prophète supplie ardemment d'en être affranchi, disant : « Seigneur, sauvez-moi du joug de mes nécessités. »

*
* *

Mais malheur à ceux qui ne connaissent pas leur misère, et encore plus malheur à ceux qui aiment cette misère, et se complaisent en une vie corruptible !

Certains y sont tellement attachés que, quoique ayant à peine le nécessaire à force de travailler ou de tendre la main, ils ne se mettraient point en peine du royaume de Dieu, s'ils pouvaient toujours vivre en ce monde.

O fous, o mécréants de cœur, si profondément enfoncés dans les choses de la terre qu'ils ne goûtent rien que ce qui est charnel !

Les malheureux ! Ils sentiront douloureusement à la fin combien était vil, combien n'était rien ce qu'ils ont si ardemment aimé !

*
* *

Les saints de Dieu et tous les fidèles amis du Christ ne se sont point arrêtés à ce qui flattait la chair, ni à ce qui était florissant dans ce monde. Toute leur espérance, toute leur volonté était un soupir vers les biens éternels. Tout leur cœur se portait en haut et n'aspirait qu'au stable, à l'invisible, crainte qu'ils ne fussent ravalés vers la terre par l'amour des choses visibles.

Imite-les, mon frère. Ne perds pas l'espérance d'avancer dans la vie spirituelle ; tu as encore le temps ; mais c'est l'heure.

*
* *

Pourquoi toujours remettre au lendemain l'exécution de ton bon propos¹ ? Lève-toi, commence à l'instant, et dis : « Voici le temps d'agir ; voici le temps de combattre ; voici le temps de se corriger. »

Si tu ne te fais violence, tu ne surmonteras pas le vice.

Quand tu éprouves des tentations et des afflictions, c'est alors l'heure de mériter. Tu dois passer par l'eau et par le feu, avant d'arriver au lieu de rafraîchissement.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons être exempts de fautes ni vivre sans ennui et douleur. Volontiers nous jouirions du repos à l'abri de toute misère ; mais par le péché, ayant perdu l'innocence, nous avons aussi perdu la vraie félicité. Il faut donc se tenir en patience et attendre la miséricorde de Dieu, jusqu'à ce que l'iniquité passe et que ce qui en nous est mortel soit absorbé par la vie.

*
* *

1. « O présomptueux ajournements de demain à demain ! Dis-moi, je te prie, si tu vivras demain ?... Si de tels ajournements sont tant à reprendre, tant à détester de la part des jeunes gens qui sont à la fleur de leurs ans et, selon le cours de la nature, ont à vivre un bon espace de temps, que pourrai-je dire de ceux, gens d'église ou gens du monde, qui sont vieux et anciens, pleins d'ans et de jours mauvais, qui sont déjà sur la fosse, qui n'ont comme on dit *qu'un pain au four*, et néanmoins ne peuvent penser à leur fin qui tant approche, à la mort qui les tient à la gorge, qui ne veulent point songer à bien disposer et gouverner, au moins une fois en leur vie, *la maison de leur conscience* » (Gerson. — *Sermon pour le premier dimanche du carême*). Il y a de l'éloquence dans le développement de Gerson ; mais cette éloquence n'a rien de commun avec celle de l'Imitation, toute en mouvements du cœur. Ici l'élan lyrique ; là, le souffle oratoire.

O combien grande est la fragilité humaine, toujours inclinée aux vices ! Aujourd'hui tu confesses ta faute, et demain tu retombes dans la faute que tu viens de confesser. Maintenant tu résous d'être sur tes gardes, et une heure après tu agis comme si tu n'avais rien résolu.

C'est bien à bon droit que nous nous humiliions et que nous n'aurons jamais grande opinion de nous-mêmes, étant si fragiles et si inconstants. Nous pouvons perdre en un instant par notre négligence ce qu'à peine la grâce nous a fait acquérir après un long effort.

*
* *

Que sera-ce de nous à la fin de la journée, quand nous sommes si lâches dès le matin ?

Malheur à nous qui voulons nous endormir dans le repos, comme si déjà nous étions en paix et en assurance, quand il n'apparaît encore dans notre conduite aucune trace de vraie sainteté.

Il serait vraiment besoin qu'ainsi que de simples novices on nous instruisit de nouveau et on nous formât aux bonnes règles, pour tâcher de tirer de nous quelque espérance d'une future amélioration et d'un plus grand progrès dans la vie spirituelle.

CHAPITRE XXIII

Penser à la mort.

Bientôt c'en sera fait de toi ici-bas. Vois donc à te conduire autrement¹.

1. *Vide quomodo aliter te habeas.*

L'homme est aujourd'hui ; demain il est disparu. Et une fois hors des yeux il passe vite de la pensée.

O folie et dureté du cœur humain de ne songer qu'au présent et de ne pas prévoir l'avenir !

En tout ce que tu fais et penses, tu devrais te comporter comme si tout à l'heure, à l'instant, tu devais mourir.

Avec une bonne conscience tu ne craindrais guère la mort. Au lieu d'avoir à la fuir, combien n'est-il pas mieux d'éviter le péché ! Si aujourd'hui tu n'es pas prêt, comment le seras-tu demain ? Demain est incertain ; et que sais-tu s'il y aura un demain pour toi ?

*
* *

Que sert de vivre longtemps, quand nous nous amendons si peu ? Hélas ! Une longue vie ne corrige pas toujours ; elle ne fait souvent qu'augmenter nos fautes. Plût à Dieu que nous eussions bien vécu en ce monde un seul jour !

Plusieurs comptent des années depuis leur conversion, mais n'auraient que trop vite fait d'en compter les fruits. En vérité, si mourir est redoutable, il y a peut-être plus grand péril à vivre longtemps.

*
* *

Heureux, qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort et se dispose chaque jour à bien mourir.

Si tu as jamais vu quelqu'un mourir, songe que tu passeras par le même chemin. Le matin, pense que peut-être tu n'iras pas jusqu'au soir ; le soir, ne te crois pas

sûr de voir le matin. Sois toujours prêt, et vis de telle sorte que jamais la mort ne puisse te prendre au dépourvu.

Plusieurs meurent soudain et à l'improviste ; car c'est à l'heure où on y pensera le moins que le fils de l'homme doit venir.

Quand cette dernière heure aura sonné, tu commenceras à juger bien autrement toute ta vie passée et tu seras fort dolent d'avoir été si négligent et si lâche.

*
* *

Combien heureux et sage, celui qui dès maintenant s'efforce d'être en la vie tel qu'il souhaite d'être trouvé à la mort !

Ce qui te donnera grande confiance de bien mourir, c'est le parfait mépris du monde, l'ardent désir de progresser dans les vertus, l'amour de la discipline, le labeur de la pénitence, la promptitude à obéir, l'abnégation de toi-même, la patience à souffrir toute adversité pour l'amour de Dieu.

Tu peux faire beaucoup de bien tant que tu es en bonne santé ; mais malade, je ne sais ce que tu pourras. De même que les nombreux pèlerinages font peu de saints, la maladie rend peu d'hommes meilleurs.

*
* *

Ne compte point sur tes parents ou amis, et n'ajourne pas ton salut ; car les hommes t'oublieront plus vite que tu ne penses. Pourvoir à ton salut maintenant que c'est de saison, et envoyer devant toi quelques

bonnes œuvres, vaut mieux que d'espérer dans le secours des autres après ta mort.

Si présentement tu n'as pas souci de toi-même, qui en aura souci dans l'avenir ? Maintenant est le moment le plus précieux ; maintenant est le jour du salut ; maintenant est l'heure favorable. Quel malheur de ne pas mieux employer ce moment où tu peux gagner une vie éternelle ! Viendra l'instant où tu désireras au moins un jour, au moins une heure, pour ton amendement ; et je ne sais si tu l'obtiendras.

*
* *

Ah, pauvre ami, de quel péril tu pourrais te délivrer, à quelle terreur tu pourrais te soustraire, si dès à présent tu étais toujours en crainte et en défiance de la mort !

Étudie-toi à vivre actuellement de telle sorte qu'à l'heure de la mort tu puisses plutôt te réjouir que t'effrayer.

Apprends maintenant à mourir au monde, pour commencer alors à vivre avec le Christ.

Apprends maintenant à tout mépriser, pour pouvoir alors aller librement au Christ.

Châtie maintenant ton corps par la pénitence, pour être alors en pleine assurance.

*
* *

O insensé ! Pourquoi te promets-tu une longue vie quand tu n'es pas sûr d'un seul jour ?

Combien, qui s'imaginaient vivre longtemps, ont été déçus et subitement arrachés de leur corps ! Que de fois tu as entendu dire : un tel a été transpercé ; un tel a été

noyé ; un tel s'est fendu la tête en tombant ; un tel s'est étouffé en mangeant ; un tel a trépassé en jouant. Un autre a péri par le feu, un autre par le fer, un autre par la peste, un autre par la main des voleurs.

Et ainsi la fin de tous est la mort, et la vie des hommes est comme une ombre qui passe.

*
* *

Qui se souviendra de toi après ta mort et qui priera pour toi ?

A l'œuvre, à l'œuvre, ami ; fais maintenant tout le possible ; car tu ne sais quand tu mourras, ni ce qui t'attend après la mort. Tandis que tu en as le temps, amasse des richesses immortelles.

Ne pense qu'à ton salut ; n'aie souci que des choses de Dieu. Gagne-toi maintenant des amis en honorant les saints et en imitant leurs vertus, pour que, ton terme arrivé, ils te reçoivent dans les tabernacles éternels.

Vis sur la terre comme un pèlerin, comme un hôte d'un jour, qui n'a point d'intérêt aux affaires du monde. Garde ton cœur libre et élevé vers Dieu, puisque tu n'as pas ici de demeure stable. Adresse au ciel tes prières de-tous les jours, tes gémissements et tes larmes, afin que ton âme, après la mort, mérite de passer heureusement au Seigneur. Ainsi-soit-il ¹.

1. Combien ce chapitre est au-dessus de l'opuscule de Gerson sur la science de bien mourir ! Et pourtant le bon chancelier y est très touchant.

Il est encore plus touchant dans cette prière de l'agonisant que j'emprunte à l'A. B. C. *des simples gens* : « Dieu, mon père, ayez pitié de moi. Dieu, mon père, je remets mon esprit entre vos mains. Père des misérables, ayez miséricorde de votre pauvre créature. Aidez-moi, Seigneur,

CHAPITRE XXIV

Nous représenter comment nous serons jugés et punis.

En toutes choses considère la fin, et quelle figure tu feras devant le juge rigide à qui rien n'est caché, que n'apaisent point les présents, qui n'accepte pas d'excuses, mais qui prononcera selon la justice.

O bien misérable et sot pécheur, que répondras-tu à Dieu qui sait tous tes méfaits, toi qui trembles parfois devant le regard d'un homme en colère ?

Que ne prends-tu tes garanties pour ce jour du jugement où nul ne pourra être excusé ni défendu par un autre, mais où chacun se trouvera assez chargé de soi-même ?

Maintenant tes peines sont fructueuses, tes pleurs agréés, tes gémissements entendus, ta douleur méritoire et purificatrice.

*
* *

en ce dernier besoin. Donnez secours, Seigneur, à ma pauvre âme déconfortée. Seigneur, je demande le paradis, non point pour mes mérites, mais en invoquant la puissance, valeur et bonté de votre glorieuse passion, par laquelle vous avez daigné me racheter, et par elle m'avez acheté le paradis. Veuillez me l'octroyer. *Vous n'en serez pas plus pauvre, ni en paradis plus étroit.* »

Comme on le voit, dans les plus belles pages de Gerson il se glisse toujours quelques traits de cette afféterie qui est son péché mignon et dont il n'y a aucune trace dans *l'Imitation de Jésus-Christ*.

C'est ainsi que, traitant de *La mendicité spirituelle*, il nous montre l'âme qui dit à son ange gardien : « Prends-moi par la main ; conduis-moi par les grandes rues du paradis, de porte en porte. Que j'y puisse pleurer et crier : *« A la pauvre l'aumône pour Dieu ! »* »

C'est ainsi encore que, dans un opuscule en vers latins intitulé le *Miroir de la bonne vie*, il s'écrie : « Pensez-y, vos jours sont courts. Il faudra bientôt mourir. Papes, cardinaux, empereurs, rois, reines, savants aujourd'hui en renom, vous viendrez à néant. Hommes superbes, vous avez besoin de beaux décors, de luxe, de bains. La mort vous prépare un bain froid qui comptera. »

C'est un grand et salutaire purgatoire, fait en ce monde, que la patience de l'homme qui, en butte à l'outrage, s'afflige plus de la malice d'autrui que de sa propre injure ; prie volontiers pour ceux qui le traversent ; pardonne de bon cœur les fautes dont il souffre ; n'hésite point à demander pardon aux autres ; incline plus à la pitié qu'à la colère ; se fait souvent violence, et s'efforce d'assujettir complètement la chair à l'esprit.

Mieux vaut dès à présent nous purifier de nos péchés et extirper nos vices que de nous condamner à les expier dans la vie future. Nous nous trompons vraiment nous-même par cet amour déréglé que nous avons pour notre chair.

*
* *

Que dévorera le feu de l'autre monde, sinon tes péchés ?

Plus tu t'épargnes maintenant et flattes ta chair, plus tu seras rudement châtié et auras amassé de matière pour le feu vengeur.

C'est par où il a le plus péché que chacun sera le plus rigoureusement puni. Point de vice qui ne doive avoir son propre tourment.

Là les paresseux seront piqués par des aiguillons ardents, et les gourmands torturés par les rages de la faim et de la soif.

Là les impudiques et les voluptueux baigneront dans un fleuve de poix brûlante et de soufre fétide, et les envieux hurleront de douleur comme des chiens furieux.

Là les superbes seront abreuvés d'humiliations et les avars étreints par la plus misérable indigence.

Là une heure de supplice sera plus terrible qu'ici cent années de la plus amère pénitence.

Là nul repos pour les damnés, nulle consolation ; au lieu qu'ici il y a une trêve aux labeurs et des amis qui consolent.

*
* *

Aie donc maintenant souci et douleur de tes péchés, pour être en sécurité avec les bienheureux au jour du Jugement.

Alors les justes se tiendront debout et fermes en face de ceux qui les avaient abaissés et foulés.

Alors se dressera pour juger celui qui se courbe aujourd'hui humblement sous les jugements des hommes

Alors le pauvre, l'humble, aura grande assurance ; et l'orgueilleux tremblera de tous ses membres.

Alors on verra qu'en ce monde le sage fut celui qui apprit à être fou et méprisé pour le Christ.

Alors il y aura un charme dans toute affliction patiemment supportée, et un bâillon sera mis sur la bouche de toute iniquité.

Alors l'homme pieux sera en joie et l'impie en tristesse.

Alors la chair mortifiée resplendira plus que si elle avait été nourrie toujours dans les délices.

Alors le vêtement grossier deviendra une éclatante parure ; et le manteau délicat, un haillon.

Alors la pauvre maisonnette sera plus prisée que le palais doré.

Alors une patience ferme sera de plus grand secours que toute la puissance du monde.

Alors une obéissance simple sera plus exaltée que toute la finesse du siècle.

Alors la pureté d'une bonne conscience procurera plus de joie que les lumières de la plus docte philosophie.

Alors le mépris des richesses aura plus de prix que tous les trésors de la terre.

Alors tu tireras plus de réconfort d'une dévote prière que d'un repas exquis.

Alors tu te réjouiras du silence gardé plus que des longs babillages.

Alors les œuvres auront plus de poids que la multitude des belles paroles.

Alors une vie de peine et de pénitence apportera plus d'agréments que tous les plaisirs de la terre.

*
* *

Apprends à supporter aujourd'hui de petites souffrances pour être alors délivré des plus grandes.

Fais ici l'essai de ce que tu pourras plus tard. Si maintenant le moindre mal t'est insupportable, comment pourras-tu supporter des peines éternelles? Si maintenant pour un peu de douleur tu éprouves tant d'impatience, que sera-ce des tourments de l'enfer?

Une chose bien sûre c'est que tu ne peux réunir ces deux joies : t'enivrer ici des délices du monde, et régner ensuite avec le Christ.

*
* *

Quand, jusqu'à cette heure, tu n'aurais jamais cessé de vivre dans les honneurs et les voluptés, de quoi cela te profiterait-il s'il te fallait mourir à l'instant? Donc tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir seul.

Celui qui aime Dieu de tout son cœur ne craint ni

mort, ni supplice, ni jugement, ni enfer, parce que l'amour parfait donne un sûr accès auprès de Dieu. Mais celui qui se plaît encore au péché, on ne doit pas s'étonner qu'il craigne la mort et le jugement.

Si l'amour ne t'éloigne pas encore du mal, il est bon qu'au moins la peur des peines te retienne. L'homme qui fait fi de la crainte de Dieu ne pourra longtemps persévérer dans le bien, et tombera bientôt dans les filets du diable.

CHAPITRE XXV

Travailler ardemment à amender notre vie.

Sois vigilant et zélé dans le service de Dieu, et dis-toi souvent : Pourquoi suis-je venu ici ? Pourquoi ai-je laissé le monde ? N'est-ce pas pour vivre tout à Dieu et devenir un homme spirituel ?

Aie donc de l'ardeur pour ton avancement ; car tu recevras bientôt le prix de tes fatigues, et alors il n'y aura plus ni crainte ni douleur qui puisse t'atteindre. Maintenant un peu de travail ; puis un grand repos, mieux encore, une joie éternelle !

Si tu persistes à être fidèle et fervent dans ta conduite, Dieu ne manquera pas d'être fidèle et magnifique dans ses récompenses. Tu dois donc conserver un bon et ferme espoir de remporter la palme de la victoire ; mais il ne faut pas t'en tenir assuré, crainte de relâchement ou d'orgueil.

*
* *

Un homme était dans l'angoisse, sans cesse flottant

entre la crainte et l'espérance. Un jour, accablé de tristesse, il se prosterna dans l'église devant un autel pour prier. Or il roulait en soi cette pensée : « Oh ! si je savais que je dusse enfin persévérer ! » Et aussitôt il entendit Dieu lui répondre en son cœur : « Eh bien, si tu le savais, que voudrais-tu faire ? Fais maintenant ce que tu voudrais faire alors, et tu seras en paix. »

Aussitôt consolé et fortifié, cet homme se remit à la volonté divine ; et les agitations de son esprit cessèrent. Il ne voulut plus rechercher curieusement ce qui lui arriverait dans l'avenir ; il préféra s'appliquer à discerner ce que Dieu veut et agrée comme parfait, pour entreprendre et accomplir sans délai tout le bien qu'il pourrait.

Espère en Dieu et fais le bien, dit le prophète ; et tu habiteras la terre des vivants, et tu seras nourri de ses richesses.

*
* *

Une chose qui chez plusieurs refroidit l'ardeur d'avancer et de se corriger, c'est la peur des difficultés, la fatigue du combat. De fait, ceux-là devancent les autres sur la route des vertus, qui s'efforcent le plus virilement de se vaincre dans ce qui leur coûte et leur répugne le plus.

Plus un homme se surmonte et mortifie ses désirs, plus il progresse et mérite les dons de la grâce.

Tous n'ont pas une égale quantité d'inclinations à mortifier et à vaincre. Mais celui qui a de l'ardeur, quoiqu'il ait plus de passions, saura mieux s'avancer qu'un autre bien régulier, mais moins fervent pour la vertu.

*
* *

Deux choses en particulier aident à beaucoup s'amender : l'une de s'arracher violemment au principal vice où nous porte notre nature ; l'autre de poursuivre ardemment la vertu dont on a surtout besoin.

Applique-toi à prévenir ou à déraciner en toi ce qui te choque le plus en autrui.

Fais tout servir à ton avancement. Ainsi, quand tu vois ou apprends un bon exemple, brûle de l'imiter. Si tu es témoin d'un acte répréhensible, garde-toi d'en faire autant ; et si parfois tu en as fait autant, tâche de te corriger au plus tôt.

De même que ton œil est ouvert sur le prochain, l'œil du prochain t'observe.

Qu'il est consolant et doux de voir nos frères zélés et pieux, fidèles à la règle et à la discipline ! Qu'il est triste et fâcheux de les voir dérégés et infidèles aux engagements de leur vocation ! Mais aussi, qu'il est nuisible de négliger les devoirs auxquels on est appelé pour s'embarrasser de choses dont on n'a pas la charge !

*
* *

Souviens-toi de ton engagement et mets-toi devant les yeux l'image du crucifié. En considérant la vie de Jésus-Christ, combien n'as-tu pas lieu de rougir de n'avoir pas mieux pris soin d'y conformer la tienne, malgré le long temps depuis lequel tu es entré dans la voie de Dieu ?

Le religieux qui avec un zèle pieux s'applique à s'inspirer de la vie très sainte et de la passion du Seigneur, y trouvera en abondance tout ce qui lui est utile et nécessaire. Il n'a que faire de chercher rien de meilleur hors de Jésus.

Oh ! si Jésus crucifié entrait dans notre cœur, que nous serions bientôt suffisamment instruits !

*
* *

Un religieux fervent prend bien tout ce qu'on lui commande et l'exécute volontiers.

Un religieux négligent et tiède a peine sur peine et ne trouve que gêne de tous côtés, parce qu'il est privé de consolation au dedans et tenu de n'en point chercher au dehors.

Un religieux infidèle à la règle est exposé à de lourdes chutes. Qui cherche une vie plus large et plus commode se trouvera toujours à l'étroit ; car toujours une chose ou l'autre lui déplaira.

*
* *

Comment font tant d'autres religieux si tenus par la règle sévère du cloître ? Ils sortent rarement, vivent retirés, sont nourris très pauvrement, s'habillent grossièrement, travaillent beaucoup, parlent peu, veillent longtemps, se lèvent matin, prient longuement, lisent souvent et gardent en tout une exacte discipline.

Regarde les religieux de la Chartreuse, ceux de Cîteaux et les autres moines ou nonnes de divers ordres, qui se lèvent toutes les nuits pour chanter les louanges de Dieu. Tu devrais rougir à l'idée d'être livré à la paresse durant les heures saintes où une si grande multitude de religieux se met en devoir de glorifier le Seigneur.

*
* *

Oh ! n'avoir rien autre à faire qu'à louer de cœur et

de bouche le Seigneur notre Dieu ! Oh ! n'avoir jamais besoin ni de manger ni de boire, ni de dormir, mais pouvoir toujours glorifier Dieu et vaquer uniquement aux exercices spirituels ! Que n'est-ce possible ! Combien alors tu serais beaucoup plus heureux qu'à présent, assujetti comme tu l'es à toutes les nécessités du corps !

Plût au ciel que ces nécessités n'existassent point et que notre âme seule demandât sa nourriture, qu'elle ne goûte, hélas ! que trop rarement,

*
* *

Quand l'homme en est venu à ne chercher sa consolation dans aucune créature, c'est alors qu'il commence à savourer Dieu parfaitement ; c'est alors qu'il est toujours content, quelque chose qui lui arrive.

Alors point de prospérité qui l'exalte, point de revers qui l'attriste : il se met entièrement et avec pleine confiance entre les mains de Dieu, qui lui est tout en toutes choses, pour qui rien ne disparaît ni ne meurt, en qui tout vit, à qui tout obéit sur un signe et sans délai.

*
* *

Souviens-toi toujours de ta fin et que le temps perdu ne revient point.

Les vertus ne s'acquièrent qu'à force de soins et de diligence. Dès que tu commenceras à être tiède, tu commenceras à être tourmenté. Mais si tu es tout ardeur, tu trouveras une grande paix ; puis tu sentiras ta fatigue allégée par la grâce de Dieu et par ton amour pour la vertu. L'homme fervent et zélé est prêt à tout. Et

pourtant c'est un plus dur labeur de résister à ses vices et à ses passions que de suer sang et eau dans des travaux corporels.

Celui qui n'évite pas les petits défauts tombe peu à peu dans les grands. Tu seras toujours content le soir quand tu auras employé le jour avec fruit. Veille sur toi-même ; excite-toi ; avertis-toi ; et, quoi qu'il en soit des autres, ne te néglige pas toi-même. Autant tu te seras fait violence, autant tu feras de profit.

LIVRE SECOND

AVIS POUR L'AVANCEMENT DANS LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE I

Être intérieur.

Le royaume de Dieu est au dedans de vous, dit le Seigneur.

Tourne-toi de tout ton cœur vers Dieu ; laisse là ce misérable monde ; et ton âme trouvera la paix. Apprends à mépriser les choses extérieures et à te donner aux intérieures ; et tu verras le règne de Dieu s'établir en toi. Le règne de Dieu est paix et joie dans l'Esprit-Saint ; et c'est un don refusé aux impies.

Le Christ, te faisant fête de sa consolation, viendra à toi, si tu lui as préparé en toi une digne demeure. Il n'y a pour lui de gloire et de beauté que celle du dedans ; et c'est dans une belle âme qu'il se complait. Il visite souvent l'homme intérieur ; l'entretient doucement ; le console délicieusement ; le comble de paix ; le traite avec une familiarité merveilleuse.

*
* *

Courage, âme fidèle ; prépare ton cœur à cet époux, afin qu'il daigne venir à toi et habiter en toi. N'a-t-il pas

dit : « Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole ; et nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui » ? Ouvre donc la porte toute grande au Christ, et refuse l'entrée à tout ce qui n'est pas lui.

Si tu as le Christ, tu es riche ; c'est assez de lui. En économe fidèle, il saura veiller et pourvoir à tous tes besoins, et tu n'auras que faire d'espérer dans les hommes. Les hommes changent vite et nous manquent tout à coup ; mais le Christ demeure éternellement, et son assistance nous soutient jusqu'à la fin.

*
* *

Il n'y a pas à faire grand fond sur un homme fragile et mortel, aussi utile et cher te soit-il ; et il n'y a pas à s'attrister beaucoup s'il lui arrive de se faire ton contradicteur et ton adversaire. Ceux qui aujourd'hui sont avec toi peuvent être demain contre toi ; et réciproquement. C'est l'ordinaire des hommes de tourner comme le vent.

Mets entièrement ta confiance en Dieu. Qu'il soit toute ta crainte et tout ton amour. Il répondra pour toi et fera tout au mieux.

*
* *

Tu n'as pas ici d'habitation permanente ; où que tu sois, tu es un étranger, un pèlerin ; jamais tu n'auras de repos, tant que tu ne seras pas uni intimement au Christ¹.

1. Ecoutez Gerson sur le même sujet : « Vraiment pèlerins sommes-nous, mis hors de notre cité, de notre pays, de notre héritage, de notre finale félicité, au désert de ce présent monde, en la vallée de pleurs, en la région de pauvreté ! *Nous n'avons point ici de demeure permanente*

Que regardes-tu tant ? Cette terre n'est pas le lieu de ton repos. Au ciel ta demeure ! Tout ce qui est terrestre, tu ne dois y jeter les yeux que comme un voyageur qui porte ailleurs ses pas. Toutes choses passent ; et toi avec elles. Garde-toi de t'y attacher, crainte d'être pris et de périr.

*
*
*

Qu'au Très-Haut aille ta pensée et qu'au Christ s'adresse toujours ta prière !

Si tu ne sais t'élever aux hautes et célestes contemplations, arrête-toi à la passion du Christ et cherche une demeure de repos dans ses plaies sacrées. Du moment où tu te réfugieras avec amour dans les plaies et les précieux stigmates de Jésus tu te sentiras grandement réconforté à l'heure de l'affliction, tu ne te soucieras guère du mépris des hommes et tu supporteras aisément les traits de la médisance.

Le Christ, sur la terre, fut lui aussi méprisé des hommes, et, au plus fort de sa peine, amis et connaissances l'abandonnèrent au milieu des opprobres.

Le Christ voulut souffrir et être méprisé ; et toi tu oses te plaindre de quelque chose !

comme dit l'apôtre ; *mais nous tendons à celle qui est à venir*. C'est la cité des cieux, le pays de sûreté ; c'est le royaume du Paradis où est Notre Seigneur et Père, où nous devons tous tendre et regarder. »

L'auteur de l'*Imitation* n'amplifie jamais. Gerson amplifie toujours. Gerson a écrit des traités sur les moyens d'acquérir la simplicité et la pureté du cœur, sur l'illumination du cœur, sur la rectitude du cœur, sur la stabilité et la paix intérieure, sur les diverses passions de l'âme, sur les tribulations, sur les tentations, sur la vie contemplative, sur la voie du Christ, sur les souffrances du Christ, bref sur tous les sujets abordés dans ce deuxième livre et dans le précédent ; et chacun de ces traités est une démonstration péremptoire de l'impossibilité où était ce grand homme, pourtant si pieux, si pathétique, si éloquent, d'écrire l'*Imitation*.

Le Christ eut des ennemis et des détracteurs, et toi tu veux que tout le monde t'aime et te loue !

A quel titre ta patience sera-t-elle couronnée, si tu ne rencontres aucune contrariété ?

Comment seras-tu ami du Christ si tu ne veux rien souffrir ?

Souffre constamment avec le Christ et pour le Christ, si tu veux régner avec le Christ.

*
* *

Si tu étais une fois bien entré dans le cœur de Jésus et que tu eusses un peu savouré son ardent amour, tu ne t'inquièterais aucunement de ce qui t'accommode ou t'incommode ; tu te réjouirais plutôt sous les coups de l'opprobre, car l'amour de Jésus porte l'homme à se mépriser lui-même.

Celui qui aime Jésus et la vérité, qui est vraiment intérieur et affranchi de toute affection dérégulée, peut librement approcher Dieu, s'élever en esprit au-dessus de soi-même, et se reposer dans la jouissance du bien-aimé. Il est vraiment sage, car il apprécie toute chose telle qu'elle est, non selon ce qu'on en dit ou ce qu'on en pense ; et sa science vient plus de Dieu que des hommes.

*
* *

A qui sait marcher dans les voies intérieures et fait peu de cas des choses extérieures, tous les lieux et tous les temps sont bons pour vaquer aux pieux exercices.

L'homme intérieur est bientôt recueilli parce qu'il ne

se répand jamais tout entier au dehors. Ni le travail extérieur, ni les occupations nécessaires qui surviennent, ne lui sont un dérangement ; et il s'accommode aux choses comme elles se présentent.

Qui est bien disposé et bien réglé au dedans ne se met guère en peine de ce qu'offrent d'étrange ou de mauvais les faits et gestes du prochain. Autant d'affaires on attire à soi, autant de distractions et d'embarras on se crée.

*
*
*

Si tu allais droit et que tu fusses bien détaché, tout tournerait à ton bien et à ton avancement. Ce qui fait que tant de choses te déplaisent et souvent te troublent, c'est que tu n'es pas encore mort à toi-même ni dégagé des objets terrestres.

La pire souillure, la pire chaîne pour le cœur de l'homme, c'est l'impur amour des créatures. Rejette les consolations extérieures, et tu pourras goûter souvent les joies intérieures dans la contemplation des choses du ciel.

CHAPITRE II

Être humble et soumis à Dieu.

Que tel soit pour toi ou contre toi, n'y attache pas d'importance ; mais veille et fais que Dieu soit avec toi dans tout ce que tu feras. Aie la conscience bonne, et Dieu saura bien te défendre. A qui est assisté de Dieu, la méchanceté de l'homme ne peut nuire.

Si tu sais te taire et souffrir, tu verras sûrement appa-

raître le secours du Seigneur. Il sait l'heure et le moyen de te délivrer : abandonne-toi donc à lui. A lui de te secourir, à lui de te sauver de toute confusion.

Souvent c'est grand profit, pour l'accroissement de notre humilité, que les autres connaissent et incriminent nos défauts.

*
* *

Quand un homme s'humilie pour ses fautes, il apaise facilement les autres et satisfait sans peine ceux qui sont irrités contre lui.

Dieu protège l'humble et le délivre ; il aime l'humble et le console ; il s'incline vers l'humble ; il prodigue à l'humble ses grâces, et après l'abaissement il l'élève à la gloire. A l'humble Dieu révèle ses secrets ; il l'invite et l'attire doucement à soi. Et l'humble, quelque confusion qu'il essaye, ne laisse pas d'être en paix, parce qu'il s'appuie sur Dieu, non sur le monde.

Ne pense pas avoir fait le moindre progrès si tu ne te réputes inférieur à tous.

CHAPITRE III

Vivre en paix avec soi et avec les autres.

Établis d'abord la paix en toi, et alors tu pourras la procurer aux autres.

Le pacifique est plus utile que le savant.

L'homme passionné croit le mal aisément et change même le bien en mal ; l'homme pacifique et bon tourne tout en bien.

Celui qui est affermi dans la paix n'a de soupçon sur personne. Au contraire celui qui est inquiet et mécontent se tourmente par toute sorte de soupçons. Ni il n'a de repos, ni il n'en laisse aux autres. Il dit souvent ce qu'il ne faudrait pas dire, et ne fait point ce qu'il faudrait faire. Attentif aux obligations d'autrui, il néglige ses propres obligations.

*
* *

Commence par exercer ton zèle sur toi-même et tu pourras ensuite avec justice l'étendre jusqu'à ton prochain.

Tu sais bien trouver de belles couleurs et des excuses pour tes fautes; mais tu n'en acceptes pas pour celles d'autrui. Comme il serait plus juste de t'accuser toi-même et d'excuser ton frère! Si tu veux être supporté, supporte.

Vois combien tu es encore loin de la vraie charité et de cette humilité qui ne connaît ni colère ni indignation sinon contre soi-même. La grande affaire de bien vivre avec des hommes doux et bons! C'est une chose qui plaît naturellement à tous, vu que chacun se fait un plaisir d'être en repos et s'affectionne à ceux qui partagent ses sentiments. Mais pouvoir vivre en paix avec des hommes durs et méchants, ou dérégés, ou contrariants, c'est grande grâce et mâle vertu bien digne de louange.

*
* *

Il y en a qui se maintiennent en paix avec eux-mêmes et aussi avec les autres.

Il y en a qui n'ont point la paix et qui ne la laissent

point aux autres. Ils sont à charge au prochain, mais encore plus à eux-mêmes.

Enfin il y en a qui se conservent dans la paix et s'efforcent d'y ramener les autres.

Pendant toute notre paix, en cette misérable vie, consiste moins à ne pas éprouver des contrariétés qu'à les supporter humblement. L'homme qui sait le mieux souffrir jouira de la plus grande paix. Celui-là est vainqueur de soi et maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du ciel.

CHAPITRE IV

Avoir le cœur pur et la volonté droite.

L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre, la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection.

La simplicité a Dieu seul en vue ; la pureté l'atteint et le goûte.

Aucune bonne œuvre ne te coûtera, si intérieurement tu es libre de toute affection dérégulée ; et tu jouiras de la liberté intérieure si tu ne te proposes et ne cherches que le bon plaisir de Dieu et l'utilité du prochain.

*
* *

Que ton cœur soit droit, et toute créature te sera un miroir de vie et un livre de sainte instruction. Pas de créature si petite et si vile, qui n'offre quelque image de la bonté de Dieu.

Si tu étais intérieurement bon et pur, aucun nuage n'offusquerait ta vue et tu saisirais tout. Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. C'est selon ce qu'on est au dedans qu'on juge ce qui est au dehors.

S'il y a une joie au monde, elle est le partage de l'homme au cœur pur; et s'il y a quelque part tribulations et angoisses, c'est surtout le lot d'une mauvaise conscience.

*
* *

Comme le fer mis au feu perd sa rouille et devient tout étincelant, ainsi l'homme pleinement converti à Dieu se dépouille de sa langueur¹ et est transfiguré en un homme nouveau.

Quand une personne commence à tomber dans la tiédeur, le moindre travail l'effraye et elle est avide de consolations extérieures. Mais quand elle commence à se vaincre parfaitement et à marcher vaillamment dans la voie de Dieu, alors elle trouve léger ce qui auparavant lui était un lourd fardeau.

CHAPITRE V

Être attentif à soi-même.

Nous ne pouvons guère compter sur nous-même, car il est fréquent que l'intelligence et la grâce nous manquent. Il y a en nous peu de lumière, et ce peu, nous le perdons vite par négligence. Souvent nous ne nous avi-

1. Ici, au lieu de *exuitor a torpore*, certains manuscrits portent : *exuitor a corpore; se dépouille du corps*. — Ce texte est moins naturel.

sons pas de notre aveuglement intérieur. Souvent nos actes sont mauvais et nos excuses pires. La passion nous fait agir et nous croyons que c'est le zèle.

Nous nous pardonnons de grands torts, et nous en reprenons de petits chez le prochain. Nous sommes prompts à sentir et à grossir ce que nous souffrons des autres ; mais combien les autres souffrent de nous, nous n'y prenons garde. Qui se sonderait avec équité ne se sentirait pas le droit de juger personne sévèrement.

*
* *

L'homme intérieur préfère à tout autre soin le soin de soi-même ; et qui est bien attentif à soi se tait volontiers sur autrui. Jamais tu ne seras intérieur et vraiment pieux, si tu ne gardes le silence sur ce qui t'est étranger et ne concentres tes regards sur toi.

N'aie que Dieu et toi en vue, et tu t'affecteras peu de ce que tu aperçois au dehors. Où es-tu quand tu n'es pas présent à toi-même ? Et quand tu as tout parcouru, te négligeant toi-même, qu'as-tu gagné ?

Pour jouir vraiment de la paix et de l'union avec Dieu, il te faut tourner le dos à tout et n'envisager que toi. Tu avanceras beaucoup, si tu te tiens détaché des soins temporels ; mais tu reculeras beaucoup si tu donnes quelque importance aux choses du temps.

*
* *

Que pour toi il n'y ait rien de grand, rien d'élevé, rien de doux, rien de désirable, que Dieu seul ou ce qui est de Dieu.

Répute vanité tout ce que les créatures peuvent t'offrir de consolations. L'âme qui aime Dieu méprise tout ce qui est au-dessous de Dieu.

Seul Dieu, éternel, immense, remplissant tout, est le réconfort de l'âme et la vraie joie du cœur.

CHAPITRE VI

N'aspirer qu'à la joie d'une bonne conscience.

La gloire de l'homme de bien c'est le témoignage d'une bonne conscience.

Aie bonne conscience, et tu auras joie continuelle.

La bonne conscience peut supporter bien des choses et elle est joyeuse jusque dans l'adversité. La mauvaise conscience est toujours tremblante et inquiète.

Tu jouiras d'un repos délicieux si ton cœur ne te reproche rien. Ne prétends te réjouir que quand tu as bien fait.

Les méchants n'ont jamais de véritable joie, et ne sentent pas la paix du cœur; car « il n'y a pas de paix pour les impies », dit le Seigneur. Que si tu les entends dire : « Nous sommes en paix; les maux ne viendront pas sur nous. Eh! qui donc oserait nous nuire? » ne les crois pas. La colère de Dieu se lèvera soudain et leurs œuvres seront mises à néant, et leurs pensées périront.

Trouver joie et gloire dans la tribulation ne coûte pas à qui aime, parce que se glorifier ainsi, c'est se glorifier dans la croix du Seigneur.

Courte est la gloire que donnent ou reçoivent les hommes. Cette gloire du monde a toujours la tristesse pour compagne.

La gloire des bons est dans leurs consciences, et non dans les bouches humaines. La joie des justes est de Dieu et en Dieu, et leur allégresse s'alimente aux sources de la vérité.

Qui désire la vraie gloire de l'éternité ne tient point compte de celle du temps. Qui recherche la gloire du temps ou ne la méprise pas en son cœur, montre par là qu'il manque d'amour pour celle de l'éternité.

* *

Grande est la tranquillité du cœur qui est indifférent à la louange et au blâme. Il est si facile d'être content et en paix quand la conscience est pure !

Qu'on te loue, tu n'en es pas meilleur ; qu'on te blâme, tu n'en es pas pire. Tu es ce que tu es, et toutes les paroles du monde ne te rendront pas plus grand que tu ne l'es devant Dieu.

Si tu es attentif à ton être intérieur, tu ne te préoccuperas pas de ce qu'on dit de toi. L'homme voit le visage, Dieu voit le cœur ; l'homme considère les actes, Dieu pèse les intentions.

* *

Faire toujours bien et s'estimer peu, c'est signe d'une âme humble. Ne vouloir aucune consolation d'aucune créature, c'est marque de grande pureté et de confiance intérieure.

Le chrétien qui ne cherche autour de lui aucun témoignage en sa faveur montre bien qu'il s'est totalement remis à Dieu. Et en effet, comme dit saint Paul, ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est digne d'approbation, mais celui que Dieu recommande.

Marcher avec Dieu au dedans et ne tenir à rien au dehors, voilà l'état de l'homme intérieur.

CHAPITRE VII

Aimer Jésus par-dessus toutes choses.

Heureux qui conçoit ce que c'est qu'aimer Jésus et se mépriser soi-même pour Jésus.

Il faut pour cet amour quitter tout autre amour ; car Jésus veut être aimé seul par-dessus toutes choses.

L'amour de la créature est trompeur et instable ; l'amour de Jésus est sûr et constant. Qui s'attache à la créature, tombera avec cet appui chancelant. Qui s'attache à Jésus sera affermi pour l'éternité. Chéris-le, retiens-le pour ami, lui qui, quand tous te délaisseront, ne t'abandonnera pas, et qui, ta fin venue, ne te laissera point périr.

Bon gré, mal gré, il faut qu'un jour tu sois séparé de tout. Donc, vivant et mourant, tiens-toi à Jésus et confie-toi à la fidélité de celui qui seul peut t'assister quand tout te manquera.

* * *

Tel est ton bien-aimé qu'il n'admet pas de partage ; il

veut seul posséder ton cœur et y siéger comme un roi sur son trône. Si tu savais bannir de toi la créature, Jésus se plairait à demeurer avec toi.

Ce que tu auras donné aux hommes en dehors de Jésus, tu trouveras que tu le leur as presque tout donné en pure perte. Ne t'appuie pas sur un roseau qui branle au moindre vent, et n'y mets pas ta confiance. Toute chair n'est qu'herbe sèche, et tout son éclat passe comme la fleur des champs.

*
* *

Tu seras bientôt déçu si tu ne regardes qu'à l'apparence extérieure. Cherchant près des autres soulagement et profit, tu n'éprouveras le plus souvent que dommage.

Cherche Jésus en tout, et en tout tu trouveras Jésus. Que si tu te cherches toi-même, tu te trouveras aussi toi-même, mais pour ta perte. L'homme qui ne cherche pas Jésus, se fait plus de mal que tous ses ennemis et le monde entier ne pourraient lui en faire.

CHAPITRE VIII

Jouir de la familiarité que l'amour établit entre le fidèle et Jésus.

Quand Jésus est présent, tout est bon et rien ne semble difficile ; mais quand Jésus est absent tout est pénible.

Quand Jésus ne parle pas au cœur, on n'est touché d'aucune consolation ; mais que Jésus dise seulement une parole, on se sent grandement consolé. Marie-Madeleine ne se leva-t-elle pas aussitôt du lieu où elle pleu-

rait, lorsque Marthe lui dit : « Le maître est là et il t'appelle »? Heureux moment où Jésus nous appelle des larmes à la joie de l'esprit !

Comme tu es sec et dur sans Jésus ! Comme tu es sot et vain si tu désires rien hors Jésus ! N'est-ce pas là un plus grand dommage que si tu perdais le monde entier ?

*
* *

Que te peut profiter le monde sans Jésus ?

Être sans Jésus, c'est le terrible enfer ; être avec Jésus, c'est le doux paradis. Si Jésus est avec toi, nul ennemi ne pourra te nuire.

Qui trouve Jésus trouve un trésor précieux, ou plutôt un bien au-dessus de tout bien. Qui perd Jésus fait une perte infinie, et plus grande que s'il perdait le monde entier. Qui vit sans Jésus est incomparablement pauvre, et qui vit avec Jésus est incomparablement riche.

*
* *

C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et une grande sagesse que de savoir le retenir. Sois humble et pacifique, et Jésus sera avec toi. Sois pieux et tranquille, et Jésus demeurera avec toi.

Tu risques d'éloigner vite Jésus et de perdre sa grâce, si tu veux te répandre au dehors. Et si tu le fais fuir, si tu le perds, vers qui te réfugieras-tu ? Qui chercheras-tu pour ami ?

Sans ami tu ne peux vivre heureux ; et si Jésus n'est pas pour toi l'ami chéri par-dessus tous, tu seras bien triste, bien désolé.

Quelle folie de mettre dans quelque autre ta confiance ou ta joie ! Mieux vaut choisir d'avoir tout le monde contre soi que de s'aliéner Jésus.

Qu'il te soit donc cher plus que tout ce qui t'est cher, ce souverain bien-aimé !

* * *

Aime les autres pour Jésus, et Jésus pour lui-même ! Seul Jésus-Christ doit être aimé d'un amour unique, parce qu'il est le seul entre tous les amis qui soit trouvé bon et fidèle.

Que pour lui et en lui ennemis comme amis te soient chers ; et prie-le pour tous, afin que tous le connaissent et l'aiment !

Ne désire jamais d'être loué et aimé par-dessus les autres ; car cela n'appartient qu'à Dieu qui n'a point d'égal. Ne veuille ni occuper le cœur d'un autre ni faire régner personne sur le tien ; mais que Jésus règne en toi comme en tout homme de bien.

* * *

Sois pur et libre au dedans, sans esclavage vis-à-vis de la créature. Il faut te dépouiller de tout et porter à Dieu un cœur pur, si tu veux jouir du repos et goûter combien le Seigneur est doux.

En vérité tu n'y parviendras point, si sa grâce ne te prévient et ne t'attire, de sorte qu'ayant tout écarté et banni, tu sois uni seul à seul avec Dieu, comme s'il n'y avait au monde que Dieu et toi.

Quand la grâce de Dieu descend dans l'homme, il

devient capable de tout ; mais si elle se retire de lui il sera pauvre, infirme, et comme laissé en proie aux flagellations. En cet état tu ne dois ni désespérer ni t'abattre, mais te résigner paisiblement à la volonté de Dieu, et souffrir tout ce qui t'arrive pour la gloire de Jésus-Christ ; car après l'hiver vient l'été, après la nuit reparaît le jour, et après la tempête sourit un ciel serein.

CHAPITRE IX

Savoir se résigner à être privé de toute consolation.

Il n'est pas malaisé de mépriser les consolations des hommes, quand on reçoit celles de Dieu. Mais c'est grande et très grande chose de pouvoir se passer de toute consolation tant humaine que divine et de se réduire à supporter de bon gré l'exil du cœur, pour la gloire de Dieu, sans se rechercher en rien ni faire aucun retour sur son propre mérite.

La grande affaire que tu sois allègre et fervent lorsque la grâce te visite ! C'est pour tous l'heure souhaitée. Il fait bon chevaucher quand la grâce vous porte¹. Est-ce merveille qu'on ne sente point sa charge, étant soutenu par le Tout-Puissant, et qu'on ne se fourvoie pas, étant conduit par le souverain guide ?

*
* *

1. L'INTERNELLE CONSOLACION allègue ici cet autre adage : *Celui-là nage sûrement, à qui Dieu soutient le menton*

*Satis suaviter equitat
Quem gratia Dei portat;
Et satis secure natat,
Cui Deus caput gestat.*

Un attrait nous attache à tout ce qui promet consolation, et l'homme se dépouille malaisément de lui-même.

Le saint martyr Laurent, émule de son évêque, vainquit le monde par son mépris pour tout ce que la terre a de vaines délices et aussi par sa résignation à souffrir, pour l'amour de Jésus, d'être séparé du pape Sixte, qu'il aimait tendrement. Son amour pour le créateur surmonta son amour pour une créature, et à la consolation humaine il préféra le bon plaisir divin¹.

Et toi aussi, apprends à laisser, pour l'amour de Dieu, l'ami le plus précieux et le plus cher. Ne te désole pas non plus s'il arrive que ton ami t'abandonne. Ne sais-tu pas qu'il faut finir par nous séparer tous les uns des autres²?

1. En 258 l'empereur Valérien fit arrêter et condamner à une mort immédiate l'évêque de Rome, le pape Sixte II. Tandis qu'on conduisait Sixte au lieu où il devait être décapité, Laurent, le premier diacre, accourut pour briguer l'honneur de suivre son évêque au supplice. « Père bien-aimé, lui dit-il, où allez-vous sans votre fils? Prêtre saint, où allez-vous sans votre diacre? Jamais vous n'avez offert le sacrifice sans moi. En même temps que votre personne, présentez au Seigneur comme seconde victime le disciple que vous avez formé. Aurais-je rien fait qui pût vous déplaire? Que mes larmes vous fléchissent! Ne me refusez pas l'honneur d'être aujourd'hui encore votre assistant et d'être immolé avec vous ». — « Va, mon fils, répondit Sixte. Tu es réservé à de plus grands combats pour le Christ. Mais console-toi. Tu me suivras bientôt ».

Et Laurent, se résignant à être séparé de son père spirituel, consentit à voir reculée pour lui l'heure du martyre. Quelques jours après, l'héroïque archidiacre était sommé de livrer les trésors de l'église confiés à sa gestion. Ayant rassemblé les pauvres, les malades, les infirmes, dont avait soin, il répondit : « Voilà les trésors de l'église ». A son tour, on le fit périr dans les supplices.

2. Pour ce passage, voici le texte — moins concis comme toujours, mais bien délicatement senti — de l'*Internelle consolacion* : « Pareillement, si tu as un bon ami et profitable à toi, comme il te semble, tu le dois, pour l'amour de Dieu, volontiers laisser et être séparé de lui. Et ne te trouble pas ni courrouce, s'il te laisse comme par obéissance ou autre cause raisonnable. Car tu dois savoir qu'il nous faut finalement en ce monde être séparés l'un de l'autre au moins par la mort jusques à ce qu'en cette belle cité du Paradis serons venus, en laquelle

*
* *

C'est au prix de grands et longs combats contre lui-même que l'homme apprend à se surmonter pleinement et à mettre toute son affection en Dieu.

Quand l'homme s'appuie sur soi, il se laisse aisément aller aux consolations humaines. Mais celui qui a vraiment l'amour du Christ et le zèle de la vertu, ne succombe pas à l'attrait des consolations de cette vie et ne recherche pas toutes ces douceurs sensibles ; il préfère soutenir pour le Christ de fortes épreuves et de rudes labeurs.

*
* *

Lorsque Dieu t'accorde quelque consolation spirituelle reçois-la avec actions de grâces ; mais reconnais que c'est un don de Dieu et non un effet de ton mérite. Ne t'en élève pas ; n'en aie pas trop de joie ; n'en deviens pas présomptueux ; mais que ce don te rende plus humble, plus circonspect, plus timoré dans toutes tes actions ; car ce doux moment passera et la tentation viendra ensuite.

Quand la consolation te sera ôtée, ne te jette pas dans le découragement ; mais attends avec humilité et avec patience une nouvelle visite d'en haut. Dieu n'a-t-il pas le pouvoir de te rendre sa consolation et avec plus d'abondance ?

*
* *

Les alternances de la grâce n'ont rien de nouveau ni de

nous ne partirons jamais l'un d'avec l'autre ; mais en ce monde nous n'avons pas de cité ou demeure perpétuelle ».

singulier pour ceux qui ont l'expérience des voies de Dieu. Les grands saints et les anciens prophètes ont souvent éprouvé ces vicissitudes.

L'un de ces derniers, ayant senti la grâce présente, s'écriait : « J'ai dit dans mon abondance : me voilà inébranlable ! » Mais la grâce s'étant retirée, le changement qu'il en éprouva lui faisait ajouter : « Vous avez détourné de moi votre visage et je suis tombé dans le trouble. » Cependant, au milieu de ses épreuves, il ne désespère point ; il redouble ses instances auprès du Seigneur ; il lui dit : « Seigneur, je crierai vers vous ; ma supplication montera vers mon Dieu. » Enfin il recueille le fruit de sa prière ; et il témoigne que Dieu l'a exaucé : « Le Seigneur m'a entendu ; le Seigneur a eu pitié de moi ; le Seigneur s'est fait mon appui. » Comment ? il va l'expliquer : « Vous avez, dit-il, changé mes sanglots en joie et versé sur mon âme des flots d'allégresse. »

Puisque Dieu en use ainsi avec les plus grands saints, nous n'avons pas lieu de désespérer, nous pauvres et infirmes, si nous sommes tantôt fervents et tantôt froids ; car l'Esprit vient et se retire selon son bon plaisir. Ce qui fait dire au saint homme Job : « Vous visitez l'homme dès le matin, et aussitôt après vous l'éprouvez. »

*
* *

Où donc puis-je mettre mon espoir et fonder ma confiance, sinon en la seule miséricorde de Dieu toujours si grande, et en la seule attente de la grâce céleste ?

Que j'aie près de moi des gens de bien, des frères pieux, des amis fidèles ; que je lise de saints livres, de beaux traités ; que j'entende le doux chant des hymnes, tout cela

est de faible secours et presque insipide quand je suis abandonné de la grâce et laissé à ma propre indigence. Alors je n'ai point de meilleur remède que la patience et l'abandon de moi-même à la volonté de Dieu.

*
* *

Jamais je n'ai rencontré d'homme si pieux et si parfait qu'il n'ait quelquefois éprouvé cette privation de la grâce et senti ralentir sa ferveur. Jamais saint n'a été ravi si haut ni si rempli de lumières qu'il n'ait essayé des tentations avant ou après.

On n'est pas digne de la haute contemplation de Dieu, quand pour Dieu on n'a pas souffert l'épreuve de quelque tribulation. Aussi la tentation est-elle habituellement le signe avant-coureur de la consolation. C'est à ceux qui ont été éprouvés par les tentations qu'est promise la consolation céleste : « Celui qui aura vaincu, dit Dieu, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie. »

*
* *

La consolation divine est donnée à l'homme pour le fortifier contre les adversités. La tentation vient ensuite pour l'empêcher de s'enorgueillir du bien qu'il opère.

Le diable ne dort pas, la chair n'est pas encore morte. Ne cesse donc point de te préparer au combat ; car à droite et à gauche tu as des ennemis qui n'ont jamais de repos.

CHAPITRE X

*Être reconnaissant à Dieu de ses consolations
et de ses grâces.*

Pourquoi cherches-tu le repos quand tu es né pour le travail ? Dispose-toi à la patience plutôt qu'aux consolations, et à porter la croix plutôt qu'à goûter la joie.

Parmi les hommes du siècle, quel est celui qui n'accepterait de bon cœur les consolations et les joies spirituelles, si toujours il pouvait les avoir à son gré ?

Les consolations spirituelles passent toutes les délices mondaines et tous les plaisirs charnels. Les délices du monde sont ou vaines ou honteuses, et il n'y a que les délices de la vie spirituelle qui soient solides et honnêtes, étant nées des vertus et répandues par Dieu dans les âmes pures. Mais personne ne peut jouir toujours comme il le voudrait de ces consolations divines, parce que la tentation ne cesse jamais longtemps.

*
* *

C'est un grand obstacle aux visites d'en haut que la fausse liberté d'âme et la grande confiance en soi-même.

Dieu fait bien quand il nous donne la grâce de la consolation ; mais l'homme fait mal quand il ne remercie pas Dieu de ce bienfait et ne le lui rapporte pas tout entier.

Si les dons de la grâce ne peuvent pas couler abondamment sur nous c'est que nous sommes ingrats envers leur auteur et que nous ne faisons pas remonter tout le bien à la source d'où nous le tenons. Qui en rend digne-

ment grâce a toujours droit à la grâce ; mais ce qui est volontiers donné à l'humble sera ôté au superbe.

*
* *

Je ne veux pas d'une consolation qui me fait perdre la componction, et je n'aspire pas à une contemplation qui me mène à l'orgueil. Car ni toute élévation n'est sainte, ni toute douceur n'est bonne, ni tout désir n'est pur, ni toute chose chère à l'homme n'est agréable à Dieu.

Je reçois de bon cœur la grâce qui me rend plus humble, plus circonspect, plus prêt à me renoncer moi-même.

L'homme instruit par le don de la grâce et éprouvé par la peine de sa privation n'osera s'attribuer rien de bon, mais confessera plutôt qu'il est pauvre et dénué de tout.

Rends à Dieu ce qui est de Dieu et attribue-toi ce qui est de toi ; c'est-à-dire, remercie Dieu de sa grâce, et reconnais que tu ne dois imputer qu'à toi-même tes fautes et la juste peine qui leur est due.

*
* *

Mets-toi au rang le plus bas et tu seras élevé au rang le plus haut ; car ce qui est le plus haut a son fondement dans ce qui est le plus bas.

Les saints les plus grands aux yeux de Dieu sont les plus petits à leurs propres yeux ; et plus ils sont élevés en sa gloire, plus ils sont humbles en leur cœur. Pleins de la gloire céleste qui est toute vérité, ils n'ont aucun désir de la vaine gloire du monde. Fondés et affermis en Dieu,

ils ne sont passusceptibles des agitations de l'orgueil. Attribuant à Dieu tout ce qu'ils ont reçu de bien, il ne cherchent point cette gloire que les hommes se donnent mutuellement, mais veulent celle qui vient de Dieu seul. Que Dieu soit glorifié en eux et dans tous les saints, tel est leur plus grand souhait, tel est l'unique but où ils ne cessent de tendre.

*
* *

Sois donc reconnaissant des moindres grâces, et tu seras digne d'en recevoir de plus hautes. Que la plus petite te soit aussi précieuse que la plus grande, et regarde la plus commune comme une faveur singulière. Si tu considères la dignité de celui qui donne, aucun don ne te paraîtra petit ni méprisable ; car rien n'est petit de ce qui vient d'un Dieu souverainement grand. Même les peines et les coups dont il peut nous affliger méritent notre gratitude ; car c'est toujours pour notre salut qu'il permet ce qui nous arrive.

Qui veut conserver la grâce de Dieu doit être reconnaissant quand il la reçoit et patient quand il la perd. Qu'il prie pour qu'elle revienne, qu'il soit humble et vigilant pour qu'elle ne le quitte plus !

CHAPITRE XI

*Être du petit nombre de ceux qui se quittent
eux-mêmes pour souffrir avec Jésus.*

Jésus a maintenant beaucoup de serviteurs désireux de son royaume céleste, mais peu qui soient disposés à porter sa croix.

Beaucoup souhaitent ses consolations ; mais peu se plaisent à ses souffrances. Il trouve beaucoup de compagnons de sa table, mais peu de son abstinence. Tous veulent se réjouir avec lui ; mais peu veulent souffrir quelque chose pour lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain ; mais peu le suivent jusqu'à boire le calice de sa Passion. Plusieurs révèrent ses miracles ; mais peu embrassent l'ignominie de sa croix.

Plusieurs aiment Jésus tant qu'il ne leur arrive aucune adversité ; plusieurs le louent et le bénissent tant qu'ils reçoivent ses consolations ; mais si Jésus se cache et les délaisse quelque peu, ils tombent ou dans un excès de plaintes ou dans un excès d'abattement.

*
* *

Ceux au contraire qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour leur soulagement personnel, le bénissent dans toute traverse et dans toute angoisse du cœur, aussi bien qu'au sein des plus grandes consolations.

Quand il ne voudrait jamais les consoler, ils ne laisseraient pas de le louer toujours et de toujours lui rendre grâces.

Oh combien peut l'amour de Jésus, quand il est pur et sans mélange d'intérêt ou d'amour-propre !

*
* *

Ne faut-il pas les appeler mercenaires ces gens qui cherchent toujours des consolations ? Ne prouvent-ils pas qu'ils s'aiment eux-mêmes plus qu'ils n'aiment Jésus-

Christ, eux qui ne cessent de penser à leurs commodités et à leurs profits ?

Où trouver quelqu'un qui veuille servir Dieu pour Dieu seul ?

*
* *

On rencontre rarement un homme assez avancé dans la vie spirituelle pour être détaché de tout. Le vrai pauvre d'esprit dépouillé de toute attache à la créature, qui le trouvera ? C'est un trésor qu'il faut chercher bien loin et jusqu'aux extrémités de la terre.

Qu'un homme ait donné tout ce qu'il possède, ce n'est encore rien. Qu'il ait fait grande pénitence, c'est encore peu de chose. Qu'il ait embrassé toutes les sciences, il est encore loin du but. Qu'il soit en possession d'une grande vertu, de la plus grande piété, il lui manque encore beaucoup ; car il lui manque la chose souverainement nécessaire. Eh quoi ? C'est qu'après avoir tout quitté il se quitte lui-même ; qu'il sorte entièrement de lui-même, et qu'il ne retienne en soi aucune parcelle d'amour-propre. C'est qu'après avoir fait tout ce qu'il a reconnu devoir faire, il pense n'avoir rien fait.

*
* *

Que l'homme prise peu ce qui pourrait être prisé beaucoup, et qu'en toute sincérité, il se tienne pour un serviteur inutile, conformément à cette parole de la Vérité : « Quand vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : nous sommes des serviteurs inutiles. » Alors il pourra être vraiment pauvre, vraiment

dépouillé de tout en esprit, et dire avec le prophète :
« Pitié ! car je suis pauvre et seul. »

Or il se trouve que nul n'est plus riche, nul plus puissant, nul plus libre, que l'homme qui sait ainsi quitter tout et soi-même, et se mettre au dernier rang.

CHAPITRE XII

Suivre la route royale de la sainte croix.

Il en est beaucoup à qui paraît dure cette parole :
« Renonce à toi-même ; prends ta croix et suis Jésus. »
Mais il sera bien plus dur d'ouïr au dernier jour cet anathème : « Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel. » Ceux qui maintenant entendent et suivent de bon cœur la parole de la croix ne redouteront pas alors d'avoir à entendre l'arrêt d'une éternelle condamnation.

Le signe de la croix sera dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger. Et alors tous les serviteurs de la croix, qui dans leur vie se seront conformés au crucifié, s'approcheront avec grande confiance du Christ leur juge.

*
* *

Pourquoi donc crains-tu de porter la croix qui t'achemine au saint royaume ?

Dans la croix est le salut ; dans la croix la vie ; dans la croix la protection contre les ennemis. Dans la croix est l'épanchement de la souveraine douceur ; dans la croix la force de l'esprit ; dans la croix la joie de l'âme. Dans la croix est le comble de la vertu ; dans la croix la

perfection de la sainteté. Il n'y a ni salut pour l'âme, ni espérance de la vie éternelle que dans la croix.

Prends donc ta croix et suis Jésus ; et tu parviendras à la vie éternelle. Il t'a précédé en portant sa croix, et il est mort pour toi sur la croix, afin que toi-même tu portes ta croix et désires mourir sur la croix. Si tu meurs avec lui tu vivras aussi avec lui. Aujourd'hui son compagnon dans la peine, tu le seras demain dans la gloire.

*
* *

Ainsi, porter la croix et mourir à soi-même, voilà où tout consiste. Pas d'autre chemin menant à la vie et à la vraie paix du cœur, que le chemin de la sainte croix et de la mortification quotidienne.

Vas ou tu voudras ; cherche ce que tu voudras ; fouille dessus et dessous ; tu ne trouveras ni une voie plus élevée, ni une voie plus sûre que la voie de la sainte croix.

Dispose et règle tout selon tes désirs et tes vues ; toujours tu trouveras qu'il te faut passer bon gré mal gré par quelques souffrances ; et ainsi tu rencontreras toujours la croix. Pas de jours où tu ne sentes ou douleur en ton corps ou amertume en ton âme.

*
* *

Tantôt tu seras délaissé de Dieu ; tantôt tu seras éprouvé par ton prochain ; souvent, qui pis est, tu seras à charge à toi-même. Et cependant il n'y aura ni remède ni confort qui puisse te guérir ou te soulager, et il te

faudra souffrir et avoir patience tant qu'il plaira à Dieu¹.

Dieu veut en effet que tu apprennes à souffrir sans consolation, pour que tu te soumettes à lui sans réserve et que tu deviennes plus humble à l'école de la tribulation. Nul n'a le cœur si fort touché de la Passion du Christ que celui qui a pareillement souffert.

La croix est toujours dressée; elle t'attend partout. Tu n'y peux échapper, quelque part que tu fuies; car où que tu portes tes pas tu te portes toi-même et te retrouveras toujours toi-même. Regarde en bas, regarde en haut; regarde en toi, regarde hors de toi; où que tu te tournes, tu trouveras la croix. Force est donc que partout et toujours tu sois armé de patience, si tu veux avoir la paix intérieure et mériter la couronne éternelle.

*
* *

Si tu portes la croix de bon cœur, elle te portera et te conduira au terme désiré où finiront tes peines; mais ce ne sera pas en ce monde.

Si tu portes la croix à contre cœur, tu aggraveras son poids et ne feras que te surcharger; car encore faut-il que tu la portes.

Si tu rejettes une croix, tu en trouveras infailliblement une autre et peut-être plus pesante.

*
* *

1. *L'Internelle consolacion* dit ici en termes touchants : « Aucune fois Dieu te laissera tentation en l'âme; une autre fois ton prochain t'exercitera par persécution ou dommage qu'il te voudra faire; autre fois tu te sentiras en telle tristesse et mélancolie de cœur qu'à peine tu pourras te porter toi-même et ne trouveras quelque consolation ou remède que tu y saches ou puisses mettre pour toi alléger ou délivrer. Mais il faut que tu souffres et aies patience jusques au bon plaisir de Dieu ».

Penses-tu te soustraire à ce que nul être mortel n'a pu éviter ? Qui d'entre les saints a vécu dans le monde sans croix et sans afflictions ?

Lui-même notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas été une heure sans souffrir tant qu'a duré sa vie. « Il fallait, dit-il, que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. » Toi donc, comment cherches-tu une autre voie que cette voie royale de la sainte croix ?

Toute la vie du Christ a été une croix et un martyre ; et toi tu cherches le repos et la joie ! Tu erres, tu erres, si tu prétends trouver autre chose que souffrances et tribulations. Le cours de cette vie mortelle n'est qu'un tissu de misères, une succession de croix.

*
* *

Il arrive même que, plus un homme a progressé dans la vie spirituelle, plus il rencontre de lourdes croix, parce que la peine de son exil croît en proportion de son amour.

Cependant cet homme atteint par tant de tribulations ne laisse pas d'être relevé par quelque consolation, parce qu'il sent s'augmenter les fruits de sa patience à porter sa croix. Lorsqu'il s'incline de bon cœur sous son fardeau, l'affliction qui l'accablait se change tout entière en une douce confiance dans les consolations divines ; et plus la chair est brisée par les coups du dehors, plus l'esprit est fortifié par la grâce intérieure.

Quelquefois l'amour des souffrances et de l'adversité, né du désir de se conformer à Jésus crucifié, donne à l'homme une telle force qu'il ne voudrait pour rien

ciel, tu ne serais pas pour cela garanti contre les traverses. Jésus ne dit-il pas de Paul : « Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom » ? Ainsi, souffrir est ton partage, si tu veux aimer Jésus et le servir à jamais.

Eh plutôt à Dieu que tu fusses digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus ! Combien grande la gloire qui t'en reviendrait ! Quelle joie pour tous les saints ! Quelle édification pour le prochain !

Chacun recommande la patience ; mais il n'en est guère qui veuillent souffrir. Toi, ne devrais-tu pas de bon cœur souffrir un peu pour Jésus, lorsque tant d'autres souffrent si fort pour le monde ?

*
* *

Tiens pour certain qu'il te faut faire de ta vie une mort. Plus l'homme meurt à lui-même, plus il commence à vivre en Dieu.

Nul n'est propre à comprendre les choses du ciel, s'il ne s'est soumis à porter pour le Christ le poids des douleurs.

Rien de plus agréable à Dieu, rien de plus salutaire pour toi en ce monde que de souffrir avec joie pour le Christ. Aurais-tu le choix, tu devrais souhaiter de supporter peines et tribulations pour le Christ plutôt que de goûter d'abondantes consolations, parce que tu serais ainsi plus semblable à Jésus et conformerais mieux ta vie à celle des saints.

*
* *

Notre mérite et notre avancement ne tiennent pas à la

multiplicité des douceurs et des consolations dont nous jouissons, mais plutôt à la grandeur des afflictions et des épreuves que nous savons supporter.

Si, pour le salut des hommes, il y avait eu quelque chose de meilleur et de plus utile que de souffrir, le Christ nous l'aurait appris par la parole et par l'exemple. Or nous voyons qu'il exhorte les disciples qui le suivaient, et tous ceux qui voudront le suivre, à porter la croix. « Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, dit-il, qu'il fasse abnégation de soi-même ; qu'il charge sa croix sur ses épaules et qu'il me suive ».

Donc, tout lu et examiné, concluons que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu.

LIVRE TROISIÈME

LA VIE INTÉRIEURE ET SES CONSOLATIONS¹

CHAPITRE I

De l'entretien intérieur du Christ avec l'âme fidèle.

J'écouterai ce que mon Seigneur Dieu dira en moi.
Heureuse l'âme qui entend le Seigneur parlant en elle
et reçoit de sa bouche la parole de consolation!

Heureuses les oreilles qui recueillent les frémissements
du murmure divin et sont fermées aux bruits du monde!

Oui, cent fois heureuses les oreilles sourdes aux voix
qui résonnent au dehors, mais attentives à la vérité qui
enseigne au dedans!

Heureux les yeux clos pour les choses extérieures et
ouverts pour les choses intérieures!

Heureux ceux qui pénètrent les myères du cœur et
s'étudient, par des exercices quotidiens, à comprendre
de plus en plus les secrets du ciel!

Heureux ceux qui mettent leur joie à s'occuper de
Dieu et se dégagent de tous les embarras du siècle!

1. C'est ce troisième livre qui a inspiré à George Sand les paroles suivantes : « Dans aucune autre religion Dieu n'a été fait si humain, si paternel, si abordable, si patient, si tendre. Le livre ascétique de l'Imitation n'est qu'un adorable traité de l'amitié, amitié étrange, ineffable, sans exemple dans l'histoire des autres religions; amitié intime, expansive, délicate, fraternelle, entre le Dieu Jésus et le chrétien fervent. »

Envisage cela, ô mon âme, et ferme la porte de tes sens, afin que tu puisses ouïr ce que le Seigneur ton Dieu dit en toi.

Voici comme parle ton bien-aimé : « Je suis ton salut, ta paix, ta vie. Garde-toi à moi, et tu trouveras la paix. Laisse là toutes les choses d'un jour; cherche les éternelles. Qu'est tout ce qui passe, sinon séduction vaine? Que te serviront toutes les créatures, si tu es délaissé du créateur? Donc, abdication faite de tout, plais à ton créateur et reste-lui fidèle, pour pouvoir conquérir la vraie béatitude. »

CHAPITRE II

*Que la vérité parle au dedans du cœur sans
bruit de paroles.*

Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Je suis votre serviteur; donnez-moi l'intelligence afin que je comprenne vos volontés. Inclinez mon cœur aux paroles de votre bouche, et que vos enseignements coulent en moi comme une douce rosée!

Les enfants d'Israël disaient jadis à Moïse : Vous, parlez-nous et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions!

Non, Seigneur, telle n'est pas ma prière; mais plutôt, avec le prophète Samuël, je vous presse humblement de cette supplication : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. Que ce ne soit point Moïse qui me parle ni aucun des prophètes; mais parlez-moi vous-même, mon Seigneur, mon Dieu, lumière inspiratrice de tous les

prophètes : vous pouvez seul sans eux m'instruire pleinement ; mais eux sans vous ne serviront de rien.

*
* *

Ils peuvent proférer des paroles ; mais ils n'en donnent pas l'esprit ; et, pour beau que soit leur langage, si vous vous taisez, il n'enflamme pas le cœur.

Ils transmettent la lettre ; mais vous en découvrez le sens.

Ils annoncent les mystères ; mais vous levez le voile qui en dérobe l'intelligence.

Ils publient les commandements ; mais vous aidez à les accomplir.

Ils montrent le chemin ; mais vous donnez la force d'y marcher.

Ils n'agissent qu'au dehors ; mais vous instruisez et illuminez les cœurs.

Ils arrosent extérieurement ; mais vous versez la fécondité.

Ils sont des voix qui crient ; mais vous êtes l'esprit qui éclaire.

*
* *

Que ce ne soit donc pas Moïse qui me parle ; mais que ce soit vous, Seigneur mon Dieu, Vérité éternelle !

Parlez-moi, de peur que je ne meure stérile en fruits, si, averti seulement au dehors, je ne suis pas embrasé au dedans ; de peur que je ne trouve ma condamnation dans votre parole, entendue sans être suivie, connue sans être aimée, crue sans être gardée.

Parlez-moi, Seigneur ; car votre serviteur écoute, et vous avez les paroles de la vie éternelle !

Parlez-moi pour donner quelque consolation à mon âme ; parlez-moi pour acheminer ma vie à son entier amendement ; parlez-moi pour manifester l'éclat de votre gloire et l'honneur éternel de votre nom !

CHAPITRE III

Jésus-Christ, le bien-aimé de l'âme, le maître intérieur, enseigne au fidèle, son disciple, que la parole de Dieu doit être écoutée avec humilité, et il déplore que plusieurs n'en tiennent pas compte.

JÉSUS-CHRIST¹

Mon fils, écoute mes paroles, paroles pleines de douceur, et qui passent toute la science des philosophes et des sages de ce monde.

Mes paroles sont esprit et vie et ne doivent pas être pesées selon le sens humain. Il ne faut pas y chercher une vaine satisfaction, mais les écouter en silence, les recevoir en toute humilité et avec grande affection.

LE FIDÈLE

Et j'ai dit : Heureux l'homme que vous aurez instruit vous-même, ô Seigneur, et à qui vous aurez appris votre loi, afin d'adoucir pour lui l'amertume des mauvais jours et qu'il ne soit pas laissé sans consolation sur la terre.

1. Dans toute la suite de ces dialogues entre l'âme et le maître intérieur, plusieurs manuscrits portent tour à tour les mentions : VOIX DU BIEN-AIMÉ ; VOIX DU DISCIPLE. Il est manifeste que ces mentions furent ajoutées à l'ouvrage après coup. Rien de plus naturel que de s'en tenir simplement à ces désignations : JÉSUS-CHRIST ; LE FIDÈLE.

JÉSUS-CHRIST

C'est moi qui ai enseigné les prophètes dès le commencement; et jusqu'à présent je ne cesse de parler à tous les hommes.

Mais plusieurs sont sourds à ma voix et endurcis. Ils écoutent le monde plus volontiers que Dieu et suivent l'appétit de la chair plutôt que le bon plaisir du Créateur.

Le monde promet des choses de rien et d'un jour; et on s'attache à lui avec une ardeur avide. Je promets des biens infinis, éternels; et le cœur de l'homme y reste insensible.

*
* *

Qui me sert en toutes choses avec autant de soin qu'on en met à servir le monde et les maîtres du monde?

Rougis, Sidon, dit la mer¹, et si tu en demandes la cause, écoute pourquoi : Pour un mince bénéfice on

1. Ici la version française de l'*Internelle Consolacion*, toujours diffusée, abonde plus que d'habitude en commentaires. Elle est trop curieuse pour que je résiste à l'envie de la reproduire. Bien entendu, je modernise toujours l'orthographe : « *Aies ou prends honte et vergogne en toi, Sidon, dit la mer*. Par Sidon qui est une cité, on entend gens de religion qui doivent être clos en leurs cloîtres et unis comme en une cité et doivent ensuivre Dieu par bonne odeur et mémoire de ses œuvres, comme les chiens de chasse la bête sauvage. Et par la mer est entendu le monde et les mondains, auquel monde sont flots et tempêtes du cœur et sollicitudes mondaines, qui ne laissent ceux qui y sont arrêtés avoir paix ni repos, ni dehors ni dedans. Dit donc la mer, c'est-à-dire le monde et les mondains, à Sidon, c'est-à-dire aux religieux et gens d'église : « Ayez honte et prenez vergogne que j'aie et prenne plus grandecure, soin, peine et travail d'acquérir les biens, honneurs et états de ce monde que vous ne faites à avoir et à acquérir l'amour de Dieu et les vertus, biens spirituels auxquels toutefois vous êtes tenus et obligés de mettre peine de les avoir et acquérir, et qui vous sont plus nécessaires et profitables et lesquels vous pouvez mieux acquérir et à moindre peine et travail, si vous voulez. »

fait un long chemin, et pour la vie éternelle à peine fait-on un pas. On recherche un misérable gain; on plaide sans vergogne pour un denier; on ne craint pas de se fatiguer jour et nuit à propos d'une petite promesse et pour une chose de néant. Mais, ô honte ! pour un bien immuable, pour une récompense inestimable, pour un honneur suprême, pour une gloire sans fin, on répugne lâchement à la moindre fatigue.

Rougis donc, serviteur paresseux et prompt à murmurer, de voir tant de gens plus ardents pour leur perte que tu ne l'es pour ton salut. Ils ont plus d'empressement pour la vanité que tu n'en as pour la vérité.

Et pourtant ils sont maintes fois frustrés dans leur attente, tandis que ma promesse ne trompe personne. L'homme qui se confie à moi, je ne le renvoie jamais les mains vides. Ce que j'ai promis je le donnerai, ce que j'ai dit je l'accomplirai, si toutefois on demeure fidèle dans mon amour jusqu'à la fin.

*
* *

Je suis le rémunérateur de tous les bons; mais j'éprouve fortement tous ceux qui me servent.

Grave mes paroles dans ton cœur et médite-les avec soin; elles te seront très nécessaires au temps de la tentation.

Ce que tu n'entends pas quand tu le lis, tu le comprendras au jour de ma visite. J'ai deux manières de visiter mes élus : la tentation et la consolation. Et chaque jour je leur donne deux leçons : l'une en les reprenant de leurs vices, l'autre en les exhortant à croître en vertus.

Qui reçoit ma parole et la méprise, l'aura pour juge au dernier jour.

*
* *

Oraison du fidèle pour implorer le secours divin.

Seigneur mon Dieu, vous m'êtes tous les biens. Qui suis-je pour oser vous parler? Je suis le plus pauvre de vos humbles serviteurs, un abject ver de terre, et beaucoup plus pauvre, beaucoup plus méprisable que je ne le pense et que je n'ose le dire.

Souvenez-vous cependant, Seigneur, que je ne suis rien, que je n'ai rien, que je ne puis rien. Vous seul êtes bon, juste, saint. Vous pouvez tout, vous donnez tout, vous remplissez tout et ne laissez à son néant que le pécheur.

Souvenez-vous de vos miséricordes ; remplissez mon cœur de vos grâces, vous qui ne voulez point de vide dans vos œuvres. Le moyen de me supporter dans cette misérable vie, si vous ne me réconfortez de votre miséricorde et de vos dons?

Veillez ne pas détourner de moi votre visage ; veillez ne pas différer votre visite ; veillez ne pas me refuser votre consolation, de peur que mon âme ne devienne sèche et sans fruits comme une terre sans eau.

Seigneur, enseignez-moi à faire votre volonté ; enseignez-moi à vivre devant vous dignement et humblement ! Vous êtes ma lumière, vous qui me connaissez dans l'intime de mon être, et qui me connaissiez avant que je fusse dans le monde, avant même que le monde fût.

CHAPITRE IV

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut vivre devant Dieu dans la vérité et l'humilité.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, marche devant moi dans la vérité, et cherche-moi toujours dans la simplicité de ton cœur.

Celui qui marche devant moi dans la vérité sera à couvert des assauts ennemis ; la vérité le délivrera des séductions et de la calomnie des méchants.

Délivré par la vérité, tu seras vraiment libre et peu t'importeront les vains propos des hommes.

*
* *

LE FIDÈLE

Cela est vrai, Seigneur. Faites, je vous prie, qu'il soit fait en moi comme vous dites.

Que votre vérité m'instruise ; que votre vérité me défende, et qu'elle me conserve jusqu'à une bienheureuse fin !

Que votre vérité me délivre de toute inclination mauvaise, de tout attachement déréglé ! Et je marcherai avec vous dans une grande liberté de cœur.

*
* *

JÉSUS-CHRIST

Je t'enseignerai, dit la Vérité par ma bouche, ce qui est juste et ce qui a grâce devant moi.

Pense à tes péchés avec un grand déplaisir, avec d'amers regrets ; et ne t'attribue jamais quelque valeur à cause de tes bonnes œuvres. En réalité tu n'es qu'un pécheur et l'esclave de beaucoup de passions qui te tiennent dans leurs chaînes. De toi-même tu tends toujours au néant : un rien t'ébranle ; un rien t'abat ; un rien te trouble ; un rien te dissipe. En toi pas une chose dont tu puisses te glorifier, mais mille dont tu devrais te trouver humilié ; car tu es encore bien plus faible que tu ne saurais le comprendre.

*
* *

Donc, ne prise rien pour grand dans tout ce que tu fais. Qu'il n'y ait à tes yeux rien d'important, rien de précieux, rien d'admirable, rien de digne de réputation, rien d'élevé, rien de vraiment louable et désirable, hors ce qui ne finit point. Que par-dessus tout te plaise la vérité éternelle, et que toujours te déplaise ton extrême bassesse.

Ne crains rien, ne blâme rien, ne fuis rien tant que tes péchés et tes vices. Ils doivent t'être plus fâcheux que toutes les pertes du monde.

Beaucoup ne marchent pas simplement devant moi ; mais, conduits par un certain esprit de curiosité et de présomption, ils veulent savoir mes secrets et pénétrer les profondeurs de Dieu sans trop se mettre en peine d'eux-mêmes et de leur salut. Ceux-là, m'ayant contre eux, tombent souvent dans de grandes tentations et dans de grandes fautes, à cause de leur orgueil et de leur curiosité.

*
* *

Crains les jugements de Dieu ; redoute la colère du Tout-Puissant. Loin de toi toute velléité de discuter les œuvres du Très-Haut. Sonde plutôt tes iniquités. Que de manquements commis ! Que de bonnes œuvres omises !

Tels mettent toute leur dévotion dans des livres ; tels dans des images ; tels dans des gestes et des marques extérieures. Beaucoup m'ont dans la bouche ; mais je suis peu dans leur cœur.

Il y en a d'autres qui, l'esprit éclairé et le cœur purifié, soupirent sans cesse vers les choses éternelles ; ont à charge les entretiens de la terre, et s'assujettissent avec douleur aux nécessités de la nature. Ceux-là sentent ce que l'esprit de vérité dit en eux. C'est lui qui leur apprend à mépriser les biens terrestres et à aimer les biens célestes ; à dédaigner le monde et à désirer nuit et jour le paradis.

CHAPITRE V

Le fidèle exalte les merveilleux effets de l'amour divin.

LE FIDÈLE

Je vous bénis, Père céleste, père de Jésus-Christ mon maître, parce que vous avez daigné vous souvenir de moi, chétif, qui ne suis rien.

O Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, je vous rends grâce de vouloir bien quelquefois me consoler, quoique indigne. Je vous bénis à jamais. Soyez glorifié, avec votre Fils unique et votre Esprit consolateur, dans les siècles des siècles !

O Seigneur mon Dieu, qui m'honorez de votre saint amour, tout l'intime de mon être tressaillira d'allégresse quand vous viendrez dans mon cœur. Vous êtes ma gloire et la joie de mon âme. En vous est mon espérance et mon refuge au jour de la tribulation.

Mais, comme encore mon amour est débile et ma vertu chancelante, j'ai besoin que vous me donniez force et consolation. Visitez-moi donc plus souvent, ami si doux ; et assistez-moi de votre sainte direction. Délivrez-moi des passions mauvaises, retranchez de mon cœur toute affection dérégulée, afin que, guéri et purifié intérieurement, je devienne apte à aimer, résigné à souffrir, ferme à persévérer.

*
* *

C'est une grande chose que l'amour ; c'est un bien qui passe tous les biens. Lui seul rend léger ce qui est pesant et soutient avec égalité les inégalités de la vie ; car il porte un poids sans en être chargé, et ce qui est amer il le rend doux et savoureux.

L'amour de Jésus est généreux ; il pousse aux grandes entreprises ; il excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait.

L'amour tend toujours en haut, et ne se laisse captiver par rien de bas.

L'amour veut être libre et dégagé de toutes les affections du siècle de peur qu'elles n'arrêtent son regard intérieur et qu'il ne se trouve ou entravé par les biens ou abattu par les maux de ce monde.

Il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien au ciel et sur la terre de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus

étendu, rien de plus délicieux, rien de plus fécond, rien de meilleur, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut trouver de repos qu'en Dieu par delà toutes les créatures.

*
* *

Celui qui aime court, vole et est dans la joie ; il est libre et rien ne l'arrête. Il donne tout pour le tout et possède tout dans le tout ; car il se repose au-dessus de toutes choses dans l'unique et souverain bien d'où tout bien découle et procède. Il ne regarde pas aux dons, mais se tourne vers celui qui donne ; car plus doux que tous les bienfaits est le bienfaiteur.

L'amour souvent ne connaît pas de mesure, mais déborde au delà de toute mesure.

L'amour ne sent point sa charge ; il ne compte point les peines ; il veut faire plus qu'il ne peut et ne s'excuse point sur l'impossibilité, parce qu'il croit que tout lui est possible et permis. Par là même il est capable de tout ; et tandis qu'en mille choses celui qui n'aime point s'épuise et se décourage, celui qui aime poursuit son œuvre et en vient à bout.

L'amour veille sans cesse ; même pendant le sommeil il ne dort point ; fatigué, il n'est point las ; pressé, il est au large ; troublé, il n'est pas dans le trouble ; mais, tel qu'une vive flamme ou une brûlante étincelle, il s'élance en haut et s'ouvre un sûr passage à travers tout obstacle.

*
* *

Qui aime sait la force de ce mot d'amour. C'est un

grand cri aux oreilles de Dieu que cette ardente affection d'une âme qui dit : « Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi, et moi tout à vous. Dilatez-moi dans l'amour ! Que je vous savoure en mon cœur ! Que j'apprenne à goûter combien il est doux de vous aimer et de se fondre et se noyer dans votre amour ! Que je sois saisi de votre amour ! Que je sois ravi au-dessus de moi-même, par l'ardeur de mes transports d'amour ! Que je chante le cantique d'amour ! Que je vous suive sur les hauteurs, ô mon bien-aimé ! Que mon âme s'épuise à vous louer ; qu'elle défaille de joie et d'amour ! Que je vous aime plus que moi ; que je ne m'aime que pour vous ; et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, comme l'ordonne la loi d'amour rayonnant de votre face ! »

*
* *

L'amour est prompt, sincère, pieux, gai, aimable, fort, patient, fidèle, prudent, persévérant, magnanime ; et il ne se cherche jamais lui-même ; car, dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect, humble, droit, incapable de mollesse ou de légèreté, indifférent aux choses vaines, sobre, chaste, ferme, tranquille, et fermé aux surprises des sens.

L'amour est obéissant et soumis aux supérieurs, vil et méprisable à lui-même, reconnaissant et dévot à Dieu, en qui il ne cesse de mettre son espoir et sa confiance lors même qu'il semble sevré de lui ; car la vie d'amour ne se passe pas sans douleur.

Celui qui n'est pas prêt à tout souffrir et à faire tout

selon la volonté du bien-aimé, ne mérite pas qu'on dise qu'il aime ¹. Il faut que, pour son bien-aimé, celui qui aime embrasse avec joie peines et amertumes, et qu'aucune épreuve n'ébranle son amour.

CHAPITRE VI

*Jésus-Christ enseigne au fidèle comment se prouve
le véritable amour.*

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, ton amour n'est encore ni fort ni sage.

LE FIDÈLE

Pourquoi, Seigneur ?

JÉSUS-CHRIST

Parce que, à la moindre contrariété, tu laisses là l'œuvre commencée et cours trop avidement après les consolations.

L'homme dont l'amour est fort reste inébranlable dans les tentations et ferme l'oreille aux sollicitations artificieuses de l'ennemi. Je suis sa joie aux heures bonnes; et je ne cesse pas de l'être aux heures mauvaises.

L'homme dont l'amour est sage considère moins le don de celui qu'il aime que l'amour de celui qui donne. Il a égard à l'affection plutôt qu'au bienfait, et il met tous les dons au-dessous du bien-aimé. Qui m'aime géné-

Non est dignus amator appellari.

reusement ne se repose pas dans mes dons, mais en moi par-dessus tous mes dons.

* * *

Tout n'est pas perdu parce qu'il t'arrive de sentir pour moi ou pour mes saints moins de tendresse que tu ne voudrais. Cette bonne et suave tendresse que tu éprouves de temps à autre est un effet de la présence de la grâce et une sorte d'avant-goût de la patrie céleste. Il ne faut pas trop y faire fond, car elle va et vient. Mais combattre les mouvements mauvais qui surviennent au cœur et mépriser les suggestions du démon, c'est marque de vertu et de grand mérite.

Ne te trouble donc pas des imaginations étranges qui s'offrent à toi, quel qu'en soit l'objet. Garde seulement un ferme propos et une droite intention dirigée vers Dieu.

* * *

Rien non plus n'est perdu ¹ parce qu'il t'arrive, après avoir été ravi en de beaux transports, de retomber tout à coup dans les faiblesses accoutumées de ton cœur. Ce sont des défaillances que tu subis plutôt que tu ne les causes. Du moment où elles te déplaisent et que tu résistes, ton mérite s'en augmente au lieu de se perdre.

Sache que l'antique ennemi fait tous ses efforts pour étouffer tes bons désirs et t'arracher à tous les pieux exercices, tels que le culte des saints, l'évocation attendrissante de ma Passion, l'utile souvenir de tes péchés, la vigilante surveillance de ton cœur, le ferme propos de

1. Non est *perditio* (et non *illusio*, comme portent certains textes).

t'avancer dans la vertu. Il te suggère maintes mauvaises pensées pour te causer ennui et dégoût, pour te détourner de la prière et des saintes lectures. L'humble confession de tes fautes lui déplaît; et s'il le pouvait il te ferait renoncer à la communion.

Ne le crois pas, n'en aie pas souci, bien qu'il ne cesse de dresser des embûches pour te surprendre. Rejette sur lui les impures et mauvaises pensées qu'il insinue en ton âme. Dis-lui : « Va-t-en, esprit immonde, rougis de honte, misérable; il faut que tu sois bien infâme pour me souffler à l'oreille de telles choses. Retire-toi de moi, méchant séducteur; tu n'auras aucune part en moi ! Jésus sera avec moi comme un guerrier puissant, et tu resteras confondu. Oui, j'aime mieux mourir, j'aime mieux souffrir tous les tourments que de consentir à ce que tu veux. Tais-toi ! Je ne t'écouterai plus, quelques importunités que tu imagines. Le Seigneur est ma lumière et mon salut. Que redouterai-je ? Qu'une armée se range en bataille contre moi, mon cœur ne craindra point. Dieu est mon aide, Dieu est mon rédempteur. »

*
* *

Combats comme un vaillant soldat; et s'il t'arrive de choir par fragilité, relève-toi plus fort que jamais, dans l'assurance d'une grâce plus abondante.

Mais garde-toi de la vaine complaisance et de l'orgueil. C'est ainsi que plusieurs s'égarerent et tombent dans un aveuglement presque incurable. Que la chute de tant de superbes, follement infatués d'eux-mêmes, t'apprenne la vigilance et la perpétuelle humilité.

CHAPITRE VII

Jésus-Christ exhorte le fidèle à cacher les grâces reçues et à se garder de l'assurance comme du découragement.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, si tu es pieux, le plus utile et le plus sûr pour toi c'est de cacher cette grâce de la dévotion, de n'en tirer jamais vanité, d'en discourir le moins possible, de n'en exagérer point la grandeur; mais plutôt de te mépriser toi-même et de craindre qu'elle ne soit un don fait à un indigne.

Il faut se garder d'une trop forte attache à un sentiment qui peut sitôt se changer en un autre tout contraire.

A l'heure de la grâce, pense combien tu es misérable et pauvre sans la grâce.

*
* *

L'avancement dans la vie spirituelle consiste non seulement à jouir des consolations de la grâce, mais aussi à en souffrir la privation avec humilité, abnégation et patience, de sorte que tu ne te relâches point dans l'exercice de l'oraison et que tu ne laisses pas tomber en désuétude les autres pratiques dont tu as fait ta règle ordinaire.

Fais de bon cœur, selon tes forces et tes lumières, tout ce qui dépend de toi; et ne te laisse pas induire à l'entière négligence de toi-même par la sécheresse ou le trouble que ressent ton âme.

*
* *

Il y en a beaucoup qui, dès le moindre obstacle à leurs bons désirs, se laissent aller à l'impatience ou au découragement. Ils oublient que l'homme n'est pas toujours le maître de sa voie. A Dieu il appartient de consoler, et de donner quand il veut, autant qu'il veut, à qui il veut, selon qu'il lui plaît et non au delà.

Il y en a aussi dont le zèle indiscret a converti la grâce de la dévotion en instrument de mort, parce qu'ils ont voulu accomplir plus qu'ils ne pouvaient, ne prenant pas mesure sur leur petitesse et suivant les emportements du cœur plutôt que les règles de la raison. Et parce qu'ils ont présomptueusement visé plus haut qu'il ne plaisait à Dieu, ils ont vite perdu la grâce. Pareils à des aigles, ils avaient voulu mettre leur nid jusque dans le ciel ; les voilà tombés au plus bas degré de la misère, de l'avilissement et de l'abandon, afin qu'ils apprennent, par leur humiliation et leur dénûment, à ne pas voler de leurs propres ailes, mais à s'abriter sous les miennes.

*
* *

Ceux qui sont encore nouveaux et inexpérimentés dans les voies de Dieu peuvent aisément s'égarer et se briser aux écueils, s'ils ne se règlent sur les conseils de personnes avisées. Pour avoir voulu suivre leur sens propre plutôt que de s'en rapporter à l'expérience d'autrui, ils finiront par tourner mal, à moins qu'ils ne reviennent de leur entêtement.

Mais qui se croit sage est rarement assez humble

pour souffrir que d'autres le dirigent. Mieux vaut un mince savoir et un petit esprit avec l'humilité, que de grands trésors de science avec la complaisance en soi-même. Mieux vaut pour toi avoir peu de dons, que d'en avoir beaucoup dont tu pourrais t'enorgueillir.

*
* *

C'est manquer de discernement que de se livrer tout entier à la joie, aux jours de consolation, par oubli de son indigence passée, et faute de cette chaste crainte du Seigneur qui appréhende de perdre la grâce reçue.

C'est manquer de vertu que de se décourager aux jours d'adversité ou d'épreuves, et de déroger, dans ses pensées et ses sentiments, à la confiance qui m'est due.

Souvent le même qui, au temps de la paix, aura affecté le plus de sécurité, se révélera, au temps de la guerre, le plus timide et le plus lâche.

*
* *

Si tu savais toujours te tenir humble, demeurer petit à tes propres yeux, et retenir dans une juste modération les mouvements de ton esprit, tu ne tomberais pas si vite en péril et en faute.

C'est une bonne pratique, aux heures de ferveur spirituelle, que de réfléchir à ce qui t'attend quand ce foyer de lumière s'éteindra. S'éteint-il, pense qu'il peut se rallumer et que, si je t'impose une privation temporaire, je n'ai en vue que l'éveil de ta vigilance et ma gloire.

Une épreuve de cette sorte t'est souvent plus utile que si tout te réussissait toujours à souhait. Car, pour

juger des mérites on ne doit pas considérer si un homme est favorisé plus que son prochain de visions et de consolations, s'il est plus versé dans l'Écriture, s'il est élevé en un plus haut rang ; mais s'il est affermi dans la véritable humilité et rempli de la divine charité, s'il cherche toujours purement et simplement la gloire de Dieu, s'il se tient pour néant, s'il se méprise sincèrement et trouve plus de joie à être abaissé et honni qu'à être honoré.

CHAPITRE VIII

Le fidèle atteste qu'il se tient pour un néant en présence de Dieu.

LE FIDÈLE

Je parlerai à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière. Si je m'estime plus que cendre et poussière, voici, mon Dieu, que vous vous dressez contre moi ; mes iniquités sont des témoins qui me démentent et que je ne puis contredire. Mais que je m'abaisse et m'anéantisse ; que je me dépouille de tout amour-propre et me réduise à la boue dont je suis fait, alors votre grâce me sera propice et votre lumière luira près de mon cœur, tandis que toute estime de moi-même, si petite soit-elle, ira s'abîmer et se perdre à jamais dans la profondeur de mon néant.

Là vous me montrez à moi-même : je vois ce que je suis, ce que je fus, où je suis descendu ; car je ne suis rien et j'en ne le savais pas.

Oui, si vous me laissez à moi-même, je ne suis que

faiblesse et néant¹. Mais tournez votre regard vers moi, me voilà fort et rempli d'une joie nouvelle. O la grande merveille d'être ainsi relevé soudain et tenu avec tant de bénignité dans vos bras, moi que mon propre poids abat toujours vers la terre !

*
* *

Cette merveille est l'œuvre de votre amour, qui me prévient gratuitement, m'assiste en tant de besoins, me garde des plus grands périls, et me délivre de maux vraiment innombrables.

Quand je me suis aimé, je n'ai fait que me perdre ; mais en vous cherchant seul, en n'aimant que vous seul, je me suis trouvé moi-même, en même temps que je vous ai trouvé ; le pur amour m'a fait rentrer plus à fond dans mon néant.

*
* *

O mon très doux maître, vous faites pour moi beaucoup plus que je ne mérite, beaucoup plus que je n'oserais demander ou espérer.

Soyez béni, mon Dieu, puisque, quoique indigne de toute faveur, je bénéficie de votre bonté généreuse et infinie, qui ne cesse de prodiguer ses bienfaits même aux ingrats et aux rebelles.

Ramenez-nous à vous, afin que nous soyons reconnaissants, humbles, fervents. C'est vous notre force, notre vertu, notre salut.

¹ 1. Ecce nihil et tota infirmitas.

CHAPITRE IX

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut rapporter tout à Dieu, comme à notre dernière fin.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, je dois être ta fin souveraine et dernière, si vraiment tu veux être heureux. Cette vue purifiera tes affections, trop souvent abaissées mal à propos vers toi-même et vers les créatures.

Sitôt que tu te recherches en quelque chose, tu tombes dans la langueur et dans la sécheresse. Rapporte donc tout à moi comme à ton principal objet. N'est-ce pas de moi que tout don procède ? Dans tous les biens particuliers il te faut voir des écoulements du souverain Bien et les faire remonter à Dieu comme à leur première source.

*
* *

Je suis la fontaine d'eau vive, où puisent l'eau de la vie le petit et le grand, le pauvre et le riche.

Ceux qui me servent librement et de bon cœur recevront grâce pour grâce. Mais celui qui voudra mettre sa gloire hors de moi, ou se complaire en quelque bien particulier, ne sera jamais dilaté en son âme et affermi dans la vraie joie. De partout lui viendront la gêne et la tristesse.

Donc, ne t'approprie aucune part du bien qui est en toi ; n'attribue non plus à aucun homme la vertu qu'il possède ; mais rapporte tout à Dieu sans qui l'homme

n'a rien. J'ai tout donné, je veux tout ravoir¹ et j'exige avec grande rigueur un juste retour de reconnaissance. Telle est la vérité dont la lumière chasse les ombres de la vaine gloire.

*
* *

Si la grâce céleste et la véritable charité entrent en toi, il n'y aura plus de place ni pour l'envie, ni pour l'étroitesse de cœur, ni pour l'amour-propre. La divine charité surmonte tout et agrandit toutes les forces de l'âme.

Sois vraiment sage, et tu ne te réjouiras qu'en moi, tu n'espéreras qu'en moi, sûr qu'il n'y a de bon que Dieu qui doit être loué par-dessus tout et béni en tout.

CHAPITRE X

*Le fidèle témoigne combien il est doux de mépriser
le monde pour servir Dieu.*

LE FIDÈLE

Je ne peux plus me taire, je veux vous parler encore, Seigneur. Je dirai aux oreilles de mon Dieu², de mon Seigneur, de mon Roi trônant au ciel : Quelle grande abondance de douceurs secrètes vous avez réservées, Seigneur, à ceux qui vous craignent ! Mais quel bien n'êtes-vous pas pour ceux qui vous aiment, pour ceux

1. Ego totum dedi, ego totum rehabere volo.

2. Dicam in auribus Dei mei.

qui vous servent de tout leur cœur ! Elles sont vraiment ineffables ces délices de la contemplation dont vous faites largesse à vos véritables amis.

*
* *

Par quels témoignages éclate votre douce tendresse ! Je n'étais pas, et vous m'avez donné l'être. Je m'égarais loin de vous, et vous m'avez ramené à votre service. Et que m'avez-vous commandé ? De vous aimer.

O source de perpétuel amour, que dirai-je de vous ? Comment pourrai-je vous oublier, vous qui avez daigné vous souvenir de moi alors même que j'étais tombé dans la corruption et dans la mort¹ ?

Vous avez fait miséricorde à votre serviteur au delà de toutes ses espérances, et vous lui avez prodigué grâces et tendresse au delà de tous ses mérites.

*
* *

Que vous rendrai-je pour la faveur spéciale qui m'est échue ? Car il n'est pas donné à tous de tout quitter et de renoncer au monde pour embrasser la vie monastique.

Est-ce pourtant si grande chose de vous servir, vous que doit servir toute créature ? Non, je ne dois point trouver qu'il y ait rien de grand à vous servir. Ce qui me paraît grand et merveilleux, c'est que, moi pauvre et indigne, vous ayez daigné m'accueillir dans votre service et m'associer aux serviteurs que vous chérissez. Tout ce que j'ai est à vous ; le service même dont je m'acquitte envers vous est un don de vous.

1. Toute cette page est à remarquer. Elle révèle dans l'auteur de *l'imitation* un moine, et un moine qui avait eu un passé mondain.

Par une sainte réciprocité vous me servez plus que je ne vous sers.

Voilà le ciel et la terre, vous les avez créés pour le service de l'homme, et, serviteurs dociles, ils font chaque jour ce que vous leur avez ordonné. Vous avez fait plus, vous avez ménagé à l'homme le ministère des anges. Enfin, ce qui passe tout, vous avez daigné vous mettre vous-même au service de l'homme, et vous lui avez promis de vous donner à lui.

*
* *

Que vous rendrai-je pour cette infinité de biens ? Ah que ne puis-je vous servir tous les jours de ma vie ! Que ne puis-je, au moins un seul jour, vous servir dignement !

Vous êtes vraiment digne de tout service, digne de tout honneur, digne d'une louange éternelle. Vous êtes vraiment mon Seigneur, et moi je suis votre pauvre serviteur, qui doit vous servir de toutes ses forces et ne se lasser jamais de publier vos louanges. C'est mon désir, c'est ma volonté. Daignez suppléer à tout ce qui me manque.

*
* *

O le grand bonheur, ô la grande gloire d'être à vous et de mépriser tout pour vous ! Vous comblerez en effet de votre grâce les esclaves volontaires voués à votre très saint service. Ceux qui pour l'amour de vous auront rejeté toute délectation charnelle savoureront la douceur des consolations spirituelles. Ceux qui pour votre gloire auront pris la voie étroite et quitté tous les soins du monde acquerront une large liberté d'esprit.

O aimable et douce servitude de Dieu par laquelle l'homme est affranchi et sanctifié !

O vie religieuse, esclavage sacré, qui réconcilie l'homme avec Dieu, et le rend égal aux anges, terrible aux démons, recommandable à tous les chrétiens !

O assujettissement digne de fixer nos désirs et notre volonté, puisqu'il nous mérite le souverain Bien et nous procure la joie qui jamais ne finit !

CHAPITRE XI

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut contrôler et modérer les désirs du cœur.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, il te faut encore apprendre plusieurs choses que jusqu'ici tu n'as pas bien sues.

LE FIDÈLE

Quelles sont-elles, Seigneur ?

JÉSUS-CHRIST

Soumettre entièrement tes inclinations à mon bon plaisir ; ne pas t'aimer toi-même ; suivre avec ardeur ma volonté.

Souvent tes désirs t'enflamment et t'entraînent violemment. Mais considère quel en est le mobile. Est-ce ma gloire ? Est-ce ton intérêt ?

Si c'est moi qui les cause, tu seras content de quelque façon que j'en dispose ; mais s'il s'y cache quelque

recherche de toi-même, le trouble et la peine viendront.

*
* *

Prends donc garde de ne pas trop t'attacher aux désirs que tu auras conçus sans me consulter. Tu pourrais t'en repentir après, et trouver déplaisant ce qui d'abord te plaisait comme le plus digne objet de ta poursuite.

Tout mouvement qui paraît bon ne doit point être aussitôt suivi, pas plus que tout mouvement qui répugne ne doit être aussitôt rejeté.

*
* *

Il sied parfois que tu uses de retenue même dans les bons désirs et les bons mouvements, par crainte, soit d'un excès de préoccupation qui distrairait ton esprit, soit d'un zèle mal réglé qui te rendrait un sujet de scandale, soit d'oppositions qui te jetteraient dans le trouble et l'abattement.

Il faut aussi en maintes occasions user de violence et virilement aller à l'encontre de l'appétit sensible, sans égard à ce que la chair veut ou ne veut pas, sans autre souci que de l'assujettir bon gré mal gré à l'esprit. La chair doit être châtiée et pliée à la contrainte, jusqu'à ce que, prête à tout, elle sache se contenter de peu, se complaire en ce qu'il y a de plus simple, et ne jamais murmurer, quoi qu'il la contrarie.

CHAPITRE XII

*Jésus-Christ enseigne au fidèle comment il se formera
à la patience et combattra la sensualité.*

LE FIDÈLE

Seigneur mon Dieu, je vois bien que la patience m'est très nécessaire. Cette vie abonde en contrariétés. Elle ne peut être sans guerre et sans douleur, quoi que je combine pour avoir la paix.

JÉSUS-CHRIST

Il est vrai, mon fils. Je ne veux pas que tu cherches une paix exempte de tentations et de contrariétés. Fais état au contraire d'avoir trouvé la paix quand tu auras été exercé par beaucoup de tentations et éprouvé par beaucoup de traverses.

Mais, dis-tu, je ne puis supporter tant de souffrances. Comment pourras-tu donc supporter les flammes du purgatoire ou de l'enfer? De deux maux il faut toujours choisir le moindre ¹. Afin d'éviter les supplices éternels dans la vie à venir, applique-toi à endurer doucement pour Dieu les maux de la vie présente.

*
* *

Imagines-tu que les hommes du siècle n'aient que peu ou point de peine? Cherche, même parmi ceux qui sont dans les délices, tu n'en trouveras pas qui ne souffrent.

Mais, dis-tu, ils ont des plaisirs en abondance et ils

1. De duobus malis minus est semper eligendum.

suivent leurs propres volontés, ce qui fait qu'ils sentent peu le poids de leurs maux.

Soit ! J'admets qu'ils aient tout ce qu'ils désirent. Combien crois-tu que cela durera ?

Voici qu'ils vont s'évanouir comme une fumée, tous ces favoris du monde ; et de leurs joies passées il ne restera pas même un souvenir. Bien plus, dès cette vie même, ils n'ont pu se reposer en elles sans amertume, sans ennui, sans crainte. Des mêmes choses d'où ils attendaient le plaisir sont sorties pour eux la douleur et l'affliction. Et c'est justice. Ayant violé l'ordre pour se jeter à la poursuite des jouissances, ils ne sauraient s'assouvir d'elles sans y trouver confusion et amertume.

O combien courts, combien faux, combien déréglés, combien honteux sont tous les plaisirs des mondains ! Mais, enivrés, aveuglés, ils ne s'en aperçoivent pas ; et, comme des bêtes sans raison, ils hasardent la mort éternelle de l'âme pour charmer leur vie d'un jour de quelques misérables joies.

*
* *

Pour toi, mon fils, ne suis pas tes convoitises et détache-toi de ta volonté ; mets tes délices dans le Seigneur ; et le Seigneur t'accordera ce que ton cœur demande.

Veux-tu goûter la vraie joie et jouir abondamment de mes consolations ? Méprise les choses du monde, retranche-toi tous les bas plaisirs de la terre, et je te verserai mes bénédictions, et j'inonderai ton âme de mes douceurs.

Plus tu te soustrairas aux consolations des hommes, plus douces et plus solides seront celles que tu trouveras en moi. Mais tu ne les atteindras pas sans passer par la

tristesse; tu ne les atteindras pas sans avoir peiné et combattu. Une habitude enracinée t'arrêtera; tu la surmonteras par une meilleure. La chair murmurerà; tu la dompteras par la ferveur de l'esprit. L'antique serpent te sollicitera, t'exaspèrera; tu le chasseras par la prière, et tu t'absorberas dans d'utiles occupations pour lui fermer les avenues de ton âme.

CHAPITRE XIII

*Jésus-Christ enseigne au fidèle à être humble et soumis
comme lui-même le fut sur la terre.*

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, se dérober à l'obéissance c'est se dérober à la grâce; et qui recherche des biens à lui propres se prive des biens communs à tous.

Quand on ne se soumet pas volontiers et de bon gré à son supérieur, c'est signe que la chair, loin d'être parfaitement assujettie, a encore ses murmures et ses révoltes. Apprends donc à obéir promptement aux supérieurs, si tu veux réduire ta chair à l'obéissance.

L'ennemi du dehors sera plus vite vaincu si tu n'as pas la guerre au dedans de toi. Tu es toi-même le plus fâcheux, le plus redoutable ennemi de ton âme, lorsque tu es indocile à la loi de l'esprit.

*
* *

Il faut t'établir dans un véritable mépris de toi-même, pour avoir l'avantage sur la chair et le sang. C'est ton amour déréglé pour toi qui fait que tu appréhendes de te livrer pleinement à la volonté d'autrui.

Le grand effort pourtant que toi, cendre et néant, tu te soumettes à l'homme pour l'amour de Dieu, quand moi, le Tout-Puissant, le Très Haut, moi qui ai tout fait de rien, je me suis humblement soumis à l'homme pour l'amour de toi !

Je suis devenu le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité te serve à vaincre ton orgueil. Apprends donc à obéir, poussière ! Apprends à t'humilier, terre et ordure ! Courbe-toi sous les pieds de tous ; brise tes volontés ; accepte le joug de toute sujétion ! Allons, anime-toi contre toi-même ; chasse toute enflure d'orgueil ; fais-toi soumis et tout petit, si bien que chacun puisse marcher sur toi et te fouler aux pieds comme la boue des rues !

Homme de néant, qu'as-tu à te plaindre ? Pécheur misérable, que peux-tu opposer aux reproches qu'on t'adresse ? Combien de fois n'as-tu pas offensé Dieu et mérité l'enfer ?

Si mon regard clément t'a épargné, c'est que ton âme a été précieuse devant moi. J'ai voulu que tu connaisses mon amour, que tu gardes une perpétuelle reconnaissance de mes bienfaits ; que ni soumission ni humiliation ne te coûtent, et que tu endures patiemment les mépris.

CHAPITRE XIV

Le fidèle reconnaît la nécessité d'envisager les secrets jugements de Dieu pour ne pas tirer vanité des bonnes œuvres.

LE FIDÈLE

Seigneur, vous avez fait résonner sur ma tête le tonnerre de vos jugements, et voilà mon corps qui frissonne

jusqu'à la moelle des os, et voilà mon âme tout épouvantée. Je demeure interdit ; et je considère que les cieux mêmes ne sont pas purs devant vos yeux.

Si vous avez trouvé de la corruption dans vos anges et ne les avez pas épargnés, que sera-ce de moi ? Les étoiles sont tombées du ciel : moi poussière, que puis-je attendre ? Des hommes dont les œuvres paraissaient louables ont été précipités au fond de l'abîme ; et ceux-là même qui se nourrissaient du pain des anges, je les ai vus faire leurs délices de la pâture des pourceaux.

*
* *

Donc, Seigneur, nulle sainteté ne subsiste si vous retirez votre main ; nulle sagesse ne sert, si vous cessez de la gouverner ; nulle force ne se soutient, si vous ne la conservez ; nulle chasteté n'est sûre si vous ne la protégez ; nulle vigilance ne profite si vous n'y joignez votre sainte garde.

Laisés à nous-mêmes, nous naufrageons, nous périssons. Visités par vous, nous voilà relevés et vivants. Nous branlons à tous vents, mais vous nous affermissez ; nous sommes tièdes, mais vous nous embrasez.

*
* *

Oh ! que je dois avoir d'humbles et de bas sentiments de moi-même, et si un peu de bien paraît en moi, quel mince cas j'en dois faire !

Oh ! combien profondément, Seigneur, je dois m'humilier sous les abîmes de vos jugements où je me perds et ne me sens que néant et néant.

O poids immense qui m'accable ! O mer sans rives, où je ne retrouve rien de moi et disparaîs comme le rien au milieu du tout !

Où donc se réfugiera l'orgueil ? Où s'appuiera la confiance en sa propre vertu ? Toute vaine gloire est engloutie dans la profondeur de vos jugements sur moi.



Qu'est toute chair devant vos yeux ? L'argile se glorifiera-t-elle à l'encontre du potier ? Comment peut-on s'enfler d'une louange vaine, si on a le cœur vraiment soumis au Seigneur ?

Le monde entier ne saurait inspirer de l'orgueil à celui que la Vérité s'est assujéti, et l'universel applaudissement des hommes ne touchera pas une âme dont l'espérance repose en Dieu. Ceux qui parlent ne sont rien ; ils passeront avec le son de leurs paroles ; mais la vérité du Seigneur demeure éternellement.

CHAPITRE XV

Jésus-Christ recommande au fidèle de vouloir ce que Dieu veut ; et le fidèle demande à Dieu la grâce d'accomplir en tout sa volonté.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, dis en toute rencontre : « Seigneur, s'il vous plaît ainsi, qu'il en soit ainsi ! Seigneur, si vous devez en être honoré, que cela s'accomplisse en votre nom ! Seigneur, si vous jugez qu'une chose me soit expédiente et

utile, donnez-moi d'en user pour votre gloire; mais si vous savez qu'elle me serait nuisible et ne saurait servir au salut de mon âme, ôtez-m'en le désir! »

Tout désir ne vient pas de l'Esprit-Saint, même quand ce désir paraît à l'homme juste et salutaire.

Il est difficile de juger au vrai¹ si c'est le bon ou le mauvais esprit qui t'incite à souhaiter soit ceci, soit cela, ou encore si tu n'y es pas porté par ton esprit propre. Plusieurs se sont trouvés finalement déçus qui semblaient d'abord conduits par le bon esprit.

*
* *

Dès lors, quand une chose s'offre à ta pensée comme souhaitable, il faut que la crainte de Dieu et l'humilité du cœur accompagnent tous tes désirs et toutes tes demandes.

Tu dois, l'âme résignée, te reposer de tout sur moi et me dire : « Seigneur, vous savez ce qui vaut le mieux. Que ceci ou cela soit fait, selon que vous l'aurez voulu ! Donnez-moi ce que vous voulez, dans la mesure où vous le voulez, à l'heure que vous voulez. Usez-en avec moi selon votre connaissance, au gré de votre bon plaisir, à votre plus grande gloire. Placez-moi où il vous plaira, disposez librement de moi en toutes choses. Je suis dans votre main; tournez-moi, retournez-moi à votre gré. Voici votre serviteur préparé à tout. Je ne désire point vivre pour moi, mais pour vous. Plaise à votre miséricorde que ce soit dignement et parfaitement! »

*
* *

¹ Difficile est pro vero judicare.

*Prière pour obtenir la grâce d'accomplir la volonté
de Dieu.*

LE FIDÈLE

Très doux Jésus, accordez-moi votre grâce ! Qu'avec moi elle demeure ; qu'avec moi elle travaille ; qu'avec moi elle persévère jusqu'à la fin !

Donnez-moi de désirer et de vouloir toujours ce qui vous est le plus acceptable et ce que vous aimez le plus.

Que votre volonté soit la mienne, ma volonté suivant toujours la vôtre et s'y conformant en tout !

Que vouloir ou ne vouloir point soit même chose en vous et en moi, si bien qu'il me soit impossible de vouloir ce que vous ne voulez pas et de ne pas vouloir ce que vous voulez.

Faites que je meure à tout ce qui est du siècle ; que j'aime à demeurer inconnu au monde et à être méprisé pour l'amour de vous !

Faites que je me repose en vous par-dessus tout ce qu'on désire, et que mon cœur se pacifie en vous !

C'est vous la véritable paix du cœur ; c'est vous son unique asile ; hors de vous il n'y a que peine et inquiétude. Dans cette paix, c'est-à-dire en vous qui êtes le bien unique, souverain, éternel, je dormirai et je me reposerai. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI

*Le fidèle reconnaît que la véritable consolation
ne doit être cherchée qu'en Dieu.*

LE FIDÈLE

Tout ce que je puis désirer ou imaginer pour ma consolation, ce n'est pas ici-bas, c'est dans l'autre vie que je l'attends.

Quand j'accumulerais sur ma seule personne toutes les consolations de ce monde et qu'il serait en mon pouvoir de goûter toutes ses délices, il est certain que cela ne pourrait durer longtemps. Donc, mon âme, tu ne pourras trouver une pleine consolation et une joie sans mélange qu'en Dieu, le consolateur des pauvres et l'ami des humbles.

Attends un peu, ô mon âme, attends la divine possession, et tu auras dans le ciel tous les biens en abondance. Si tu désires trop ardemment les biens passagers de la terre, tu perdras les biens éternels du paradis. Use des biens temporels; ne souhaite que les biens éternels. Aucun bien temporel ne saurait te rassasier, parce que tu n'as pas été créée pour jouir des choses sujettes au temps.

*
* *

O mon âme, possèderais-tu tous les objets de la création, ils ne pourraient te rendre contente et heureuse; car ton contentement et ton bonheur ne peuvent être qu'en Dieu qui a tout créé.

Ce n'est pas la félicité qu'imaginent et qu'exaltent les

amis insensés du monde, mais c'est celle qu'attendent les vrais fidèles du Christ, et que goûtent quelquefois par avance les âmes spirituelles et pures, qui dès ici-bas n'ont de conversation que dans le ciel.

*
* *

Courte et vide est toute consolation humaine. La vraie, la douce consolation est celle que la vérité fait goûter intérieurement.

L'homme pieux porte partout avec soi son consolateur qui est Jésus. « Mon Seigneur, lui dit-il, assistez-moi en tout temps et en tous lieux ! Que je trouve une consolation à me passer volontiers de toute humaine consolation ! Et si votre consolation me manque, que votre volonté et cette épreuve me soient elles-mêmes une suprême consolation ! Je le sais, votre colère ne se perpétuera pas ; vos menaces ne seront pas éternelles. »

CHAPITRE XVII

Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le devoir de s'en remettre à Dieu et de le bénir, à toutes les heures bonnes ou mauvaises.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, laisse-moi en user avec toi à ma volonté. Je sais ce qui l'est bon. Homme, tu juges en homme ; et comme tes affections sont humaines, tes pensées le sont aussi.

LE FIDÈLE

Vous dites vrai, Seigneur. Vous avez plus grand soin de moi que je n'en pourrais prendre moi-même. On ne tient debout que par aventure, quand en tout on ne s'appuie pas sur vous.

Seigneur, accordez-moi seulement que ma volonté demeure droite et affermie en vous ; et faites de moi tout ce qu'il vous plaira ; car tout ce que vous ferez de moi ne peut être que bon. Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez-en béni ; et si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez-en encore béni. Si vous daignez me consoler, soyez-en béni ; et si vous me voulez dans la tribulation, soyez-en toujours également béni.

JÉSUS-CHRIST

Mon enfant, c'est ainsi qu'il faut te comporter si tu veux marcher avec moi. Tu dois être aussi disposé à la souffrance qu'à la joie. Tu dois être aussi volontiers dans la pauvreté et le dénûment que dans les richesses et l'abondance.

LE FIDÈLE

Seigneur, je souffrirai de bon cœur pour vous tout ce que vous voudrez qui vienne sur moi. De votre main je veux recevoir indifféremment le bien et le mal, les douceurs et les amertumes, la joie et la tristesse, en vous rendant grâce pour tout ce qui m'arrivera. Gardez-moi seulement de tout péché, afin que je ne craigne ni la mort ni l'enfer.

C'est assez que vous ne me rejetiez pas pour l'éternité

et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie. Tous les maux qui pourront m'atteindre ne sauraient me nuire.

CHAPITRE XVIII

Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le devoir de souffrir avec constance les misères de cette vie à l'exemple de Jésus-Christ.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, je suis descendu du ciel pour ton salut ; je me suis chargé de tes misères, non par nécessité, mais par l'attrait de mon amour pour toi, afin que tu apprisses à être patient et à supporter sans murmure les maux de cette vie.

Depuis le moment où je suis né jusqu'à celui où j'ai expiré sur la croix, je n'ai jamais cessé de souffrir. J'ai vécu dans un extrême dénûment ; j'ai ouï sans cesse des plaintes de toute sorte contre moi ; j'ai supporté avec douceur les affronts et les injures ; j'ai vu payer mes bienfaits par l'ingratitude, mes miracles par le blasphème, mes enseignements par l'outrage.

*
* *

LE FIDÈLE

Oui, Seigneur, vous avez été patient durant votre vie ; et vous avez parfaitement accompli la volonté de votre père. Il est donc juste que moi, pauvre pécheur, je souffre avec patience toutes mes misères, pour me conformer à votre

volonté ; et qu'aussi longtemps qu'il vous plaira je porte pour mon salut le fardeau d'une vie corruptible.

Cette vie, qui semble intolérable par ses maux, est devenue une source de mérites par votre grâce. Votre exemple et celui des saints attachés à vos traces ont appris aux plus faibles à la trouver supportable et même précieuse. Elle offre bien plus de consolations qu'elle n'en offrait sous l'ancienne Loi, en ce temps où la porte du ciel demeurait fermée, où des ténèbres cachaient aux yeux la route du royaume divin, où les hommes en quête de la trouver étaient si peu nombreux, et où ceux-là même qui étaient justes et appelés au salut, ne pouvaient entrer dans le céleste royaume qu'après votre Passion et l'acquit du tribut sacré de votre mort.

*
* *

O combien ne vous dois-je pas d'actions de grâce pour avoir daigné me montrer, ainsi qu'à tous les fidèles, la route droite et sûre menant à votre royaume éternel !

Votre vie est notre voie, et, par les chemins d'une sainte patience, nous marchons vers vous qui êtes notre couronne. Si vous ne nous aviez précédés et instruits, qui se mettrait en peine de vous suivre ? Ah ! qu'ils sont nombreux ceux qui resteraient bien loin en arrière s'ils n'avaient devant les yeux vos admirables exemples !

Voici qu'encore nous sommes tièdes. quoique au courant de la merveille de vos miracles et de votre doctrine. Que serait-ce si nous n'avions pas toutes ces clartés pour guider nos pas à votre suite ?

CHAPITRE XIX

Jésus-Christ enseigne au fidèle le support des injures et l'éclaire sur les marques de la véritable patience.

JÉSUS-CHRIST

Pourquoi gémir, mon enfant ? Envisage mes souffrances, envisage les souffrances des saints ; et cesse de te plaindre.

Tu n'as pas encore résisté jusqu'au sang. C'est peu ce que tu souffres. Compare-toi à ceux qui ont tant souffert, fortement assaillis par tant de tentations, durement secoués par tant de tribulations, exercés, éprouvés en tant de manières ! Remémore-toi les grandes peines des autres, afin de supporter plus aisément les tiennes qui sont petites.

Pas si petites, penses-tu peut-être. Prends garde que cela ne vienne de ton manque de patience. Petites ou grandes, applique-toi bien à les supporter toutes courageusement.

*
* *

Plus tu seras bien disposé à passer par les peines, plus tu montreras de sagesse et acquerras du mérite. En outre, plus tu seras vaillant et plié à souffrir, moins dure te sera la souffrance.

Ne va pas dire : « Je n'ai pas la force d'endurer cela de cet homme ; de telles offenses ne se supportent pas ; un grand tort m'a été fait ; on me reproche ce à quoi je n'ai jamais pensé ; d'un autre je pourrais encore le souffrir ; à moi de voir comment je dois le prendre. » Ce sont là propos et pensées déraisonnables ; car au lieu de

considérer le prix de la patience et par qui elle doit être couronnée, on s'arrête à l'offenseur et à l'offense subie.

*
* *

Celui qui ne veut endurer qu'autant qu'il lui plaît et de qui il lui plaît n'a pas la véritable patience.

L'homme vraiment patient ne prend pas garde si c'est un supérieur, un égal ou un inférieur, si c'est un juste et un saint, ou un méchant et un indigne, qui met sa patience à l'épreuve. Il accepte indifféremment de toute créature tout le mal qui lui arrive, aussi grand qu'il soit, aussi souvent que ce soit. Il le reçoit avec reconnaissance comme venant de la main de Dieu et il le répute un gain considérable; car les peines, même les moindres, nous sont des titres près de Dieu quand on les supporte pour l'amour de lui.

*
* *

Sois donc toujours prêt au combat si tu veux remporter la victoire. Tu ne saurais sans combattre gagner la couronne de la patience. Refuser de souffrir, c'est refuser d'être couronné.

Du moment où tu désires la couronne, lutte avec vaillance, souffre avec résignation. C'est à force de labeurs que s'obtient le repos; c'est à force de combats que se conquiert le triomphe.

*
* *

LE FIDÈLE

Seigneur, faites qu'en moi la grâce rende possible ce qui semble impossible à la nature. J'ai peu de force pour

souffrir ; au moindre mal qui survient me voilà abattu.

Donnez-moi de désirer et d'aimer pour votre gloire toutes les peines qui pourront exercer ma patience. Endurer pour l'amour de vous souffrances et persécutions profite infiniment à mon âme.

CHAPITRE XX

Le fidèle confesse à Dieu son infirmité et déplore ses faiblesses en face des misères de cette vie.

LE FIDÈLE

Je confesserai contre moi mon iniquité ; je vous confesserai, Seigneur, ma faiblesse.

Souvent un rien m'abat et m'attriste. Je me promets que j'agirai avec courage. Mais à la moindre tentation je suis tout désemparé.

Souvent c'est d'un objet de néant que procède la tentation qui me fâche, et quand, ne sentant plus rien, je me crois en sûreté, il suffit d'un léger souffle pour que je sois terrassé.

*
* *

Jetez donc les yeux, Seigneur, sur ma bassesse et ma fragilité que tout vous rend manifeste. Ayez pitié de moi. Tirez-moi de cette fange, afin que je n'y demeure point enfoncé, toujours impuissant à me relever.

Ce qui fait mon remords et ma confusion devant vous, c'est d'être si sujet aux chutes, si faible pour résister aux passions. Bien qu'elles n'obtiennent pas de moi un réel consentement, leurs sollicitations me pèsent, m'accas-

blent; et il m'ennuie beaucoup de vivre ainsi dans une guerre de chaque jour. Preuve manifeste de mon infirmité, toutes ces abominables imaginations entrent en mon âme bien plus facilement qu'elles n'en sortent.

*
* *

Très puissant Dieu d'Israël, zélé protecteur des âmes fidèles, considérez les travaux et les peines de votre serviteur et daignez l'assister en toutes ses entreprises.

Animez-moi d'une force céleste, afin que je ne me laisse pas vaincre et maîtriser par le vieil homme, par cette chair de péché qui n'est pas encore pleinement soumise à l'esprit et contre laquelle nous devons combattre jusqu'au dernier soupir, dans cette lamentable vie.

Hélas ! quelle est donc cette vie où l'on n'est jamais sans tribulations et sans misère ; où on ne rencontre à chaque pas que pièges et ennemis ! A peine une affliction, une tribulation, une tentation s'en va-t-elle, qu'il en vient une autre. Un premier combat dure encore, et inopinément il s'en offre de nouveaux à soutenir.

Comment donc peut-on aimer une vie remplie de tant d'amertumes, sujette à tant de calamités et de misères ? Comment même peut-on l'appeler une vie quand elle est la mère de tant de pestes et de tant de morts ? Et cependant on l'aime ; et plusieurs y cherchent leur félicité.

On ne se fait pas faute de reprocher au monde qu'il est vain et trompeur ; et pourtant on répugne à le quitter, parce qu'on est encore dominé par les convoitises de la chair. Ainsi on est incliné par deux poids contraires, et à mépriser le monde et à l'aimer. On est

incliné à aimer le monde par l'appétit de la chair, le désir des yeux et l'orgueil de la vie ; mais d'autre part, les peines et les misères, qui sont les justes suites de ces concupiscences, engendrent la haine et le dégoût du monde.

*
* *

Mais, ô douleur ! le plaisir mauvais triomphe de l'âme livrée au monde ; sous les épines elle se croit dans les délices, parce qu'elle n'a ni vu ni goûté les suavités de la vie en Dieu et les intimes agréments de la vertu.

Ceux au contraire qui, animés d'un entier mépris du monde, s'efforcent de vivre pour Dieu sous le joug d'une sainte discipline, savent ce que sont les divines douceurs promises au vrai renoncement ; ils voient clairement la gravité des égarements du monde et les mille formes des illusions dont il est dupe.

CHAPITRE XXI

Le fidèle reconnaît qu'on doit établir son repos en Dieu, par-dessus toutes les sortes de biens, et remercie le maître intérieur de revenir à lui après l'avoir délaissé.

LE FIDÈLE

¹ O mon âme, apprends à te reposer en tout et par-dessus tout dans ton Seigneur, car il est le repos éternel des saints.

1. Gerson parle souvent des colloques secrets de l'âme. Mais combien n'est-il pas au-dessous de l'auteur de *l'Imitation* ! Il fait dire à l'âme : « Qui est-ce qui frappe à ma porte ? Que veut-on ? Que me demande-t-on ? Eh ! c'est mon Dieu, mon Seigneur, mon Père. O Seigneur, soyez

O Jésus, qui êtes si doux, si aimant, faites que je me repose en vous par-dessus toutes les créatures, par-dessus tout bien-être et toute beauté, par-dessus tout honneur et toute gloire, par-dessus toute puissance et toute dignité, par-dessus toute science et toute pénétration d'esprit, par-dessus tous arts et toutes richesses, par-dessus tout divertissement et toute joie, par-dessus toute réputation et toute louange, par-dessus toutes douceurs et toutes consolations, par-dessus toute espérance et toute promesse, par-dessus tout mérite et tout désir, par-dessus tous dons et tous bienfaits que vous pouvez nous octroyer, par-dessus toute allégresse et tout transport que l'âme peut concevoir et sentir, enfin par-dessus les anges et les archanges, par-dessus toute l'armée du ciel, par-dessus toutes les choses visibles et invisibles, par-dessus tout ce qui n'est pas vous, ô mon Dieu !

*
* *

C'est vous, Seigneur mon Dieu, le seul infiniment bon, le seul très haut, le seul très puissant, le seul suffisant à tout et donnant tout, la seule, l'inépuisable source de douceurs et de consolations. Seul vous êtes toute beauté et tout amour, toute grandeur et toute gloire. En vous sont tous les biens ensemble et dans leur entière perfection ; ils y étaient de tout temps et ils y seront dans tous les temps.

le très bienvenu. Si, opprimée du poids de ma faiblesse, alourdie par mon péché, je fais trop la paresseuse et tarde trop à vous ouvrir ; usez de vos droits ; brisez la porte, de par votre haute autorité. »

La suite est pire. Il y est question des *royales clefs* dont Dieu dispose.

Ailleurs, l'âme délaissée par le maître intérieur s'exprime ainsi : « Pleurez, mes yeux, pleurez et déplorez cette séparation si dure, si amère. Mon Dieu, mon père, en sa fureur, s'est éloigné de moi, amenant avec lui *ma bonne nourrice, la grâce*, et me laissant désolée... »

Aussi, quoi que vous me révéliez de vous, quoi que vous me promettiez, quoi que vous me donniez, tout cela est peu et ne saurait me contenter, du moment où ce n'est point vous, du moment où je ne vous vois pas et ne vous possède pas pleinement. Mon cœur ne peut avoir d'entière satisfaction ni de vrai repos que s'il repose en vous, par-dessus toutes les créatures et tous les dons.

*
* *

O mon Jésus, époux bien-aimé de mon âme, pur objet de mon amour, qui me donnera les ailes de la vraie liberté pour voler jusqu'à vous et me reposer en vous ?

Ah ! quand me sera-t-il accordé de ne m'occuper que de vous, et de voir, de goûter toute votre suavité, ô Seigneur mon Dieu !

Quand pourrai-je si pleinement me recueillir en vous, que, transporté par votre amour, je ne me sente plus moi-même et ne sente que vous, dans cette union ineffable et supra-sensible qu'ignore le commun des hommes ?

Maintenant je me prends maintes fois à gémir, et je porte avec douleur le poids de mon infortune. En cette vallée de misères, ce n'est que rencontres fâcheuses qui me troublent, m'attristent et enveloppent mon âme comme d'un nuage. Jeté dans les embarras et dans les distractions, prisonnier d'illusions vaines, je ne suis pas libre de vous approcher et de savourer les délicieux embrassements dont jouissent sans obstacle et sans trêve les esprits bienheureux.

Soyez touché, mon Dieu, de mes soupirs et de ma grande désolation sur cette terre.

*
* *

O Jésus, splendeur de l'éternelle gloire, consolateur de l'âme exilée, devant vous ma bouche est sans paroles ; mais mon silence vous parle. Hélas ! que vous tardez à venir !

Venez à votre pauvre serviteur et le rendez joyeux. Étendez votre main et arrachez ce malheureux à ses angoisses ! Venez, venez, mon Dieu. Nulle journée, nulle heure n'est joyeuse sans vous. Ma joie c'est vous, et rien ne peut me rassasier, si vous n'êtes là. Je languis dans la peine ; je suis comme un prisonnier qui a les fers aux pieds. Mais que la lumière de votre présence me ranime ; que vous m'accordiez un regard d'amour ; me voilà réjoui, me voilà libre.

*
* *

Que d'autres cherchent, au lieu de vous, tout ce qui leur fera plaisir. Pour moi, rien ne me plaît, rien ne me plaira que vous, ô mon Dieu, mon espérance, mon éternelle félicité.

Je ne me tairai pas, je ne cesserai pas de prier, jusqu'à ce que votre grâce revienne et que vous me parliez intérieurement !

*
* *

JÉSUS-CHRIST

Me voici, mon fils ! Je viens à toi parce que tu m'as

invoqué¹. Tes larmes et le désir de ton âme, l'humilité et la contrition de ton cœur brisé m'ont fléchi et ramené à toi.

LE FIDÈLE

Seigneur, je vous ai appelé ; j'ai souhaité jouir de vous ; j'ai été disposé à tout rejeter pour vous. Mais c'est vous qui m'avez excité le premier à vous chercher.

Soyez donc béni, Seigneur, d'avoir usé de tant de bonté envers votre serviteur, conformément à votre infinie miséricorde. Que pourrait-il vous dire de plus ? Il ne lui reste qu'à s'humilier profondément en votre présence, dans la vue continuelle de son iniquité et de son néant.

Non, rien n'est semblable à vous, parmi toutes les merveilles du ciel et de la terre. La perfection est dans vos ouvrages, la vérité est dans vos jugements, et l'univers est régi par votre providence.

Louange donc et gloire à vous, ô sagesse du Père !

1. C'est ce passage de l'Imitation qui, durant la période révolutionnaire, causa une inoubliable émotion à La Harpe emprisonné et menacé de l'échafaud. « Mon cœur était abattu, raconte-t-il, et s'adressait tout bas à Dieu que je venais de retrouver, et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-je faire ? Que vais-je devenir ? J'avais sur une table l'Imitation ; et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre je trouverais souvent la réponse à mes pensées. Je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : *Me voici, mon fils ! Je viens à vous parce que vous m'avez invoqué* Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste d'ailleurs d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux ; et que ces mots : *Me voici mon fils*, ne cessaient de retentir dans mon âme, et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. »

Que ma bouche, mon âme, et toutes les créatures ensemble vous exaltent, vous bénissent à jamais !

CHAPITRE XXII

Le fidèle se moigne qu'on doit toujours se remémorer les dons de Dieu et être content, si petits soient-ils.

LE FIDÈLE

Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et enseignez-moi à marcher dans la voie de vos préceptes. Faites que je comprenne votre volonté et que je repasse en ma mémoire, avec grande attention et révérence, vos bienfaits généraux ou particuliers, afin de vous en rendre de dignes actions de grâce.

Je sais, et je le confesse de bon cœur, que je suis incapable de reconnaître dignement la moindre de vos faveurs. Je suis au-dessous de tous les biens que vous m'avez départis ; et quand je me rends attentif à votre générosité, mon esprit se perd, abîmé dans votre grandeur.

*
* *

Tout avantage du corps ou de l'âme, tout ce que nous possédons extérieurement ou intérieurement dans l'ordre de la nature ou dans l'ordre de la grâce, est un présent de votre main. En nous, hors de nous, tout parle de votre bonté, de votre tendresse, de votre munificence. De vous procèdent tous les biens. Que l'un ait reçu plus, l'autre moins, tout cependant est de vous ; et

sans vous je ne puis pas même avoir la moindre chose.

Qui a plus reçu n'est pas en droit de se glorifier de son mérite, ni de s'élever au-dessus des autres, ni d'insulter à qui a moins reçu. Est le plus grand et le meilleur l'homme qui s'attribue le moins et qui met le plus d'humilité et d'amour dans ses actions de grâce. Plus on se juge vil et indigne entre tous, plus on devient apte à recevoir davantage.

*
* *

Celui qui a reçu moins ne doit ni s'attrister, ni murmurer, ni porter envie à ceux qui sont mieux partagés, mais plutôt ne regarder que vous, et louer avec effusion votre bonté de la dispensation de vos dons faite si abondamment et si gratuitement, sans acception de personnes.

Tout vient de vous et ainsi vous méritez d'être loué en tout.

Vous savez ce qu'il est bon de donner à chacun. Pourquoi celui-ci a-t-il moins, celui-là plus ? Le discerner n'est pas notre affaire, mais la vôtre. A vous il appartient de peser tous les mérites.

*
* *

C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, je compte pour un grand bienfait de ne point posséder beaucoup de ces dons qui reluisent au dehors et qui provoquent la louange et l'admiration des hommes.

En considérant sa pauvreté et sa bassesse, bien loin de tomber dans l'irritation, la tristesse, l'abattement, on doit y trouver un grand sujet de consolation et de joie, parce que ce sont les pauvres, les humbles, les méprisés du monde, que vous avez choisis, ô mon Dieu, pour en faire vos familiers et vos amis.

Tels vos apôtres que vous établites princes sur toute la terre. Humbles et simples, ils passèrent dans ce monde sans se plaindre, absolument exempts d'artifice et de malice, se réjouissant de souffrir des outrages pour votre nom et embrassant avec grand amour ce que le monde abhorre.

*
* *

Rien ne doit donner tant de joie à l'homme qui vous aime et qui apprécie vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté en lui et l'exécution de vos décrets éternels. Il doit y trouver un tel contentement, une telle consolation, qu'il veuille être le plus petit d'aussi bon cœur qu'un autre souhaiterait d'être le plus grand ; qu'il se sente aussi paisible, aussi satisfait au dernier rang qu'au premier ; qu'il accepte d'être sans réputation et sans nom, dans l'abjection et dans le mépris, avec la même joie que d'autres trouveraient à figurer parmi les plus honorés et les plus puissants de ce monde.

Pour un tel homme l'accomplissement de votre volonté et l'amour de votre gloire doivent être au-dessus de tout et lui donner plus de consolation et de plaisir que tous les bienfaits qu'il a reçus ou recevra.

CHAPITRE XXIII

Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur quatre choses propres à procurer une grande paix, et prières du fidèle.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, je te montrerai maintenant le chemin de la paix et de la véritable liberté.

LE FIDÈLE

Faites, Seigneur, ainsi que vous dites. Il m'est doux de vous entendre.

JÉSUS-CHRIST

Applique-toi, mon enfant, à faire la volonté d'autrui plutôt que la tienne ;

Préfère toujours avoir moins que plus ;

Cherche toujours la dernière place et à être mis au-dessous de tous ;

Désire toujours et supplie que la volonté de Dieu soit faite pleinement en toi.

Un homme ainsi disposé est sur la route de la paix et du repos.

*
* *

LE FIDÈLE

Dans ce peu de paroles, Seigneur, beaucoup de perfection est enfermée. Brefs sont les préceptes ; mais grand est leur sens et abondant leur fruit. Si je pouvais être fidèle à les observer, je ne tomberais pas si aisément dans le trouble.

Toutès les fois que je perds la paix et que je me sens inquiet, force m'est de reconnaître que je me suis écarté de cette doctrine. Mais vous qui pouvez tout et affectionnez toujours le progrès des âmes, augmentez en moi votre grâce, afin que je puisse accomplir vos préceptes et mener à bien l'œuvre de mon salut.

*
* *

Prière du fidèle pour être délivré des mauvaises pensées.

Seigneur mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi !
 Mon Dieu, regardez-moi et hâtez-vous de me secourir !
 Des pensées de toute sorte se sont mises à m'assiéger,
 et je suis sous le coup de grandes craintes qui affligent
 mon âme.

Comment passerai-je au travers de tant d'ennemis sans
 recevoir des blessures ? Comment les renverserai-je ?

« Je marcherai devant toi, me dites-vous, et j'humilie-
 rai à tes pieds les grands de la terre. J'ouvrirai les portes
 de ta prison, et je te découvrirai de grands mystères. »

Seigneur, faites comme vous dites ; et que votre pré-
 sence dissipe la multitude de mes mauvaises pensées. En
 toute tribulation, je n'ai d'espérance et de réconfort que
 dans le recours à votre bonté. Je me confie en vous ; je
 vous invoque de tout mon cœur, et j'attends patiemment
 qu'il vous plaise de me consoler.

*
* *

Prière du fidèle pour obtenir que Dieu illumine son âme.

Bon Jésus, éclairez-moi des rayons de la lumière inté-
 rieure et chassez toutes ces ténèbres qui emplissent les
 plus secrets replis de mon cœur.

Maîtrisez les égarements de mon esprit et brisez l'effort
 de toutes ces tentations dont la violence m'opresse.

Combattez généreusement pour moi et domptez ces
 bêtes malfaisantes, ces convoitises qui me flattent pour
 me perdre, afin que je trouve la paix dans votre force
 et que ma conscience purifiée devienne un sanctuaire où
 résonneront sans cesse vos louanges.

Commandez aux vents et aux tempêtes ; dites à la mer : Apaise-toi ; à l'aquilon : Ne souffle plus, et il se fera un grand calme.

*
* *

O Dieu, faites rayonner votre lumière et votre vérité, afin que toute terre en soit éclairée ! Je ne puis être qu'une terre inutile et sans fruit, jusqu'à ce que vous portiez en moi votre lumière. Répandez d'en haut votre grâce ; pénétrez mon cœur de la rosée céleste ; versez-y les eaux de la piété, et qu'ainsi arrosé, ce sol aride produise de bons et excellents fruits.

Relevez mon âme accablée du poids de ses péchés et tenez tous mes désirs suspendus au ciel, afin qu'ayant goûté la douceur des joies d'en haut, je ne pense plus qu'avec dégoût aux choses d'ici-bas.

Enlevez-moi, arrachez-moi à toutes les consolations si peu durables des créatures. Rien de ce qui est créé ne peut me donner le repos et remplir le vide de mon cœur.

Attachez-moi à vous par l'indissoluble lien de l'amour ; car vous suffisez seul à celui qui vous aime, et tout est vain sans vous.

CHAPITRE XXIV

Jésus-Christ enseigne au fidèle à éviter les vaines sollicitudes et toute curieuse recherche sur la conduite des autres.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, ne sois point curieux et ne te charge pas de soins inutiles. Que t'importe ceci ou cela ? Suis-moi.

Que celui-ci ait tel ou tel caractère, que celui-la ait telle ou telle conduite, tel ou tel langage : qu'as-tu à y voir ? Tu n'as pas à répondre des autres. Tu ne devras rendre des comptes que sur toi-même. De quoi donc t'embarrasses-tu ?

A moi seul il appartient de connaître à fond tous les hommes. Je vois tout ce qui se passe sous le soleil ; je sais le secret de chacun, ce qu'il pense, ce qu'il veut et où tendent ses desseins. C'est donc à moi qu'il faut se remettre de tout. Pour toi, demeure en paix et laisse les agités s'agiter à leur guise. Tout ce qu'ils diront, tout ce qu'ils feront retombera sur eux, car ils ne peuvent me tromper.

*
* *

Ne poursuis pas cette ombre qu'on appelle un grand nom ; ne recherche ni les nombreuses relations, ni les amitiés particulières. Ces soins dissipent, et le cœur s'y aveugle singulièrement.

Je te ferais volontiers entendre ma parole et te révélerais mes secrets, si tu étais vigilant à observer ma venue et m'ouvrais la porte de ton cœur. Sois sur tes gardes ; veille dans la prière, et humilie-toi en toutes choses.

CHAPITRE XXV

*Jésus-Christ enseigne au fidèle en quoi consistent la solide
paix du cœur et le véritable renoncement.*

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, voici ce que j'ai dit : « Je vous laisse ma

paix ; je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. »

Tous désirent la paix ; mais tous n'ont pas à cœur ce qui procure la véritable paix. Ma paix est avec les doux et humbles de cœur. On ne la trouve qu'au prix d'une grande patience.

*
* *

Tu pourras jouir d'une abondante paix si tu m'écoutes et suis ma parole.

LE FIDÈLE

Que ferai-je, Seigneur ?

JÉSUS-CHRIST

En tout sois attentif à toi-même ; veille à ce que tu dis ou fais ; ne vise qu'à me plaire ; ne cherche et ne souhaite rien hors de moi. Quant aux propos et aux actions d'autrui, n'en juge pas témérairement et ne t'embarrasse point d'affaires dont tu n'as pas la charge. Tels sont les moyens d'être peu ou rarement troublé.

Au surplus, ne sentir jamais aucun trouble, n'éprouver ni souffrance du corps ni souffrance du cœur, cela n'est pas de la vie présente ; c'est l'état de l'éternel repos. N' imagine donc pas que tu as trouvé la véritable paix, parce que tu ne sens rien qui te porte ombrage ; ni que tout va bien parce qu'il n'y a personne qui te traverse, ou que ton bonheur est parfait parce que tout réussit selon tes désirs.

*
* *

Ne va pas non plus concevoir une haute idée de toi-même et te croire spécialement chéri de Dieu, parce que

tu sens les mouvements et les douceurs d'une tendre piété. Ce n'est pas en cela qu'on reconnaît le véritable ami de la vertu ; ce n'est pas en cela que consistent le progrès et la perfection de l'homme.

LE FIDÈLE

En quoi donc, Seigneur ?

JÉSUS-CHRIST

Dans le plein abandon à la volonté divine et dans l'absence de toute recherche de soi-même, qu'il s'agisse de choses petites ou grandes, du temps ou de l'éternité.

Il faut que, regardant tout d'un même œil et tenant la balance égale, tu me rendes grâce pareillement des biens et des maux.

Il faut aussi que ton courage soit assez fort, ton espérance assez ferme, pour que, si ma consolation intérieure t'est enlevée, tu disposes ton cœur à supporter même des peines encore plus grandes. Loin de te justifier comme si tu ne méritais pas de tant souffrir, rends hommage à ma justice et à ma sainteté en quelque état que je te mette. Tu marcheras alors vraiment dans le droit chemin de la paix et tu pourras avec assurance te promettre de goûter derechef la joie de ma présence.

Que si tu peux arriver jusqu'à un parfait mépris de toi-même, alors, sache-le, tu jouiras de la plus grande abondance de paix qui soit possible en cette vie d'exil.

CHAPITRE XXVI

Le fidèle demande à être délié de toutes les attaches sensibles pour acquérir la liberté de l'esprit.

LE FIDÈLE

Seigneur, c'est le propre des parfaits de s'appliquer sans relâche aux choses du ciel et de passer comme sans soin au milieu des soins du monde, non par indolence, mais par le privilège d'une âme libre qu'aucune affection déréglée n'attache à la créature.

Je vous en conjure, mon très doux maître, protégez-moi contre les sollicitudes de cette vie, de peur que je ne m'y embarrasse trop ; contre les multiples besoins du corps, de peur que je ne sois pris aux pièges du plaisir ; contre tous les empêchements de l'âme, de peur qu'abattu par les difficultés je ne me décourage. Ne me préservez pas seulement de ces faux biens que la vanité mondaine poursuit avec tant d'ardeur, mais aussi de ces misères expiatrices qui, par une suite de notre mortalité et de la malédiction commune aux enfants d'Adam, appesantissent dans un lourd assoupissement l'âme de votre pauvre serviteur et l'empêchent de jouir autant qu'il voudrait de la liberté de l'esprit.

*
* *

O mon Dieu, source de douceurs ineffables, changez pour moi en amertumes toutes les consolations de la chair, qui me détournent de l'amour des biens éternels et m'attirent par le funeste appât d'un bien présent dont le charme passager fascine les sens. Que je ne sois pas

vaincu, ô mon Dieu, non, que je ne sois pas vaincu par la chair et le sang ! Que je ne sois pas la dupe du monde et de sa gloire d'un jour ! Que je ne succombe point aux ruses du démon !

Donnez-moi la force pour résister, la patience pour supporter, la constance pour persévérer.

Donnez-moi, au lieu de toutes les consolations du monde, l'onction si douce de votre esprit ; et à la place de l'amour charnel, répandez en moi l'amour divin !

*
* *

Le manger, le boire, le vêtement et toutes les autres choses qui servent au soutien du corps sont à charge à l'âme fervente.

Faites que j'use avec modération de ces remèdes de notre faiblesse, et que je ne m'y attache point avec trop d'ardeur. Il n'est pas permis de les rejeter tous, parce qu'il faut soutenir la nature ; mais votre sainte loi défend de rechercher le superflu et ce qui flatte trop, parce que dès lors la chair se rendrait hardie et insolente contre l'esprit. Que votre main, Seigneur, me guide entre ces extrémités et m'enseigne à ne tomber dans aucun excès !

CHAPITRE XXVII

Jésus-Christ explique que ce qui éloigne le plus l'homme du souverain bien c'est l'amour de soi-même ; et le fidèle implore la grâce de se donner à Dieu sans réserve.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, pour posséder tout, il faut que tu te donnes

tout entier, sans rien te réserver. Sache que l'amour de toi-même t'est nuisible plus qu'aucune chose au monde.

Chaque chose t'attache plus ou moins selon le train de tes inclinations et de tes affections. Si ton amour est pur, simple, bien réglé, tu ne seras esclave de rien.

Garde-toi de convoiter ce qu'il ne t'est pas permis d'avoir. Garde-toi d'avoir ce qui peut t'être un obstacle et te priver de la liberté intérieure.

*
* *

Il est bien étrange que tu ne t'abandonnes pas à moi du fond du cœur, avec tout ce que tu peux souhaiter ou posséder. A quoi bon te consumer d'inutiles chagrins ? Pourquoi te travailler de soins superflus ? Tiens-toi attaché à ma volonté, et tu ne souffriras aucun dommage. Si tu cherches ceci ou cela, si tu veux être ici ou là, consultant ta commodité et comptant mieux te satisfaire, tu ne seras jamais en repos ni libre d'inquiétudes. En toute chose tu trouveras quelque défaut ; en tout lieu il y aura quelqu'un qui te contrariera.

Ainsi ce qui sert ce n'est pas d'acquérir et d'accumuler les choses du dehors, c'est de les mépriser et de les déraciner de son cœur. Ce retranchement ne comprend pas seulement l'amour des biens et des richesses, mais aussi l'ambitieuse recherche des honneurs et le désir des vaines louanges, toutes choses qui passent avec le monde.

*
* *

Quel que soit le lieu ou tu te réfugies, il est un faible rempart si tu ne possèdes l'esprit de ferveur. La paix cher-

chée au dehors dure peu, quand elle n'a pas un fondement stable dans la bonne disposition d'un cœur affermi en moi. Tu pourras changer de place, mais non changer ton âme et t'améliorer. Entraîné par la première occasion qui s'offrira, tu trouveras ce que tu as fui, et pis encore.

*
* *

Prière du fidèle pour obtenir la pureté du cœur et la céleste sagesse.

LE FIDÈLE

Affermissez-moi, mon Dieu, par la grâce de votre Saint-Esprit. Fortifiez-moi intérieurement de votre vertu, si bien qu'elle vide mon cœur de tout chagrin et de tout soin inutile ; qu'elle ne le laisse pas s'emporter au désir d'aucune chose vile ou précieuse ; que je regarde toutes choses comme passagères et me voie moi-même passant avec elles ; car il n'y a rien de stable sous le soleil ; tout y est vanité et affliction d'esprit. Oh combien est sage qui en juge de la sorte !

Octroyez-moi, Seigneur, la sagesse céleste afin que j'apprenne à vous chercher et à vous trouver de préférence à tout ; à vous goûter et à vous aimer par-dessus tout ; à ne compter le reste des choses que pour ce qu'il est dans l'ordre de votre sagesse.

Faites que je m'écarte avec prudence de ceux qui me flattent et que j'écoute avec patience ceux qui me contredisent. C'est grande sagesse de ne point se laisser agiter à tout vent de paroles, et de ne point prêter

l'oreille aux dangereuses flatteries de la sirène¹. Par là on avance sûrement dans la route où on est entré.

CHAPITRE XXVIII

Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne pas se laisser troubler par les langues médisantes.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, quand quelques-uns pensent mal de toi et en disent des choses pénibles à entendre, ne le trouve pas mauvais. Tu dois avoir de toi-même des pensées encore plus désavantageuses et croire que personne n'est plus faible que toi.

Si tu vis de la vie intérieure, tu feras mince cas de paroles que le vent emporte. Ce n'est pas médiocre prudence que de se taire dans les rencontres fâcheuses et de se tourner intérieurement vers moi, sans se troubler des jugements humains.

Ne place pas ta paix dans la bouche des hommes ! Qu'ils jugent de toi bien ou mal, tu n'en demeures pas moins ce que tu es. Où est la vraie paix ? Où est la solide gloire ? N'est-ce pas en moi ?

Il jouira d'une paix profonde celui qui n'a ni désir de plaire aux hommes ni peur de leur déplaire. D'un amour dérégulé et d'une vaine crainte naissent l'inquiétude du cœur et la dissipation des sens.

1. Nec aures male blandienti præbere Sirenæ. — Très curieuse cette réminiscence mythologique qu'ont supprimée beaucoup de traducteurs.

CHAPITRE XXIX

Le fidèle, sous le coup de la tribulation, invoque Dieu et le bénit.

LE FIDÈLE

Que votre nom soit béni dans tous les siècles, Seigneur, qui avez voulu que cette épreuve, cette tribulation s'appesantit sur moi ; je ne puis l'éviter, et force m'est de recourir à vous pour que votre aide la tourne à mon bien.

Seigneur, voyez comme je suis dans la peine. J'ai grand mal au cœur, si fort me presse la souffrance qui me vient.

*
* *

Et maintenant, père bien-aimé, que dirai-je ? Me voici pris dans les angoisses. Sauvez-moi de cette heure¹ ! Si elle a sonné pour moi, c'est afin que votre gloire éclate, lorsque, plongé un temps dans l'humiliation, j'en aurai été délivré par vous. Daignez, Seigneur, me tirer de cet abîme ! Pauvre créature, que puis-je faire ? Où irai-je sans vous ? Seigneur, donnez-moi la patience encore cette fois ! Assistez-moi, mon Dieu, et je serai sans crainte, quelque coup qui m'accable.

*
* *

Que dirai-je encore au milieu de mes peines ? Seigneur, que votre volonté soit faite ! J'ai bien mérité d'être ainsi affligé et accablé. Il faut donc que je le

¹ Salvifica me ex horâ hâc.

supporte. Faites que je demeure patient jusqu'à ce que l'orage passe et que le calme revienne !

Mais votre main toute-puissante peut aussi éloigner de moi cette épreuve ou en atténuer la violence, afin que je n'y succombe pas entièrement. C'est ainsi que vous en avez usé souvent avec moi, ô mon Dieu, ô ma Miséricorde ! Autant ce changement m'est difficile, autant il vous est aisé. Ce sera l'œuvre de la droite du Très-Haut.

CHAPITRE XXX

Jésus-Christ enseigne au fidèle comment il faut demander le secours divin et avoir confiance dans le retour de la grâce.

JÉSUS-CHRIST

Mon enfant, je suis le Seigneur qui fortifie au jour de la tribulation. Viens à moi, toutes les fois que tu seras dans la peine.

Ce qui empêche le plus la consolation céleste, c'est que tu diffères trop de recourir à la prière. Avant de m'adresser tes instances, tu vas cherchant au dehors du soulagement et des consolations. Mais tout cela te sert de peu. Il te faut enfin reconnaître qu'il n'y a que moi qui délivre, si toutefois on espère en moi ; et que, hors de moi, il n'y a ni secours solide, ni conseil efficace, ni remède durable.

Maintenant, reprends cœur après l'orage ; ranime-toi à la lumière de mes miséricordes. Ton Seigneur te rassure. Il est près de toi pour te rendre tout ce que tu as perdu et combler la mesure en te donnant beaucoup plus encore.

*
* *

Y a-t-il rien qui me soit difficile ? Ressemblerais-je à celui qui dit et ne fait pas ? Où est ta foi ? Tiens avec fermeté et persévérance. Sois patient ; sois courageux. La consolation te viendra en son temps. Attends-moi, attends ; je viendrai et je te guérirai.

Il n'y a que tentation dans ce qui t'agite ; il n'y a que vaine frayeur dans ce qui t'épouvante. Que te revient-il de tes inquiétudes sur un avenir incertain, sinon tristesse sur tristesse ? A chaque jour suffit son mal. Rien de plus vain et de plus inutile que de s'attrister ou de se réjouir par avance de ce qui n'arrivera peut-être jamais.

*
* *

Mais c'est le faible de l'homme d'être le jouet de ses imaginations ; et c'est la marque d'une âme encore débile de se laisser si aisément mettre en déroute par les suggestions de l'ennemi. Il n'importe à l'esprit malin que ce soit par des réalités ou par des chimères qu'il vous séduit et vous trompe. Il ne lui importe que ce soit par l'amour des biens présents ou par la crainte des maux à venir qu'il ménage vos chutes.

Que ton cœur n'ait ni trouble ni crainte ! Crois en moi ; aie confiance en ma miséricorde ! Souvent, quand tu te juges le plus loin de moi, c'est alors que je suis le plus près de toi. Souvent, quand tu penses tout perdu, c'est alors que tu es en train d'acquérir le plus de mérite.

*
* *

Non, tout n'est pas perdu parce que le succès ne répond pas à ton attente. Tu ne dois pas juger de ta situation par tes inquiétudes présentes, ni t'ensevelir dans l'affliction, de quelque part qu'elle vienne, comme s'il ne te restait aucune espérance d'en sortir.

Ne te crois pas tout à fait abandonné, parce que, pour un temps, je t'ai envoyé quelque peine ou t'ai retiré la consolation souhaitée. Il faut passer par là pour venir au royaume des cieux.

Oui, c'est chose plus utile pour toi et pour mes autres serviteurs d'être ainsi éprouvés par des traverses que d'avoir tout à souhait. Je connais le secret des cœurs, et je sais qu'il est avantageux à ton salut que tu languisses quelquefois dans une sorte de sécheresse, crainte qu'une ferveur continue ne t'induisse à te complaire en toi-même et à imaginer présomp tueusement que tu es ce que tu n'es pas en effet.

*
* *

Ce que j'ai donné je puis l'ôter et le rendre à mon gré. Quand je donne, c'est de mon avoir que je donne ; quand je reprends, je ne te retire rien qui soit à toi. Toute grâce excellente, tout don parfait m'appartiennent.

Si je permets qu'il t'arrive quelque peine ou quelque contradiction, que ta bouche n'en murmure pas ; que ton cœur n'en soit pas abattu ! Ne puis-je pas en un moment te soulager de ce fardeau et changer ta tristesse en joie ?

*
* *

Et cependant, quand j'en agis ainsi avec toi, je demeure juste et digne de toute louange. Si tu vois clair et juges sagement, tu ne dois pas t'attrister et t'abattre si fort dans l'adversité, mais plutôt t'en réjouir et m'en rendre grâces. Tu dois même faire ton unique joie de tes afflictions et de ce que je ne t'en épargne pas les coups.

« Comme mon père m'a aimé, moi aussi je vous aime », ai-je dit à mes disciples bien-aimés. Or je les ai envoyés dans le monde non pour goûter les joies temporelles, mais pour livrer de rudes combats ; non pour être honorés, mais pour être méprisés ; non pour se délecter dans les loisirs, mais pour s'user dans les travaux ; non pour goûter la quiétude, mais pour porter beaucoup de fruits à force de patience.

Souviens-toi, mon fils, de ces paroles.

CHAPITRE XXXI

Le fidèle confesse qu'il faut s'élever au créateur par-dessus les créatures et n'avoir égard qu'à la pureté du cœur.

LE FIDÈLE

Seigneur, j'ai bien besoin encore d'une plus grande grâce, puisque j'ai le devoir de parvenir à un état où il ne soit donné à aucune créature de pouvoir m'être une entrave.

Retenu par d'humaines attaches, comment pourrais-je librement prendre mon essor vers vous ? Il aspirait à ce libre essor celui qui disait : « Qui me donnera les

ailles de la colombe, et je volerai et je trouverai le repos ».

Quoi de plus paisible que l'œil simple qui n'a que vous en vue ? Quoi de plus libre que le cœur qui ne désire rien sur la terre ? Il faut donc s'élever au-dessus de tout ce qui est créé et se quitter entièrement soi-même, afin que notre âme, ravie hors d'elle, voie en vous celui qui a tout fait, le créateur qui n'est en rien semblable aux créatures.

*
*
*

Qui n'est pas dégagé de toutes choses créées ne saurait librement s'appliquer aux choses divines. S'il se trouve si peu de contemplatifs, c'est que peu savent se détacher des créatures et de ce qui doit périr. Il faut pour cela une grande grâce qui soulève l'âme et la transporte au-dessus d'elle-même.

Du moment où l'homme n'est pas ainsi élevé en esprit, détaché de toute créature et uni tout à Dieu, quelles que soient ses lumières, quelles que soient ses qualités, sa valeur reste minime. C'est se condamner à demeurer petit, c'est se réduire à ramper, que de tenir quelque chose pour grand, hors de l'unique, de l'immense, de l'éternel bien. Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien et ne doit être compté pour rien.

Quelle énorme différence entre la sagesse du chrétien éclairé par la piété et la science du docteur instruit par l'étude ! Ce savoir qui vient d'en haut et que Dieu lui-même répand dans l'âme est tout à fait supérieur à celui que l'homme acquiert laborieusement par l'application de son intelligence.

*
* *

Il s'en trouve plusieurs qui voudraient s'élever à la vie contemplative, mais qui ne se mettent pas en peine de faire ce qu'il faut pour y parvenir. Le grand obstacle c'est qu'on s'arrête au sensible, à des pratiques extérieures, et qu'on n'a guère souci d'arriver à la parfaite mortification de soi-même.

Je ne sais vraiment quel esprit nous conduit, et ce que nous prétendons, nous les soi-disants spirituels, de nous donner tant de soin et d'inquiétude pour des choses viles et passagères, et de penser si peu à tenir nos sens dans un entier recueillement pour régler notre état intérieur.

*
* *

Chose lamentable ! A peine rentrés un peu en nous-même, nous nous répandons au dehors, sans jamais peser nos actions à la balance d'un sévère examen. Nous n'avons garde d'envisager combien bas descendent nos affections et de déplorer que tout en nous soit impur.

Toute chair ayant corrompu sa voie, il s'en suivit le grand déluge. C'est ainsi que, lorsque nos affections intérieures sont corrompues, elles corrompent nécessairement nos actions ; et voilà manifestée l'infirmité de notre âme.

C'est d'un cœur pur que procèdent les fruits d'une bonne vie.

*
* *

On demande d'un homme : Qu'a-t-il fait ? Mais s'il l'a fait par vertu, c'est à quoi l'on ne regarde guère. On s'informe si un homme a du cœur, s'il a du bien, s'il a belle mine, s'il est habile dans un art, s'il sait écrire, s'il sait chanter, s'il est bon ouvrier. Mais est-il humble, patient, doux, débonnaire, pieux, intérieur ? En général on se tait là-dessus.

La nature considère l'homme par les dehors ; la grâce s'attache au dedans. Celle-là est souvent déçue ; pour ne l'être pas, celle-ci espère en Dieu.

CHAPITRE XXXII

*Jésus-Christ enseigne au fidèle à quitter tout
pour trouver tout.*

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, tu ne peux posséder une liberté parfaite que si tu renonces de tous points à toi-même. Ils ont les fers aux pieds, tous ces gens qu'enchaînent l'esprit de propriété, l'amour de soi, la cupidité, la curiosité, l'inquiétude perpétuelle. Ce sont girouettes qui ne font qu'aller et venir¹. Toujours en quête de ce qui flatte leurs sens et non de ce qui me plaît, ils se perdent dans

1. L'expression latine *gyrovagi* est particulièrement expressive. M^{gr} Puyol a remarqué avec raison qu'elle appartient au vocabulaire bénédictin. La règle de saint Benoît flétrit ces moines *gyrovagues* qui passent leur temps à chercher ici et là l'hospitalité, toujours serveurs de leurs appétits et particulièrement esclaves de leur bouche. « Vagabondant partout où les entraîne le désir du moment, préoccupés d'eux-mêmes et non de Dieu, ils disent saint ce qu'ils veulent ; et proclament défendu ce qu'ils ne veulent pas. »

Le grand précepte de saint Benoît est qu'il faut avoir le complet esprit d'obéissance et être désappropriés de tout. « Puisque l'Abbé se préoccupe de pourvoir chaque frère de nourriture et de vêtements,

les illusions de leurs projets sans suite ; car tout ce qui ne vient pas de Dieu périra.

Retiens cette parole brève mais profonde : laisse tout et tu trouveras tout ; renonce à la convoitise et tu auras le repos. C'est là un précepte qu'il te faut repasser dans ton esprit et dont la mise en pratique te fera tout comprendre.

LE FIDÈLE

Seigneur, ce n'est pas là un jeu d'enfant ni l'œuvre d'un jour. Ce peu de mots renferme toute la perfection de la vie religieuse.

*
* * *

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, tu ne dois point te rebuter et perdre d'abord courage quand je te montre la voie des parfaits. Anime-toi plutôt d'un beau zèle pour arriver à cet état sublime ; aspire-y du moins de tous tes désirs.

Que n'es-tu ainsi disposé ! Que n'en es-tu venu à ne plus t'aimer toi-même et à n'avoir plus d'autre volonté que la mienne et celle de l'homme que je t'ai donné pour conducteur et pour père ! Alors je me complairais

« pourquoi serait-il besoin de posséder quelque chose en propre, soit
« de l'or, soit de la monnaie, soit tel ou tel objet nécessaire ? N'est-ce
« pas Dieu qui pourvoit à tout par l'intermédiaire de l'Abbé ? Si donc
« un moine s'approprie quelque chose, que l'Abbé du monastère le
« frappe d'une grave et durable excommunication, afin que, par
« l'exemple de cette rigueur, tous soient détournés de l'imiter ! Que les
« Supérieurs veillent à ce que personne n'use fréquemment du même
« objet ; et si on s'aperçoit qu'un frère se complait à disposer d'un
« objet et y trouve de la satisfaction, qu'on le lui enlève, qu'on le
« donne à un autre, et réciproquement, afin qu'en cette occasion la
« volonté propre ne soit pas excitée ! »

en toi ; et toute ta vie se passerait dans la paix et dans la joie.

*
* *

Il te reste encore bien des choses à quitter. Si tu ne m'en fais le complet sacrifice, tu n'obtiendras point ce que tu demandes. Écoute mes conseils et enrichis-toi en achetant de moi un or pur éprouvé par le feu, c'est-à-dire la sagesse céleste qui foule aux pieds les choses d'ici bas. Préfère-la à cette sagesse terrestre qui fait qu'on met sa complaisance dans les hommes et dans soi-même.

A ne regarder que les opinions humaines, je t'invite à sacrifier ce qui est le plus précieux et le plus relevé pour te procurer en échange ce qu'il y a de plus vil. Elle semble en effet petite, de mince prix, et presque digne d'oubli, cette sagesse du ciel qui est la vraie sagesse, mais qui va sans haut sentiment de soi-même et ne cherche point à être magnifiée sur la terre. Plusieurs la louent de bouche, qui par leur vie la renient et se démentent. Elle n'en est pas moins la perle précieuse, cachée au grand nombre¹.

1. A cette page doivent se rapporter les vers suivants de Lamartine, que le poète a fait précéder de cette mention : *Écrit sur une page de l'Imitation de Jésus-Christ.*

Quand Celui qui voulut tout souffrir pour ses frères
 Dans sa coupe sanglante eut vidé nos misères,
 Il laissa dans le vase une âpre volupté ;
 Et cette mort du cœur qui jouit d'elle-même,
 Cet avant-goût du ciel dans la douleur suprême,
 O mon Dieu, c'est ta volonté !

J'ai trouvé comme lui, dans l'entier sacrifice,
 Cette perle cachée au fond de mon calice,
 Cette voix qui bénit à tout prix, en tout lieu.
 Quand l'homme n'a plus rien en soi qui s'appartienne,
 Quand de ta volonté ta grâce a fait la sienne,
 Le corps est homme et l'âme est Dieu !

CHAPITRE XXXIII

Jésus-Christ enseigne au fidèle que l'instabilité est le propre du cœur de l'homme et qu'il faut avoir Dieu pour unique fin.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, ne fais pas fond sur tes bons sentiments. Ta disposition de maintenant se convertira bientôt en une autre. Que tu le veuilles ou non, tant que tu vivras tu seras sujet au changement, tour à tour joyeux et triste, paisible et troublé, fervent et tiède, actif et paresseux, grave et léger.

L'homme sage et vraiment instruit dans la vie spirituelle se tient élevé au-dessus de ces vicissitudes. Il ne considère point ce qu'il ressent en lui-même, ni de quel côté l'incline le vent de l'inconstance; mais il tourne toutes les vues de son esprit vers la fin souverainement désirable à laquelle il doit tendre. C'est ainsi qu'il pourra demeurer inébranlable et toujours le même, fixant en moi seul ses regards en toute simplicité d'intention, parmi tous les va-et-vient de la vie.

*
* *

Plus l'œil de l'âme est pur et son intention droite, plus on marche avec constance au milieu du choc des tempêtes. Mais cet œil s'obscurcit en beaucoup d'occasions. On est prompt à se retourner vers ce qui s'offre d'agréable; et il est rare de trouver une personne dont les actes ne soient aucunement entachés d'une secrète recherche de soi-même. C'est ainsi que les Juifs vinrent

autrefois en Béthanie chez Marthe et Marie, non pour Jésus seulement, mais aussi pour voir Lazare.

L'œil de l'intention doit donc être purifié, afin qu'elle devienne simple et droite, et soit constamment dirigée vers moi, sans s'arrêter aux divers objets qui s'offrent au passage.

CHAPITRE XXXIV

Le fidèle proclame combien il est doux de goûter Dieu en toutes choses et de l'aimer par-dessus toutes choses.

LE FIDÈLE

Voici mon Dieu et mon tout ! Que puis-je vouloir davantage ? Quelle plus grande félicité puis-je désirer ? O délicieuses, ô ravissantes paroles, mais pour celui qui aime le Verbe divin et non pas le monde ni ce qui est du monde. Mon Dieu et mon tout ! A qui comprend c'est assez dire ; mais le redire sans cesse est doux à celui qui aime.

Seigneur, vous présent, tout est joie ; vous absent, tout est ennui. Vous donnez au cœur la tranquillité et le mettez en fête, dans une abondance d'allégresse et de paix. Vous faites qu'on juge bien de tout, et qu'on vous bénit en tout. Sans vous rien ne peut plaire longtemps. Pour trouver toujours à quelque chose de l'agrément et du goût, il faut que votre grâce s'y mêle, et que le sel de votre sagesse l'assaisonne.

*
* *

Qu'y aura-t-il d'amer pour qui vous goûte ? Que peut-il y avoir de doux pour qui ne vous goûte pas ?

Les sages du monde, et ceux qui ne trouvent de saveur qu'aux voluptés de la chair s'aveuglent dans leur sagesse¹ ; car dans le monde il n'y a qu'un grand vide et au fond des voluptés il y a la mort.

Ceux au contraire qui vous suivent par le chemin du mépris du monde et de la mortification de la chair se montrent vraiment sages ; car ils sont passés de la vanité à la vérité, de la chair à l'esprit. Ceux-là savent goûter Dieu ; et tout ce qu'ils trouvent de bon dans la créature, ils le rapportent à la gloire du créateur. Tout en goûtant Dieu dans ses ouvrages, encore voient-ils qu'il y a une différence, différence infinie, entre la créature et le créateur, le temps et l'éternité, la lumière qui est éclairée par une autre et la lumière incréée.

*
* *

O lumière éternelle, si au-dessus de toutes les lumières créées ! Dardez d'en haut un de vos rayons, et qu'il pénètre au plus profond de mon cœur !

Purifiez, dilatez, illuminez, vivifiez mon âme avec toutes ses puissances, afin qu'elle s'unisse à vous dans des transports de joie !

Oh ! quand viendra cette heure désirée et bénie où vous me rassasierez de votre présence, où vous me serez

1. Des manuscrits dont la leçon a été souvent suivie (notamment par Le Maître de Sacy, par Cusson, par Gence et par M^{sr} Puyol, portent : *Sapientia tua*. Le texte de l'*Interne*lle consolation répond à la leçon : *Sapientia sua*. Voici ce texte : « Mais les sages de ce monde, et ceuls à qui la chair, c'est-à-dire les plaisances charnelles sentent et odorifèrent bon et semblent bonnes, *faillent en leur sapience* et saveur ; car en ce y a très grande vanité et en ce est trouvée la mort, voire de l'âme. »

Règle générale : J'ai adopté les leçons latines les plus accréditées ; et, en cas de doute, je m'en suis rapporté à l'*Interne*lle consolation.

tout en toutes choses ! Jusque-là je n'aurai pas de joie parfaite.

*
*
*

Hélas ! le vieil homme vit encore en moi ; il n'est pas tout crucifié ; il n'est pas mort entièrement ; il forme encore des désirs violents contre l'esprit ; il excite des guerres intestines ; il ne souffre pas que l'âme règne en paix.

Mais vous qui dominez sur la puissance de la mer et qui apaisez l'impétuosité de ses flots, levez-vous ; secourez-moi ! Dissipez ces multitudes qui veulent la guerre ; et brisez-les par la vertu de votre bras ! Je vous en conjure, faites éclater vos merveilles et signalez la gloire de votre droite ! Je n'ai d'espérance et de refuge qu'en vous, Seigneur mon Dieu.

CHAPITRE XXXV

Jésus-Christ donne courage au fidèle et lui enseigne que, durant cette vie, on est toujours en butte aux épreuves.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, tu n'es jamais en assurance dans cette vie. Tant que tu vivras ici-bas, les armes spirituelles te seront toujours nécessaires.

Tu es environné d'ennemis qui t'attaquent de droite et de gauche. Dès lors, si tu ne te couvres de tous côtés du bouclier de la patience, tu ne seras pas longtemps sans être blessé ; si, de plus, ton cœur ne se fixe pas en moi,

avec une résolution sincère de tout souffrir pour l'amour de moi, tu seras dans l'impuissance de soutenir l'ardeur du combat et de parvenir à la couronne des bienheureux. Franchis donc tous les obstacles avec un mâle courage ; arme fortement ton bras contre toute résistance. La manne est donnée aux victorieux ; et la pire misère reste le lot des lâches.

*
* *

Si tu cherches le repos dans cette vie, comment parviendras-tu au repos éternel ? Ne t'apprête pas ici à beaucoup te reposer, mais à beaucoup supporter. Cherche la véritable paix non sur la terre, mais dans le ciel, non parmi les créatures, mais en Dieu seul.

Pour l'amour de Dieu, tu dois tout souffrir de bon cœur : travaux, douleurs, tentations, persécutions, ennuis, besoins, infirmités, injures, contradictions, reproches, humiliations, affronts, corrections et mépris. Voilà ce qui aguerrit à la vertu, ce qui fait faire ses preuves au champion du Christ, ce qui lui tresse une couronne dans le ciel. Je donnerai pour le labeur d'un jour une récompense éternelle, pour une confusion passagère une gloire infinie.

*
* *

Penses-tu avoir toujours à souhait les consolations spirituelles ? Mes saints ne les ont pas toujours eues ; au contraire ils ont subi beaucoup de peines, des tentations diverses, de grandes désolations. Mais ils se sont soutenus par la patience dans toutes ces épreuves et ont mis leur confiance en Dieu plus qu'en eux-mêmes. Ils

savaient que les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire de l'éternité qui en est le prix.

Veux-tu donc avoir tout d'un coup ce que tant d'autres n'ont obtenu qu'à la longue, au prix d'abondantes larmes et de grands travaux ?

Attends ton Seigneur ; comporte-toi avec courage ; fortifie ton cœur ; ne perds pas confiance ; ne lâche pas prise ; mais expose-toi constamment, corps et âme, pour la gloire de Dieu. Je te récompenserai au centuple ; et je serai avec toi dans toutes tes tribulations.

CHAPITRE XXXVI

Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne craindre que Dieu, et non les vains jugements des hommes.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, jette fermement ton cœur¹ dans les bras de Dieu et ne crains pas les jugements des hommes, du moment où ta conscience te rend témoignage de ta piété et de ton innocence. A souffrir en de telles conditions il n'y a qu'avantage et bonheur, et rien de pénible pour l'humble de cœur qui s'appuie sur Dieu plus que sur soi-même.

On parle tant, qu'il faut ajouter peu de foi à ce qui se dit. Comment d'ailleurs contenter tout le monde ? Bien que Paul tachât de plaire à tous selon Dieu, et qu'il se donnât tout à tous, il a témoigné néanmoins qu'il se mettait peu en peine d'être condamné par les

1. *Jacta cor tuum firmiter...*

jugements des hommes. Vainement avait-il fait tout ce qui était en lui pour l'édification et le salut des autres, il ne pût cependant empêcher qu'à l'occasion on le condamnât ou le méprisât. Mais il s'en remit totalement à Dieu qui connaît tout ; et il n'opposa que l'humilité et la patience aux bouches qui parlaient contre lui le langage de l'iniquité, débitaient des soupçons vains et mensongers, l'incriminaient au gré du caprice ou de la passion. Que si parfois il lui arriva de se justifier, ce fut uniquement par crainte que son silence ne devint aux faibles une occasion de scandale.

*
* *

Qu'es-tu donc, pour avoir peur d'un homme mortel ? Il est aujourd'hui ; et demain il ne sera plus. Crains Dieu et tu ne craindras rien des hommes. Quel mal peut te faire un homme par ses paroles et ses injures ? Il se nuit plutôt qu'à toi. Quel qu'il soit, il n'échappera pas au jugement de Dieu.

Aie Dieu devant les yeux ; et ne te jette pas dans les plaintes et les disputes. Semble-t-il que tu succombes pour un temps et que tu demeures couvert de confusion sans l'avoir mérité ? Ne t'en fâche point ; ne ternis point par une malheureuse impatience l'éclat de ta couronne. Tourne plutôt tes regards vers moi qui règne dans le ciel. Je suis bien assez puissant pour t'arracher à l'opprobre et à l'outrage. Va, je rendrai à chacun selon ses œuvres.

CHAPITRE XXXVII

Jésus-Christ enseigne au fidèle à quitter tout et à se quitter soi-même pour obtenir la liberté du cœur.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, quitte-toi, et tu me trouveras. N'aie rien en propre, pas même ta volonté, et tu ne cesseras d'y beaucoup gagner ; car, dès que tu te seras vraiment donné sans te reprendre, la grâce coulera sur toi plus abondamment.

LE FIDÈLE

Seigneur, combien de fois et en quoi dois-je me renoncer ?

JÉSUS-CHRIST

Toujours et à toute heure, dans les petites choses comme dans les grandes. Je n'excepte rien ; je veux en tout te trouver dégagé de tout.

Le moyen en effet que tu sois à moi et que je sois à toi, si tu n'es dépouillé de toute volonté propre au dedans et au dehors ? Plus tu te libéreras promptement, plus tu t'en trouveras bien. Plus ton renoncement sera sincère et parfait, plus tu me plairas et plus tu y gagneras.

*
* *

Il y en a qui se donnent à moi, mais avec maintes réserves. Faute d'avoir en Dieu une entière confiance, ils entendent bien ne pas perdre tout à fait de vue ce qui les touche.

D'autres s'offrent d'abord totalement à moi ; mais ensuite, poussés par la tentation, ils se reprennent. Cela fait qu'ils n'avancent pas du tout dans la vertu.

Ni ceux-ci ni ceux-là ne parviendront jamais à la vraie liberté d'un cœur pur ; jamais ils ne goûteront les douceurs de ma familiarité, à moins qu'ils n'en viennent à l'entier abandon et au continuel sacrifice d'eux-mêmes. Le bonheur d'être uni à moi et de jouir de moi ne subsiste et ne saurait subsister qu'à ce prix.

*
* *

Je te l'ai dit très souvent et je te le répète encore : Quitte-toi, renonce-toi, et tu jouiras intérieurement d'une grande paix.

Donne tout pour le tout ; ne reprends rien ; ne cherche plus rien ; demeure purement et fermement attaché à moi, et tu me posséderas. Alors tu auras la liberté du cœur, et tu ne seras plus emprisonné dans les ténèbres.

Que tes efforts, que tes prières, que tes désirs n'aient que ce but : être dépouillé de tout intérêt propre ; suivre nu Jésus-Christ nu ; mourir à toi et vivre éternellement en moi. Alors s'évanouiront les vaines imaginations, les troubles mal fondés, les soins superflus. Alors les craintes excessives s'éloigneront et l'amour déréglé mourra.

CHAPITRE XXXVIII

Jésus-Christ enseigne au fidèle à n'être point dupe des apparences extérieures, à conserver l'empire sur lui-même et à implorer Dieu dans les périls.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, en tout lieu, en toute action ou occupation extérieure, sois libre intérieurement et maître de toi-même. Là doivent tendre tes efforts, de sorte que tout te soit assujetti et que tu ne le sois à rien. Il t'appartient d'avoir un plein empire sur tes actes et d'en être le directeur et le maître, non le subordonné et l'esclave. Il faut qu'affranchi et devenu un vrai citoyen d'Israël, tu entres dans le partage et la liberté des enfants de Dieu, qui, s'élevant au-dessus des choses présentes, envisagent les éternelles ; qui, voyant de l'œil gauche ce qui passe, ont l'œil droit arrêté sur ce qui au ciel demeure¹ ; qui enfin, non asservis par l'attrait des biens temporels, se servent d'eux pour l'usage légitime qu'a réglé la sagesse du souverain ouvrier qui n'a rien laissé de désordonné dans sa création.

*
* *

¹ *Transitoria sinistro intuentur oculo et dextro cœlestia.* — C'est là peut-être le seul trait de mauvais goût qu'on trouvera dans l'*Imitation*, dont l'auteur est d'ailleurs étranger à toutes les vanités de l'écrivain.

Dans le symbolisme chrétien, comme l'explique saint Thomas, le côté gauche figurait la terre, le côté droit figurait le ciel. Les mystiques localisaient la sensualité dans l'œil gauche employé à regarder la terre et les choses passagères, et la spiritualité dans l'œil droit employé à considérer le ciel et les choses éternelles. Cette distinction se trouve nettement formulée, dès le XIII^e siècle, par l'archidiacre Pierre de Blois, dans un de ses sermons.

En tout événement ne t'arrête point aux apparences extérieures ; n'en crois pas les yeux de la chair sur ce que tu vois ou entends ; mais entre d'abord dans le tabernacle, comme Moïse, pour consulter le Seigneur à propos de chaque affaire qui se présente. Alors, il t'arrivera maintes fois de recevoir la divine réponse : et tu reviendras de là instruit de bien des choses présentes ou futures.

C'est dans le tabernacle que Moïse allait toujours chercher la solution des doutes et des difficultés ; et la prière fut sa constante ressource contre la malice et les embûches des hommes. Selon cet exemple, réfugie-toi en toute fâcheuse rencontre dans le sanctuaire de ton cœur, pour y implorer instamment le secours de Dieu. L'Écriture nous apprend que Josué et les enfants d'Israël furent trompés par les Gabaonites parce qu'ils ne consultèrent pas au préalable l'Éternel, et qu'ainsi, trop crédules à de belles paroles, ils se laissèrent prendre au piège d'une compassion mal entendue.

CHAPITRE XXXIX

Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne point s'empresser mal à propos et à remettre ses intérêts à Dieu.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, remets toujours tes intérêts entre mes mains. J'y mettrai bon ordre au temps convenable. Attends ma volonté ; et tu y trouveras ton avantage.

LE FIDÈLE

Seigneur, je vous remets sans regret le soin de tout ce qui me regarde. J'avance si peu avec mes propres

lumières ! Que ne puis-je me préoccuper moins des choses à venir et ne plus hésiter à m'offrir sans réserve aux volontés de votre providence !

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, souvent l'homme se passionne pour une chose et la recherche avec ardeur ; puis, aussitôt qu'il en a acquis la possession, il s'en dégoûte et la juge d'une façon contraire, parce que ses affections le poussent d'un objet à l'autre et toujours inconstantes ne se fixent jamais.

Ce n'est donc pas une petite affaire que de se renoncer, même dans les plus petites occasions. Le vrai progrès consiste dans l'abnégation de soi. On acquiert ainsi grande liberté et sécurité. Encore arrive-t-il que le mauvais esprit, ennemi de tout bien, ne cesse de tenter l'homme. Il lui dresse jour et nuit de dangereuses embûches, afin de le surprendre lorsqu'il y pense le moins et de le faire tomber dans ses filets. Qu'il te souvienne donc de ma parole : « Veillez et priez afin de n'entrer point en tentation. »

CHAPITRE XL

Le fidèle reconnaît qu'il n'a rien de bon de soi-même, et qu'il ne peut se glorifier qu'en Dieu.

LE FIDÈLE

Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour

que vous le visitiez ? Par où l'homme a-t-il mérité votre grâce ?

Seigneur, de quoi puis-je me plaindre si vous me délaissez ? Que puis-je vous représenter avec justice, si vous ne faites pas ce que je demande ?

Oui, je puis bien le penser et le dire avec vérité, je ne suis rien, je ne puis rien, je n'ai rien de bon par moi-même, je défaille en tout et je tends sans cesse au néant. Si vous ne m'assistez et ne me fortifiez intérieurement, je me trouve aussitôt tout tiède et tout lâche.

*
* *

Vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et vous demeurez, durant l'éternité des siècles, toujours bon, toujours juste, toujours saint. Dans tous vos ouvrages vous faites éclater votre bonté, votre justice, votre sainteté ; et vous disposez tout avec sagesse.

Mais moi, toujours plus enclin à déchoir qu'à progresser, je ne persiste jamais longtemps dans un même état, et je change bien sept fois par jour.

Cependant je me trouve moins faible, dès qu'il vous plaît de me tendre une main secourable. Vous pouvez seul, et sans le ministère d'aucun homme, m'assister, me fortifier, de telle sorte que je ne prenne plus tant de différents visages, mais que mon cœur se tourne uniquement vers vous et ne se repose qu'en vous.

Ah ! si je savais rejeter décidément toute consolation humaine, soit par le désir de m'élever à une piété fervente, soit à cause de ce besoin de vous chercher que sollicite en moi l'impuissance où je suis d'être vraiment consolé par aucune créature ! C'est alors que je pourrais

avec quelque raison tout attendre de votre grâce et espérer cette joie qu'apporte le renouvellement du don de vos consolations.

*
* *

Soyez béni, ô vous de qui procède tout ce qui m'arrive de bien. Pauvre homme inconstant et faible, je ne suis devant vous que vanité et néant.

Quel sujet puis-je donc avoir de me glorifier et de vouloir qu'on m'estime ? Serait-ce mon néant ? O comble de la folie !

La vaine gloire est bien la plus dangereuse des pestes et la plus grande des vanités, puisqu'elle nous éloigne de la véritable gloire et nous dépouille de la grâce céleste. Dès que l'homme se complait en lui-même, il vous déplaît ; et sitôt qu'il aspire aux louanges humaines, il ne possède plus de vertus véritables.

*
* *

La vraie gloire et la sainte joie, c'est de se glorifier en vous et non pas en soi-même, de se réjouir de votre bonté et non de sa propre vertu, de ne prendre plaisir aux créatures qu'à cause de vous.

Que votre nom soit loué, et non le mien ; qu'on exalte vos œuvres, et non les miennes ; que votre divine grandeur soit bénie, et que je n'aie aucune part aux louanges des hommes ! C'est vous ma gloire ; c'est vous la joie de mon cœur. Je me glorifierai et me réjouirai tout le jour en vous, nullement en moi, si ce n'est dans mes infirmités.

Aux Juifs de rechercher cette gloire que les hommes

se donnent les uns aux autres. Moi, je ne rechercherai que celle qui vient de Dieu seul. Gloire humaine, honneurs temporels, grandeur mondaine, qu'est-ce que tout cela, Seigneur, en comparaison de votre gloire éternelle ? Qu'est-ce, sinon vanité et folie ?

O ma Vérité, ô ma Miséricorde, mon Dieu, Trinité bienheureuse, à vous seul louange, honneur, vertu et gloire, dans l'infini des siècles !

CHAPITRE XLI

Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le mépris de tout honneur temporel.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, ne t'attriste point, parce que tu vois les autres dans les grandeurs et dans les honneurs, tandis que tu es abaissé et méprisé.

Élève ton cœur vers moi au ciel et tu supporteras sans peine d'être dédaigné des hommes sur la terre.

*
* *

LE FIDÈLE

Seigneur, nous sommes dans l'aveuglement et vite séduits par la vanité. A bien y regarder, aucune créature ne m'a jamais fait tort ; et je n'ai point sujet de vous adresser des plaintes ; car, vous ayant souvent et grièvement offensé, j'ai donné droit à chacun de s'élever contre moi. A moi n'est dû qu'opprobre et que mépris ;

à vous sont dus louange, honneur et gloire. Je dois entrer dans de telles dispositions que j'accepte volontiers d'être abandonné, méprisé, compté pour rien par les hommes. Sinon, je ne puis ni être affermi dans la paix intérieure, ni recevoir la lumière spirituelle, ni vous être parfaitement uni.

CHAPITRE XLII

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il ne faut pas faire dépendre notre paix des hommes.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, si tu fais dépendre ta paix de quelque personne, parce que vos humeurs se conviennent et que vous vivez aisément ensemble, tu seras dans l'inquiétude et dans le trouble. Mais si tu mets ton refuge dans la vérité toujours vivante et toujours présente, tu ne seras attristé ni par l'absence ni par la mort d'un ami.

Toute amitié doit se fonder sur moi ; c'est pour moi que tu dois aimer quiconque t'a paru bon et t'est cher en cette vie. Sans moi il n'y a point d'affection qui vaille et qui dure. Un attachement dont je ne suis pas le lien n'est ni pur, ni solide.

*
* *

Tu dois être mort à toutes ces prédilections de l'homme pour l'homme jusqu'à souhaiter, autant qu'il est en toi, de pouvoir absolument te passer de la compagnie des hommes.

Plus l'âme s'éloigne de toutes les consolations de la terre, plus elle s'approche de Dieu. On s'élève d'autant plus vers lui qu'on est descendu plus profondément en soi-même et devenu vil à ses propres yeux. L'homme qui s'attribue quelque bien empêche que la grâce divine ne le visite, parce que l'Esprit saint veut trouver toujours un cœur humble.

Si tu savais t'anéantir parfaitement et te dégager de toute attache à la créature, alors j'aurais lieu de me répandre en toi avec l'abondance de mes grâces¹. Quand tu arrêtes tes regards sur les créatures, tu perds de vue le créateur. Apprends à te vaincre en tout pour l'amour du créateur, et tu pourras parvenir à la vision divine. Le moindre objet trop pris en considération et en affection vicie l'âme et l'éloigne du souverain Bien.

CHAPITRE XLIII

Jésus-Christ oppose ses enseignements à la vaine science des hommes.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, ne te laisse pas toucher par les belles paroles ou les subtiles sentences des clercs de ce monde ; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans les discours, mais dans les œuvres.

Sois attentif à ma parole. Elle embrase le cœur, en même temps qu'elle éclaire l'esprit ; elle attendrit l'âme et y répand toute sorte de consolations.

1. Tunc deberem in te cum magna gratia emanare.

Ne lis jamais un seul mot avec l'intention de paraître plus docte ou plus sage. Mais étudie-toi à détruire tes vices. Cela te servira plus que de t'entendre à résoudre les questions les plus difficiles.

*
* * *

Après avoir beaucoup lu et beaucoup appris, il faut toujours en revenir au principe unique. C'est moi qui donne la science à l'homme ; et j'éclaire l'intelligence des tout petits, plus que l'homme ne le pourrait par aucun enseignement. Celui à qui je parle deviendra bientôt sage et progressera beaucoup dans la vie de l'esprit.

Malheur à ceux qui cherchent à apprendre des hommes beaucoup de choses curieuses, et qui se mettent peu en peine du chemin qu'il faut suivre pour me servir ! Viendra le temps où le maître des maîtres, le roi des anges, apparaîtra pour demander compte à chacun de ce qu'il sait et sonder les consciences. Alors, la lampe à la main, le Christ visitera les recoins de Jérusalem ; les mystères des ténèbres seront dévoilés, et toute langue se taira.

*
* * *

C'est moi qui en un moment élève l'âme humble à comprendre plus de secrets de la vérité éternelle que ceux qui ont été instruits des dizaines d'années dans la science des écoles. J'enseigne sans bruit de paroles, sans embarras d'opinions, sans faste d'honneur, sans lutte d'arguments¹. J'apprends à avoir mépris et dédain

1. Ego doceo sine strepitu verborum, sine confusione opinionum, sine pugnatione argumentorum.

pour les biens terrestres et passagers, à chercher et goûter les biens célestes et éternels ; à fuir les honneurs, à souffrir les scandales, à n'espérer qu'en moi, à ne rien désirer hors de moi, à m'aimer ardemment par-dessus tout.

*
* *

Tel, en m'aimant plein le cœur, s'est initié aux choses divines et en a parlé d'une manière merveilleuse. Quitter tout l'a plus avancé que toutes les subtilités d'une longue étude.

Aux uns je ne dis que des choses générales ; aux autres j'en dis de particulières. A certains je me découvre doucement à travers des ombres et des figures ; à quelques-uns je révèle mes mystères dans le plus grand jour.

Le langage des livres est le même pour tous ; mais tous ne s'y instruisent pas également, parce que c'est moi qui enseigne la vérité au dedans, qui scrute les cœurs, qui développe les pensées, et qui mets les actions en mouvement, distribuant mes dons à chacun selon que je le juge convenable.

CHAPITRE XLIV

Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le devoir de fuir les contestations et de se déprendre des choses extérieures.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, il y a beaucoup de choses qu'il est bon que tu ignores. Regarde-toi comme mort au monde, et regarde le monde comme mort et crucifié pour toi.

Il y a aussi beaucoup de propos sur lesquels tu dois passer en faisant la sourde oreille¹. Pense avant tout à conserver la paix de l'âme. Mieux vaut détourner les yeux de ce qui te choque et laisser chacun dans son sentiment, que de t'embarrasser dans des contestations. Si tu es bien avec Dieu et t'en remets à ses jugements, tu auras moins de peine à supporter qu'il te soit donné tort.

LE FIDÈLE

Hélas ! Seigneur, où en sommes-nous venus ? Une perte temporelle fait couler nos pleurs ; pour un petit gain on prodigue son travail et ses pas ; mais son âme, on la perd sans y penser, c'est à grand'peine qu'on fait un retour tardif sur soi-même.

Ce qui ne sert que peu ou point, l'attention s'y fixe ; et ce qui est souverainement nécessaire, on le néglige, on passe outre. C'est en effet le propre de l'homme de se répandre tout entier au dehors ; et s'il n'est prompt à se ressaisir, il demeure volontiers enseveli dans les choses extérieures.

CHAPITRE XLV

Le fidèle reconnaît qu'il ne faut pas croire tout le monde et qu'il est aisé de s'échapper en paroles.

LE FIDÈLE

Seigneur, assistez-moi dans mes tribulations ! Vain est le salut qu'on attend de l'homme.

Que de fois je n'ai pas trouvé la fidélité où je l'espé-

1. *Surda aure pertransire.*

rais le plus, tandis que je l'ai trouvée où je l'attendais le moins ! C'est donc vainement qu'on met son espoir dans les hommes ; en vous seul, ô mon Dieu, est le salut des justes.

Soyez béni, Seigneur, dans tout ce qui nous arrive !

Faibles et inconstants, un rien nous trompe, un rien nous change. Qui est si vigilant, si circonspect, qu'il ne tombe jamais en quelque surprise, en quelque perplexité ?

Mais, dès qu'il se confie en vous et vous cherche d'un cœur simple, l'homme devient moins prompt à chanceler. Si quelque affliction lui vient, aussi engagé soit-il dans la peine, vous ne serez pas longtemps sans l'en retirer ou sans le consoler ; car jamais vous ne délaissez sans retour ceux qui espèrent en vous jusqu'à la fin. Bien clairsemés sont les amis dont la fidélité persévère dans toutes les disgrâces de leur ami. Vous seul, Seigneur, êtes l'ami parfaitement fidèle en toute épreuve ; et nul n'aime comme vous.

*
* *

Oh ! que de sagesse dans cette parole d'une âme sainte :
« Mon cœur est affermi et inébranlablement établi en Jésus-Christ ¹ ».

1. De l'avis de tous les commentateurs, la sainte âme dont il est ici question est sainte Agathe, cette vierge de Palerme, qui succomba aux tortures que lui fit subir à Catane Quintianus, gouverneur de Sicile, en l'an 251. Toutefois les paroles que lui attribue l'auteur de l'Imitation ne se trouvent ni dans les récits de sa vie, ni dans l'Office que lui a consacré l'Église.

Dans les *Actes des saints (Acta sanctorum)*, sainte Agathe est le sujet d'une suite de récits merveilleux où on s'accorde à reconnaître un roman édifiant plutôt qu'une biographie historique. Néanmoins, M. Allard, l'auteur de l'*Histoire des persécutions pendant la première moitié du III^e siècle*, incline à regarder comme véridiques les réponses

S'il en était ainsi de moi, je serais moins aisément troublé par des craintes humaines, moins blessé par des paroles piquantes.

Qui peut prévoir, qui peut prévenir tous les maux auxquels il sera exposé ? Prévus, ils ne laissent pas de nous être souvent très sensibles. Que sera-ce quand c'est inopinément qu'ils nous frappent ? Pourquoi, malheureux que je suis, n'ai-je pas été plus sur mes gardes ? Pourquoi me suis-je si facilement fié à d'autres ? Ah ! nous sommes tous des hommes, et rien que des hommes fragiles, alors même que plusieurs nous prisent et nous appellent des anges.

A qui me fierai-je ? A qui, Seigneur, sinon à vous ? Vous êtes la vérité qui ne trompe point et qui ne peut être trompée. Au contraire tout homme est menteur, faible, inconstant, sujet surtout à s'échapper en paroles, si bien qu'on doit à peine le croire d'abord, quelque impression de vérité que donne ce qu'il dit.

*
*
*

Comme vous m'avez donné un sage avis en marquant que l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison ; qu'il n'y a pas à croire ceux qui disent : *Le Christ est ici*,

suyvantes mises dans la bouche d'Agathe répondant aux interrogatoires du gouverneur de Sicile ; et c'est d'elles qu'aura dû s'inspirer l'auteur de l'*Imitation* :

« — Quelle est ta condition ?

« — Je suis de condition libre et de naissance noble. Toute ma parenté en fait foi.

« — Alors pourquoi mènes-tu la vie basse d'une esclave ?

« — Parce que je suis servante du Christ.

« — Si tu appartenais vraiment à une famille noble, tu ne t'humilierais pas ainsi !

« — La plus haute noblesse et la seule qui compte, c'est d'être l'esclave du Christ. »

ou : *Il est là* ; qu'enfin il faut se méfier des hommes ! J'ai appris cette vérité à mes dépens. Dieu veuille que ce ne soit pas à ma confusion, et qu'à l'avenir je me garde mieux.

« Soyez discret, me dit un homme, soyez discret ; gardez pour vous ce que je vous confie » ; et, pendant que je me tais et que je crois son secret bien caché, il ne peut observer lui-même le silence qu'il m'a demandé ; à l'instant même où il me quitte le voilà qui se trahit aussi bien que moi.

Seigneur, préservez-moi de tels bavardages et de tous ces parleurs indiscrets ! Que je ne tombe point aux mains de pareilles gens ! Que je ne leur ressemble jamais ! Mettez dans ma bouche des paroles de vérité sur lesquelles on puisse compter ; éloignez de ma langue tout artifice. Ce que je ne puis souffrir en autrui, je ne saurais trop l'éviter moi-même.

*
* *

Oh que c'est une bonne chose et qui aide à la paix de se taire sur le prochain, de ne pas tout croire indifféremment ni tout redire légèrement, de se découvrir à peu de personnes, de vous rechercher toujours, mon Dieu, pour témoin et pour juge de son cœur, de ne pas se laisser emporter à tout vent de paroles, mais de souhaiter que tout s'accomplisse en nous et hors de nous selon le bon plaisir de votre volonté !

Que c'est encore un moyen sûr, pour conserver en nous la grâce divine, de fuir ce qui est de grande apparence aux yeux des hommes et de ne pas courir après ce qui attire du dehors des admirations, mais de pour-

suivre, avec tout le zèle possible, ce qui amende la vie et augmente la ferveur !

Combien a été funeste à nombre de gens une vertu connue et louée prématurément ! Combien a été profitable à d'autres le silence où ils ont conservé le trésor de la grâce durant cette vie fragile dont il est dit qu'elle n'est que tentation et combat !

CHAPITRE XLVI

Jésus-Christ enseigne au fidèle à opposer la douceur aux traits de l'injure ou de la calomnie et à mettre toute sa confiance en Dieu.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, demeure ferme et espère en moi. Que sont des paroles sinon des paroles ? Elles frappent l'air, mais elles n'entament pas la pierre ¹. Si tu es coupable, sois bien aise de faire servir ces censures à ton amendement. Si ta conscience ne te reproche rien, sois bien aise de les souffrir pour l'amour de Dieu. C'est bien le moins que de temps en temps tu supportes quelques paroles, puisque tu n'es pas encore capable d'endurer de fortes épreuves.

Eh quoi ! De si petits coups te transpercent jusqu'au

1. On raconte de saint Antoine que, montrant une pierre à un de ses disciples, il lui dit : « Va-t-en cribler cette pierre d'injures et de coups. » Le disciple fut étonné, mais obéit. Au bout d'un moment, saint Antoine lui dit : « Eh bien, la pierre a-t-elle répondu quelque chose ? — « Rien du tout, certes » répondit le disciple en souriant. — « Mon fils, reprit le solitaire, voilà la mesure de la patience à laquelle tu dois arriver. Rends-toi tel qu'on ne puisse jamais te faire aucune injure, aussi mal qu'on te traite. »

cœur ? N'est-ce pas parce que tu es encore charnel et trop occupé de l'opinion des hommes ? Dans la crainte qu'ils ne te méprisent tu ne veux pas être repris de tes fautes, et tu cherches quelque ombre d'excuse pour te couvrir.

*
* *

Regarde-toi de plus près, et tu reconnaîtras que le monde vit encore en toi, ainsi que le vain désir de plaire aux hommes. Si en effet tu répugnes à être abaissé et confondu pour tes fautes, c'est manifestement que la véritable humilité te manque, et que tu n'es pas vraiment mort au monde, ni le monde crucifié pour toi.

Écoute ma parole, et tu ne te mettras pas en peine des mille et mille paroles des hommes¹. Quand on débiterait, pour te noircir, tous les propos que peut inventer la plus venimeuse malice, en quoi cela te nuirait-il, si tu le laissais passer sans en faire plus de cas que d'un fétu ? En perdrais-tu un seul cheveu ?

*
* *

Celui dont le cœur n'est pas retiré en lui-même et qui n'a pas Dieu devant les yeux se courrouce aisément au moindre mot de blâme.

Celui au contraire qui se fie en moi et qui ne cherche point à s'appuyer sur son propre jugement, ne craindra rien des hommes.

C'est moi le vrai juge ; car je pénètre le secret des âmes ; je sais comment chaque chose s'est passée ; je

1. Et non curabis decem millia verba hominum.

connais et qui est l'offenseur et qui est l'offensé. Cette parole, elle est venue de moi ; cette épreuve, c'est moi qui l'ai permise afin que fut mis au jour ce qui était caché dans bien des cœurs. Je jugerai plus tard à la face de tous le coupable et l'innocent ; mais j'ai voulu éprouver auparavant l'un et l'autre par un jugement secret.

*
* *

Le témoignage des hommes est souvent trompeur ; mon jugement est vrai : il subsistera et ne sera point ébranlé. D'ordinaire mon jugement reste mystérieux, et peu de personnes en pénètrent les particularités ; mais il n'erre jamais et il ne peut errer, encore qu'aux yeux des insensés il ne semble pas toujours juste. Il faut donc s'en remettre à moi comme au juge de tout, et ne s'appuyer jamais sur son propre sens.

Le juste ne se troublera point, quoi que lui arrive par la volonté de Dieu. Que certains profèrent à tort contre lui de mauvaises paroles, il ne s'en mettra point en peine ; que d'autres le défendent par de bonnes raisons, il n'en concevra pas une vaine joie. Il considère que c'est moi qui sonde les cœurs et les reins et que je ne juge point d'après les dehors et les apparences humaines. Souvent ce qui passe pour louable dans l'estime des hommes se trouve coupable à mes yeux.

LE FIDÈLE

Seigneur mon Dieu, juge équitable, fort et patient, qui savez la fragilité et la malice des hommes, soyez toute ma confiance et toute ma force ; car ma conscience ne me suffit point. Vous connaissez en moi ce que je

n'y connais pas. Ce fut donc toujours mon devoir de m'humilier sous les reproches et de les supporter avec douceur. Pardonnez-moi, dans votre bonté, pour toutes les fois où je n'en ai pas usé ainsi, et faites-moi la grâce d'être plus patient à l'avenir.

Mieux me vaut votre abondante miséricorde qui me fait obtenir le pardon, que mon apparente vertu qui prétend m'innocenter, alors que je ne saurais voir le fond de mon cœur. J'ai beau ne me sentir aucunement coupable, je ne suis pas justifié pour cela ; car, si votre miséricorde n'intervenait dans vos jugements, nul vivant ne se trouverait juste devant vous.

CHAPITRE XLVII

Jésus enseigne au fidèle qu'il doit être prêt à souffrir les pires maux pour la vie éternelle.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, ne laisse pas briser ton courage dans les travaux que tu as entrepris pour moi. Que les afflictions n'arrivent point à t'abattre ; mais que mes promesses te fortifient en tout événement et te consolent. Ne suis-je pas à même de te récompenser sans mesure et sans bornes ?

Va, tu n'auras pas longtemps à peiner ici-bas, et tu ne seras pas toujours dans les douleurs. Attends un peu, et bientôt tu verras la fin de tes maux. Une heure viendra où trouble et luttés cesseront. C'est si court, si insignifiant, tout ce qui passe avec le temps !

*
* *

Fais bien ce que tu fais ; travaille fidèlement à ma vigne. Je serai ta récompense. Écris, lis, chante des hymnes, gémis sur tes fautes, observe le silence, prie, souffre courageusement les adversités. La vie éternelle est bien digne des combats que tu as à essayer, et de plus grands encore.

A certain jour connu du Seigneur, la paix viendra ; et il n'y aura plus la succession du jour et de la nuit comme sur cette terre, mais un jour continu, une clarté infinie, une paix inaltérable, un sûr repos. Tu ne diras plus alors : « Qui me délivrera de ce corps de mort ! » Tu ne t'écrieras plus : « Hélas ! que mon exil est long ! » Alors la mort sera détruite et le salut à jamais assuré. Alors plus d'angoisse, mais l'allégresse dans la béatitude et une compagnie plaisante et douce.

*
* *

Ah ! si tu avais vu dans le ciel les couronnes immortelles des saints, et à quelle éclatante gloire sont maintenant élevés ces hommes que jadis le monde réputait méprisables et comme indignes de vivre, il est bien sûr que tu t'humilierais aussitôt jusqu'à terre, et que tu souhaiterais d'être au-dessous de tous plutôt qu'au-dessus d'un seul. Bien loin de désirer les beaux jours de cette vie, tu te réjouirais d'avoir à souffrir pour Dieu, et tu regarderais comme un très grand profit d'être compté pour rien parmi les hommes.

*
* *

Ah si tu goûtais bien ces vérités, si elles entraient profondément en ton cœur, comment oserais-tu te plaindre, même une seule fois ? Qu'y a-t-il de si pénible qu'on ne doive supporter pour la vie éternelle ? Ce n'est pas une petite affaire que de perdre ou de gagner le royaume de Dieu.

Lève donc les yeux au ciel. Me voici, et avec moi tous mes saints. Ils ont soutenu dans ce monde un grand combat ; et maintenant ils sont dans la joie ; maintenant ils sont consolés ; maintenant ils sont en sûreté ; maintenant ils sont en repos ; et à tout jamais ils demeureront avec moi dans le royaume de mon Père.

CHAPITRE XLVIII

Le fidèle s'extasie devant l'image des joies de l'éternité bienheureuse qu'il oppose aux misères de cette vie.

LE FIDÈLE

O très heureuse demeure de la cité céleste ! O jour éclatant de l'éternité ! Jour jamais obscurci par la nuit ! Jour perpétuellement éclairé des rayons de la Vérité souveraine ! Jour de joie éternelle, d'assurance éternelle ! Jour perpétuellement à couvert de toute vicissitude ! Oh plutôt à Dieu que ce jour eût lui pour moi et que toutes ces choses du temps eussent pris fin ! Il luit déjà pour les saints, qui jouissent sans interruption de sa splendide clarté ; mais il ne se laisse entrevoir que de loin, et comme à travers un miroir, à ceux qui sont voyageurs sur la terre¹.

1. *Lucet non nisi a longe et per speculum peregrinantibus in terra.*

*
* *

Tandis que les citoyens du ciel connaissent les délices du jour de l'éternité, les enfants d'Ève, encore exilés ici-bas, gémissent des amertumes et des ennuis de la vie terrestre.

Les jours de cette vie sont courts et mauvais, pleins de douleurs et d'angoisses. Sans cesse et en mille manières l'homme y est souillé par le péché, enchaîné par les passions, oppressé par la crainte, déchiré par les soucis, distrait par la curiosité, séduit par les vanités, aveuglé par l'erreur, brisé par les travaux, accablé par les tentations, énervé par les délices, tourmenté par le besoin.

Oh quand viendra la fin de ces maux ? Quand serai-je délivré de la misérable servitude des vices ? Quand, mon Dieu, ne me souviendrai-je que de vous seul ? Quand goûterai-je une pleine joie en vous ? Quand jouirai-je de la véritable liberté, sans aucun empêchement, sans aucune peine d'esprit et de corps ? Quand posséderai-je une paix solide, une paix sûre et inaltérable, une paix m'inondant au dedans et au dehors, une paix affermie de toutes parts ? O bon Jésus, quand serai-je appelé à vous voir ? Quand contemplerai-je la gloire de votre règne ? Quand me serez-vous tout en toutes choses ? Quand serai-je avec vous, dans ce royaume que vous avez préparé à vos amis de toute éternité ?

Je suis un pauvre banni, délaissé sur une terre ennemie où je me trouve en butte à de perpétuels assauts et aux plus cruelles infortunes. Consolez mon exil, adoucissez ma douleur ! Chacun de mes désirs est un soupir

vers vous. Quoi que m'offre ce monde pour me consoler, tout m'y est à charge.

C'est de vous que je voudrais jouir dans l'intime de mon être ; et je ne puis y parvenir. Je voudrais m'attacher aux choses du ciel ; mais l'attrait des biens temporels et mes passions immortifiées me replongent vers la terre. Je voudrais par l'esprit m'élever au-dessus de tout ; mais malgré moi la chair me rabaisse au-dessous. Ainsi, malheureux homme que je suis, je combats contre moi-même et je deviens insupportable à moi-même, l'esprit tendant toujours en haut, la chair penchant toujours en bas.

*
* *

Oh ! que mon âme souffre lorsque, dans ma prière, au milieu de mes méditations sur les choses du ciel, les visions charnelles de la terre viennent en foule m'assiéger !

Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi ; ne vous détournez point de votre serviteur dans votre colère ! Faites luire vos éclairs, lancez vos foudres, et que ces illusions soient dissipées ! Décochez vos flèches ; et que tous les fantômes de l'ennemi soient mis en déroute !

Recueillez en vous mes sens, Seigneur ; faites que j'oublie toutes les choses du monde ; donnez-moi d'être prompt à rejeter avec mépris ces images du vice qui me hantent. Secourez-moi, éternelle Vérité, pour qu'aucune vanité ne me touche ! Venez à moi, céleste Douceur¹, et qu'à votre aspect toute impureté disparaisse !

*
* *

1. Adveni, cœlestis Suavitas, et fugiat a facie tua omnis impuritas !

Pardonnez-moi cependant ; soyez-moi indulgent dans votre miséricorde, toutes les fois que, durant ma prière, je m'occupe d'autre chose que de vous. Il n'est que trop vrai, je le confesse, que je suis sujet à beaucoup de distractions.

D'ordinaire, je ne suis pas là où mon corps est debout ou assis¹ ; je suis plutôt là où mes pensées m'emportent. Je suis où est ma pensée ; et ma pensée va à ce que j'aime. Ce qui se présente à moi le plus vite ce sont les choses qui me plaisent naturellement ou que l'habitude m'a rendues agréables. Voilà pourquoi, ô Vérité, vous avez dit : Où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

Si j'aime le ciel, je pense volontiers aux choses du ciel. Si j'aime le monde, je me réjouis des félicités du monde et je m'attriste de ses revers. Si j'aime la chair, mon imagination se complait aux visions de la chair. Si j'aime l'esprit, ma joie est de penser aux choses de l'esprit. Il me plaît de parler et d'ouïr parler de ce que j'aime ; et où que je me retire j'en emporte avec moi l'image.

Heureux celui-là, ô mon Dieu, qui par amour pour vous donne congé à toutes les créatures, qui fait violence à la nature et crucifie les concupiscences de la chair par la ferveur de l'esprit, afin de vous offrir avec une conscience rassérénée une prière pure, et de s'affranchir au dedans et au dehors de tout ce qui est terrestre, si bien qu'il devienne digne d'être mêlé aux chœurs des anges !

1. Ubi corporaliter sto aut sedeo.

CHAPITRE XLIX

Jésus-Christ encourage le fidèle dans son désir de la vie éternelle et explique que Dieu nous soumet à des épreuves, mais que de grands biens récompenseront les bons combattants.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, lorsque tu te sens inondé d'en haut par le désir de la béatitude éternelle et que tu aspiras à sortir bientôt de la tente de ton corps¹ pour pouvoir contempler ma lumière sans ombre de vicissitude, dilate ton cœur et reçois cette sainte inspiration avec tout l'élan de l'amour.

Rends les plus grandes grâces à la souveraine Bonté qui te traite si miséricordieusement, te visite si bénévolement, t'excite si ardemment, te soutient si énergiquement et empêche que ton propre poids ne t'entraîne aux choses de la terre. Tu n'en es pas redevable à tes pensées, ni à tes efforts. C'est un effet de la grâce de Dieu qui abaisse son regard sur toi pour que tu profites en vertu, croisses en humilité, t'apprêtes aux combats à venir, t'appliques enfin à m'être attaché de toute l'affection de ton cœur et à me servir avec un chaud vouloir.

*
* *

Mon fils, pour tant que le feu brûle, la flamme ne s'élève pas sans fumée. Ainsi maints fidèles sont enflam-

1. E tabernaculo corporis.

més pour les choses célestes, mais ce feu du bon désir ne va pas sans tentations et sans affections charnelles. Quelque chaleur qu'il y ait en leurs prières, elles ne visent pas purement la seule gloire de Dieu. Tel est souvent ton désir, où il t'arrive de reconnaître un excès d'importunité¹. Rien de pur et de parfait là où est la tache de l'intérêt propre.

*
* *

Demande non ce qui t'agrée et t'accommode, mais ce qui me plaît et m'honore ; car, si tu juges bien, tu dois préférer mon ordre à ton désir, et rien ne doit te sembler désirable que de suivre ma volonté.

Je sais ton désir ; j'ai entendu tes nombreux gémissements. Tu voudrais être déjà dans la liberté et la gloire où sont les enfants de Dieu. Tu aspirés d'un cœur ravi à cette demeure éternelle, à cette patrie céleste où abonde la joie. Mais l'heure n'est pas venue ; il y a encore pour toi un autre temps à passer, temps de guerre, temps de travaux et d'épreuves.

Tu souhaites d'être rempli du souverain bien ; mais tu ne peux présentement l'obtenir. Le souverain bien, c'est moi. Attends-moi, te dit ton Seigneur ; attends, jusqu'à ce que vienne le règne de Dieu.

*
* *

Tu dois être encore exercé sur la terre et soumis à beaucoup d'épreuves. Il s'y mêlera parfois des consola-

1. *Tale est et tuum sæpe desiderium, quod insinuasti fore tam importunum. — L'Éternelle consolation dit ici : Tel est ton désir, lequel souvent tu te plains être si importun.*

tions, mais jamais avec cette abondance qui rassasie le désir. Arme-toi donc de force et de courage pour faire et pour souffrir ce qui contrarie la nature.

Il faut que tu revêtes l'homme nouveau et sois transfiguré. Ce que tu ne veux pas, il faut souvent le faire, et ce que tu voudrais, il faut y renoncer.

Ce qui agréé aux autres réussira ; ce qui t'agréé ne pourra aboutir. Ce que les autres disent sera écouté ; ce que tu dis sera compté pour néant. Les autres demanderont et obtiendront ; tu demanderas et n'obtiendras point. Les autres seront grands dans la bouche des hommes, et de toi il ne sera dit mot. Les autres seront promus à tel ou tel emploi ; et sur toi on prononcera que tu n'es bon à rien.

De tout cela la nature sera quelquefois attristée ; et ce sera beaucoup si tu le supportes en silence. Mais Dieu a coutume d'éprouver en cette manière et en mille autres semblables son fidèle serviteur ; car là apparaît jusqu'à quel point il peut se renoncer et se briser en tout.

*
* *

Il n'y a guère de rencontre où tu aies plus besoin de mourir à toi-même que lorsqu'il te faut voir et souffrir ce qui répugne à ta volonté, surtout quand il t'est ordonné de faire des choses où tu ne discernes ni utilité ni raison. Ayant fait vœu d'obéissance, tu n'oses pas résister à l'autorité de qui est ton supérieur. N'empêche qu'il te semble dur de marcher au gré d'autrui et d'aliéner ton propre arbitre.

Mais pense, mon fils, au fruit de ces peines, à la proximité de leur fin, à leur récompense démesurément

grande, et loin qu'elles te soient une lourde charge, ta patience y trouvera un puissant réconfort.

En retour des petits sacrifices auxquels aujourd'hui ta volonté se prête, elle sera au ciel pleinement satisfaite.

Là seront exaucés tous tes vœux, comblés tous tes désirs.

Là tu pourras jouir de tous les biens, sans crainte de les perdre.

Là ton vouloir, uni pour toujours au mien, ne visera rien d'étranger à moi, rien qui te soit propre.

Là nul ne te résistera ; nul ne se plaindra de toi ; nul ne te créera d'embarras ; rien ne te fera obstacle ; tous les objets possibles de tes désirs seront sous ta main ; et ce sera le plein rassasiement de toutes tes affections à jamais comblées.

Là je te récompenserai, par la gloire, des opprobres que tu auras soufferts ; par un vêtement de joie ¹, des larmes que tu auras versées ; par un trône dans mon royaume éternel, de la dernière place que tu auras choisie.

Là seront recueillis les fruits de l'obéissance ; là seront changés en allégresse les travaux de la pénitence ; là sera glorieusement couronnée l'humilité de la dépendance.

*
* *

Maintenant donc, incline-toi humblement sous la main de tous, sans souci de t'enquérir qui a dit le mot, qui a donné l'ordre. Qu'il s'agisse d'une demande ou d'un simple souhait, qu'il s'agisse de ton supérieur, de ton

1. Pallium gaudi.

inférieur ou de ton égal, aie souverainement à cœur de tout prendre en bonne part et de tout accomplir avec bonne volonté.

Laisse les hommes chercher ceci ou cela, mettre leur gloire ici ou là, et moissonner mille et mille louanges. Toi, ne cherche ta joie ni du côté des uns, ni du côté des autres, mais uniquement dans le mépris de toi-même, dans l'exaltation de mon nom et dans l'accomplissement de ma volonté. Ce que tu dois désirer c'est que Dieu soit toujours glorifié en toi, et par ta vie et par ta mort.

CHAPITRE L

Le fidèle, visité par l'affliction, bénit Dieu et se remet entre ses mains.

LE FIDÈLE

Seigneur Dieu, Père saint, soyez béni maintenant et à jamais : car il a été fait ainsi que vous avez voulu ; et ce que vous faites est bon.

Que votre serviteur se réjouisse en vous, non en soi ni en nul autre, parce que vous seul êtes la véritable joie. C'est vous, Seigneur, mon espoir et ma couronne, mon plaisir et ma gloire.

Que possède votre serviteur, sinon ce qu'il a reçu de vous, et encore sans l'avoir mérité ? Tout est à vous, donné par vous, fait par vous. Je suis un pauvre homme toujours dans les travaux dès mes jeunes ans. Tantôt mon âme est triste jusqu'aux larmes ; tantôt elle est toute troublée sous l'assaut des passions.

*
* *

Je désire la joie de la paix ; je demande cette paix de vos enfants que vous nourrissez dans la lumière de vos consolations.

Donnez-moi cette paix, versez-moi cette joie sainte ; et l'âme de votre serviteur sera pleine de mélodies et sa ferveur s'exhalera en chants de louanges.

Mais si vous vous retirez, chose hélas ! bien fréquente, votre serviteur ne pourra plus courir dans la voie de vos commandements et il tombera à genoux pour se frapper la poitrine.

Que n'est-ce aujourd'hui comme hier et avant-hier¹ ? Alors votre lumière resplendissait sur sa tête ; et sous l'ombre de vos ailes il était protégé contre le choc des tentations.

*
* *

Père juste, père saint, père toujours digne de louanges, elle est venue l'heure de l'épreuve pour votre serviteur.

Père que nous devons aimer, il est juste qu'à cette heure votre serviteur souffre quelque chose pour l'amour de vous.

Père à jamais adorable, la voilà l'heure par vous prévue de toute éternité. Votre serviteur doit, pour quelque temps, succomber au dehors, sans cesser de vivre intérieurement en vous. Il doit, pour quelque temps, être vilipendé, humilié, mis à néant devant les hommes, brisé de souffrances et de langueurs, pour ressusciter de nou-

1. Sicut heri et nudiustertius.

veau avec vous dans l'aurore d'une nouvelle lumière et entrer dans la gloire des cieux.

Père saint, vous l'avez ainsi ordonné, vous l'avez ainsi voulu, et rien ne s'est accompli que ce que vous avez prescrit.

*
* *

C'est une grâce que vous faites à vos amis que de subir en ce monde souffrances et tribulations pour l'amour de vous, autant de fois et par telles mains qu'il vous plaît de le permettre. Rien n'arrive sur terre qui ne soit réglé par votre providence, qui n'ait sa raison et son but.

Ce m'est donc un bien, Seigneur, que vous m'ayez humilié. Vous avez voulu que je sois instruit de votre justice, et que je bannisse de mon cœur toute enflure et toute présomption. Si mon visage a été couvert de confusion, c'est à mon avantage, afin que je cherche ma consolation en vous, plutôt que dans les hommes. Par ces épreuves j'ai appris à redouter vos impénétrables jugements, ô Seigneur, qui affligez le bon avec le méchant sans jamais cesser d'être équitable et juste.

*
* *

Grâces vous soient rendues de ne m'avoir pas épargné les maux, de m'avoir broyé sous vos coups d'amour¹ si bien que j'ai été chargé de douleurs et oppressé d'angoisses au dedans comme au dehors².

1. Attrivisti me verberibus amoris.

2. Lamartine avait sans doute présente à l'esprit cette page de l'*Imitation* et aussi la fin du chapitre XXX, quand il écrivait dans une de ses odes la strophe suivante :

Souvenez-vous, Seigneur, de ces jours de colère,
Souvenez-vous du fiel dont vous m'avez nourri ;

Non, votre amour n'est point tari ;

Vous me frappez, Seigneur, et c'est pourquoi j'espère !

De tout ce qui est sous le ciel il n'est rien qui me console. Vous seul pouvez me consoler, Seigneur mon Dieu, céleste médecin des âmes, qui frappez et guérissez, qui menez au tombeau et en ramenez.

*
* *

Vos leçons me plieront ; votre verge même m'instruira. Me voilà dans vos mains, père bien-aimé. Je m'incline sous les rigueurs de votre discipline. Frappez mes épaules, frappez ma tête, afin que je redresse au gré de votre volonté tout ce qui n'est pas droit en moi¹.

Faites de moi, comme bien vous savez le faire, votre humble et doux disciple ne cheminant que selon votre bon plaisir. J'abandonne à vos corrections et ma personne et tout ce qui me touche : mieux vaut être châtié en ce monde qu'en l'autre.

*
* *

Vous savez tout et le détail de tout, et la conscience des hommes n'a pas de secret pour vous. Vous savez les choses à venir avant qu'elles soient ; et il ne vous est pas besoin d'instruction ni d'avis pour être au courant de ce qui se passe sur la terre. Vous savez ce qui peut seconder mon avancement et combien les afflictions servent à nous purifier de la rouille des vices. Disposez de moi selon votre aimable bon plaisir, et ne me délaissez point par mépris de ma vie toute de péché, que nul ne pénètre et ne connaît mieux que vous.

1. Percute dorsum meum et collum meum, ut incurvem ad voluntatem tuam tortuositatem meam.

*
* *

Donnez-moi, Seigneur, de savoir ce qu'il faut que je sache, d'aimer ce qu'il faut que j'aime, de louer ce qui vous plaît souverainement, de priser ce qui est précieux devant vous, de réprouver ce qui est vil à vos regards.

Ne permettez pas que je juge des choses selon ce qu'elles paraissent extérieurement aux yeux, ni que j'en décide sur ce que mes oreilles ont ouï dire par des personnes ignorantes; mais faites que, par un jugement vrai, je discerne le spirituel du sensible, et surtout que je cherche toujours à connaître votre volonté.

Il est fréquent que les hommes se trompent en ne jugeant que sur le témoignage des sens; et c'est l'égarement des amis du siècle de n'aimer que les apparences visibles. Un homme en vaut-il mieux parce qu'un autre homme lui prête une grandeur qu'il n'a pas? Dans cette exaltation des uns par les autres, il n'y a que mutuelle déception de trompeur à trompeur, d'orgueilleux à orgueilleux, d'aveugle à aveugle, de boiteux à boiteux, de malade à malade.

Faire sans fondement l'éloge d'autrui, c'est réellement lui faire honte. « Ce qu'un homme est à vos yeux, Seigneur, voilà ce qu'il est, et rien de plus, » dit l'humble saint François¹.

1. François d'Assise, admiré comme saint par les uns, traité de fou par les autres, disait qu'il n'y a qu'inconsistance et folie dans les jugements du monde. « L'homme, ajoutait-il, n'est en réalité que ce qu'il est aux yeux de Dieu. » Lui-même se considérait comme le plus grand des pécheurs. « Les pires, disait-il, auraient été meilleurs que moi, si Dieu les eût favorisés d'autant de grâces; et j'aurais commis plus de crimes qu'aucun d'eux si Dieu m'eût abandonné à moi-même. »

Dans ses *Méditations sur la vie du Christ*, composées en latin, saint Bonaventure écrivait: « En méditant la vie du Christ l'homme apprend

CHAPITRE LI

Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne pas se désespérer aux moments de sécheresse, et à s'attacher aux œuvres infimes quand il manque de force pour les sublimes.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, tu ne saurais te maintenir toujours dans un zèle fervent pour la vertu, ni fixer ton âme sur les sommets de la contemplation. La corruption originelle t'oblige à descendre maintes fois de ces hauteurs. Bon gré, mal gré, il te faut sentir et porter avec ennui le poids de cette vie corruptible.

Tant que tu traîneras un corps mortel, tu ressentiras des dégoûts et l'angoisse du cœur. Tu as donc lieu de gémir souvent du fardeau de la chair, enveloppé que tu es de cette chair qui t'empêche de t'appliquer sans relâche aux exercices spirituels et à la contemplation divine.

*
* *

En ces rencontres, il t'est bon de chercher un refuge dans d'humbles occupations extérieures, de rafraîchir ton activité par de bonnes œuvres, d'attendre avec une ferme

ce qu'il doit faire et ce qu'il doit fuir. C'est là qu'il trouve en leur perfection les exemplaires de toutes les vertus. Où pourrait-il rencontrer ailleurs une si profonde charité, une si sainte pauvreté, une si noble humilité, une sagesse, une douceur, une obéissance, une patience si grandes ? Qui suit Notre Seigneur Jésus-Christ en ses dits et faits ne peut connaître ni erreurs ni déceptions. Une divine flamme l'éclaire et l'échauffe. *D'où est venue à saint François une si riche abondance de vertus, une si haute compréhension des Écritures, une si fine pénétration des vilenies et des artifices de l'Ennemi, sinon de la familiarité, de la conversation, de la fréquente méditation de Notre Seigneur Jésus-Christ ? »*

confiance que ma venue te ramène la grâce d'en haut, de supporter patiemment ton exil et la sécheresse de ton cœur, jusqu'à ce que je te visite de nouveau et te délivre de toutes tes angoisses.

Alors je te ferai jouir d'une paix intérieure où tu trouveras l'oubli de tes peines et labeurs ; alors je te découvrirai le vaste champ des Écritures, afin que, le cœur tout dilaté d'amour, tu te mettes à courir dans la voie de mes commandements. Et tu diras : « Les souffrances du temps ne sont rien au prix de la gloire qui sera un jour manifestée en nous. »

CHAPITRE LII

*Le fidèle reconnaît qu'il doit se juger digne de châ-
timents plutôt que de consolations.*

LE FIDÈLE

Seigneur, je ne suis pas digne de votre consolation et de votre visite spirituelle¹. Vous faites très justement quand vous me laissez pauvre et désolé. Même si je répandais un océan de larmes, encore ne mériterais-je pas que vous me consoliez ; je ne mérite que d'être puni et flagellé, tant ont été graves et fréquentes mes offenses envers vous, tant j'ai grièvement péché en mille occasions.

Oui, si je considère bien ce qui m'est dû, je me trouve indigne de la moindre consolation. Mais n'êtes-vous pas le Dieu clément et paternel qui ne veut point que ses ouvrages périssent et qui aime à faire éclater les richesses

1. Spirituali visitatione.

de sa bonté en des vases de miséricorde ? Voici donc que vous daignez consoler votre serviteur sans qu'il y ait aucun droit, et d'une manière qui passe à l'infini celle des hommes ; car vos consolations ne consistent pas comme les leurs en vaines paroles.

*
* *

Qu'ai-je fait, Seigneur, pour recevoir de vous la moindre faveur céleste ? Aucun bien. J'ai souvenir au contraire d'avoir été toujours prompt à mal me conduire et lent à me corriger. C'est là une vérité que je ne puis nier. Si je disais autrement, vous vous lèveriez contre moi, et il n'y aurait personne pour me défendre.

Qu'ont mérité mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel ? Je reconnais vraiment que je suis digne d'être le jouet et le mépris du monde, et tout à fait indigne d'être compté au nombre de vos serviteurs. Aussi pénible que soit cette confession à mes oreilles, je veux, pour la vérité, m'accuser tout haut de mes fautes, afin que plus facilement je puisse obtenir votre miséricorde.

*
* *

Criminel couvert de honte, que dirai-je ? Je n'ai parole en bouche¹. Je ne puis que m'écrier : « J'ai péché, Seigneur ; j'ai péché. Ayez pitié de moi ! Pardonnez-moi ! »

Un peu de répit encore ! Laissez pleurer ma douleur, avant que je descende dans cette région ténébreuse qu'enveloppe l'ombre de la mort.

Que demandez-vous au criminel, au misérable pécheur,

1. Non habeo os loquendi.

sinon qu'il s'humilie pour ses péchés et qu'il en ait le cœur brisé? C'est dans cette humiliation, dans ce brisement du cœur, que naît l'espérance du pardon. Ainsi la conscience troublée se calme; ainsi la grâce perdue se recouvre; ainsi l'homme se préserve des rigueurs à venir; ainsi se vont au-devant, dans un saint baiser, Dieu et l'âme pénitente.

*
* *

L'humble contrition des péchés vous est, Seigneur, un sacrifice agréable, et l'odeur de ce sacrifice vous est bien plus douce que celle de l'encens. C'est le suave parfum que vous laissâtes répandre par la pécheresse sur vos pieds sacrés, parce que vous n'avez jamais méprisé un cœur contrit et humilié. C'est le refuge où nous nous sauvons du courroux de l'ennemi. C'est le bain purificateur où, par le changement de vie, nous lavons des souillures qu'a contractées notre âme.

CHAPITRE LIII

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut se détacher des choses terrestres et se vaincre soi-même pour jouir des dons de la grâce.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, c'est une précieuse chose que ma grâce. Elle ne souffre point le mélange des consolations terrestres, ni de rien d'étranger. Si donc tu désires qu'elle se répande en toi, écarte tout ce qui pourrait l'arrêter.

Ménage-toi une retraite ; aime à habiter seul avec toi-même ; ne cherche l'entretien de personne ; épanche ton âme devant Dieu en de ferventes prières, afin qu'il te donne la contrition du cœur et une conscience pure.

Compte pour rien le monde entier ; fais passer l'appel de Dieu avant tout ce qui est extérieur¹. Tu ne saurais et t'occuper de moi et te délecter en même temps dans les choses qui passent. Il faut savoir l'éloigner de tes proches, de tes amis, et sevrer ton âme des consolations temporelles. C'est là ce que demande le saint apôtre Pierre, quand il conjure les fidèles du Christ de se comporter ici-bas en étrangers et passagers.

*
*
*

Ah qu'il sera confiant à l'heure de la mort, celui qu'aucune attache ne retient en ce monde ! Mais avoir le cœur ainsi détaché de tout, c'est ce que ne comprend pas un esprit encore malade ; et l'homme charnel ignore la liberté de l'homme intérieur.

Qui veut véritablement vivre de la vie spirituelle doit renoncer à ses semblables, qu'ils lui tiennent de près ou de loin ; et se garder de lui-même plus que de personne.

Surmonte-toi parfaitement et tu surmonteras sans peine tout le reste. Triompher de soi-même est le plus beau triomphe. L'homme qui sait tenir son âme assujettie, si bien qu'en lui les sens écoutent la raison et qu'en tout sa raison n'écoute que moi seul, s'est fait maître de soi et est maître du monde.

1. Il y a ici à choisir entre deux leçons : *Vocationem Dei* et *Vacationem Dei*. Si on adoptait le seconde, il faudrait traduire : Occupe-toi de Dieu de préférence à tout ce qui est extérieur.

*
* *

As-tu la volonté d'atteindre ce sommet, mets-toi à l'œuvre avec courage ; porte la hache à la racine ; arrache, détruis, si caché soit-il, tout amour déréglé pour les biens matériels, pour les biens particuliers et pour toi-même.

Le voilà le grand vice, l'amour désordonné de l'homme pour soi-même. C'est le tronc auquel tiennent tous les vices qu'il faut que chacun déracine. Une fois ce principe malfaisant vaincu et subjugué, tu jouiras du calme et d'une paix profonde.

Mais peu d'hommes s'efforcent de mourir parfaitement à eux-mêmes et de sortir entièrement d'eux-mêmes. Il s'ensuit qu'on demeure englué dans la chair, et que l'on ne peut point s'élever par l'esprit au-dessus de ses sens. Pour marcher à ma suite avec une âme libre, force est de mortifier tout désir déréglé et de n'être point enchaîné à la créature par aucune attache de passion ou d'amour-propre.

CHAPITRE LIV

Jésus-Christ enseigne au fidèle à discerner les différents mouvements de la nature et de la grâce.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, observe avec soin les mouvements de la nature et de la grâce. Ils sont très contraires, mais si subtils, qu'il faut qu'un homme soit intérieurement bien éclairé, bien spirituel, pour en faire le discernement.

Tous aspirent au bien, et c'est toujours quelque bien qu'ils se proposent dans ce qu'ils disent ou font. Aussi l'apparence du bien en trompe beaucoup.

*
* *

La nature est artificieuse; elle attire, enlace, égare des milliers d'âmes, et n'a jamais d'autre fin qu'elle-même.

La grâce, au contraire, marche avec simplicité; fuit jusqu'à l'ombre du mal; n'use d'aucun déguisement; et fait tout pour Dieu, qui est son repos et sa fin.

*
* *

La nature a horreur de mourir à soi-même; elle ne veut ni se soumettre volontairement, ni être contrainte, vaincue, assujettie.

La grâce s'applique à la mortification de soi-même¹; résiste à la sensualité; cherche l'assujettissement; aspire à être domptée. Elle ne vise point à l'usage de la liberté propre, mais aime à être tenue sous la règle; elle ne veut dominer sur personne, mais vivre, s'affermir, se maintenir sous la main de Dieu; et pour Dieu elle est prête à s'abaisser humblement sous toute créature humaine.

*
* *

La nature travaille pour son intérêt et n'a égard qu'au gain qui lui revient d'autrui.

1. Gratia studet mortificationi propriæ.

La grâce considère non ce qui lui profite et l'acommode¹, mais ce qui est utile au grand nombre.

*
* *

La nature reçoit volontiers les honneurs et les respects.

La grâce renvoie fidèlement à Dieu tout honneur et toute gloire.

*
* *

La nature craint la confusion et le mépris.

La grâce souffre avec joie l'outrage pour le nom de Jésus.

*
* *

La nature aime l'oisiveté et le repos.

La grâce ne peut rester les bras croisés et a le cœur à l'ouvrage.

*
* *

La nature recherche ce qui est beau ou curieux et abhorre ce qui est grossier ou commun.

La grâce se plaît aux choses simples et humbles; elle n'est pas rebutée par ce qui est rude, et ne refuse pas pour vêtements de vieux haillons.

*
* *

La nature est préoccupée des biens que le temps apporte et emporte; elle met son contentement dans les gains terrestres; s'afflige d'une perte; s'irrite d'une légère parole d'injure².

1. Quid sibi utile et commodosum.

2. Irritatur levi injuriæ verbo.

La grâce, l'œil fixé sur les biens éternels, est détachée des choses du temps; elle n'est troublée par aucun dommage; n'est aigrie par aucune parole blessante; car c'est au ciel, où rien ne périt, qu'elle a mis son trésor et sa joie.

*
* *

La nature est convoiteuse; reçoit plus volontiers qu'elle ne donne; affectionne tout ce qui est avoir propre et privilège.

La grâce est généreuse; communique du sien à tous; évite la singularité; se contente de peu et trouve plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

*
* *

La nature va par sa pente aux créatures, à la chair, aux distractions, aux vanités.

La grâce tend aux vertus et à Dieu; renonce aux créatures; fuit le monde; abhorre les désirs de la chair; ne se répand pas au dehors, et rougit d'être mise en vue.

*
* *

La nature prend plaisir à avoir quelques consolations extérieures où se délecte la sensibilité.

La grâce ne cherche de consolation qu'en Dieu et ne trouve de délectation que dans le souverain bien, au-dessus des choses visibles¹.

1. Saint Augustin a consacré le plus beau chapitre de ses *Confessions* à peindre l'état d'une âme qu'aucune attache ne retient au monde, qui ne cherche de consolation qu'en Dieu, qui par la contemplation

*
* *

En tout la nature vise le profit et son avantage propre; elle ne fait rien pour rien; en retour d'un bienfait elle espère recevoir un bienfait équivalent ou un bienfait plus grand; elle se promet ou faveur ou honneur; elle désire qu'on prise beaucoup ce qu'elle fait et ce qu'elle donne.

La grâce ne recherche rien de sujet au temps; elle ne veut que Dieu pour récompense; et elle ne souhaite les biens temporels, même les plus nécessaires, qu'autant

s'élève au-dessus de tout l'univers visible et qui un moment s'est abîmée dans les délices du Souverain Bien.

Dans le calme d'une belle nuit, sa mère et lui s'entretiennent, à Ostie, appuyés sur une fenêtre d'où ils aperçoivent le jardin de la maison où ils sont descendus, et au delà la mer allant se confondre avec le ciel. Tous deux remarquent que les voluptés sensibles, aussi vives que l'imagination les suppose, ne sont pas dignes d'être mises en parallèle avec cette félicité spirituelle à laquelle aspirent leurs âmes. Par-dessus la région des terres et des mers, par-dessus la région des étoiles, par-dessus la région des esprits, ils entrevoient cette région d'inépuisables délices où l'on vit de la Sagesse éternelle. « Parlant ainsi de la vie bienheureuse, dit Augustin, nous y touchâmes par un élan soudain de nos cœurs. » Mais bientôt leurs soupirs d'amour furent accompagnés de soupirs de tristesse. Il leur avait fallu redescendre de ces divines hauteurs apparues comme un éclair. Sortis de leur extase, ils retombaient dans les impuissances de la parole humaine. Ah! voir s'apaiser les mouvements dérégés de la chair et du sang! Voir s'évanouir toutes les images de la créature périssable! N'avoir d'yeux et d'oreilles que pour le Créateur, si bien que Dieu parle seul à l'âme et que soit perpétuée la félicité à laquelle les a, un instant, élevés le vol rapide de leur pensée! A quand l'heureux moment? « Pour ce qui me regarde, dit sainte Monique, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire. Que fais-je ici davantage? »

Quelques jours après, la mère de saint Augustin agonisait sur son lit de mort. Comme son second fils déplorait qu'elle mourut si loin de sa patrie, sur une terre étrangère, elle jeta sur lui un regard de doux reproche. Puis, se tournant vers Augustin: « Voyez donc ce qu'il dit! » murmura-t-elle. Elle ajouta: « Mes enfants, il n'importe où sera enterré ce corps. Ne vous en mettez point en peine. Je ne vous demande qu'une chose, c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, vous vous souveniez toujours de moi devant l'autel du Seigneur. »

qu'ils lui peuvent servir à l'acquisition des biens éternels.

*
* *

La nature est ravie du grand nombre des parents et des amis; tire gloire de la noblesse et de l'illustration de la naissance; n'a que sourires pour les puissants, flatteries pour les riches, applaudissements pour ses pareils en convoitises.

La grâce aime jusqu'à ses ennemis et ne s'enorgueillit pas de la foule de ses amis; ne voit noblesse et illustration que là où sont les plus grandes vertus; favorise le pauvre plutôt que le riche; compatit à l'innocent plus qu'au puissant; se plaît avec l'homme de vérité, non avec l'homme de mensonge; ne cesse d'exhorter les bons à être jaloux de devenir meilleurs ¹ et à se rendre par leurs vertus semblables au Fils de Dieu.

*
* *

La nature est prompte à se plaindre qu'elle subit peines et privations.

La grâce supporte le besoin avec constance.

*
* *

La nature ramène tout à elle; combat et ergote pour ses intérêts.

1. *Æmulari ad meliora charismata*. Littéralement : Etre jaloux d'acquérir des dons encore meilleurs de la grâce. — Ici, comme en bien d'autres endroits, l'auteur emprunte ses expressions à saint Paul son grand inspirateur. — Voir la nomenclature qui termine le présent ouvrage.

La grâce ramène tout à Dieu comme au premier principe d'où tout découle ; ne s'attribue aucun bien ; ne prend présomptueusement avantage de rien ; ne conteste point ; ne préfère pas son avis à celui des autres ; mais soumet tous ses sentiments et toutes ses pensées à l'éternelle sagesse et au jugement de Dieu.

*
* *

La nature est avide de connaître des secrets et d'ouïr des nouvelles ; aime à paraître au dehors et à faire l'expérience de tout ce qui peut toucher les sens ; désire d'être connue et de faire des choses qui lui gagnent la louange et l'admiration des hommes.

La grâce n'a point souci d'apprendre du neuf et du rare ; car elle sait que toute cette curiosité est un fruit de la corruption du vieil homme et qu'il n'y a sur la terre rien de nouveau ni de durable. Elle enseigne à réprimer la licence des sens ; à éviter la vaine complaisance et l'ostentation ; à cacher humblement ce qui pourrait être loué ou même admiré avec justice ; et à ne chercher en toute chose, en toute connaissance, que l'édification de l'âme et la gloire de Dieu. Elle n'admet point qu'on loue ni elle ni ses œuvres, mais Dieu seul et ses dons, qu'il dispense à tous par une effusion de pure bonté.

*
* *

Cette grâce est une lumière surnaturelle et un don spécial de Dieu. Elle est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel. C'est elle qui élève l'homme des choses de la terre aux choses du ciel et les lui fait aimer ;

c'est elle qui, de charnel qu'il était, le rend spirituel.

Plus donc la nature est comprimée et vaincue, plus la grâce se répand dans l'âme avec abondance; et ses visites, chaque jour renouvelées, refont l'homme intérieur à l'image de Dieu.

CHAPITRE LV

Le fidèle confesse la corruption de la nature et l'efficacité de la grâce.

LE FIDÈLE

Seigneur mon Dieu, qui m'avez créé à votre image et à votre ressemblance, accordez-moi la grâce, que vous venez de me montrer si grande et si nécessaire au salut, afin que je surmonte les mauvais penchants de ma nature corrompue qui m'entraîne au péché et à la perdition. Il est vrai que je sens dans ma chair une loi du péché qui combat contre la loi de mon esprit et qui me rend captif de la sensualité, toujours obéie dans presque tous mes actes. Je ne puis résister à mes passions, si votre sainte grâce ne m'assiste en répandant son feu dans mon cœur.

*
* *

Oui, il faut votre grâce et une grande grâce pour vaincre la nature, inclinée au mal dès l'enfance. Depuis sa chute en Adam le premier homme, la nature est viciée par le péché. Cette tache, avec sa peine, est passée dans toute la descendance humaine; et ainsi notre

nature, que vous créez droite et bonne, n'est plus qu'une nature corrompue, toute entachée d'infirmité et de vices, que son propre mouvement, livré à lui-même, porte au mal et entraîne en bas.

Le peu de force qui lui est resté est comme une étincelle enfouie sous la cendre. C'est cette raison naturelle, enveloppée de grandes ténèbres, qui peut sans doute juger du bien et du mal, distinguer le vrai et le faux; mais qui est impuissante à accomplir ce qu'elle approuve, parce qu'il lui manque et la pleine lumière de la vérité et un fond d'affections saines.

* * *

De là vient, mon Dieu, qu'en moi l'homme intérieur prend plaisir à votre loi, convaincu que vos jugements sont bons, justes et saints, et se démontrant qu'il faut fuir tout mal et tout péché; mais en même temps l'homme de chair reste asservi à la loi du péché et obéit à la sensualité plutôt qu'à la raison.

Ainsi je trouve en moi la volonté du bien, et je n'y trouve pas la force de l'accomplir. Ainsi je forme maintes bonnes résolutions; mais bientôt je quitte prise et perds courage, le secours de la grâce manquant à ma faiblesse. Ainsi je connais la voie de la perfection et vois avec clarté ce que je devrais faire; mais, accablé du poids de ma corruption, je ne m'élève à rien de parfait.

* * *

Oh! Seigneur, comme votre grâce m'est avant tout nécessaire pour commencer le bien, le poursuivre et

l'achever! Sans elle je ne puis rien faire; mais je puis tout en vous, dès qu'elle me fortifie.

O grâce vraiment céleste, sans qui mérites propres et dons naturels ne sont rien! Arts, richesses, beauté, force, esprit, éloquence, tout cela, Seigneur, si la grâce manque, est de nul prix devant vous. Les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchants; mais le don spécial des élus, c'est la grâce, la charité. C'est elle qui les distingue et les fait juger dignes de la vie éternelle.

Telle est son excellence que ni la faculté de prophétiser, ni le pouvoir d'opérer des miracles, ni les plus hautes contemplations ne valent pas qu'on les prise si elle fait défaut. La foi même, l'espérance, et les autres vertus, ne vous sont point agréables sans la grâce et la charité.

*
* *

O bienheureuse grâce qui fais du pauvre en esprit un riche en vertus, qui rends humble de cœur l'homme comblé de dons, viens, descends en moi, remplis-moi dès le matin de ta consolation, de peur que mon âme, atteinte d'aridité et de lassitude, ne vienne à défaillir!

*
* *

Je vous en conjure, Seigneur, que je trouve faveur devant vous! Votre grâce me suffit, n'obtiendrais-je rien de ce que désire la nature.

N'importe que je sois tenté et que de nombreuses tribulations me tourmentent, je ne craindrai aucun mal tant que votre grâce sera avec moi. C'est elle ma force. Elle m'apporte à la fois conseil et secours; elle est plus

puissante que tous les ennemis et plus sage que tous les sages.

Elle est un maître de vérité, un professeur de discipline, la lumière du cœur, la consolation des angoisses. Elle chasse la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la piété, produit les larmes. Que suis-je sans elle, qu'un bois sec, un tronc inutile qui n'est bon qu'à jeter?

Donc, Seigneur, que votre grâce me prévienne et me suive toujours! Qu'elle me maintienne constamment occupé en bonnes œuvres!

CHAPITRE LVI

Jésus-Christ enseigne au fidèle à faire abnégation de soi et à l'imiter en portant sa croix.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, autant tu pourras sortir de toi, autant tu pourras passer en moi¹. De même que ne rien désirer au dehors fait la paix au dedans, ainsi se quitter intérieurement fait l'union de l'âme avec Dieu. Je veux donc t'apprendre à te renoncer parfaitement toi-même, si bien que tu t'abandonnes à ma volonté sans répugnance et sans plainte.

Suis-moi! Je suis la Voie, la Vérité, la Vie. Sans voie, impossible de marcher; sans vérité, impossible de connaître; sans vie, impossible de subsister. Je suis la voie que tu dois suivre, la vérité que tu dois croire, la vie

1. Un grand mystique du xiv^e siècle, le dominicain Tauler, écrivait dans ses *Institutions divines* : « Autant tu te laisseras toi-même et sortiras de toi-même, autant Dieu entrera en toi avec tous ses dons. »

que tu dois espérer. Je suis la voie qui ne peut égarer, la vérité qui ne peut tromper, la vie qui ne peut finir. La voie droite c'est moi; la vérité souveraine c'est moi; c'est moi enfin la vie véritable, la vie bienheureuse, la vie incréée.

*
* *

Ne sors pas de ma voie, et tu connaîtras la vérité, et la vérité te fera libre, et tu remporteras à la vie éternelle.

Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. Si tu veux connaître la vérité, crois-moi. Si tu veux être parfait, vends tout au profit des pauvres. Si tu veux être mon disciple, renonce à toi-même. Si tu veux posséder la vie bienheureuse, méprise la vie présente. Si tu veux être exalté dans le ciel, humilie-toi sur la terre. Si tu veux régner avec moi, porte la croix avec moi. Seuls, les serviteurs de la croix trouvent le chemin de la vraie lumière et de la vraie béatitude.

*
* *

LE FIDÈLE

Seigneur Jésus, puisque vous avez vécu pauvre et méprisé du monde, faites que je vous imite et que le monde me méprise. Le serviteur n'est pas plus grand que le maître qu'il sert, ni le disciple au-dessus du maître qui l'enseigne. Que votre serviteur se règle sur votre vie! Là est la vraie sainteté, là est mon salut. Hors de vos exemples et enseignements, tout ce que je lis, tout ce que j'entends, me laisse inconsolé et mal satisfait.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, savoir cela, c'est avoir tout appris. Si la pratique suit, tu seras bienheureux.

Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde, est celui qui m'aime. Je l'aimerai aussi, et me manifesterai à lui, et le ferai asseoir à mes côtés au royaume de mon père.

* * *

LE FIDÈLE

Seigneur Jésus, qu'il soit fait comme vous l'avez dit et promis, et qu'il me soit donné de m'en rendre digne !

J'ai reçu la croix de votre main ; je l'ai reçue, je la porterai ; oui, je la porterai jusqu'à la mort, telle que vous me l'avez imposée.

C'est vrai, la vie du bon moine est une croix ; mais cette croix mène au paradis. J'ai commencé ; il n'est plus permis de retourner en arrière ; je ne saurais lâcher pied.

* * *

Allons, frères, marchons ensemble ! Jésus sera avec nous. Pour Jésus nous nous sommes chargés de la croix ; continuons pour Jésus de porter la croix ! Il nous aidera, lui, le chef qui nous conduit, le modèle qui nous précède. Le voilà notre roi ! Il marche devant nous ; il combattra pour nous. Suivons-le vaillamment ! Que nul n'ouvre aux terreurs la porte de son âme ! Soyons prêts à mourir d'une mort généreuse en si belle bataille ! Ne faisons pas à notre gloire cette injure de désertir la croix¹ !

1. Nec inferamus crimen gloriae nostrae ut fugiamus a cruce!

Grands moines, qu'il soit permis à un libre croyant de proclamer

CHAPITRE LVII

Jésus-Christ exhorte le fidèle à ne pas se laisser abattre quand il tombe en quelques fautes ; et le fidèle lui rend grâce.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, voir l'homme humble et patient quand tout est contre lui me fait plus de plaisir que de le voir riche de consolation et de ferveur quand tout lui réussit.

Pourquoi te contrister pour quelque léger tort dont il t'est fait reproche ? Le cas fût-il plus grave, tu devrais rester calme. Laisse tomber cela. Est-ce donc si nouveau ? Ni ce n'est la première fois, ni ce ne sera la dernière, pour peu que ta vie dure.

Tant que rien ne te contrarie, tu n'es pas sans courage ; tu es même de bon conseil et sais bien fortifier les autres par tes discours. Mais que soudain la tribulation vienne frapper à ta porte, tu manques à la fois de conseil et de force.

Juge par là de ta grande fragilité. Tu n'en fais que trop l'expérience dans les moindres rencontres. Au fond c'est pour ton salut que ces traverses et d'autres surviennent.

ici son admiration pour cette foi, cet amour, cet enthousiasme qui embrasaient vos âmes !

Comme je le disais jadis dans mon *Histoire de la philosophie*, comme je l'ai répété dans la *Pensée chrétienne*. « l'ardeur qui échauffait ces âmes était noble et généreuse ; et du sein des austérités les plus dures devaient jaillir pour elles d'ineffables délices parce qu'elles aimaient. Leur zèle aurait pu mieux se dépenser et il lui arrivait de s'exagérer jusqu'au fanatisme ; mais il y a de ces choses que la raison désavoue et qui pourtant sont plus grandes que celles que la raison fait faire. Sans songer à les imiter, il faut les admirer. »

*
* *

Fais au mieux pour bannir les troubles de ton cœur. En demeures-tu touché, garde qu'ils ne t'abattent ou ne t'occupent longtemps. Si tu ne peux souffrir avec joie, souffre du moins avec patience.

Entends-tu avec fâcherie certains propos, éprouves-tu même de l'indignation, réprime-toi ; ne souffre pas qu'il sorte de ta bouche un mot peu mesuré dont se scandaliseraient les faibles. Tout ce flot d'émotion s'apaisera bientôt ; et le retour de la grâce tournera en douceur l'amertume de ton âme. Je suis toujours le Dieu vivant, prêt à t'aider et à te consoler encore plus que je ne l'ai fait, pourvu que tu aies confiance et que tu m'invoques avec ferveur.

*
* *

Aie plus d'égalité d'âme, et arme-toi pour faire plus grande résistance. Va, tout n'est pas perdu, parce que trop souvent tu te vois affligé ou gravement tenté. Tu es homme, et non Dieu ; tu es de chair, et non un ange.

Comment pourrais-tu te maintenir toujours au même point de vertu ? Ni l'ange ne le put dans le ciel, ni le premier homme dans le paradis terrestre. C'est moi qui relève et qui sauve ceux dont le cœur gémit ; et plus ils font l'aveu de leur infirmité, plus je les fais monter vers ma divinité¹.

*
* *

1. Ad meam proveho divinitatem.

LE FIDÈLE

Seigneur, bénie soit votre parole ! Elle est douce à mon cœur, plus que le miel, le doux rayon de miel, ne l'est à ma bouche¹. Que ferais-je au milieu de mes si grandes tribulations et angoisses, si vos saints entretiens ne me réconfortaient ? Eh ! qu'importe que je souffre et combien je souffre, pourvu qu'enfin j'arrive au port du salut ? Donnez-moi une bonne fin ; donnez-moi un heureux passage de ce monde à l'autre ! Souvenez-vous de moi, mon Dieu, et dirigez-moi, par le droit chemin, vers votre royaume ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVIII

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il ne faut pas prétendre sonder ce qui passe notre intelligence, et qu'il vaut mieux imiter les saints que de discuter quels sont les plus grands d'entre eux.

JÉSUS-CHRIST

Mon fils, garde-toi de disputer sur de hautes matières et sur les secrets jugements de Dieu, par exemple pourquoi tel est-il si délaissé et tel autre élevé à de si grandes grâces, tel si affligé et tel autre si heureusement exalté. Ces choses sont au-dessus de la portée de l'homme ; et il n'est ni raison ni dialectique humaine capable de sonder les jugements de Dieu.

Donc, quand des questions pareilles te sont ou soufflées par le diable ou posées par des esprits curieux, dis

1. Dulce super mel et favum ori meo.

pour toute réponse la parole du prophète : « Vous êtes juste, Seigneur, et droits sont vos jugements » ; ou encore cette autre parole : « Les jugements du Seigneur sont vrais et portent en eux-mêmes leur justification. »

Mes jugements doivent être redoutés et non pas discutés ; l'entendement humain ne saurait les comprendre.

*
* *

Ne va pas non plus t'enquérir et disputer du mérite des saints : lequel est le plus saint, lequel est le plus grand au royaume du ciel. Ces sortes de questions engendrent d'ordinaire des noises et des contentions inutiles ; elles nourrissent l'orgueil et la vaine gloire. On se jalouse ; on se combat, et chacun a son saint qu'il s'applique superbement à mettre hors de pair¹.

De telles curiosités, de telles recherches il ne revient aucun profit ; et elles déplaisent plutôt aux saints. Car je ne suis pas un Dieu de dissensions, mais un Dieu de paix ; et cette paix consiste plus à vraiment s'humilier qu'à s'exalter soi-même.

*
* *

C'est par un zèle dévot que certains sont portés à avoir plus d'affection pour tels ou tels saints ; mais ce zèle vient plutôt de l'homme que de Dieu.

1. Entre les franciscains et les dominicains, il s'était élevé de vives polémiques sur saint François et saint Dominique. Chacun des deux ordres revendiquait pour son fondateur la primauté céleste. Le scandale de ces disputes dut attrister le bénédictin inconnu qui a fait l'*Imitation* et lui inspirer ce chapitre. On remarquera une fois de plus la sûreté de sa ferme théologie. Il démêle l'égoïsme caché sous le zèle de certaines dévotions et condamne l'exclusivisme des petites chapelles. — Inutile de signaler combien le contenu de ce chapitre souligne l'in-vraisemblance de la thèse qui attribue l'*Imitation* soit à un dominicain, soit à un franciscain.

C'est moi, qui ai créé tous les saints ; moi qui leur ai accordé la grâce ; moi qui leur ai départi la gloire. Je connais les mérites de chacun ; et je les ai prévenus par les bénédictions de ma douceur¹. J'ai eu la prescience de mes bien-aimés avant tous les siècles. Je les ai choisis du milieu du monde ; et ce ne sont pas eux qui m'ont choisi les premiers. Ma grâce les a appelés, ma miséricorde les a attirés, ma main les a conduits à travers les tentations diverses. C'est moi qui ai répandu en eux de merveilleuses consolations, qui leur ai donné de persévérer et qui ai couronné leur patience.

*
* *

Je connais le premier et le dernier de mes saints et je les unis tous dans l'embrassement d'un ineffable amour. En tous les saints c'est moi qu'il faut louer ; en chacun c'est moi qu'il faut honorer et bénir par-dessus tout. N'est-ce pas moi qui les ai prédestinés, qui les ai faits si grands et si glorieux, sans qu'il se trouvât en eux aucun mérite qui eût précédé ?

Celui donc qui méprise le moindre de mes saints ne fait pas honneur au plus grand, puisque j'ai fait le petit et le grand. Quiconque porte atteinte à quelqu'un de mes saints m'atteint moi-même et tous les habitants du royaume des cieux. Ils ne font tous qu'un par le lien de la charité. En tous, mêmes sentiments, mêmes volontés. Tous s'aiment dans l'unité de Dieu tout en tous.

1. *Præveni eos in benedictionibus dulcedinis meæ.* Au chapitre XLVIII, l'auteur avait déjà adressé à Dieu cette invocation : Venez à moi, céleste douceur ! — L'expression est biblique, comme tant d'autres. (Voir la nomenclature qui est à la fin du volume.)

*
* *

Élève encore plus haut ta pensée. Les saints m'aiment plus qu'eux-mêmes avec tous leurs mérites ; et, transportés hors d'eux, soustraits à tout amour-propre, pleinement abîmés dans l'amour qu'ils me portent, ils y trouvent joie et repos. Il n'est rien qui puisse les détourner ni les attiédir, car, pleins de la vérité éternelle, ils brûlent du feu d'une charité qui ne saurait s'éteindre.

*
* *

Silence donc aux hommes charnels et animaux, qui dissertent sur l'état des saints, alors qu'ils ne connaissent que les affections particulières et les joies exclusives ! A chacun ils ôtent ou ajoutent selon leur inclination, et non selon la règle de l'éternelle vérité.

Chez plusieurs, c'est surtout ignorance. Ames peu éclairées, ils ne savent guère ce que c'est que d'aimer quelqu'un d'un amour parfait et purement spirituel. Une inclination naturelle, une affection toute humaine les fait fortement pencher vers tels ou tels, et leur imagination se peint les choses du ciel sur le modèle de ce qu'ils éprouvent sur la terre. Mais la distance est infinie. De cette distance les imparfaits n'ont pas l'idée, et seuls les cœurs illuminés la perçoivent par une révélation d'en haut¹.

Ainsi garde-toi, mon fils, d'égarer ta curiosité sur ces questions qui passent ton savoir. Mets seulement ton

1. Sed est distantia incomparabilis quam imperfecti non cogitant et quam illuminati viri per revelationem supernam speculantur.

application et tes soins à obtenir toi-même une place au royaume de Dieu, serait-ce la dernière.

*
* *

D'ailleurs, quand quelqu'un saurait qui est plus saint ou plus grand qu'un autre dans le royaume des cieux, de quoi lui servirait cette connaissance, s'il n'y prenait un motif de s'humilier devant moi et de glorifier d'autant plus mon nom ?

Celui qui pense à la grandeur de ses péchés, à la petitesse de ses vertus, à l'immense éloignement où il est de la perfection des saints, fait une œuvre bien plus agréable à Dieu que cet autre qui discute lesquels d'entre eux sont les plus petits et lesquels sont les plus grands. Mieux vaut invoquer les saints par de ferventes prières mêlées de larmes, et implorer avec humilité de cœur leurs glorieux suffrages, que de sonder par une vaine recherche les secrets de leur état.

Il est sûr que tous les saints sont contents et très contents de leur lot en paradis. Que les hommes sachent se contenter de cette certitude et fassent trêve à leurs discours en l'air !

*
* *

Les saints ne se glorifient pas de leurs propres mérites ; car ils ne s'attribuent aucun bien, mais rapportent tout à moi qui leur ai tout donné par ma charité infinie. Si grand est l'amour de la Divinité qui les inonde, si surabondante est la joie dont ils débordent, que rien ne manque à leur gloire et qu'il ne peut rien manquer à leur félicité. Plus ils sont élevés en gloire, plus ils sont

humbles en eux-mêmes et plus ils me sont proches et chers. Aussi vois-tu que l'Écriture les représente jetant leurs couronnes devant le trône de Dieu, prosternés aux pieds de l'Agneau, et adorant Celui qui vit dans les siècles des siècles.

*
* *

Plusieurs cherchent à décider lequel est le plus grand au royaume des cieux ; et ils ignorent si eux-mêmes mériteront seulement d'y être comptés parmi les plus petits !

Il est grand après tout d'être même le plus petit dans le ciel, où tous sont grands parce que tous y auront le nom et la qualité d'enfants de Dieu. Le moindre des saints deviendra la tige de milliers de justes, tandis que le pécheur, après cent ans de vie, n'aboutira qu'à la mort éternelle.

*
* *

Quand mes disciples me demandèrent qui serait le plus grand au royaume des cieux, il leur fut répondu : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Qui se fera humble comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand au royaume des cieux. »

Malheur à ceux qui dédaignent de s'abaisser de bon cœur avec les petits ! La porte du ciel est basse et ne les laissera pas passer.

Malheur aussi aux riches ! Ils ont ici leur consolation ; et, pendant que les pauvres entreront dans le royaume des cieux, eux resteront dehors, gémissant et pleurant.

Humbles, réjouissez-vous ; pauvres, tressaillez d'allé-

gresse ; car à vous appartient le royaume de Dieu, pourvu que vous marchiez dans la vérité!

CHAPITRE LIX

*Le fidèle met tout son espoir et toute sa confiance
en Dieu seul.*

LE FIDÈLE

Seigneur, quel appui ai-je en cette vie, et, quelle est ma plus grande consolation, au milieu de tout ce qui se voit sous le ciel? n'est-ce pas vous, Seigneur mon Dieu, avec vos innombrables miséricordes?

Où ai-je été bien, vous absent? Où ai-je pu être mal, vous présent¹? J'aime mieux la pauvreté qui m'unit à vous que la richesse qui me sépare de vous. Je choisiraï d'être avec vous voyageur sur la terre, plutôt que de posséder le ciel sans vous. Où vous êtes, c'est le ciel; où vous n'êtes pas, c'est la mort et l'enfer.

1. *Ubi mihi bene fuit, sine te? Aut quando male esse potuit, præsente te?* — Je cite ce verset parce qu'il est typique et qu'on y trouvera, très sensiblement accusées, les concordances de rythme et de cadence dont l'auteur de l'*Imitation* est prodigue jusqu'à l'abus, pour que son texte se grave mieux dans la mémoire et s'adapte au chant. *Musica ecclesiastica*, tel était l'un des titres par lesquels on désignait l'*Imitation*.

Ce n'est pas sans raison que, dans son édition du texte de l'*Imitation*, parue à Rome et à Paris en 1904, l'abbé Albin de Cigala a divisé ce texte en vers diversement mesurés selon le rythme et les assonances de la phrase latine.

Dans sa préface, l'honorable docteur en théologie ne peut s'empêcher de remarquer que le livre sur l'eucharistie qui forme le quatrième livre est loin d'être aussi bien cadencé que les précédents. « Aussi, ajoute-t-il, est-ce chose fréquente que ce livre ne figure pas avec les autres, même dans les manuscrits. » « *Inde est quod sæpius, etiam in manuscriptis, simul cum aliis non inveniatur.* » Mais il y a un usage qui a prévalu; et l'abbé Albin de Cigala s'y conforme. « *Usus tamen invaluit in opere collocari, et nos quidem usui annuimus.* »

Vous régnez en mon désir : aussi est-ce nécessité que je gémissé après vous, que je vous appelle et vous implore ; et il n'est personne en qui je puisse avoir pleine confiance, personne qui puisse à propos me secourir dans mes besoins¹, hors vous seul, ô mon Dieu. C'est vous mon espoir, c'est vous mon appui, c'est vous mon consolateur toujours fidèle.

*
* *

Tous cherchent leur intérêt propre ; vous, c'est mon avancement, c'est mon salut que vous avez en vue, et vous tournez tout à mon bien. Même quand vous me livrez en butte à diverses tentations et adversités, tout y vise mon profit. N'avez-vous pas coutume d'éprouver en mille manières ceux qui vous sont chers ? Dans mes épreuves, je ne dois pas moins vous chérir et vous glorifier que si vous me remplissiez de consolations célestes.

En vous donc, Seigneur mon Dieu, je mets mon espérance et mon refuge ; en vous je me décharge de toutes mes tribulations et angoisses ; car, où que je regarde en dehors de vous, je ne trouve partout qu'instabilité et faiblesse.

Il n'est ni amis assez nombreux pour me servir, ni protecteurs assez forts pour me secourir, ni conseillers assez sages pour me guider, ni livres assez doctes pour me consoler, ni trésors assez précieux pour me racheter, ni lieu assez secret² pour m'abriter, si vous n'êtes vous-même mon aide, ma force, ma lumière, ma consolation, mon trésor, mon asile.

1. Qui in necessitatibus auxilietur opportunus.

2. Les vieux manuscrits allemands portent : *Nec locus secretus et amœnus contutari*. — Ni lieu assez secret et plaisant pour m'abriter.

*
* *

Bien des choses semblent devoir procurer la paix et le bonheur. Mais sans vous toutes ces choses ne sont rien et ne servent en vérité de rien pour notre félicité.

C'est vous la fin de tous biens, la plénitude de toute vie, la profondeur de toute sagesse ; et espérer en vous par-dessus tout est le très fort refuge de vos serviteurs. Vers vous je regarde, en vous je me fie, ô mon Dieu, Père des miséricordes.

Bénissez et sanctifiez mon âme ! Que la bénédiction céleste fasse d'elle votre habitation sainte et le siège de votre éternelle gloire ! Qu'en ce temple où daigne résider votre majesté, il ne subsiste rien qui offense vos yeux !

Jetez sur moi un regard compatissant selon la grandeur de votre bonté et la multitude de vos miséricordes ; entendez la prière de votre pauvre serviteur exilé si loin de vous dans la région des ombres de la mort ; protégez et conservez l'âme de votre humble serviteur, parmi tant d'écueils de cette vie corruptible ; accompagnez-la de votre grâce ; introduisez-la, par le chemin de la paix, dans la patrie des clartés éternelles ! Ainsi soit-il.

FIN DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE

SUR LE SACREMENT DE L'AUTEL

(Habituellement incorporé à l'*Imitation* sous le titre de 4^e livre).

Traduction Marillac, remaniée et annotée.

AVANT-PROPOS

L'opuscule dont on va lire la traduction est le plus beau livre qu'ait produit l'Église sur le sacrement de l'Eucharistie; et je ne trouve de comparable que l'Office du Saint-Sacrement dû à la plume de saint Thomas d'Aquin.

Mais il suffira au lecteur d'examiner les pages suivantes pour reconnaître la vérité de ce que j'ai dit dans l'Introduction du présent ouvrage (p. XIII et XIV), sur l'impossibilité d'accepter la pieuse tradition, toujours persistante, qui fait de cet opuscule la quatrième partie de l'*Imitation*.

Que les trois livres de l'*Imitation* se suffisent et constituent une unité vivante; qu'ici on soit introduit dans un ordre d'idées différent; que ce livre soit un

ouvrage formant un tout et précédé d'une préface faite de cinq textes évangéliques ; qu'il n'y soit question ni de l'imitation de Jésus-Christ, ni du mépris du monde ; que le point de vue sacerdotal y domine, au lieu du point de vue monastique ; qu'on n'y remarque pas le même soin continu du rythme et de la cadence ; que l'inspiration ne s'y élève pas aux mêmes hauteurs ; que l'élan de l'âme n'y soit pas aussi profondément pathétique ; que le style n'y ait plus cette perfection qui donne à chaque pensée sa formule définitive : cela est manifeste.

Ajoutez qu'on ne retrouve plus ici ce grand nombre d'hébraïsmes, encore moins ce grand nombre de gallicismes dont l'abondance doit frapper tout lecteur attentif du texte latin des trois livres de l'*Imitation*.

Il est certain que les trois livres de l'*Imitation* ont été pensés en français. On n'en peut dire autant du livre sur le Sacrement de l'autel. Je ne croirais pas impossible qu'il fût dû à l'allemand Thomas de Kempen, s'il ne dépassait encore de beaucoup le niveau du reste de ses ouvrages. On y trouve toutefois un étalage d'érudition biblique (chap. 1), une sorte de pédantisme théologique (chap. 1, v, xi) et des formules d'oraison ou de manuel de dévotion (chap. vi, vii, ix, xvii), qui rentrent dans sa manière.

Quant à supposer, sur la foi d'une signature¹, que

1. On sait que le manuscrit d'Anvers porte en latin les mots : « Achevé par les mains du frère Thomas à Kempis, l'an 1441 ».

ce bon religieux, très pieux, docte en théologie, plein d'onction, mais de médiocre envergure, serait l'auteur de l'*Imitation*, ceux-là seuls l'ont pu croire qui n'avaient pas jeté les yeux sur ses œuvres. De même que la diversité complète du génie exclut de cette glorieuse paternité le nom de Jean Gerson, l'absence complète du génie exclut le nom de Thomas à Kempis. Il a transcrit l'*Imitation* ; il ne l'a pas écrite.

Parmi les anciens manuscrits de l'*Imitation* où le livre sur le Sacrement de l'autel ne figure pas, il y a lieu de citer notamment ceux du monastère de Weingarten (1433), de Wiblingen (1433), de Salzbourg (1462), de Bruges, de Clermont, d'Avignon. Ce livre ne figure pas non plus dans la première version française de l'*Imitation* parue sous le titre l'*Internelle consolacion* et si populaire au xv^e siècle, ni dans l'*Imitation* accommodée en latin cicéronien que publia à Bâle en 1563 le théologien calviniste Sébastien Châteillon.

Dans les vieux textes, là même où le traité *De Sacramento* est réuni aux trois livres de l'*Imitation*, la séparation est fréquemment marquée. A la fin des trois livres de l'*Imitation* une mention latine porte tour à tour : *Ici finit le premier livre de l'Imitation*. — *Ici finit le second livre de l'Imitation*. — *Ici finit le troisième livre de l'Imitation*. Mais on se garde bien de dire à la fin de l'opuscule qui nous occupe : *Ici*

finis le quatrième livre de l'Imitation. On dit : Ici finit le livre sur le Sacrement de l'autel.

J. F.

CHAPITRE I

Avec quel grand respect on doit recevoir Jésus-Christ.

Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai, dit le Seigneur¹.

Le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde².

Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi³.

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui⁴.

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie⁵.

Ce sont là vos paroles, Jésus-Christ, Vérité éternelle, quoique non dites en un même temps, ni écrites en un même lieu. Puisque donc ce sont vos paroles, je les dois recevoir toutes de bon cœur et fidèlement.

Elles sont vôtres et vous les avez proférées ; elles sont aussi miennes, car vous les avez dites pour mon salut ; je les reçois bien volontiers de votre bouche, afin qu'elles soient gravées dans mon cœur. Ces paroles de si grande

1. Mathieu, chapitre XI^e ; verset 28.

2. Jean, VI, 52.

3. Paul, 1^{re} épître aux Corinthiens, XI, 24.

4. Jean, VI, 57.

5. Jean, VI, 64.

piété, pleines de douceurs et d'amour, me donnent courage ; mais mes propres péchés m'épouvantent, et l'impureté de ma conscience m'éloigne de cet auguste mystère. La douceur de vos appels m'attire, mais la multitude de mes vices m'appesantit.

*
* *

Vous me commandez d'approcher de vous avec confiance si je veux avoir part avec vous ; et de recevoir le pain d'immortalité si je désire obtenir la vie et la gloire éternelle. *Venez à moi*, dites-vous, *vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai*. O amicale parole, bien douce à l'oreille du pécheur, par laquelle vous ne dédaignez pas, Seigneur mon Dieu, de convier un pauvre, un mendiant, à la communion de votre très saint corps ! Mais qui suis-je, Seigneur, pour avoir la présomption d'approcher de vous ? *Les cieux des cieux ne peuvent vous contenir*¹, et vous dites : *Venez à moi, tous !*

*
* *

Qui peut concevoir cette très miséricordieuse condescendance qui nous invite avec tant d'amour ? Comment oserai-je approcher de vous, ne ressentant aucun bien en moi qui m'en donne la hardiesse ? Comment ne craindrai-je pas de vous faire entrer dans la maison de mon âme, moi qui ai si souvent offensé votre face très débonnaire ?

Les anges et les archanges vous révèrent ; les saints et les justes tremblent devant vous, et vous dites : *Venez*

1. III^e livre des rois chapitre VIII ; 27.

à moi, tous ! Si vous, Seigneur, ne disiez cela, qui le croirait véritable ? Et si vous ne le commandiez, qui oserait approcher de vous ?

Voilà Noé, homme juste : il travailla cent ans à la construction de l'arche, afin de s'y sauver avec un petit nombre de personnes ; et moi, comment pourrai-je en une heure me préparer pour recevoir avec révérence l'Architecte du monde ?

Moïse, votre serviteur, votre grand et particulier ami, fit une arche de bois incorruptible, et la revêtit d'or très pur pour y mettre les Tables de la Loi ; et moi, vile créature, j'oserai vous recevoir si facilement, vous qui êtes l'auteur de la loi et qui donnez la vie !

Salomon, le plus sage des rois d'Israël, bâtit en sept ans un temple magnifique à la louange de votre nom ; célébra pendant huit jours la fête de la Dédicace ; offrit mille hosties pacifiques¹ et posa solennellement, au son des trompettes et en grande joie, l'arche d'alliance au lieu qui lui était préparé ; et, moi, le plus malheureux et le plus pauvre de tous les hommes, comment oserai-je vous introduire dans la maison de mon âme, moi qui puis à peine employer pieusement une demi-heure ? Et plût à Dieu qu'au moins une fois j'eusse employé dignement un moindre temps encore !

O mon Dieu, avec combien de soin ceux-là ont travaillé pour vous plaire ! Hélas ! en comparaison, combien est peu de chose ce que je fais ; et que je vous donne

1. Salomon immola non pas mille, mais cent quarante-deux mille victimes, ainsi que le constate le *Livre des rois* : « Et Salomon, pour hosties pacifiques, égorga et immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. » Ajoutez que les solennités de la fête de la dédicace complétée par la fête des tabernacles durèrent non pas huit jours, mais quinze jours.

peu de temps quand je me dispose à la sainte communion ! Je suis rarement recueilli tout à fait, très rarement libre de toute distraction ; et pourtant il est certain que nulle pensée indécente ne se devrait rencontrer en moi en la présence salutaire de votre divinité, et que nulle créature ne me devrait occuper ; car ce n'est pas un ange, mais le Seigneur des anges que je dois recevoir.

Il y a une grande différence entre l'arche d'alliance, avec ce qui était dedans, et votre corps très pur et ses ineffables vertus ; entre ces sacrifices légaux, préfiguratifs des choses futures, et la vraie hostie de votre corps, qui accomplit en elle seule tous les anciens sacrifices.

Pourquoi donc est-ce que je ne désire pas plus ardemment votre vénérable présence ? Pourquoi est-ce que je ne me prépare pas avec plus grand soin pour recevoir votre saint sacrement, quand ces anciens patriarches, ces saints prophètes, ces rois et ces princes, avec tout le peuple, ont fait paraître une si dévote affection au service de Dieu !

David, ce roi si pieux, a dansé de toute sa force devant l'arche de Dieu, remémorant les bienfaits autrefois départis à ses pères. Il fit des instruments de musique de plusieurs sortes ; il composa des psaumes et il ordonna qu'ils fussent chantés en grande liesse. Lui-même, rempli de la grâce du Saint-Esprit, il les chanta souvent sur sa harpe, enseignant au peuple d'Israël à louer Dieu de tout cœur, à le bénir et à l'honorer avec l'harmonie des voix.

Si alors devant l'arche du Testament il y avait une si grande dévotion et si on y a eu un si vif souci de glorifier Dieu, combien ne dois-je pas moi-même, ainsi que tout le peuple chrétien, avoir de révérence et de dévo-

tion en présence du saint sacrement et à la réception du très excellent corps de Jésus-Christ ?

*
* *

Plusieurs courent en divers lieux pour visiter les reliques des saints ; ils s'émerveillent au récit de ce qu'ils ont fait ; ils considèrent avec étonnement la grandeur et la magnificence de leurs sanctuaires et ils baisent leurs ossements sacrés, enveloppés dans la soie et dans l'or ; et voici que vous êtes ici présent devant moi sur l'autel, vous mon Dieu, Saint des saints, et Seigneur des anges !

Souvent ce n'est que la curiosité qui pousse les hommes dans les lieux saints. Ils sont attirés par la nouveauté de ce qui n'a point été vu auparavant, et ils rapportent peu de fruit pour leur amendement, surtout lorsque si légèrement ils courent d'un lieu à un autre sans vraie contrition. Mais ici, dans le Sacrement de l'autel¹, mon Dieu, Jésus-Christ, Homme-Dieu, vous êtes présent tout entier ; on y reçoit le fruit abondant du salut éternel toutes les fois que l'on vous reçoit dignement et dévotement ; et ce n'est point par légèreté, curiosité ou sensualité, que nous sommes attirés à vous, mais par une foi ferme, une vive espérance et une charité sincère.

*
* *

O Dieu, créateur invisible du monde, combien est admirable la conduite que vous tenez envers nous ! Combien suavement et gracieusement vous ordonnez

1. Le plus souvent l'auteur se contente de dire : le *Sacrement* ; ou bien, il dit, comme ici : le *Sacrement de l'autel* (*Altaris Sacramentum*).

toutes choses avec vos élus, auxquels vous vous offrez vous-même pour être reçu en ce saint sacrement ! C'est là une chose qui surpasse tout entendement, une chose qui attire singulièrement le cœur des personnes pieuses et enflamme leurs affections, de voir que ceux qui vous sont vraiment fidèles, qui travaillent toute leur vie à s'amender, reçoivent souvent de ce très digne sacrement la grâce d'un redoublement de piété et d'un nouvel amour de la vertu¹.

O grâce admirable et cachée de ce sacrement, qui est connue seulement des fidèles chrétiens, mais que les infidèles et ceux qui sont asservis au péché ne sauraient goûter ! En ce sacrement la grâce spirituelle nous est donnée : la force perdue est réparée dans l'âme ; et sa beauté, qu'avait défigurée le péché, lui revient. Cette grâce est quelquefois si grande que, par l'abondance de la ferveur qu'elle donne, non seulement l'âme mais aussi le corps débile s'en trouve tout fortifié.

Combien n'avons-nous pas lieu de prendre en pitié et de déplorer cette tiédeur, cette négligence qui fait que nous ne sommes point portés d'une plus vive affection à recevoir Jésus-Christ, en qui consiste toute l'espérance et tout le mérite de ceux qui doivent être sauvés ! N'est-ce pas lui qui est notre sanctificateur et notre rédempteur ? N'est-ce pas lui qui est la consolation des voyageurs de la terre et l'éternelle jouissance des saints ?

Combien n'est-il pas lamentable que plusieurs pren-

¹ Le livre sur le sacrement de l'autel est probablement contemporain des grandes controverses sur l'Eucharistie et c'est à la même époque que Bertrand de Goth, devenu pape sous le nom de Clément V, écrivait : « En vertu de ce sacrement nous sommes détournés du mal et confirmés dans le bien, et nous profitons d'un accroissement de vertus et de grâces. »

nent si peu garde à ce bienfaisant mystère qui réjouit le ciel et est le salut du monde ! O aveuglement et dureté du cœur humain, qui ne fait pas plus de cas d'un don si ineffable, et, par le fréquent usage, se laisse aller à l'inattention et à l'indifférence ! Car, si ce très saint sacrement se célébrait seulement en un lieu et n'était consacré que par un seul prêtre en ce monde, songez quel grand désir attirerait les hommes vers ce lieu et vers ce prêtre, pour ouïr célébrer les mystères divins ! Mais aujourd'hui il y a plusieurs prêtres, et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la miséricorde et l'amour de Dieu envers l'homme éclatent d'autant plus que la sacrée communion est plus amplement répandue par l'univers.

Je vous rends grâce, ô bon Jésus, Pasteur éternel, qui avez daigné nous repaître de votre corps et de votre sang précieux nous pauvres et bannis, et nous inviter à la réception de ces mystères par les paroles de votre propre bouche disant : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai.*

CHAPITRE II

Que Dieu montre dans le sacrement de l'eucharistie une grande bonté et charité envers l'homme.

Me confiant en votre bonté et en votre grande miséricorde, Seigneur, je m'approche, malade, de mon médecin, famélique et altéré, de la fontaine de vie ; pauvre, du roi du ciel ; serviteur, de mon maître ; créature, de mon créateur ; désolé, de mon débonnaire consolateur.

Mais d'où me vient cette grâce que vous venez à moi ? Qui suis-je, pour que vous vous donniez vous-même à moi ? Comment ose le pécheur comparaître devant vous, et comment daignez-vous venir au pécheur ? Vous connaissez votre serviteur, et savez qu'il n'a rien de bon en soi pour que vous lui fassiez telle faveur. Je confesse donc ma bassesse et reconnais votre bonté ; je glorifie votre pitié, et vous rends grâce pour votre excessive charité : car vous faites cela de vous-même, et non pour mes mérites, afin de me rendre plus sensible l'étendue de votre bonté, de m'enflammer d'un plus grand amour, et de me pénétrer à votre exemple d'une plus parfaite humilité.

Puisque donc il vous plaît ainsi, et que vous avez commandé qu'il soit fait ainsi, je reçois avec joie la libéralité que vous daignez me faire. Plaise à votre miséricorde que mon iniquité n'y mette point obstacle !

*
* *

O très doux et très débonnaire Jésus, combien vous est-il dû de révérence et d'actions de grâces, avec perpétuelles louanges, pour la réception de ce corps sacré, dont la dignité ne saurait être expliquée par aucun langage humain ! Mais que penserai-je, à l'heure de la communion, en approchant de mon Seigneur, que je ne saurais vénérer comme je dois, et que pourtant je désire ardemment recevoir ? Que penserai-je de bon et de salutaire ? Je ne puis que m'humilier entièrement devant vous et exalter votre infinie bonté envers moi. Oui, je vous bénis, mon Dieu, et vous exalterai éternellement ; moi-même je me méprise, et vous me voyez confondu dans l'abîme de ma bassesse.

Vous êtes le Saint des saints, et moi le rebut des pêcheurs; vous vous inclinez vers moi, et je ne suis pas digne de lever les yeux vers vous. Vous venez à moi, vous voulez être avec moi, vous me conviez à votre banquet, vous me voulez donner à manger la viande céleste et le pain des anges, ce pain qui n'est autre que vous-même, *ô pain vivant, qui êtes descendu du ciel et qui donnez la vie au monde*¹.

Intarissable source d'amour! Merveilleuse manifestation de bonté! Quelles actions de grâces, quelles louanges ne vous sont dues pour de tels bienfaits! O combien salulaire et utile fut votre dessein quand vous instituâtes ce sacrement! combien doux et joyeux fut le banquet quand vous vous donnâtes vous-même pour nourriture! Combien, Seigneur, vos œuvres sont admirables, votre vertu puissante, votre vérité ineffable! *Vous avez dit, et toutes choses ont été faites*²; et rien n'a été fait que ce que vous avez ordonné.

*
*
*

C'est une chose admirable, objet de la seule foi, surpassant l'entendement humain, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, vous soyez contenu tout entier sous les plus petites espèces de pain et de vin, et soyez mangé par celui qui vous reçoit, sans être consumé.

Vous, Seigneur de toutes choses et qui n'avez besoin d'aucune, vous avez voulu habiter en nous par votre sacrement. Ah! conservez mon cœur et mon corps

1. Jean, VI, 51, 52.

2. Il a dit; et tout a été fait (*Psaume CXLVIII*).

immaculés, afin que je puisse, d'une conscience joyeuse et pure, célébrer bien souvent vos saints mystères, et recevoir, pour mon salut éternel, ce sacrement que vous avez institué principalement pour votre honneur et pour la perpétuelle commémoration de votre œuvre d'amour.

Réjouis-toi, mon âme, et rends grâces à Dieu pour un si noble présent et une si singulière consolation qui t'est laissée en cette vallée de larmes !

Toutes les fois que tu célèbres ce mystère et reçois le corps de Jésus-Christ, autant de fois tu consommes l'œuvre de ta rédemption et es fait participant de tous les mérites de Jésus-Christ ; car la charité de Jésus-Christ n'est jamais diminuée, et la grandeur de sa propitiation n'est jamais épuisée. C'est pourquoi tu dois avec une attentive considération méditer ce grand mystère de ton salut, et t'y disposer toujours par une nouvelle rénovation d'esprit. Lorsque tu célèbres le divin sacrifice ou même ne fais qu'y assister, il doit te sembler aussi grand, aussi nouveau, aussi digne d'amour, que si, en ce même jour, Jésus-Christ descendant au sein de la Vierge, était fait homme, ou si, pendu sur la croix, il souffrait et mourait pour le salut des hommes.

CHAPITRE III

Qu'il est utile de communier souvent.

Voici, Seigneur, que je viens vers vous pour jouir de votre présent, et goûter les délices du saint banquet,

que vous, mon Dieu, avez préparé au pauvre en votre douceur¹. Tout ce que je puis et dois désirer est en vous ; vous êtes mon salut et ma rédemption, mon espérance et ma force, mon honneur et ma gloire. *Réjouissez donc aujourd'hui l'âme de votre serviteur Seigneur Jésus ; car j'ai élevé mon âme vers vous*². Je désire, à cette heure, vous recevoir avec un amoureux respect ; je souhaite de vous introduire en ma maison, afin qu'avec Zachée je sois digne d'être béni de vous et mis au nombre des enfants d'Abraham³ ; mon âme désire votre corps ; mon cœur brûle d'être uni à vous.

Donnez-vous à moi, et cela me suffit ; car nulle consolation ne me sert sans vous ; je ne puis être sans vous ; je ne saurais vivre si je ne suis visité de vous : il faut donc que je m'approche souvent de vous, et que je vous reçoive comme le soutien de ma vie, de peur que je ne défaille en chemin si je suis privé de cette viande céleste. C'est ainsi, très miséricordieux Jésus, que, prêchant aux peuples et les guérissant de diverses maladies, vous avez dit autrefois : *Je ne veux*

1. Ces oiseaux du ciel envoyés par vos mains habitèrent au milieu de leurs tentes ; vous aviez préparé en votre douceur cette nourriture pour le pauvre. (Psaume LVII, 11.)

2. Psaume LXXXV, 4.

3. Comme Jésus traversait Jéricho, un homme riche, appelé Zachée, le premier d'entre les fermiers des deniers publics, cherchait à voir qui était Jésus. Mais il ne pouvait y parvenir à cause de la foule ; car il était de petite taille. Il courut en avant et monta sur un sycamore pour le voir. Jésus arrivé à cet endroit leva les yeux et dit « Zachée, hâte-toi de descendre ; car il faut que tu m'introduises dans ta maison. » Zachée se hâta de descendre et reçut Jésus avec joie. Ce que voyant, tous murmurèrent. « Jésus, disait-on, est allé loger chez un homme qui est un pécheur. » Cependant Zachée disait à Jésus : « Voici, Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple. » Et Jésus parla ainsi : « Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Évangile selon Saint Mathieu, XIX.)

*pas les laisser aller à jeun en leurs maisons, de peur qu'ils ne défaillent en chemin*¹.

Usez-en de la même manière avec moi, vous qui, pour la consolation des fidèles, avez voulu demeurer dans ce sacrement : vous êtes la douce réfection de l'âme, et celui qui vous recevra dignement sera participant et héritier de la gloire éternelle.

Combien il m'est nécessaire, à moi qui suis si infirme et pêche si souvent, qui m'engourdis et défaillie si tôt, de me renouveler, purifier et enflammer par de fréquentes oraisons et confessions, et par la sacrée réception de votre corps, de peur que, m'en abstenant plus longtemps, je ne déchoie de mon bon propos !

*Les sens de l'homme sont enclins au mal dès son enfance*², et, s'il n'est secouru de la médecine divine, il se laisse incontinent aller aux choses mauvaises ; mais la sainte communion le retire du mal et le fortifie dans le bien.

Si à présent je suis si souvent négligent et tiède quand je communie et célèbre la messe, que serait-ce si je ne prenais point ce remède et ne cherchais point ce secours si grand ? Dès lors, quoique je ne sois pas tous les jours assez bien disposé pour célébrer le saint sacrifice³, j'aurai à cœur de recevoir les mystères divins aux temps convenables et de participer à une si grande grâce : car c'est la principale consolation de l'âme fidèle, tant que son pèlerinage en ce corps mortel la

1. Mathieu, XV, 32.

2. Genèse VIII, 21.

3. Ainsi que je l'ai indiqué dans mon ouvrage sur *La pensée chrétienne*, il s'en faut qu'autrefois chaque prêtre offrit journellement le saint sacrifice. En revanche il arrivait que tel évêque l'offrait neuf fois dans le même dimanche.

tient hors d'avec vous, de se souvenir souvent de son Dieu et recevoir son bien-aimé dévotement.

*
* *

O merveille de votre miséricordieuse tendresse pour nous, que vous, Seigneur Dieu, créateur et vivificateur de tous les esprits, daignez venir à une pauvre petite âme, et rassasier pleinement sa faim avec toute votre divinité et humanité !

Heureuse et bien heureuse l'âme qui peut vous recevoir dignement, vous le Seigneur son Dieu, dans une entière plénitude de joie spirituelle. Qu'elle reçoit un grand Seigneur ! Qu'elle loge un hôte bien-aimé ! Qu'elle accueille une agréable compagnie ! Qu'elle se donne un fidèle ami ! Qu'elle embrasse un beau et noble époux, aimable par-dessus toutes les choses aimées et par-dessus tout ce qui se peut désirer !

O très doux bien-aimé de mon âme, que le ciel et la terre avec toutes leurs magnificences se cachent devant vous ; car tout ce qu'ils ont d'admirable et de beau vient de votre libéralité et n'atteindra jamais à l'éclat de votre nom, ô vous dont la sagesse est infinie !

CHAPITRE IV

*Que ceux qui communient dévotement reçoivent
d'abondantes grâces.*

Seigneur mon Dieu, prévenez votre serviteur par les bénédictions de votre douceur¹, afin qu'il puisse appro-

1. Vous l'avez prévenu par les bénédictions de votre douceur (*Psaume XX,3*).

cher dignement et dévotement de votre magnifique sacrement. Réveillez mon cœur, attirez-le à vous et le dépouillez de ce pesant engourdissement. Honorez-moi de votre salutaire visite, afin que je goûte en esprit votre suavité, laquelle réside pleinement en ce saint sacrement comme en sa source. Illuminez mes yeux afin que je jouisse de la contemplation d'un si grand mystère, et fortifiez ma foi afin que j'y croie avec une fermeté inébranlable; car ce mystère est l'ouvrage non d'une puissance humaine, mais de la puissance divine; c'est une institution de votre sagesse et non une invention des hommes. Il n'y a point d'intelligence assez pénétrante pour entendre ces choses, qui surpassent même la subtilité des esprits angéliques. Que pourrai-je donc, pécheur indigne, terre et cendre, découvrir et comprendre d'un si haut sacrement?

Seigneur, je m'approche de vous en simplicité de cœur, avec une bonne et ferme foi, par votre commandement; je viens avec espoir et révérence, et je crois vraiment que vous êtes ici présent, Dieu et homme en ce sacrement.

Vous voulez, que je vous reçoive et que je m'unisse à vous en charité. J'implore donc votre clémence et vous supplie de me donner pour cela une grâce spéciale afin que je sois tout écoulé en vous, que je me fonde en amour, que je ne cherche plus aucune consolation étrangère : car ce très haut et très digne sacrement est le salut de l'âme et du corps, le remède de toutes les maladies spirituelles, par qui nos vices sont guéris, nos passions réfrénées, nos tentations vaincues ou diminuées. Par lui les plus grandes grâces sont répandues en nous; la vertu en germe est accrue, la foi confirmée, l'espérance fortifiée, la charité dilatée et enflammée.



*
* *

En effet, ô mon Dieu, sauveur de mon âme, réparateur de l'infirmité humaine, dispensateur de toutes les consolations intérieures, vous avez prodigué et prodiguez, en ce sacrement, mille grands bienfaits à vos bien-aimés qui communient dévotement. Vous les consolez intérieurement pour adoucir leurs diverses tribulations ; du fond de leur abattement et de leur abjection vous les élevez à l'espérance de votre protection ; enfin vous répandez en eux une grâce nouvelle qui les inonde de joie et de lumière, de sorte que, s'étant sentis avant la communion en trouble et sans affection, ils se trouvent transfigurés une fois nourris de cette viande et de ce breuvage céleste.

Si vous en usez si libéralement envers vos élus, c'est afin qu'ils connaissent vraiment et expérimentent clairement qu'ils n'ont rien d'eux-mêmes, et quelles faveurs et vertus ils peuvent recevoir de vous. Etant d'eux-mêmes froids, durs et indévots, ils sont élevés par vous aux mérites de la ferveur, du zèle et de la dévotion. Et certes, quel est celui qui, approchant humblement de la fontaine de douceur, n'en remporterait beaucoup de douceur, ou qui, étant auprès d'un grand feu, n'en recevrait une grande chaleur ? Or vous êtes la fontaine toujours pleine et surabondante, le feu toujours brûlant et qui jamais ne s'éteint.

S'il ne m'est pas permis de puiser dans l'abondance de cette source et de m'y désaltérer pleinement, je mettrai toutefois ma bouche à l'ouverture du céleste canal, afin qu'au moins j'y prenne quelque gouttelette pour

adoucir ma soif et ne pas être desséché tout à fait. Que si je ne puis encore être tout céleste et tout embrasé comme les chérubins et les séraphins, je m'efforcerai du moins de m'animer par des mouvements de piété et de préparer mon cœur, afin que, par l'humble réception du sacrement de vie, j'obtienne qu'il tombe sur moi quelque petite étincelle de la divine flamme. Bon Jésus, Sauveur très saint, suppléez débonnairement et gracieusement à tout ce qui me manque, vous qui avez daigné nous appeler tous à vous, en disant : « *Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai*¹. »

Je travaille, quant à moi, à la sueur de mon visage ; je suis tourmenté des douleurs de mon cœur, chargé de péchés, inquiété par des tentations, enveloppé et pressé de mille mauvaises passions, et je n'ai personne qui m'aide ; je n'ai personne qui me délivre et me sauve, sinon vous, Seigneur Dieu mon Sauveur. Je me remets donc entre vos mains, avec tout ce qui est en moi, afin que vous me gardiez dans cette vie passagère et me conduisiez à la vie éternelle. Recevez-moi favorablement pour la gloire de votre nom, vous qui m'avez donné votre corps et votre sang pour nourriture et pour breuvage. Octroyez-moi, Seigneur Dieu mon Sauveur, que, par la fréquentation de votre saint mystère, je sente croître en moi la piété et l'affection à mon salut.

¹ Mathieu XI, 28.

CHAPITRE V

De la dignité du sacrement, de l'autel et de l'état sacerdotal.

Quand vous auriez la pureté des anges et la sainteté de saint Jean-Baptiste¹, vous ne seriez pas digne néanmoins de recevoir ce saint sacrement ni de le manier : car ce n'est pas chose due au mérite des hommes qu'un homme consacre et tienne entre ses mains le sacrement de Jésus-Christ, et reçoive en nourriture le pain des anges.

Grand mystère et grande dignité des prêtres auxquels a été octroyé ce qui n'a point été concédé aux anges ! Car, seuls les prêtres, canoniquement ordonnés par l'Église, ont la puissance de célébrer le saint sacrifice et de consacrer le corps de Jésus-Christ, parce que le sacer-

1. Ici l'auteur du *Livre sur le Sacrement de l'Autel* désigne implicitement Jean-Baptiste comme le plus grand des saints, et plus loin, au chapitre xvii, il dira explicitement : « Jean-Baptiste, le plus excellent des saints » (*excellentissimus sanctorum Johannes Baptista*).

L'Évangile selon saint Mathieu nous montre Jésus disant : « Parmi les enfants de la femme, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste. » Mais ce mot ne décidait pas qu'il n'en surgirait jamais de plus grand, à commencer par lui-même, le fils de Marie proclamée *Mère de Dieu*.

Il y a lieu d'ailleurs de remarquer que, dans l'Évangile selon saint Luc, Jésus n'exalte Jean qu'en tant que prophète : « Parmi les enfants de la femme, dit-il, il n'a pas surgi de plus grand prophète que Jean-Baptiste. »

Ajoutez que dans le texte de Mathieu comme dans le texte de Luc, l'éloge de Jean-Baptiste est suivi de ces paroles de Jésus : *Cependant le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui*. Rien n'est donc plus faux que de prétendre que Jésus aurait décerné à Jean-Baptiste la place d'honneur du royaume des cieux.

L'auteur de *l'Imitation* a consacré tout l'avant-dernier chapitre de son œuvre à la question de la primauté céleste, et il a condamné expressément, avec une rare abondance de raisons, ceux qui, prononçant sur la hiérarchie de saints, prétendent attribuer le premier rang à tel ou tel.

doce les fait ministres de Dieu, usant de la parole de Dieu selon le commandement et l'institution de Dieu.

Dieu est là le principal auteur et invisible opérateur du miracle qui s'accomplit, lui qui tient tout assujéti à sa volonté et à qui tout obéit quand il commande.

Vous devez donc, en ce très excellent sacrement, ajouter foi au Dieu tout-puissant plutôt qu'à votre propre sens ou aux signes extérieurs qui s'offrent à votre vue. Ainsi ne vous en approchez qu'avec crainte et révérence.

Prenez garde et voyez de qui vous êtes institué le ministre par l'imposition des mains de l'évêque. Vous avez été fait prêtre et consacré pour célébrer. Dès lors ayez à cœur d'offrir à Dieu fidèlement et dévotement le saint sacrifice en son temps, et de vous rendre irrépréhensible.

Votre charge n'a pas réduit vos obligations ; au contraire vous vous êtes lié d'un plus étroit lien de discipline et astreint à une plus grande perfection. Le prêtre doit être orné de toutes les vertus et donner aux autres un vivant exemple de bonne vie. Il ne doit pas marcher dans les voies populaires et communes, mais vivre comme vivent les anges au ciel ou les hommes parfaits sur la terre¹.

*
* *

Le prêtre revêtu des vêtements sacerdotaux tient la place de Jésus-Christ, afin de prier Dieu dévotement et humblement pour soi et pour tout le peuple. Il a sur sa poitrine et sur ses épaules le signe de la croix du Seigneur,

1. Saint Ambroise dit dans une de ses lettres : « On ne doit trouver chez les prêtres rien de vulgaire, rien qui sente le peuple, rien qui participe des mœurs et des façons de la multitude non éduquée ».

afin de se remémorer continuellement la Passion de Jésus-Christ. Par devant il a la croix empreinte sur la chasuble afin d'observer diligemment les traces de Jésus-Christ et de s'étudier à les suivre avec ferveur. Par derrière il est marqué de la croix afin de supporter avec douceur, pour l'amour de Dieu, tous les déplaisirs qui lui seront faits. Il a la croix devant lui afin de pleurer ses propres péchés. Il l'a derrière lui afin de pleurer par compassion les péchés des autres, et de ne pas oublier qu'il est établi médiateur entre Dieu et les pécheurs, si bien qu'il est tenu d'offrir à Dieu sans relâche ses prières et le saint sacrifice, jusqu'à ce qu'il ait obtenu grâce et miséricorde.

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'église, il aide les vivants, il donne repos aux trépassés, il se rend participant de tous les biens.

CHAPITRE VI

Prière du fidèle demandant à Dieu de l'instruire sur l'exercice qui doit précéder la communion.

Mon Seigneur, lorsque je pense à votre dignité et à ma bassesse, je suis tout tremblant et confus en moi-même : car, si je ne m'approche point de vous, je fuis la vie, et si je m'en approche indignement, je me rends criminel. Que ferai-je donc, ô mon Dieu, mon aide et mon conseil en mes nécessités ?

Enseignez-moi vous-même le droit chemin et veuillez m'apprendre quelque petit exercice convenable à la sainte communion : car il m'est très utile de savoir en quelle manière je dois préparer mon cœur avec dévo-

tion et révérence pour recevoir salutairement votre saint sacrement et célébrer le grand et divin sacrifice avec la piété et la révérence qui lui sont dues.

CHAPITRE VII

Jésus répond au fidèle en insistant sur l'examen de conscience et sur le ferme propos de s'amender.

VOIX DU BIEN-AIMÉ

¹ Il faut avant tout que le prêtre de Dieu, qui s'apprête à célébrer le saint sacrifice, à toucher et à recevoir le corps de Jésus-Christ, s'approche du sacrement avec une extrême humilité de cœur, une profonde révérence, une foi entière et une intention toute pure, qui n'ait pour but que l'honneur de Dieu. Examinez diligemment votre conscience, et purifiez-la selon votre pouvoir par une vraie contrition et une humble confession, en sorte que vous n'ayez et ne sachiez rien d'important qui vous pèse, vous donne quelque remords et vous empêche d'approcher librement votre Dieu. Ayez déplaisir de tous vos péchés en général, mais pleurez et déplorez particulièrement avec amertume vos fautes de chaque jour, et, si le temps le permet, confessez à Dieu, dans le secret de votre cœur, toutes les misères où vous réduisent vos passions.

*
* *

1. Ce chapitre diffère de la plupart des autres en ce point que son texte latin est soigneusement rythmé et cadencé.

Pleurez et témoignez votre douleur d'être encore si charnel et si mondain, si immortifié en vos passions, si plein de mouvements de concupiscence, si nonchaland dans la garde de vos sens, si souvent fasciné par de vaines imaginations, si fort porté aux choses extérieures, si négligent des choses intérieures, si prompt aux rires et à la dissipation, si dur aux larmes et à la componction, si facile au relâchement et à la mollesse, si indolent pour l'austérité et la ferveur, si curieux d'ouïr des nouvelles et de voir de belles choses, si lâche à embrasser de bon cœur ce qui est humble et abject, si désireux d'avoir beaucoup, si avare pour donner, si âpre pour retenir, si inconsideré à parler, si impuissant à vous taire, si dérégé en vos mœurs, si indiscret en vos actions, si intempérant dans le manger et le boire, si sourd à la parole de Dieu, si prompt à vous reposer, si lent à travailler, si éveillé pour des contes frivoles, si somnolent pour les veilles saintes, si pressé de voir la fin des offices, si peu attentif en y assistant, si négligent à réciter les heures, si tiède en célébrant le sacrifice de la messe, si aride en communiant, si aisément distrait, si rarement recueilli, si tôt ému de colère, si facile à fâcher autrui, si précipité dans vos jugements, si sévère dans vos répréhensions, si enivré dans la prospérité, si abattu dans l'adversité, enfin si fécond en bonnes résolutions et si stérile en bonnes œuvres.

Après avoir confessé et déploré ces défauts et autres qui seront en vous, avec douleur et grand déplaisir de votre propre infirmité, prenez une ferme résolution d'aller toujours amendant votre vie et de vous avancer dans la vertu; puis, tout à fait résigné, animé d'un parfait bon

vouloir, offrez-vous en l'honneur de mon nom sur l'autel de votre cœur en holocauste perpétuel, me remettant entre les mains avec une foi entière le soin de votre corps et de votre âme, afin qu'ainsi vous puissiez approcher dignement de Dieu pour célébrer le saint sacrifice et recevoir avec fruit le sacrement de mon corps.

*
* *

Il n'y a point d'oblation plus digne, ni de satisfaction plus grande pour effacer les péchés, que de s'offrir soi-même à Dieu purement et pleinement, en même temps qu'on lui offre à la messe, et dans la communion, le corps de Jésus-Christ. Si l'homme fait ce qui est en lui et se repent véritablement toutes les fois qu'il s'approchera de moi pour obtenir pardon et grâce, *je jure par moi-même*, dit le Seigneur que *je ne me souviendrai plus de ses péchés*, et qu'ils lui seront tous remis : *car je ne veux point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*¹.

CHAPITRE VIII

Jésus dit au fidèle qu'ainsi qu'il s'est donné pour nous sur la croix, nous devons nous donner à lui.

VOIX DU BIEN-AIMÉ

Ainsi que je me suis offert moi-même, de mon plein gré à mon Père, pour vos péchés, les mains étendues

1. Ezéchiel XXXIII, 41, et XVIII, 22.

sur la croix et le corps nu, ne réservant rien et me sacrifiant tout entier pour apaiser Dieu, ainsi vous devez, tous les jours, à la messe, vous offrir volontairement comme une hostie pure et sainte, vous donnant à moi de toute la force de votre affection et du plus profond de votre cœur. Qu'est-ce que je requiers de vous, sinon l'entier abandon de tout votre être ? Tout ce que vous pouvez me donner sans vous donner vous-même, ne m'est rien : car c'est vous que je veux, et non pas vos dons.

De même que, si vous aviez toutes les choses du monde hormis moi, vous n'auriez rien en effet, ainsi aucun de vos dons ne me saurait plaire si vous ne vous donnez vous-même. Offrez-vous à moi et donnez-vous à moi tout entier : alors votre oblation me sera agréable. Considérez que je me suis entièrement offert à mon père pour vous ; que j'ai donné tout mon corps et tout mon sang pour nourrir votre âme, afin que je fusse tout à vous et que vous fussiez aussi tout à moi.

Si vous demeurez en vous-même, et que vous ne vous abandonniez pas de bon gré à ma volonté, votre oblation n'est pas pleine, et il n'y aura pas une entière union entre nous. Pour que vous obteniez la vraie liberté et le don de la grâce, votre abandon volontaire entre les mains de Dieu doit précéder toutes vos œuvres. Ce qui fait qu'il y a si peu de personnes qui entrent en possession de ma lumière et de la liberté intérieure, c'est qu'elles ne savent pas renoncer intérieurement à elles-mêmes. Ma sentence demeure assurée : *Qui ne renoncera point à tout ne peut être mon disciple*¹. Si donc vous

1. Quiconque parmi vous ne renonce point à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. Luc, XIV, 33.

voulez être mon disciple, offrez-vous à moi avec toutes vos affections.

CHAPITRE IX

Que nous devons nous offrir à Dieu et avec tout ce qui est à nous et le prier pour tous.

VOIX DU DISCIPLE

Seigneur, tout ce qui est au ciel et sur la terre est à vous. Je désire m'offrir moi-même à vous en offrande volontaire, et demeurer toujours vôtre. C'est en toute simplicité de cœur, ô mon Dieu, que je m'offre aujourd'hui à vous pour être votre serviteur à jamais et m'immoler sans cesse à votre gloire. Recevez l'oblation de tout mon être jointe à celle de votre précieux corps que je vous offre, à la face des saints anges invisibles mais présents, pour mon salut et celui de tout votre peuple.

Seigneur, je vous offre, sur votre autel de propitiation, tous les crimes et péchés que j'ai commis en votre présence, depuis le jour où j'ai pu pour la première fois vous offenser jusques à maintenant. Daignez les brûler et consumer par le feu de votre amour; effacez toutes mes taches; nettoyez ma conscience de toutes fautes; rendez-moi votre grâce que j'ai perdue en commettant péchés sur péchés; pardonnez-les moi tous pleinement, et que votre miséricorde m'accorde le baiser de paix!

Que puis-je faire pour l'expiation de mes péchés, sinon les confesser, les pleurer humblement, et implorer

sans cesse votre clémence? Je vous en prie, exaucez-moi, Dieu miséricordieux, maintenant que je suis prosterné devant vous. Tous mes péchés me déplaisent grandement; je ne les veux jamais plus commettre. J'ai regret de les avoir commis, et je les regretterai tant que je vivrai, prêt d'en faire pénitence et de vous donner satisfaction selon mon pouvoir. Remettez-moi, mon Dieu, remettez-moi mes fautes pour l'amour de votre saint nom; sauvez mon âme, que vous avez rachetée de votre précieux sang. Voici que je m'abandonne à votre miséricorde; je me remets entre vos mains; traitez-moi selon votre bonté, et non pas selon ma malice et mon iniquité.

*
* *

Je vous offre en même temps toutes mes bonnes œuvres, encore qu'elles soient en très petit nombre et imparfaites. Daignez les amender et les sanctifier, afin qu'elles vous deviennent acceptables et agréables; que je sois toujours attiré vers le mieux, et que vous me conduisiez, chétif homme que je suis, serviteur paresseux et inutile, à une heureuse et louable fin.

Je vous offre aussi tous les bons désirs des âmes pieuses, les nécessités de mes père et mère, amis, frères, sœurs, de tous ceux que j'ai en affection, et de ceux qui, pour l'amour de vous, ont fait du bien à moi ou aux autres.

Je vous offre encore les nécessités de ceux qui ont désiré et demandé que je dise des oraisons et des messes pour eux et les leurs, soit qu'ils soient encore vivants, soit qu'il soient trépassés, afin qu'ils reçoivent tous l'aide de votre grâce, le secours de votre consolation, la pro-

tection dans les dangers, la délivrance des peines; et qu'étant libérés de tous maux, il vous rendent de magnifiques actions de grâce dans la joie de leur cœur.

Je vous offre aussi, Seigneur, mes prières et cette hostie de propitiation spécialement pour ceux-là qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont contristé, qui m'ont diffamé, qui m'ont causé quelque dommage ou fait quelque injure; pour tous ceux aussi que j'ai quelquefois fâchés, troublés, offensés, scandalisés par paroles ou actions, sciemment ou inconsciemment; afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés et nos mutuelles offenses.

Otez de nos cœurs, Seigneur, le soupçon, l'aigreur, la colère, l'esprit de dispute, tout ce qui peut blesser la charité et diminuer la dilection fraternelle. Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de ces nécessiteux qui requièrent votre miséricorde et vos grâces; faites-nous être tels que nous soyons dignes de jouir de vos dons et en fassions profit pour parvenir à la vie éternelle.

CHAPITRE X

Qu'il ne faut pas facilement se priver de la sainte communion.

Il faut recourir souvent à la fontaine de grâce et de divine miséricorde, à la fontaine de bonté et de pureté, afin que vous puissiez être guéri de vos passions et de vos vices, et que vous méritiez d'être rendu plus fort et plus vigilant contre toutes les tentations et tromperies du diable.

L'ennemi, sachant le très grand fruit et le puissant remède qui est en la sainte communion, s'efforce, par tous moyens et en toute occasion, d'en détourner, autant qu'il peut, les âmes fidèles et pieuses.

C'est lorsque quelqu'un se dispose à approcher de la sainte table, qu'il souffre les plus méchantes tentations du diable. Cet esprit malin (comme il est écrit au livre de Job) vient parmi les enfants de Dieu pour les troubler par sa malice accoutumée; il leur inspire des craintes outrées, il les jette en des perplexités, afin de diminuer l'ardeur de leur affection ou d'ébranler leur foi, de telle sorte qu'ils renoncent à la communion, ou qu'ils en approchent avec tiédeur. Mais il ne faut faire aucun cas de ses finesses ou de ses suggestions, quelque honteuses ou horribles qu'elles soient. Il n'y a qu'à les faire retomber sur lui en répondant à ce misérable par la moquerie et le mépris, et en se gardant bien de laisser la sainte communion à cause de ses assauts et des émotions qu'il excite en nous.

*
* *

Souvent l'on répugne à communier par un trop grand souci d'éprouver de la ferveur et par une certaine inquiétude sur le fait de la confession. Faites alors selon le conseil des sages; bannissez l'anxiété et les scrupules, parce que cela empêche la grâce de Dieu et détruit la dévotion de l'âme. Ne vous privez point de la sainte communion pour quelques troubles de conscience ou pour quelques fâcheries; mais allez au plus tôt vous confesser, et remettez de bon cœur aux autres toutes les offenses que vous en aurez reçues. Que si vous avez offensé quelqu'un,

demandez-lui humblement pardon, et Dieu vous pardonnera volontiers.

A quoi sert-il de remettre longtemps la confession ou de différer la sainte communion ? Nettoyez-vous incontinent, expurgez promptement le venin, hâtez-vous de prendre le remède, et vous vous en trouverez mieux que d'avoir traîné en longueur.

Si vous différez aujourd'hui pour une raison, demain peut-être il en surviendra une plus grande, et ainsi vous pourrez être longtemps empêché de communier et y devenir de moins en moins disposé. Le plus tôt que vous pourrez, défaites-vous de cette pesanteur et paresse présente. A quoi bon vivre toujours dans l'anxiété et dans le trouble ? A quoi bon rester éloigné, sous prétexte d'empêchements toujours nouveaux, de la participation aux mystères divins ? Rien n'est aussi nuisible que de différer longtemps la communion. L'âme d'ordinaire en devient toute endormie.

O douleur ! Il se trouve même des chrétiens si tièdes et si relâchés, qu'ils saisissent au vol toutes les occasions de remettre leur confession et de différer la sainte communion, afin de n'être pas tenus de s'appliquer à une plus grande garde d'eux-mêmes.

Hélas ! que ceux-là ont peu d'amour et une dévotion bien faible qui se privent si facilement de la sainte communion ! Combien au contraire celui-là est heureux et agréable à Dieu qui vit en telle sorte et garde sa conscience si pure qu'il serait prêt à communier même tous les jours, et le désirerait bien, s'il le pouvait faire sans en être remarqué !

Si parfois quelqu'un s'abstient du saint mystère par humilité, ou en est empêché par une cause légitime, il

le faut louer de la révérence qu'il témoigne. Mais, si c'est que la tiédeur le gagne peu à peu, il doit s'exciter lui-même et faire tout ce qui est en son pouvoir. Notre Seigneur favorisera son désir selon l'étendue de sa bonne volonté, à laquelle il a surtout égard.

S'il advient que des motifs vraiment légitimes l'empêchent de communier, il devra du moins conserver une bonne volonté et une dévote intention qui lui permettront de communier en esprit; et ainsi il ne sera pas privé du fruit du sacrement. Tout homme pieux peut tous les jours et à toute heure et sans aucun obstacle, communier spirituellement, pour son grand bien, au corps de Jésus-Christ : ce qui n'empêche pas qu'il doit à certains jours, et au temps ordonné, recevoir avec une amoureuse révérence le corps de son rédempteur, en recherchant dans cette pratique plutôt la gloire de Dieu que sa propre consolation.

L'âme communie mystiquement et se nourrit invisiblement de Jésus-Christ, toutes les fois qu'elle se remémore avec piété les mystères de son Incarnation et de sa Passion et qu'elle s'enflamme en son amour.

*
* *

Celui qui ne se prépare que quand une fête approche, ou quand la coutume le presse, sera souvent mal préparé. Bienheureux celui qui s'offre à Dieu en holocauste toutes les fois qu'il célèbre ou communie !

Ne soyez point trop long ni trop précipité en célébrant la messe, mais observez la bonne manière accoutumée entre ceux avec lesquels vous vivez : vous ne devez point être fâcheux ni ennuyeux aux autres, mais suivre la voie

commune selon l'institution des anciens, et plutôt vous accommoder à l'utilité du prochain qu'à votre propre dévotion et affection.

CHAPITRE XI

Comment Dieu se communique aux hommes ; que le corps du Christ et la Sainte Écriture sont nécessaires par-dessus tout à l'âme fidèle ; que le ministère du prêtre est sans pareil et lui impose de grands devoirs.

VOIX DU DISCIPLE

¹ O très doux Seigneur Jésus, combien grande est pour l'âme dévote la douceur d'être votre convive dans votre banquet, où on ne lui sert d'autre mets à prendre, que vous-même, son unique Bien-Aimé, désirable par-dessus tous les désirs de son cœur !

Et à moi aussi, il serait certes bien doux, en votre présence, mû par une intime affection, de verser des pleurs et avec la pieuse Madeleine d'arroser vos pieds de larmes ! Mais où est cette dévotion ? où l'abondante effusion de larmes saintes ? Oui, en votre présence et en celle de vos saints Anges, tout mon cœur devrait brûler et pleurer de joie.

Car je vous sais vraiment présent au Sacrement, bien que caché sous une apparence étrangère.

Vous regarder en votre propre et divine clarté non, mes yeux ne pourraient le supporter, et le monde

1. Dans ce chapitre, au lieu de prendre pour base la traduction du chancelier de Marillac, j'adopte la traduction de M^{sr} Puyol, qui me paraît avoir interprété ce chapitre mieux que personne.

entier s'évanouirait devant la splendeur de votre majesté. C'est donc par égard pour ma faiblesse que vous vous cachez sous le Sacrement.

Je possède vraiment et j'adore Celui que les Anges adorent au ciel. Mais moi, ce n'est encore provisoirement que dans la foi, et eux, c'est en face et sans voile. Il faut me contenter d'être dans la lumière de la vraie foi, et d'y cheminer jusqu'à ce que se lève le jour de l'éternelle clarté, et que les ombres des figures déclinent. Mais *quand viendra ce qui est parfait*¹, l'usage des sacrements cessera, parce que les Bienheureux dans la gloire céleste n'ont pas besoin du remède des sacrements. Ils se réjouissent sans fin en la présence de Dieu et contemplent sa gloire face à face. Transfigurés en passant de clarté en clarté, ils sont comme plongés dans l'abîme de la divinité et ils goûtent le Verbe de Dieu fait chair, tel qu'il fût dès le commencement et tel qu'il demeure éternellement.

Quand il me souvient de ces merveilles, tout m'est un pesant ennui, même la consolation spirituelle, quelle qu'elle soit, parce que, tant que je ne vois pas à découvert mon Dieu en sa gloire, je compte pour rien tout ce que je vois et entends au monde.

Vous m'êtes témoin, ô mon Dieu, que nulle chose ne peut me consoler, nulle créature me donner le repos, si ce n'est vous, mon Dieu, que je désire éternellement contempler. Mais cela n'est pas possible, durant ma vie mortelle. C'est pourquoi il faut que je m'établisse dans une grande patience, et qu'en tout désir ce soit à vous que ma personne soit soumise.

1. 1^{re} épître de Paul aux Corinthiens, XIII, 10.

Vos saints mêmes, Seigneur, qui exultent maintenant avec vous dans le royaume des cieux, lorsqu'ils vivaient, attendaient l'avènement de votre gloire avec grande foi et grande patience. Ce qu'ils ont cru, je le crois ; ce qu'ils ont espéré, je l'espère ; où ils sont parvenus, j'ai confiance d'y arriver par votre grâce. En attendant, je cheminerai en la foi, conforté par les exemples des saints.

*
* *

J'aurai aussi les Livres saints pour consolation et pour miroir de vie ; et, par-dessus toutes ces choses, j'aurai votre très saint corps pour excellent remède et refuge.

Deux choses en effet me sont, je le sens, extrêmement nécessaires dans cette vie ; et sans elles, cette misérable vie me serait insupportable. Détenu dans la prison de ce corps, j'ai besoin d'aliments et de lumière. Ainsi avez-vous donné à mon infirmité votre corps sacré pour la réfection de l'âme et du corps, et avez-vous placé devant mes pas une lampe qui est votre parole ¹. Sans ces deux choses je ne pourrais bien vivre. Car la parole de Dieu est la lumière de mon âme, et votre sacrement le pain de vie.

On les peut aussi nommer les deux tables dressées deçà et delà dans le trésor de la sainte Église. L'une est la Table du saint Autel, où est le pain sacré, c'est-à-dire le corps précieux du Christ. L'autre est la Table de la Loi divine, contenant la doctrine sainte, enseignant la foi droite, soulevant le voile du sanctuaire et nous conduisant sûrement là où est le saint des saints.

1. Votre parole est la lampe qui guide mes pas. Psaume CXVIII, 105.

Grâces à vous, Seigneur Jésus, lumière de la lumière éternelle, pour la table de la doctrine sacrée, que vous nous avez préparée par vos serviteurs les prophètes et les apôtres et les docteurs !

Grâces à vous, créateur et rédempteur des hommes qui, pour manifester au monde entier votre charité, avez préparé une grande cène, où ce n'est plus l'agneau figuratif mais votre saint corps et sang que vous avez présentés en nourriture, comblant de joie tous vos fidèles par ce festin sacré, et les enivrant du calice du salut, banquet divin où se trouvent toutes les délices du paradis, et que partagent avec nous les saints anges, mais avec une suavité plus heureuse !

*
*
*

Oh ! combien sont grandes et honorables les fonctions des prêtres, à qui il a été donné de consacrer par des paroles saintes le Seigneur de majesté, de le bénir de leurs lèvres, de le tenir entre leurs mains, de le recevoir dans leur propre bouche, de le dispenser aux autres ! Oh ! combien nettes doivent être ces mains-là ! combien pure la bouche ! combien saint le corps du prêtre ! combien immaculé le cœur, en qui entre si souvent l'auteur de la pureté !

De la bouche du prêtre, qui reçoit si souvent le sacrement du Christ, il ne doit rien sortir que de saint, rien si ce n'est des paroles honnêtes et utiles. Ils doivent être simples et pudiques, les yeux accoutumés à regarder le corps du Christ ; elles doivent être pures et élevées au ciel, les mains accoutumées à manier le créateur du ciel et de la terre.

C'est aux prêtres qu'il a été spécialement dit en la Loi :

*Soyez saints, parce que je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu*¹.

*
* *

Que votre grâce nous assiste, Dieu tout-puissant, afin que nous qui avons pris le ministère sacerdotal, nous puissions vous servir dignement et dévotement en toute pureté et bonne conscience ; et si nous ne pouvons nous maintenir dans une si grande innocence de vie que nous devrions, accordez-nous du moins de pleurer sincèrement nos fautes pour que, en esprit d'humilité et résolution de bonne volonté, nous puissions vous servir dorénavant avec plus de ferveur!

CHAPITRE XII

Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'on se doit préparer avec grand soin à la sainte communion.

VOIX DU BIEN-AIMÉ

Je suis l'ami de toute pureté ; je suis celui qui donne la sainteté. Je cherche un cœur pur, et là est le lieu de mon repos. *Préparez-moi un grand cénacle tout dressé, et je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples*². Si vous voulez que je vienne à vous et que je demeure chez vous, purifiez-vous du vieux levain et nettoyez l'habitation de votre cœur ; bannissez-en le monde et tout le tumulte des vices ; comme le *passereau* qui gémit sous un toit soli-

1. Lévitique, XIX, 2 ; XX, 7.

2. Marc, XIV, 15.

*taire*¹, repassez vos fautes dans l'amertume de votre âme. Celui qui aime prépare le lieu le meilleur et le plus beau pour celui qu'il aime et duquel il est aimé; et en cela il fait paraître avec quelle affection il reçoit son bien-aimé.

*
* *

Sachez toutefois que vous ne pouvez pas satisfaire à cette préparation par le mérite de vos actions, quand vous seriez un an entier à vous préparer et n'auriez autre chose en l'esprit. C'est ma seule bonté et ma seule grâce qui vous permet d'approcher de ma table. Tel un mendiant convié au dîner d'un riche; il n'a d'autre moyen de reconnaître son bienfait que de s'humilier et de le remercier.

Faites ce qui est en vous, et faites-le diligemment, non par coutume ni par nécessité; et recevez avec crainte, révérence et affection, le corps du Seigneur, votre Dieu bien-aimé, qui daigne venir à vous. C'est moi qui vous ai appelé, qui vous ai commandé. Je suppléerai à ce qui vous manque; venez et me recevez.

Lorsque je vous accorde le don de la ferveur, rendez grâces à votre Dieu, qui vous traite ainsi non parce que vous en êtes digne, mais parce qu'il a pitié de vous.

Si vous n'avez point des mouvements de ferveur, mais qu'au contraire vous vous sentiez aride, persévérez dans l'oraison: gémissiez et frappez à la porte; ne cessez point jusqu'à ce que vous puissiez recevoir une miette ou une goutte de cette grâce salutaire. Vous avez besoin de moi, et je n'ai pas besoin de vous; vous ne venez pas pour me sanctifier, mais moi je viens pour vous sanctifier et vous

1. Psaumes CL, 8.

rendre meilleur. Vous venez afin d'être sanctifié par moi et d'être uni à moi ; vous venez pour recevoir une nouvelle grâce et être de nouveau enflammé à vous amender. Ne négligez point une telle faveur ; mais préparez toujours votre cœur avec diligence, pour y recevoir votre bien-aimé.

Vous ne devez pas seulement vous exciter à la piété avant de recevoir la communion, mais aussi vous y conserver soigneusement après l'avoir reçue. Il n'est pas requis moins de vigilance après, que de dévotion préparation avant. Cette bonne garde prescrite après est une excellente préparation pour obtenir une autre fois une plus grande grâce. Celui-là devient mal disposé pour me recevoir, qui, tout aussitôt qu'il m'a reçu, s'épanche aux plaisirs extérieurs.

Gardez-vous alors de trop parler ; demeurez dans le secret ; et jouissez de votre Dieu. Vous possédez celui que tout le monde ne vous saurait ôter. C'est à moi que vous devez vous donner entièrement, en sorte que désormais vous ne viviez plus en vous, mais en moi, sans aucune sollicitude.

CHAPITRE XIII

Que l'âme pieuse doit aspirer de tout son cœur à l'union avec Jésus-Christ dans le saint sacrement.

VOIX DU DISCIPLE

Qui me donnera, Seigneur, que je vous trouve seul ; que je vous découvre tout mon cœur ; que je jouisse de vous comme mon âme le désire ; que, désormais sous-

trait à tous les mépris, je ne sois ému par aucune créature ; que vous seul parliez à moi, et moi à vous, ainsi que l'ami parle à son ami et mange à la même table ? Le voilà l'objet de mes prières et de mon désir : vous être entièrement uni ; retirer mon cœur de toutes les choses créées ; apprendre à goûter de plus en plus les choses célestes et éternelles par la sainte communion et par la fréquente célébration du divin mystère. Seigneur Dieu, quand sera-ce que je vous serai tout uni, absorbé en vous, entièrement oublieux de moi-même ? Ah ! faites que nous demeurions éternellement unis, vous en moi et moi en vous !

Vraiment vous êtes *mon bien-aimé choisi entre mille*¹, en qui mon âme se plaît à habiter tous les jours de sa vie. Vraiment vous êtes mon roi pacifique près de qui je trouve la souveraine paix et le vrai repos, tandis que hors de vous il n'y a que travail, et douleur, et misère infinie. *Vraiment vous êtes un Dieu caché*² qui n'avez point de communication avec les méchants, mais qui vous entretenez avec les humbles et les simples.

O Seigneur, que votre bonté est grande, puisque, pour manifester votre douce tendresse envers vos enfants, vous daignez les nourrir d'un *pain de délices descendu du ciel*³.

En vérité, *nul autre peuple, si grand fût-il, n'a eu des dieux qui se communiquassent à lui aussi familièrement*⁴ que vous vous communiquez à tous vos fidèles, auxquels vous vous donnez à manger et jouir, pour les

1. Cantiques des Cantiques, V, 10.

2. Isaïe, XLV, 15.

3. Jean, VI, 50.

4. Deutéronome, IV, 7.

consoler chaque jour et élever leurs cœurs au ciel.

Quel autre peuple est aussi ennobli que le peuple chrétien ? ou quelle créature y a-t-il sous le ciel qui soit tant aimée que l'âme dévote, en qui Dieu entre pour la repaître de sa chair glorieuse ? O grâce ineffable ! ô libéralité merveilleuse ! ô amour immense, qui n'a été montré qu'à l'homme !

Mais que rendrai-je à mon Seigneur pour une telle grâce, pour une si extraordinaire manifestation de son amour ? Il n'y a rien que je puisse lui donner de plus agréable que si je lui livre entièrement mon cœur et le tiens étroitement uni à lui. C'est alors que tressaillira d'allégresse tout ce qui est en moi, quand mon âme sera parfaitement unie à mon Dieu. C'est alors que mon Dieu me dira : « Si tu veux être avec moi, je veux aussi être avec toi » ; et je lui répondrai : « Daignez, Seigneur, demeurer avec moi, car je ne souhaite rien plus que d'être avec vous. C'est tout mon désir que mon cœur vous soit uni. »

CHAPITRE XIV

*De l'ardent désir qu'ont quelques âmes saintes de recevoir
le corps de Jésus-Christ.*

VOIX DU DISCIPLE

O Seigneur, combien est grande l'abondance de douceur que vous avez réservée à ceux qui vous craignent¹ !
Quand il me souvient, Seigneur, de quelques personnes

1. Psaume XXX, 20.

pieuses approchant de votre sacrement avec une très grande dévotion et affection, je suis souvent confus en moi-même, et je rougis de ce que j'approche si tièdement et froidement de votre autel et de la table de la sainte communion ; je rougis de ce que je demeure si aride et sans transport d'amour au cœur, au lieu d'être totalement embrasé devant vous, ô mon Dieu. Pourquoi ne suis-je pas puissamment attiré et profondément ému, comme tant de vos pieux serviteurs qui, par un excessif désir de la communion, et par un sensible amour de leur cœur, ne pouvaient s'empêcher de pleurer, et de tout le fond de leur être aspiraient à vous ! L'ardeur de leur soif leur faisait ouvrir avidement la bouche du cœur et du corps pour vous recevoir, ô Dieu, fontaine des eaux vives ; et ils ne pouvaient tempérer ni rassasier leur faim que s'ils se repaissaient de votre corps avec une joie sans bornes et une avidité sainte.

Oh ! que leur foi était vraie et ardente ! Comme elle était une preuve sensible de votre présence sacrée ! Ceux-là reconnaissent vraiment leur Dieu dans la fraction du pain, de qui le cœur est si brûlant lorsque Jésus est avec eux.

Une telle affection et dévotion, un amour si véhément. une telle ardeur est trop souvent loin de moi. Soyez-moi propice, bon Jésus, doux et débonnaire ! Octroyez à votre pauvre mendiant qu'au moins parfois il sente quelques étincelles de l'affection cordiale de votre amour en la sainte communion, afin que ma foi se fortifie davantage, que mon espérance dans votre bonté s'accroisse, et qu'en mon âme le feu de la charité, une fois bien allumé par l'expérience de la manne céleste, ne défaille jamais.

Votre bonté est assez puissante pour m'octroyer la grâce que je désire et me visiter miséricordieusement en m'animant de l'esprit de ferveur, lorsque le temps qu'il vous aura plu de choisir sera venu. Dès maintenant, quoique je ne brûle pas d'un si grand désir que ces âmes pieuses, de par votre grâce j'ai pourtant le désir d'avoir ce désir plus enflammé ; je prie et je souhaite d'être fait pareil à tous ceux-là qui vous aiment avec tant de ferveur et d'être associé à leur sainte compagnie.

CHAPITRE XV

Que la grâce de la dévotion s'acquiert par l'humilité et par l'abnégation de soi-même.

Il faut que vous cherchiez ardemment la grâce de la dévotion ; que vous la demandiez avec un pressant désir ; que vous l'attendiez avec patience et confiance ; que vous la receviez avec gratitude ; que vous la conserviez avec humilité ; que vous concouriez avec zèle à son opération, et que vous vous en remettiez à Dieu du temps et de la manière de la visite d'en haut, jusqu'à ce qu'elle vienne. Vous devez principalement vous humilier lorsque vous sentez peu ou point de ferveur au dedans de vous ; mais gardez d'être abattu ou désordonnément contristé. Dieu donne souvent en un petit moment ce qu'il a longtemps refusé ; il donne quelquefois à la fin de l'oraison ce qu'il n'a pas voulu donner au commencement.

Si la grâce était toujours donnée promptement et à souhait, l'homme infirme ne la pourrait pas bien porter :

c'est pourquoi il faut attendre la grâce de la ferveur en bonne espérance et humble patience. Toutefois, quand elle ne vous est pas donnée ou qu'elle vous est secrètement ôtée, imputez-le à vous et à vos péchés ; c'est souvent peu de chose qui empêche la grâce ou la dérobe, si toutefois il faut appeler peu de chose et ne pas compter pour beaucoup ce qui prive d'un si grand bien. Mais petit ou grand, surmontez l'obstacle et vous obtiendrez ce que vous demandez.

* * *

Tout aussitôt que vous vous serez livré à Dieu de tout votre cœur, sans chercher ceci ou cela selon votre plaisir et votre caprice, et que vous vous serez remis entièrement entre ses mains, vous trouverez la paix dans cette union ; car il n'y aura rien qui vous satisfasse et vous plaise autant que le bon plaisir de la volonté divine.

Quiconque élèvera d'un cœur simple son intention vers Dieu et se délivrera de tout amour déréglé ou de toute aversion des créatures, sera très apte à recevoir la grâce et digne du don de la ferveur. Le Seigneur répand ses bénédictions là où il trouve des vaisseaux vides ; et plus quelqu'un renonce parfaitement aux choses d'ici-bas, et meurt davantage à soi par le mépris de soi-même, plus la grâce lui vient promptement, entre en lui abondamment et élève haut son cœur libre.

Alors il verra ; il sera dans l'abondance ; il s'émerveillera ; et son âme sera dilatée parce que le Seigneur est avec lui, et que lui-même s'est mis totalement entre ses mains et pour jamais.

C'est ainsi que sera béni l'homme *qui cherche Dieu*

*de tout son cœur et qui n'a pas reçu son âme en vain*¹. Celui-là en communiant acquiert la grande grâce de l'union divine, parce qu'il a en vue non les douceurs de la piété et sa consolation particulière, mais la gloire et l'honneur de Dieu.

CHAPITRE XVI

*Que nous devons exposer nos besoins à Jésus-Christ
et lui demander sa grâce.*

VOIX DU DISCIPLE

O très doux et très aimé Seigneur, que je désire à cette heure recevoir dévotement, vous savez mon infirmité et les nécessités que j'endure, en combien de maux et de vices je croupis, combien souvent je suis appesanti, tenté, troublé, souillé. Je viens à vous, comme le malade au médecin, pour vous demander soulagement et consolation. En m'adressant à vous, je parle à celui qui connaît tout; qui voit ce qu'il y a de plus secret au dedans de moi, et qui seul peut me secourir et me consoler parfaitement. Vous savez mieux que personne de quels biens j'ai besoin et combien je suis pauvre en vertus.

Me voici devant vous, pauvre et nu, demandant votre grâce et implorant votre miséricorde. Rassasiez votre mendiant famélique; réchauffez ma froideur du feu de votre amour; illuminez mon aveuglement de la clarté de votre présence! Faites que toutes les choses de la terre me soient amères; que tout ce qui m'est pénible et con-

1. Psaume CXVIII, verset 2 et psaume XII, verset 4°.

traire n'aboutisse qu'à fortifier ma patience; que je méprise et oublie tout ce qui est créé et éphémère! Élevez mon cœur à vous au ciel, et ne me laissez point être vagabond sur la terre! Que dorénavant et jusqu'à la fin des siècles je ne trouve de douceur qu'en vous; car vous êtes seul mon pain et mon breuvage, mon amour et ma joie.

Ah! que ne puis-je, à ma volonté, me sentir enflammé par votre présence; être transformé en vous, afin que je sois fait un même esprit avec vous par la grâce de l'union intérieure et par l'effusion d'un ardent amour¹.

Ne permettez point que je m'en aille d'avec vous à jeun et aride; mais traitez-moi avec miséricorde comme vous avez tant de fois et si admirablement traité vos saints. Qu'y aura-t-il d'étrange que je devienne tout de feu en vous et que l'amour de moi-même s'éteigne totalement en moi, puisque vous êtes un feu toujours brûlant et ne faisant jamais défaut, un amour purifiant les cœurs et illuminant l'entendement?

CHAPITRE XVII

De l'ardent désir de recevoir Jésus-Christ.

VOIX DU DISCIPLE

Seigneur, avec une très grande dévotion et un brûlant amour, de toute l'affection et ferveur de mon cœur, je

1. « Comme une goutte d'eau, jetée dans beaucoup de vin, semble perdre son être puisqu'elle prend la saveur et la couleur du vin; comme le fer, rougi par le feu, semble devenir du feu et se dépouiller de sa première et propre forme; et comme l'air, pénétré de la lumière du soleil, est comme transformé en la clarté même de la lumière, de

désire vous recevoir, tout ainsi qu'en communiant vous ont désiré plusieurs saints et dévots chrétiens qui vous ont grandement plu par la sainteté de leur vie et l'ardeur de leur piété. O mon Dieu, amour éternel, tout mon bien, félicité sans fin, je désire vous recevoir avec le désir le plus véhément et le plus dignement respectueux qu'aucun des saints ait jamais eu ou pu ressentir.

Quoique je sois indigne d'éprouver ces merveilleux sentiments d'amour, je vous offre toute l'affection de mon cœur, comme si j'avais à moi seul tous ces désirs dont l'ardeur vous est agréable. Je vous présente aussi et vous offre, avec une très grande vénération et intime ferveur, tout ce qu'une âme pieuse peut concevoir et désirer. Je ne veux rien réserver, mais vous immoler de bon gré et très volontiers et moi et tout ce qui est en moi.

Seigneur mon Dieu, mon créateur et mon rédempteur, je désire vous recevoir aujourd'hui avec telle affection, révérence, louange et honneur, avec telle reconnaissance, dignité et amour, avec telle foi, espérance et pureté, que votre très sainte Mère, la glorieuse vierge Marie, vous reçut et vous désira lorsque, l'ange lui annonçant le mystère de l'Incarnation, elle lui répondit humblement et dévotement : *Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole* ¹!

Et, de même que votre bienheureux précurseur, Jean-

sorte qu'il est moins éclairé qu'éclairant : ainsi, dans les saints, faut-il que toute affection humaine, par une opération ineffable, se liquéfiant en quelque sorte et s'écoulant hors d'elle-même, se transfuse et se fonde entièrement dans la volonté de Dieu, si bien que dans l'homme il ne reste plus quelque chose de l'homme » (SAINT BERNARD). *De l'amour de Dieu.*

¹ Luc, I, 38.

Baptiste, le plus grand des saints, étant encore enfermé dans les entrailles de sa mère, inondé d'allégresse par votre présence, tressaillit de la joie du Saint-Esprit, et puis après, vous voyant cheminer parmi les hommes, disait, de vous, en s'humiliant profondément et avec un tendre amour : *L'ami de l'Époux, qui est proche de lui et l'entend, se réjouit grandement d'ouïr la voix de l'Époux*¹, ainsi je désire d'être enflammé de grands et saints désirs en vous recevant et de me présenter à votre sainte table avec tout l'élan de mon cœur.

Je vous offre les transports de joie, les affections ardentes, les ravissements d'âme, les illuminations d'en haut, les visions célestes dont vous avez favorisé tous les cœurs pieux; je vous présente aussi toutes les vertus et louanges par lesquelles vous ont célébré et vous célèbreront toutes les créatures au ciel et sur la terre. Recevez-les, et pour moi-même et pour tous ceux qui se sont recommandés à mes prières, afin que vous soyez dignement loué et éternellement glorifié de tous.

*
* *

Seigneur mon Dieu, accueillez mes vœux et le désir qui m'anime. Je vous loue infiniment, je vous bénis à jamais, avec l'immense amour dû à votre grandeur ineffable. Je vous adresse cet hommage et désire vous l'adresser tous les jours et à tous les moments; et, par mes amoureuses prières, je presse et supplie tous les esprits célestes et tous vos fidèles de s'unir à moi pour vous louer et vous rendre grâces.

1. Jean, III, 29.

Que tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues vous louent et glorifient votre saint et très doux nom avec de grands transports de joie et une ardente piété! Que tous ceux qui célèbrent avec révérence et dévotion votre très auguste sacrement et le reçoivent d'une pleine foi soient dignes de trouver grâce et miséricorde devant vous! Qu'ils prient humblement pour moi, pauvre pécheur, et daignent se souvenir de votre serviteur indigne, lorsque, parvenus au comble de leurs pieux désirs, ils jouiront de l'union avec vous et que, bien consolés et merveilleusement rassasiés, ils se seront retirés de la table sainte!

CHAPITRE XVIII

Que l'homme ne doit pas être curieux scrutateur du sacrement de l'eucharistie, mais soumettre ses sens à la foi.

Il faut vous garder des curieuses et inutiles recherches sur ce très profond sacrement, si vous ne voulez être submergé dans l'abîme des doutes. *Celui qui est scrutateur de la majesté sera accablé par la gloire*¹. Dieu peut plus opérer que l'homme ne peut comprendre. Toutefois la recherche pieuse et humble de la vérité est tolérable, pourvu qu'on reste toujours prêt à être enseigné et qu'on ait soin de marcher sur les traces de la sainte doctrine des Pères.

Bienheureuse la simplicité qui laisse le sentier diffi-

1. Proverbes, XXV, 27.

cile des disputes et chemine par la voie pleine et assurée des commandements de Dieu. Plusieurs ont perdu la piété en voulant s'élever à un savoir au-dessus d'eux. Ce que l'on demande de vous, c'est la foi et la bonne vie, non pas une haute intelligence ni la profonde pénétration des mystères divins. Quand vous n'entendez ni ne comprenez les choses qui sont au-dessous de vous, comment comprendrez-vous ce qui est au-dessus ? Soumettez-vous à Dieu et humiliez votre raison sous le joug de la foi ; et la lumière de la science vous sera donnée selon qu'il sera utile et nécessaire pour votre salut.



Plusieurs sont grièvement tentés touchant la foi due au mystère de l'eucharistie ; et cela ne doit pas leur être imputé, mais à l'ennemi. Ne vous mettez pas martel en tête ; ne disputez pas contre vos pensées ; ne répondez point aux doutes qui vous sont suggérés par le diable ; mais croyez fermement à la parole de Dieu, à ses saints, à ses prophètes ; et ce méchant ennemi s'enfuira de vous. Il est souvent utile au serviteur de Dieu de souffrir de telles tentations. Le démon ne tente point ainsi les infidèles et les pécheurs, parce qu'il les tient déjà sûrement en sa possession ; mais il tente et tourmente en mille manières ceux qu'il sait fidèles et fervents.

Allez donc avec une foi simple et assurée ; approchez du sacrement avec candeur et révérence ; et, pour tout ce que vous ne pouvez comprendre, remettez-vous-en à la toute-puissance de Dieu. Dieu ne trompe point ; mais celui qui se croit trop est trompé. Dieu marche avec

les simples, se révèle aux humbles, donne l'intelligence aux petits; et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes. Tandis que la raison humaine est faible et se peut tromper, la vraie foi ne peut être trompée.

La raison et toute recherche naturelle doivent suivre la foi, non pas la précéder ni la détruire. La foi et l'amour priment tout et opèrent par des voies cachées dans ce très saint et très auguste sacrement.

Éternel, immense, infiniment puissant, Dieu fait au ciel et sur la terre des choses grandes et incompréhensibles. Il n'est pas donné à l'homme de pénétrer le secret de ses œuvres admirables. Elles ne seraient plus des merveilles et ne devraient point être appelées ineffables, si elles étaient telles que la raison humaine les pût facilement comprendre.

FIN DU LIVRE SUR LE SACREMENT DE L'AUTEL

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUITE ET PARAPHRASÉE EN VERS

Par PIERRE CORNEILLE ¹

Recueil des principaux passages

DÉDICACE DE CORNEILLE

AU PAPE ALEXANDRE VII

Rien n'est plus juste que de dédier les sublimes idées de la perfection chrétienne au père commun des chrétiens.

Soit que mon auteur nous invite à la retraite intérieure, soit qu'il nous exhorte à la simplicité des mœurs, soit qu'il nous pousse au détachement de la chair et du sang, soit qu'il nous apprenne à déraciner l'amour-propre par une abnégation sincère de nous-mêmes, soit qu'il tâche à nous faire goûter les saintes douceurs de la souffrance en nous expliquant ses privilèges, soit qu'il s'efforce à nous porter jusque dans le sein de Dieu, pour nous unir étroitement avec lui par une amoureuse acceptation de toutes ses volontés et une assidue recherche de sa gloire en toutes choses; quoi qu'il nous ordonne, quoi qu'il nous conseille, mettre le nom de Votre Sainteté à la tête de ses enseignements, c'est ne laisser d'excuse à personne, et faire voir que toutes ces vertus n'ont rien d'incompatible avec les grandeurs, avec l'abondance, et avec les soins de la terre.

Oserai-je avouer que j'ai été ravi de pouvoir prendre cette occasion d'applaudir à votre précieux recueil de vers latins? Entre toutes les choses excellentes qu'il contient, rien ne fit et ne fait encore tous les jours une si forte impression sur mon âme que ces rares pensées de la mort que vous y avez semées si abondam-

1. Traduction paraphrasée, tel est le titre modeste que Corneille donna à son œuvre.

ment. Elles me plongèrent dans une réflexion sérieuse qu'il fallait comparaitre devant Dieu et lui rendre compte du talent dont il m'avait favorisé. Je considérai ensuite que ce n'était pas assez d'avoir purgé notre théâtre des ordures que les premiers siècles y avaient incorporées et des licences que les derniers y avaient souffertes ; qu'il ne devait pas suffire d'y avoir fait régner en leur place les vertus morales et politiques et quelques-unes mêmes des chrétiennes ; qu'il fallait porter ma reconnaissance plus loin, et appliquer toute l'ardeur du génie à quelque nouvel essai de ses forces qui n'eût point d'autre but que le service de ce grand maître et l'utilité du prochain.

C'est ce qui m'a fait choisir la traduction de cette simple morale qui, par la simplicité de son style, ferme la porte aux plus beaux ornements de la poésie, et, bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du souverain Auteur tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire.

AVANT-PROPOS DE CORNEILLE

AU LECTEUR

Je n'invite point à cette lecture ceux qui ne cherchent dans la poésie que la pompe des vers. Ce n'est ici qu'une traduction fidèle, où j'ai tâché de conserver le caractère et la simplicité de l'auteur. Ce n'est pas que je ne sache bien que l'utile a besoin de l'agréable, pour s'insinuer dans l'amitié des hommes ; mais j'ai cru qu'il ne fallait pas l'étouffer sous la quantité des enrichissements, ni lui donner des lumières qui éblouissent au lieu d'éclairer. Il est juste de lui prêter quelques grâces, mais de celles qui lui laissent toute sa force, qui l'embellissent sans le déguiser, et l'accompagnent sans le dérober à la vue. Autrement ce n'est plus qu'un effort ambitieux, qui fait plus admirer le poète qu'il ne touche le lecteur.

La morale chrétienne a pour but d'instruire et ne se met pas en peine de chatouiller les sens, pourvu qu'elle profite à l'âme. Je ne l'ai réduite en vers que pour soulager la mémoire : la cadence des vers y imprime les sentiments avec plus de facilité et les y conserve plus fortement.

Il est hors de doute que les curieux ne trouveront point ici de charme ; mais peut-être, que ceux qui aimeront les choses qui y qui y sont dites supporteront la façon dont elles y sont dites, et que ce qui pénétrera le cœur ne blessera point les oreilles.

Le peu de disposition que les matières y ont à la poésie, le peu de liaison non seulement d'un chapitre avec l'autre, mais d'une période même avec celle qui la suit, et les fréquentes redites qui se trouvent dans l'original, sont des obstacles assez malaisés à surmonter et qui, par conséquent, méritent bien que vous me fassiez quelque grâce.

Que si, outre ces trois difficultés, vous voulez bien en considérer encore trois autres de la part du traducteur : peu de connaissance de la théologie, peu de pratique des sentiments de dévotion et peu d'habitude à faire des vers d'ode et de stance, j'ose me promettre que vous me pardonnerez aisément les défauts que je vois moi-même dans cet ouvrage, sans l'en pouvoir purger au point qu'on peut raisonnablement attendre d'un homme à qui les vers ont acquis quelque réputation.

Je n'examinerai point ici à qui l'Église est redevable d'un livre si précieux. Par la lecture je trouve quelque répugnance à croire que l'auteur de l'Imitation fût Italien. Les mots grossiers dont il se sert assez souvent sentent bien autant le latin de nos vieilles pancartes que la corruption de celui de delà les monts ; et non seulement sa diction, mais sa phrase, en quelques endroits, est si purement française, qu'il semble avoir pris plaisir à suivre mot à mot notre commune façon de parler.

C'est sans doute sur quoi se sont fondés ceux qui, du commencement que ce livre a paru, incertains qu'ils étaient de l'auteur, l'ont attribué à saint Bernard et puis à Jean Gerson, qui étaient tous deux Français. Je voudrais qu'il se rencontrât assez d'autres conjectures pour remettre ce dernier en possession d'une gloire dont il a joui pendant longtemps. L'amour du pays m'y ferait volontiers donner les mains.

IMITER JÉSUS-CHRIST ET MÉPRISER LES VANITÉS DU MONDE

« Heureux qui tient la route où ma voix le convie !

« Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit,

« Et partout sur mes pas il trouve un jour sans nuit
 « Qui porte jusqu'au cœur la lumière de vie. »
 Ainsi Jésus-Christ parle ; ainsi de ses vertus,
 Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
 Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre,
 Et quiconque veut être éclairé pleinement
 Doit apprendre de lui que ce n'est qu'à le suivre
 Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.

Que te sert de percer les plus secrets abîmes
 Où se cache à nos sens l'immense Trinité,
 Si ton intérieur, faute d'humilité,
 Ne lui saurait offrir d'agréables victimes ?
 Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments,
 Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements ;
 Il ne s'abaisse point vers des âmes si hautes :
 Et la vertu sans eux est de telle valeur,
 Qu'il vaut bien mieux sentir la douleur de tes fautes
 Que savoir définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte,
 Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps ;
 Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
 De l'histoire profane et de l'histoire sainte :
 De tant d'enseignements l'impuissante langueur
 Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
 Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce ;
 Et l'unique science où tu dois prendre appui
 C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
 Hormis d'aimer sa gloire et ne servir que lui.

Vanité d'entasser richesses sur richesses ;
 Vanité de languir dans la soif des honneurs ;
 Vanité de choisir pour souverains bonheurs
 De la chair et des sens les damnables caresses ;
 Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
 Sans nous mettre en souci d'en mieux régler le cours,
 D'aimer la longue vie et négliger la bonne,
 D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
 Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
 Que l'attente des biens qui ne sauraient finir.

La vertu prime le savoir.

Le désir de savoir est naturel aux hommes ;
 Il naît à leur naissance et ne meurt qu'avec eux :
 Mais, ô Dieu ! dont la main nous fait ce que nous sommes,
 Que peut-il sans ta crainte avoir de fructueux ?

Un paysan stupide et sans expérience,
 Qui ne sait que t'aimer et n'a que de la foi,
 Vaut mieux qu'un philosophe enflé de sa science,
 Qui pénètre les cieus sans réfléchir sur toi.

Qui se connaît soi-même en a l'âme peu vaine ;
 Sa propre connaissance en met bien bas le prix ;
 Et tout le faux éclat de la louange humaine
 N'est pour lui que l'objet d'un généreux mépris.

Au grand jour du Seigneur sera-ce un grand refuge
 D'avoir connu de tout et la cause et l'effet,
 Et ce qu'on aura su fléchira-t-il un juge
 Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

La science et les savants.

Nos spéculations ne sont jamais si pures
 Qu'on ne sente un peu d'ombre y régner à son tour ;
 Nos plus vives clartés ont des couleurs obscures,
 Et cent fausses peintures
 Naissent d'un seul faux-jour.

Mais n'avoir que mépris pour soi-même et que haine
 Ouvre et fait vers le ciel un chemin plus certain
 Que le plus haut effort de la science humaine,
 Qui rend l'âme plus vaine
 Et l'égare soudain.

Ce n'est pas que de Dieu ne vienne la science ;
 D'elle-même elle est bonne et n'est point à blâmer ;
 Mais il faut préférer la bonne conscience
 A cette impatience
 De se faire estimer.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Cependant, sans souci de régler sa conduite,
 On veut être savant, on en cherche le bruit,
 Et cette ambition par qui l'âme est séduite
 Souvent traîne à sa suite
 Mille erreurs pour tout fruit.

Un jour, un jour viendra qu'il faudra rendre compte
 Non de ce qu'on a lu, mais de ce qu'on a fait ;
 Et l'orgueilleux savoir, à quelque point qu'il monte,
 N'aura lors que la honte
 De son mauvais effet.

Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
 Rendait à tes yeux même autrefois si fameux ?
 Un autre tient leur place, un autre a leur prébende,
 Sans qu'aucun te demande
 Un souvenir pour eux.

Tant qu'a duré leur vie ils semblaient quelque chose ;
 Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été ;
 Leur mémoire avec eux sous leur tombe est enclose ;
 Avec eux y repose
 Toute leur vanité.

Ainsi passe la gloire où le savant aspire,
 S'il n'a mis son étude à se justifier ;
 C'est là le seul emploi qui laisse lieu d'en dire
 Qu'il avait su bien lire
 Et bien étudier.

La circonspection.

N'écoute pas tout ce qu'on dit,
 Et souviens-toi qu'une âme forte
 Donne malaisément crédit
 A ces bruits indiscrets où la foule s'emporte.
 Il faut examiner avec sincérité,
 Selon l'esprit de Dieu qui n'est que charité,
 Tout ce que d'un autre on publie :
 Cependant, ô faiblesse indigne d'un chrétien !
 Jusque-là souvent on s'oublie
 Qu'on croit beaucoup de mal plutôt qu'un peu de bien.

Qui cherche la perfection,
 Loin de tout croire en téméraire,
 Pèse avec mûre attention
 Tout ce qu'il entend dire et tout ce qu'il voit faire ;
 La plus claire apparence a peine à l'engager :
 Il sait que notre esprit est prompt à mal juger,
 Notre langue prompte à médire ;
 Et, bien qu'il ait sa part en cette infirmité,
 Sur lui même il garde un empire
 Qui le fait triompher de sa fragilité.

—
Comment il faut lire.

Lis un livre dévot, simple et sans éloquence,
 Avec plaisir pareil
 Que ceux où se produit l'orgueil de la science
 En son haut appareil.

Ne considère point si l'auteur d'un tel livre
 Fut plus ou moins savant ;
 Mais, s'il dit vérité, s'il t'apprend à bien vivre,
 Feuillète-le souvent.

Quand son instruction est salutaire et bonne,
 Donne-lui prompt crédit,
 Et sans examiner quel maître te la donne,
 Songe à ce qu'il te dit.

L'autorité de l'homme est de peu d'importance
 Et passe en un moment ;
 Mais cette vérité que le ciel nous dispense
 Dure éternellement.

Sans égards à personne, avec nous Dieu s'explique
 En diverses façons,
 Et par tel qu'il lui plaît sa bonté communique
 Ses plus hautes leçons.

De ce trésor ouvert la richesse éternelle
 A beau nous inviter,
 Si l'on n'y porte un cœur humble, simple, fidèle,
 On n'en peut profiter.

Ne choisis point pour but de cette sainte étude
 D'être estimé savant,
 Ou pour fruit d'un travail et si long et si rude
 Tu n'auras que du vent.

Le trouble des passions.

L'avare et le superbe incessamment se gênent,
 Et leurs propres vœux les entraînent
 Loin du repos heureux qu'ils ne goûtent jamais;
 Mais les pauvres d'esprit, les humbles en jouissent,
 Et leurs âmes s'épanouissent
 Dans l'abondance de la paix.

Qui n'est point tout à fait dégagé de soi-même,
 Qui se regarde encore et s'aime
 Voit peu d'occasions sans en être tenté ;
 Les objets les plus vils surmontent sa faiblesse
 Et le moindre assaut qui le presse
 L'atterre avec facilité.

Fuir la présomption.

O ciel ! que l'homme est vain qui met son espérance
 Aux hommes comme lui,
 Qui sur la créature ose prendre assurance,
 Et se propose un ferme appui
 Sur une éternelle inconstance !

Ne fais point fondement sur tes propres mérites ;
 Tiens ton espoir en Dieu ;
 De lui dépend l'effet de quoi que tu médites,
 Et s'il ne te guide en tout lieu,
 En tout lieu tu te précipites.

Souviens-toi que du corps la taille avantageuse
 Qui se fait admirer,
 Ni de mille beautés l'union merveilleuse
 Pour qui chacun veut soupirer,
 Ne doit rendre une âme orgueilleuse.

Du temps l'inévitable et fière avidité
 En fait un prompt ravage,
 Et souvent avant lui la moindre infirmité
 Laisse à peine au plus beau visage
 Les marques de l'avoir été.

Inconvénients de la familiarité.

La charité vers tous est toujours nécessaire,
 Mais non pas avec tous un accès trop ouvert :
 La réputation assez souvent s'y perd ;
 Et tel qui plaît de loin, de près cesse de plaire ;
 Tant ce brillant éclat qui ne fait qu'éblouir
 Est sujet à s'évanouir !

Oui, souvent il arrive, et contre notre envie,
 Que plus on prend de peine à se communiquer,
 Plus cet effort nous trompe et force à remarquer
 Les désordres secrets qui souillent notre vie,
 Et que ce qu'un grand nom avait semé de bruit
 Par la présence est tôt détruit.

De l'obéissance et de la sujétion.

L'obéissance est douce, et son aveuglement
 Forme un chemin plus sûr que le commandement
 Lorsque l'amour la fait et non pas la contrainte ;
 Mais elle n'a qu'aigreur sans cette charité,
 Et c'est un long sujet de murmure et de plainte
 Quand son joug n'est souffert que par nécessité.

On va d'un pas plus ferme à suivre qu'à conduire ;
 L'avis est plus facile à prendre qu'à donner :
 On peut mal obéir comme mal ordonner ;
 Mais il est bien plus sûr d'écouter que d'instruire.

La paix intérieure.

Que nous aurions de paix et qu'elle serait forte
 Si nous n'avions le cœur qu'à ce qui nous importe,
 Et si nous n'aimions point à nous brouiller l'esprit
 Ni de ce que l'on fait, ni de ce que l'on dit !
 Le moyen qu'elle règne en celui qui sans cesse
 Des affaires d'autrui s'inquiète et s'empresse,
 Qui cherche hors de soi de quoi s'embarrasser
 Et rarement en soi tâche à se ramasser ?

C'est vous, simples, c'est vous dont l'heureuse prudence
 Du vrai repos d'esprit possède l'abondance ;
 C'est par là que les saints, morts à tous ces plaisirs
 Où les soins de la terre abaissent nos désirs,
 N'ayant le cœur qu'en Dieu ni l'œil que sur eux-mêmes,
 Élevaient l'un et l'autre aux vérités suprêmes,
 Et qu'à les contempler bornant leur action,
 Ils allaient au plus haut de la perfection.

Nous autres, asservis à nos lâches envies,
 Sur des biens passagers nous occupons nos vies,
 Et notre esprit se jette avec avidité
 Où par leur vaine idée il s'est précipité.

Utilité des traverses et des blâmes injustes.

Il est bon quelquefois de sentir des traverses
 Et d'en éprouver la rigueur ;
 Elles rappellent l'homme au milieu de son cœur
 Et peignent à ses yeux ses misères diverses ;
 Elles lui font clairement voir
 Qu'il n'est qu'en exil dans ce monde,
 Et par un prompt dégoût empêchent qu'il n'y fonde
 Ou son amour ou son espoir.

Il est avantageux qu'on blâme, qu'on censure
 Nos plus sincères actions ;
 Qu'on prête des couleurs à nos intentions
 Pour en faire une fausse et honteuse peinture :

Le coup de cette indignité
 Rabat en nous la vaine gloire,
 Dissipe ses vapeurs, et rend à la mémoire
 Le souci de l'humilité.

La résistance aux tentations.

Tant que le sang bout dans nos veines,
 Tant que l'âme soutient le corps,
 Nous avons à combattre et dedans et dehors
 Les tentations et les peines.

La flamme est l'épreuve du fer,
 La tentation l'est des hommes ;
 Par elle seulement on voit ce que nous sommes
 Et si nous pouvons triompher.

Lorsqu'à frapper elle s'apprête,
 Fermons-lui la porte du cœur :
 On en sort aisément vainqueur
 Quand dès l'abord on lui tient tête,
 Qui résiste trop tard a peine à résister
 Et c'est au premier pas qu'il la faut arrêter.

D'une faible et simple pensée
 L'image forme un trait puissant :
 Elle flatte, on s'y plaît ; elle émeut, on consent ;
 Et l'âme en demeure blessée :
 Ainsi notre fier ennemi
 Se glisse au-dedans et nous tue
 Quand l'âme, soudain abattue,
 Ne lui résiste qu'à demi ;
 Et, dans cette langueur pour peu qu'il l'entretienne,
 Des forces qu'elle perd il augmente la sienne.

Des œuvres inspirées par la charité.

Le grand juge des cœurs perce d'un œil sévère
 Les plus secrets motifs de nos intentions,
 Et sa justice considère
 Ce qui nous fait agir, plus que nos actions.

Celui-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
 Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
 Celui-là fait bien qui se porte
 Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

Mais souvent on s'y trompe ; et ce qu'on pense n'être
 Qu'un véritable effet de pure charité,
 Aux yeux qui savent tout connaître
 Porte un mélange impur de sensualité.

Les exemples des saints.

Regarde les martyrs, les vierges, les apôtres,
 Et tous ceux de qui la ferveur
 Sur les pas sacrés du Sauveur
 A frayé des chemins aux nôtres :
 Combien ont-ils porté de croix,
 Et combien sont-ils morts de fois
 Au milieu d'une vie en souffrances féconde,
 Jusqu'à ce que leur fermeté
 A force de haïr leurs âmes en ce monde,
 Ait su les posséder dedans l'éternité ?

Ouvrez, affreux déserts, vos retraites sauvages,
 Et des Pères que vous cachez
 Dans vos cavernes retranchés,
 Laissez-nous tirer les images ;
 Montrez-nous les tentations,
 Montrez-nous les vexations
 Qu'à toute heure chez vous du diable ils ont souffertes ;
 Montrez par quels ardents soupirs
 Les prières qu'à Dieu sans cesse ils ont offertes
 Ont porté dans le ciel leurs amoureux désirs.

Les premiers moines.

Oh ! que d'abord le cloître enfanta de lumières !
 Qu'on vit éclater d'ornements
 Aux illustres commencements
 Des observances régulières !

Que de pure dévotion !
 Que de sainte émulation !
 Que de pleine vigueur soutint la discipline !
 Que de respect intérieur !
 Que de conformité de mœurs et de doctrine !
 Que d'union d'esprits, sous un supérieur !

Encor même à présent ces traces délaissées
 Font voir combien étaient parfaits
 Ceux qui, par de si grands effets,
 Domptaient le monde et ses pensées.
 Mais notre siècle est bien loin d'eux :
 Qui vit sans crime est vertueux ;
 Qui ne rompt point sa règle est un grand personnage,
 Et croit s'être bien acquitté
 Lorsqu'avec patience il porte l'esclavage
 Où sa robe et ses vœux le tiennent arrêté.

Se recueillir dans la solitude.

Choisis une heure propre à rentrer en toi-même,
 A penser aux bienfaits de la bonté suprême,
 Sans t'embrouiller l'esprit de rien de curieux ;
 Et ne t'engage en la lecture
 Que de quelque matière pure
 Qui touche autant le cœur qu'elle occupe les yeux.

Si tu peux retrancher la perte des paroles,
 La superfluité des visites frivoles,
 La vaine attention aux nouveautés des bruits,
 Ton âme aura du temps de reste
 Pour suivre cet emploi céleste
 Et pour en recueillir les véritables fruits.

Se taire entièrement est beaucoup plus facile
 Que de se préserver du mélange inutile
 Qui dans tous nos discours aussitôt s'introduit ;
 Et c'est chose bien moins pénible
 D'être chez soi comme invisible
 Que de se bien garder alors qu'on se produit.

Contre la dissipation.

Le monde et ses plaisirs s'écoulent et nous gênent ;
 Et quand à divaguer nos désirs nous entraînent,
 Ce temps qu'on aime à perdre est aussitôt passé ;

Et pour fruit de cette sortie,
 On n'a qu'une âme appesantie
 Et des désirs flottants dans un cœur dispersé.

La fête où l'on parut avec le plus de joie
 Souvent avec douleur au cloître nous renvoie ;
 Les délices du soir font un triste matin :

Ainsi la douceur sensuelle
 Nous cache sa pointe mortelle,
 Qui nous flatte à l'entrée et nous tue à la fin.

Ne vois-tu pas ici le feu, l'air, l'eau, la terre,
 Leur éternel amour, leur éternelle guerre ?
 N'y vois-tu pas le ciel à tes yeux exposé ?

Qu'est-ce qu'ailleurs tu te proposes ?
 N'est-ce pas bien voir toutes choses
 Que voir les éléments dont tout est composé ?

Que peux-tu voir ailleurs qui soit longtemps durable ?
 Crois-tu rassasier ton cœur insatiable
 En promenant partout tes yeux avidement ?

Et quand d'une seule ouverture
 Ils verraient toute la nature,
 Que serait-ce pour toi qu'un vain amusement ?

Contre l'empressement.

N'attire point sur toi les affaires des autres :
 Ne t'embarrasse point des intérêts des grands ;
 Notre propre besoin nous charge assez des nôtres ;
 Tu te dois le premier les soins que tu leur rends.

Tiens sur toi l'œil ouvert et toi-même t'éclaire
 Avant d'éclairer tes amis ;
 Et quand tu peux donner un conseil salutaire
 Qui les porte à bien faire,
 Donne-t'en le plus ample et le plus prompt avis.

La misère humaine.

Mortel, ouvre les yeux, et vois que la misère
 Te cherche et te suit en tout lieu,
 Et que toute la vie est une source amère
 A moins qu'elle tourne vers Dieu.

Rien ne te doit troubler, rien ne te doit surprendre
 Quand l'effet manque à tes désirs,
 Puisque ton sort est tel que tu n'en dois attendre
 Que des sujets de déplaisirs.

Il n'est emploi ni rang dont la grandeur se gare
 De cette inévitable loi,
 Et ceux qu'on voit porter le sceptre ou la tiare
 N'en sont pas plus exempts que toi.

L'angoisse entre partout, et si quelqu'un sur terre
 Porte mieux ce commun ennui,
 C'est celui qui pour Dieu sait se faire la guerre
 Et se plait à souffrir pour lui.

Les faibles cependant disent avec envie :
 « Voyez, que cet homme est puissant !
 « Qu'il est grand ! qu'il est riche ! et que toute sa vie
 « Prend un cours noble et florissant ! »

Malheureux ! regardez quels sont les biens célestes ;
 Ceux-ci ne paraîtront plus rien,
 Et vous n'y verrez plus que des attrait funestes
 Sous la fausse image du bien.

Douteuse est leur durée et trompeur le remède
 Qu'ils donnent à quelques besoins ;
 Et le plus fortuné jamais ne les possède
 Que parmi la crainte et les soins.

Le solide plaisir n'est pas dans l'abondance
 De ces pompeux accablements,
 Et souvent leur excès amène l'impudence
 Des plus honteux dérèglements.

L'amour de la vie.

Faut-il que cette vie en soi si misérable
 Ait toutefois un tel attrait
 Que le plus malheureux et le plus méprisable
 Ne l'abandonne qu'à regret ?

Le pauvre, qui l'arrache à force de prières,
 Avec horreur la voit finir ;
 Et l'artisan s'épuise en sueurs journalières
 Pour trouver à la soutenir.

Que s'il était au choix de notre âme insensée
 De languir toujours en ces lieux,
 Nous traînerions nos maux sans aucune pensée
 De régner jamais dans les cieux.

La méditation de la mort.

Pense, mortel, à t'y résoudre ;
 Ce sera bientôt fait de toi :
 Tel aujourd'hui donne la loi
 Qui demain est réduit en poudre.
 Le jour qui parait le plus beau
 Souvent jette dans le tombeau
 La mémoire la mieux fondée,
 Et l'objet qu'on aime le mieux
 Échappe bientôt à l'idée
 Quand il n'est plus devant les yeux.

Cependant ton âme stupide,
 Sur qui les sens ont tout pouvoir,
 Dans l'avenir ne veut rien voir
 Qui la charme ou qui l'intimide ;
 Un assoupissement fatal
 Dans ton cœur qu'elle éclaire mal
 Ne souffre aucune sainte flamme,
 Et forme une aveugle langueur
 De la stupidité de l'âme
 Et de la dureté du cœur.

Règle, règle mieux tes pensées,
 Mets plus d'ordre en tes actions,
 Réunis tes affections
 Vagabondes et dispersées ;
 Pense, agis, aime incessamment
 Comme si déjà ce moment
 Était celui d'en rendre compte,
 Et ne devait plus différer
 Ta gloire éternelle ou ta honte
 Qu'autant qu'il faut pour expirer.

Combien de fois entends-tu dire :
 Celui-ci vient d'être éborgné,
 Celui-là d'être submergé,
 Cet autre dans les feux expire ;
 Ainsi mille genres de morts,
 Par mille différents sorts,
 Des mortels retranchent le nombre ;
 L'ordre en ce point seul est pareil
 Qu'ils passent tous ainsi qu'une ombre
 Qu'efface et marque le soleil.

Du jugement dernier.

Homme, quoi qu'ici bas tu veuilles entreprendre,
 Songe à ce compte exact qu'un jour il en faut rendre,
 Et mets devant tes yeux cette dernière fin
 Qui fera ton mauvais ou ton heureux destin.
 Regarde avec quel front tu pourras comparaître
 Devant le tribunal de ton souverain maître,
 Devant ce juste juge à qui rien n'est caché,
 Qui jusque dans ton cœur sait lire ton péché,
 Qu'aucun don n'éblouit, qu'aucune erreur n'abuse,
 Que ne surprend jamais l'adresse d'une excuse,
 Qui rend à tous justice et pèse au même poids
 Ce que font les bergers et ce que font les rois.

Misérable pécheur, que sauras-tu répondre
 A ce Dieu qui sait tout et viendra te confondre,
 Toi que remplit souvent d'un invincible effroi
 Le courroux passager d'un mortel comme toi ?

Donne pour ce grand jour, donne ordre à tes affaires,
 Pour ce grand jour, le comble ou la fin des misères,
 Où chacun, trop chargé de son propre fardeau,
 Son propre accusateur et son propre bourreau,
 Répondra par sa bouche et, seul à sa défense,
 N'aura point de secours que de sa pénitence.

Cours donc avec chaleur aux emplois vertueux ;
 Maintenant ton travail peut être fructueux,
 Tes douleurs maintenant peuvent être écoutées,
 Tes larmes jusqu'au ciel être soudain portées,
 Tes soupirs de ton juge apaiser la rigueur,
 Ton repentir lui plaire et nettoyer ton cœur :
 Oh ! que la patience est un grand purgatoire
 Pour laver de ce cœur la tache la plus noire !
 Que l'homme le blanchit lorsqu'il le dompte au point
 De souffrir un outrage et n'en murmurer point ;
 Lorsqu'il est plus touché du mal que se procure
 L'auteur de son affront que de sa propre injure,
 Lorsqu'il élève au ciel ses innocentes mains
 Pour le même ennemi qui rompt tous ses desseins,
 Qu'avec sincérité promptement il pardonne,
 Qu'il demande pardon de même qu'il le donne,
 Que sa vertu commande à son tempérament,
 Que sa bonté prévaut sur son ressentiment,
 Que lui-même à toute heure il se fait violence
 Pour vaincre de ses sens la mutine insolence,
 Et que pour seul objet partout il se prescrit
 D'assujettir la chair sous les lois de l'esprit !

Le combat contre soi-même.

*Espère, espère en Dieu, fais du bien sur la terre :
 Tu recevras du ciel l'abondance des biens.
 C'est par là que David t'enseigne les moyens
 De te rendre vainqueur en cette rude guerre.
 Une chose, il est vrai, fait souvent balancer,
 Attiédit en plusieurs l'ardeur de s'avancer,*

Et dès le premier pas les retire en arrière :
C'est que le cœur, sensible encore aux voluptés,
Ne s'ouvre qu'en tremblant cette rude carrière,
Tant il conçoit d'horreur de ses difficultés.

L'objet de cette horreur te doit servir d'amorce,
La grandeur des travaux ennoblit le combat,
Et la gloire de vaincre a d'autant plus d'éclat
Que pour y parvenir on fait voir plus de force.
Comme ils n'ont pas en eux à vaincre également,
Tous les hommes n'ont pas mêmes efforts à faire,
Et la diversité de leur tempérament
Leur donne un plus puissant ou plus faible adversaire ;
Mais un esprit ardent aux saintes fonctions,
Quoiqu'il ait à forcer beaucoup de passions,
Tout chargé d'ennemis, fera plus de miracles
Qu'un naturel benin, doux, facile, arrêté,
Qui, ne ressentant point en soi de grands obstacles,
S'enveloppe et s'endort dans sa tranquillité.

Agis donc fortement, et fais-toi violence
Pour te soustraire au mal où tu te vois pencher ;
Examine quel bien tu dois le plus chercher
Et portes-y soudain toute ta vigilance :
Mais ne crois pas en toi le voir jamais assez ;
Tes sens à te flatter toujours intéressés
T'en pourraient souvent faire une fausse peinture ;
Porte les yeux plus loin, et regarde en autrui
Tout ce qui t'y déplaît, tout ce qu'on y censure,
Et déracine en toi ce qui te choque en lui.

Contre le relâchement.

Qui cherche à vivre au large est toujours à l'étroit ;
Dans ce honteux dessein son esprit maladroit
Se gêne d'autant plus qu'il se croit satisfaire ;
Et, quoi que de sa règle il ose relâcher,
Le reste n'a jamais si bien de quoi lui plaire
Que ses nouveaux dégoûts n'en veuillent retrancher.

Vois ces grands escadrons d'âmes laborieuses,
 Vois l'ordre des Chartreux, vois celui de Citeaux,
 Vois tout autour de toi mille sacrés troupeaux
 Et de religieux et de religieuses ;
 Vois comme chaque nuit ils rompent le sommeil,
 Et n'attendent jamais le retour du soleil
 Pour envoyer à Dieu l'encens de leurs louanges :
 Il te serait honteux d'avoir quelque lenteur
 Alors que sur la terre un si grand nombre d'anges
 S'unit à ceux du ciel pour bénir leur auteur.

Oh ! si nous pouvions vivre et n'avoir rien à faire
 Qu'à dissiper en nous cette infâme langueur,
 Qu'à louer ce grand maître et de bouche et de cœur,
 Sans que rien de plus bas nous devint nécessaire !
 Oh ! si l'âme chrétienne et ses plus saints transports
 N'étaient point asservis aux faiblesses du corps,
 Aux besoins de dormir, de manger et de boire !
 Si rien n'interrompait un soin continu
 De publier de Dieu les bontés et la gloire
 Et d'avancer l'esprit dans le spirituel !

Que nous serions heureux ! Qu'un an, un jour, une heure,
 Nous ferait bien goûter plus de félicité
 Que les siècles entiers de la captivité
 Où nous réduit la chair dans sa triste demeure !
 O Dieu ! pourquoi faut-il que ces infirmités,
 Ces journaliers tributs, soient des nécessités
 Pour tes vivants portraits qu'illumine ta flamme ?
 Pourquoi, pour subsister sur ce lourd élément,
 Faut-il d'autres repas que les repas de l'âme ?
 Pourquoi les goûtons-nous, ô Dieu ! si rarement ?

Quand l'homme se possède et que les créatures
 N'ont aucunes douceurs qui puissent l'arrêter,
 C'est alors que sans peine il commence à goûter
 Combien le Créateur est doux aux âmes pures :
 Alors, quoi qu'il arrive ou de bien ou de mal,
 Il vit toujours content, et d'un visage égal

Il reçoit la mauvaise et la bonne fortune ;
 L'abondance sur lui tombe sans l'émouvoir,
 La pauvreté pour lui n'est jamais importune,
 La gloire et le mépris n'ont qu'un même pouvoir.

S'attacher à Dieu.

L'homme n'a point ici de cité permanente ;
 Où qu'il soit, quoi qu'il tente,
 Il n'est qu'un malheureux passant :
 Et si, dans les travaux de son pèlerinage,
 L'effort intérieur d'un cœur reconnaissant
 Ne l'unit au bras tout-puissant,
 Il s'y promet en vain le calme après l'orage.

Que regardes-tu donc, mortel, autour de toi,
 Comme si quelque emploi
 T'y faisait une paix profonde ?
 C'est au ciel, c'est en Dieu qu'il te faut habiter ;
 C'est là, c'est en lui seul qu'un vrai repos se fonde ;
 Et, quoi qu'étale ici le monde,
 Ce n'est qu'avec dédain que l'œil s'y doit prêter.

Tout ce qu'il te présente y passe comme une ombre,
 Et toi-même es du nombre
 De ces fantômes passagers :
 Tu passeras comme eux, et ta chute funeste
 Suivra l'attachement à ces objets légers,
 Si, pour éviter ces dangers,
 Tu ne romps avec toi comme avec tout le reste.

Tu vois ton maître en croix, où ton péché le tue,
 Et tu peux à sa vue
 Te rebuter de quelque ennui !
 Ah ! ce n'est pas ainsi qu'on a part à sa gloire ;
 Change, pauvre pécheur, change dès aujourd'hui ;
 Souffre avec lui, souffre pour lui,
 Si tu veux avec lui régner par sa victoire.

De l'humble soumission.

L'homme qui soi-même s'abaisse,
 Par l'humble aveu de sa faiblesse,
 Des plus justes fureurs rompt aisément les coups,
 Et satisfait sur l'heure avec si peu de peine
 Que la plus âpre haine
 Ne saurait contre lui conserver de courroux.

Le pacifique et le tourmenté.

Le calme intérieur est le trésor unique
 Qui soit digne de nos souhaits :
 L'homme docte sert moins que l'homme pacifique,
 Et le fruit du savoir cède à ceux de la paix.

Le savant qui reçoit sa passion pour guide
 N'agit sous elle qu'en brutal ;
 Le bien lui semble un crime, et sa croyance avide
 Vole même au-devant de ce qu'on dit de mal.

Qui se possède en paix est d'une autre nature ;
 Il sait tourner le mal en bien,
 Il sait fermer l'oreille au bruit de l'imposture,
 Et jamais d'aucun autre il ne soupçonne rien.

Mais qui vit mal content subit l'impatience
 De ses bouillants et vains désirs ;
 Celui-là n'est jamais sans quelque défiance
 Et voit partout matière à de prompts déplaisirs.

Comme tout fait ombre aux soucis qu'il se donne,
 Tout le blesse, tout lui déplaît ;
 Il n'a point de repos et n'en laisse à personne,
 Il ne sait ce qu'il veut, ni même ce qu'il est.

Il tait ce qu'il doit dire et dit ce qu'il doit taire ;
 Il va quand il doit s'arrêter,
 Et son esprit troublé quitte ce qu'il faut faire
 Pour faire avec chaleur ce qu'il faut éviter.

Être simple dans ses intentions et pur dans ses affections.

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité ;
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles ;
Celle-ci doit régner sur tes intentions,
Celle-là présider à tes affections,
Si tu veux de tes sens dompter la tyrannie :
L'humble simplicité vole droit jusqu'à Dieu,
La pureté l'embrasse ; et l'une à l'autre unie
S'attache à ses bontés et les goûte en tout lieu.

Si ton cœur était droit, toutes les créatures
Te seraient des miroirs et des livres ouverts
Où tu verrais sans cesse, en mille lieux divers,
Des modèles de vie et des doctrines pures.

Clairvoyants pour autrui, aveugles pour nous-mêmes.

Nous avons peu de jour à discerner la feinte
D'avec la pure vérité,
Et sa faible lumière est aussitôt éteinte
Par notre indigne lâcheté.

L'homme aveugle au dedans rarement se défie
De cet aveuglement fatal,
Et, quelque mal qu'il fasse, il ne s'en justifie
Qu'en s'excusant encor plus mal.

Souvent, tout ébloui d'une vaine étincelle
Qui brille en sa dévotion,
Il impute à l'ardeur d'un véritable zèle
Les chaleurs de sa passion.

Comme partout ailleurs il porte une lumière
Qui chez lui n'éclaire pas bien,
Il voit en l'œil d'autrui la paille et la poussière
Et ne voit pas la poutre au sien.

Ce qu'il souffre d'un autre est une peine extrême ;
 Il en fait bien sonner l'ennui,
 Et ne s'aperçoit pas combien cet autre même
 A toute heure souffre de lui.

Sais-tu, quand tu n'es pas présent à ta pensée,
 Où vont sans toi tes vœux confus ?
 Et vois-tu ce que fait ton âme dispersée
 Quand tu ne la regardes plus ?

Quand ton esprit volage a couru tout le monde,
 Quel fruit en peux-tu retirer,
 S'il est le seul qu'enfin sa course vagabonde
 Néglige de considérer ?

Joies de la bonne conscience.

Droite et sincère conscience,
 Digne gloire des gens de bien,
 Oh ! que ton témoignage est un doux entretien,
 Et qu'il mêle de joie à notre patience
 Quand il ne nous reproche rien !

Tu fais souffrir avec courage,
 Tu fais combattre en sûreté,
 L'allégresse te suit parmi l'adversité ;
 Et contre les assauts du plus cruel orage
 Tu soutiens la tranquillité.

Douce tranquillité de l'âme,
 Avant-goût de celle des cieux,
 Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux ;
 Et qui sait dédaigner la louange et le blâme
 Sait te posséder en tous lieux !

Ris donc, mortel, des vains mélanges
 Qu'ici le monde aime à former ;
 Il a beau t'applaudir ou te mésestimer,
 Tu n'en es pas plus saint pour toutes ses louanges.
 Ni moindre pour t'en voir blâmer.

Ce que tu vaux est en toi-même ;
 Tu fais ton prix par tes vertus ;
 Tous les encens d'autrui sont encens superflus,
 Et ce qu'on est aux yeux du monarque suprême,
 On l'est partout, et rien de plus.

S'attacher à Jésus et se détacher du monde.

Oh ! qu'heureux est celui qui de cœur et d'esprit
 Sait goûter ce que c'est que d'aimer Jésus-Christ,
 Et joindre à cet amour le mépris de soi-même !
 Oh ! qu'heureux est celui qui se laisse charmer
 Aux célestes attraits de sa beauté suprême
 Jusqu'à quitter tout ce qu'il aime
 Pour un Dieu qu'il faut seul aimer !

Ne mets point ton espoir sur un faible roseau
 Qui penche au gré du vent, qui branle au gré de l'eau,
 Sur le monde, en un mot, ni sur sa flatterie !
 Sa gloire n'est qu'un songe, et ce qu'il en fait voir
 Pour surprendre un moment de folle rêverie,
 Comme la fleur de la prairie,
 Tombera du matin au soir.

Tu seras tôt déçu, si tu n'ouvres les yeux
 Qu'à ces dehors brillants qu'étale sous les cieux
 De tant de vanités l'éblouissante image ;
 Tu croiras y trouver un plein soulagement,
 Pour n'y trouver à ton dommage
 Qu'un déplorable amusement.

Aimer Jésus par-dessus tout.

Aime ; pour vivre heureux il te faut vivre aimé,
 Il te faut des amis qui soient dignes de l'être ;
 Mais, si par-dessus eux tu n'aimes ce grand maître,
 Ton cœur d'un long ennui se verra consumé.

Crois-en ou ta raison ou ton expérience :
 Toutes deux te diront qu'il n'est point d'autre bien,
 Et que c'est au chagrin livrer ta conscience
 Que prendre joie ou confiance
 Sur un autre amour que le sien.

Que tous s'entr'aient donc à cause de Jésus,
 Pour n'aimer que Jésus à cause de lui-même !

Porter sa croix.

Revois de tous les temps l'image retracée,
 Marche de tous côtés, cherche de toutes parts,
 Jusqu'au plus haut des cieux élève tes regards,
 Jusqu'au fond de la terre abîme ta pensée,
 Vois ce qu'a de plus haut la contemplation,
 Vois ce qu'a de plus bas l'humiliation ;
 Ne laisse rien à voir dans toute la nature ;
 Tu ne trouveras point à faire un autre choix,
 Tu ne trouveras point ni de route plus sûre
 Ni de chemin plus haut que celui de la croix.

Va plus outre, et de tout absolument dispose,
 Règle tout sous ton ordre au gré de ton désir,
 Tu ne manqueras point d'objets de déplaisir,
 Tu trouveras partout à souffrir quelque chose :
 Ou de force ou de gré, quoi qu'on veuille espérer,
 Toujours de quoi souffrir et de quoi soupirer
 Nous présente partout la croix inévitable ;
 Et nous sentons au cœur toujours quelque douleur,
 Ou quelque trouble en l'âme, encor plus intraitable,
 Qui semblent tour à tour nous livrer au malheur.

La croix donc en tous lieux est toujours préparée ;
 La croix t'attend partout, et partout suit tes pas ;
 Fuis-la de tous côtés, et cours où tu voudras,
 Tu n'éviteras point sa rencontre assurée ;
 Tel est notre destin, telles en sont les lois ;
 Tout homme pour lui-même est une vive croix,

Pesante d'autant plus que plus lui-même il s'aime ;
 Et, comme il n'est en soi que misère et qu'ennui,
 En quelque lieu qu'il aille il se porte lui-même,
 Et rencontre la croix qu'il y porte avec lui.

Porte-la de bon cœur, cette croix salutaire,
 Que tu vois attachée à ton infirmité ;
 Fais un hommage à Dieu d'une nécessité,
 Et d'un mal infailible un tribut volontaire :
 Elle te portera toi-même en tes travaux,
 Elle te conduira par le chemin des maux
 Jusqu'à cet heureux port où la peine est finie.
 Mais ce n'est pas ici que tu dois l'espérer ;
 La fin des maux consiste en celle de la vie,
 Et l'on trouve à gémir tant qu'on peut respirer.

On recommande assez la patience aux autres,
 Mais il s'en trouve peu qui veulent endurer ;
 Et quand à notre tour il nous faut soupirer,
 Ce remède à tous maux n'est plus bon pour les nôtres.
 Tu devrais bien pourtant souffrir un peu pour Dieu,
 Toi qui peux reconnaître à toute heure, en tout lieu,
 Combien plus un mondain endure pour le monde ;
 Vois ce que sa souffrance espère d'acquérir ;
 Vois quel but a sa vie en travaux si féconde,
 Et fais pour te sauver ce qu'il fait pour périr.

L'entretien intérieur.

Je prêterai l'oreille à cette voix secrète
 Par qui le Tout-Puissant s'explique au fond du cœur ;
 Je la veux écouter, cette aimable interprète
 De ce qu'à ses élus demande le Seigneur.
 Oh ! qu'heureuse est une âme alors qu'elle l'écoute !
 Qu'elle devient savante à marcher dans sa route !
 Qu'elle amasse de force à l'entendre parler !
 Et que, dans ses malheurs, son bonheur est extrême
 Quand de la bouche de Dieu même
 Sa misère reçoit de quoi se consoler !

L'appel du chrétien à Dieu.

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
 Je dis ton serviteur, car enfin je le suis;
 Je le suis, je veux l'être et marcher dans ta route
 Et les jours et les nuits.

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
 Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
 Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
 Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
 Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur;
 Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
 Et l'aimable douceur!

Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
 C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr :
 Parle donc, ô mon Dieu! ton serviteur écoute,
 Et te veut obéir.

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
 Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois;
 C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
 Dont je cherche la voix.

Ils peuvent répéter le son de tes paroles;
 Mais il n'est pas en eux d'en conférer l'esprit,
 Et leurs discours sans toi passent pour si frivoles
 Que souvent on s'en rit.

Qu'ils parlent hautement, qu'ils disent des merveilles,
 Qu'ils déclarent ton ordre avec pleine vigueur :
 Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles
 Sans émouvoir le cœur.

Ils sèment la parole obscure, simple et nue ;
 Mais dans l'obscurité tu rends l'œil clairvoyant,
 Et joins du haut du ciel à la lettre qui tue
 L'esprit vivifiant.

Leur bouche sous l'énigme annonce le mystère,
 Mais tu nous en fais voir le sens le plus caché ;
 Ils nous prêchent tes lois, mais ton secours fait faire
 Tout ce qu'ils ont prêché.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
 D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout ;
 Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce,
 Mais tu pénètres tout.

Ils n'arrosent sans toi que les dehors de l'âme,
 Mais sa fécondité veut ton bras souverain ;
 Et tout ce qui l'éclaire et tout ce qui l'enflamme
 Ne part que de ta main.

Ces prophètes enfin ont beau crier et dire ;
 Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
 Si, pour en profiter, l'esprit qui les inspire
 Ne touche nos esprits.

Silence donc, Moïse : et toi, parle en sa place,
 Éternelle, immuable, immense Vérité ;
 Parle, que je ne meure enfoncé dans la glace
 De ma stérilité !

C'est mourir en effet qu'à ta faveur céleste
 Ne rendre point pour fruit des désirs plus ardents ;
 Et l'avis du dehors n'a rien que de funeste
 S'il n'échauffe au dedans.

Cet avis écouté seulement par caprice,
 Connu sans être aimé, cru sans être observé,
 C'est ce qui vraiment tue et sur quoi ta justice
 Condame un réprouvé.

Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur fidèle
 Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
 Et trouve les douceurs de la vie éternelle
 En ses divins accents.

Parle, pour consoler mon âme inquiétée ;
 Parle, pour la conduire à quelque amendement ;
 Parle, afin que ta gloire ainsi plus exaltée
 Croisse éternellement !

Paroles de Dieu.

Écoute donc, mon fils, écoute mes paroles ;
 Elles ont des douceurs qu'on ne peut concevoir ;
 Elles passent de loin cet orgueilleux savoir
 Que là philosophie étale en ses écoles ;
 Elles passent de loin ces discours éclatants
 Qui semblent dérober à l'injure des temps
 Ces fantômes pompeux de sagesse mondaine ;
 Elles ne sont que vie, elles ne sont qu'esprit :
 Mais la témérité de la prudence humaine
 Jamais ne les comprit.

N'en juge point par là : leur goût deviendrait fade
 Si tu les confondais avec ce vil emploi,
 Ou si ta complaisance, amoureuse de toi,
 N'avait d'autre dessein que d'en faire parade :
 Ces sources de lumière et de sincérité
 Dédaignent tout mélange avec la vanité,
 Et veulent de ton cœur les respects du silence,
 Tu les dois recevoir avec soumission,
 Et n'en peux profiter que par la violence
 De ton affection.

Ma parole instruisait dès l'enfance du monde :
 Prophètes, de moi seul vous avez tout appris ;
 C'est moi dont la chaleur échauffait vos esprits ;
 C'est moi qui vous donnais cette clarté féconde.
 J'éclaire et parle encore à tous incessamment,
 Et je vois presque en tous un même aveuglement,
 Je trouve presque en tous des surdités pareilles.
 Si quelqu'un me répond, ce n'est qu'avec langueur,
 Et l'endurcissement qui ferme les oreilles
 Va jusqu'au fond du cœur.

Mais ce n'est que pour moi qu'on est sourd volontaire ;
 Tous ces cœurs endurcis ne le sont que pour moi,
 Et suivent de leur chair la dangereuse loi
 Beaucoup plus volontiers que celle de me plaire.
 Ce que promet le monde est temporel et bas ;
 Ce sont biens passagers, ce sont faibles appas,

Et l'on y porte en foule une chaleur avide ;
 Tout ce que je promets est éternel et grand,
 Et pour y parvenir chacun est si stupide
 Qu'aucun ne l'entreprend.

Pour un malheureux titre on s'épuise d'haleine,
 On gravit sur les monts, on s'abandonne aux flots,
 Et pour gagner au ciel un éternel repos
 On ne lève le pied qu'à regret, qu'avec peine ;
 Un peu de revenu fait tondre les cheveux,
 Chercher sur mes autels les intérêts des vœux,
 Prendre un habit dévôt pour en toucher les gages :
 Souvent pour peu de chose on plaide obstinément,
 Et souvent moins que rien porte les grands courages
 Au pire abaissement.

On veut bien travailler et se mettre à tout faire,
 Joindre aux sueurs du jour les veilles de la nuit
 Pour quelque espoir flatteur d'un faux honneur qui fuit,
 Ou pour quelque promesse incertaine et légère :
 Cependant, pour un prix qu'on ne peut estimer,
 Pour un bien que le temps ne saurait consumer,
 Pour une gloire enfin qui n'aura point de terme,
 Le cœur est sans désirs, l'œil n'y voit point d'appas,
 L'esprit est lent et morne, et le pied le plus ferme
 Se lasse au premier pas.

Rougis donc, paresseux, dont l'humeur délicate
 Trouve un bonheur si grand à trop haut prix pour toi ;
 Rougis d'oser t'en plaindre et d'avoir de l'effroi
 D'un travail qui te mène où tant de gloire éclate.
 Vois combien de mondains se font bien plus d'effort
 Pour tomber aux malheurs d'une éternelle mort
 Que toi pour t'assurer une vie éternelle ;
 Et, voyant leur ardeur après la vanité,
 Rougis d'être de glace alors que je t'appelle
 A voir ma vérité.

Je fais à mes élus deux sortes de visites :
 L'une par les assauts et par l'adversité,
 L'autre par ces douceurs que ma bénignité
 Pour arrhes de ma gloire avance à leurs mérites.

Comme je les visite ainsi de deux façons,
 Je leur fais chaque jour deux sortes de leçons :
 L'une pour la vertu, l'autre contre le vice.
 Prends-y garde ; quiconque ose les négliger,
 Par ces mêmes leçons, au jour de ma justice,
 Il se verra juger.

Prière à Dieu.

Quelles grâces, Seigneur, ne te dois-je pas rendre,
 A toi, ma seule gloire et mon unique bien ?

Mais qui suis-je pour entreprendre
 D'élever mon esprit jusqu'à ton entretien ?

Je suis un ver de terre, un chétif misérable
 Sur qui jamais tes yeux ne devraient s'abaisser,
 Plus pauvre encor, plus méprisable
 Qu'il n'est en mon pouvoir de le dire ou penser.

Ne laisse pas mon âme impuissante et languide
 Dans la stérilité que le crime produit,
 Et telle qu'une terre aride
 Qui n'ayant aucune eau ne peut rendre aucun fruit.

Tu peux seul m'inspirer ta sagesse profonde,
 Toi qui me connaissais avant de m'animer.

Et me vis avant que le monde
 Sortit de ce néant dont tu le sus former.

Le Chrétien et Jésus.

LE CHRÉTIEN

Que ta vérité salutaire
 M'enseigne quel est mon chemin ;
 Qu'elle m'y préserve et m'éclaire,
 Jusqu'à la bienheureuse fin !

JÉSUS

Je t'enseignerai donc toutes mes vérités ;
 Je t'illuminerai de toutes mes clartés,

Pour ne te rien cacher de ce qui peut me plaire :
Tu verras les sentiers que doit suivre ta foi,
 Tu verras tout ce qu'il faut faire,
Et si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toi.

Certains parlent de moi si magnifiquement,
Avec tant de chaleur, avec tant d'ornement,
Qu'il semble qu'en effet mon service les touche ;
Mais souvent leur discours n'est qu'un discours moqueur,
 Et, s'ils ont mon nom à la bouche,
Ce n'est pas pour m'ouvrir les portes de leur cœur.

L'amour divin.

LE CHRÉTIEN

O Père des miséricordes !
O Dieu des consolations !
Reçois nos bénédictions
Pour les biens que tu nous accordes.

Mais mon amour encor débile
Tombe souvent comme abattu,
Et mon impuissante vertu
Ne fait qu'un effort inutile.

J'ai besoin que tu me soutiennes,
Que tu daignes me consoler,
Et que, pour ne plus chanceler,
Tu prêtes des forces aux miennes.

Redouble tes faveurs divines,
Visite mon cœur plus souvent,
Et pour le rendre plus fervent
Instruis-le dans tes disciplines.

Affranchis-le de tous ses vices,
Déracine ses passions,
Efface les impressions
Qu'y forment les molles délices.

Qu'ainsi purgé par ta présence,
 A tes pieds je le puisse offrir,
 Net pour t'aimer, fort pour souffrir,
 Stable pour la persévérance.

JÉSUS

Connais-tu bien l'amour, toi qui parles d'aimer ?
 L'amour est un trésor qu'on ne peut estimer ;
 Il n'est rien de plus grand, rien de plus admirable ;
 Il est seul à soi-même ici-bas comparable ;
 Il sait rendre légers les plus puissants fardeaux ;
 Les jours les plus obscurs, il sait les rendre beaux.
 Et l'inégalité des rencontres fatales
 Ne trouve point en lui des forces inégales ;
 Charmé qu'il est partout des beautés de son choix,
 Quelque charge qu'il porte, il n'en sent pas le poids,
 Et son attachement au digne objet qu'il aime
 Donne mille douceurs à l'amertume même.
 Cet amour de Jésus est noble et généreux ;
 Des grandes actions il rend l'homme amoureux ;
 Et les impressions qu'une fois il a faites
 Toujours de plus en plus aspirent aux parfaites.
 Il va toujours en haut chercher de saints appas,
 Il traite avec mépris tout ce qu'il voit de bas,
 Et dédaigne le joug de ces honteuses chaînes
 Jusqu'à ne point souffrir d'affections mondaines,
 De peur que leur nuage enveloppant ses yeux
 A leurs secrets regards n'ôte l'aspect des cieux ;
 Qu'un frivole intérêt des choses temporelles
 N'abatte les désirs qu'il pousse aux éternelles,
 Ou que, pour éviter quelque incommodité,
 Il n'embrasse un obstacle à sa félicité.
 Je te dirai bien plus, sa douceur et sa force
 Sont des cœurs les plus grands la plus illustre amorce ;
 La terre ne voit rien qui soit plus achevé,
 Le ciel même n'a rien qui soit plus élevé :
 En veux-tu la raison ? en Dieu seul est sa source ;
 En Dieu seul est aussi le repos de sa course ;
 Il en part, il y rentre, et ce feu tout divin
 N'a point d'autre principe et n'a point d'autre fin.

Tu sauras encor plus : à la moindre parole,
 Au plus simple coup d'œil, l'amant va, court et vole,
 Et mêle tant de joie à son activité
 Que rien n'en peut borner l'impétuosité.
 Pour tous également son ardeur est extrême ;
 Il donne tout pour tous et n'a rien à lui-même ;
 Mais, quoiqu'il soit prodigue, il ne perd jamais rien,
 Puisqu'il retrouve tout dans le souverain bien,
 Dans ce bien souverain à qui tous autres cèdent,
 Qui seul les comprend tous et dont tous ils procèdent ;
 Il se repose entier sur cet unique appui,
 Et trouve tout en tous sans posséder que lui,
 Dans les dons qu'il reçoit, tout ce qu'il se propose
 C'est d'en bénir l'auteur par-dessus toute chose :
 Il n'a point de mesure ; et, comme son ardeur
 Ne peut de son objet égaler la grandeur,
 Il la croit toujours faible, et souvent en murmure
 Quand même cette ardeur passe toute mesure.
 Rien ne pèse à l'amour, rien ne peut l'arrêter ;
 Il n'est point de travaux qu'il daigne supputer ;
 Il veut plus que sa force ; et, quoi qui se présente,
 L'impossibilité jamais ne l'épouvante ;
 Le zèle qui l'emporte au bien qu'il s'est promis
 Lui montre tout possible, et lui peint tout permis.
 Ainsi qui sait aimer se rend de tout capable ;
 Il réduit à l'effet ce qui semble incroyable :
 Mais le manque d'amour fait le manque de cœur,
 Il abat le courage, il détruit la vigueur,
 Relâche les désirs, brouille la connaissance
 Et laisse enfin tout l'homme à sa propre impuissance.

L'amour ne dort jamais, non plus que le soleil :
 Il sait l'art de veiller dans les bras du sommeil ;
 Il sait dans la fatigue être sans lassitude ;
 Il sait dans la contrainte être sans servitude,
 Porter mille fardeaux sans en être accablé,
 Voir mille objets d'effroi sans en être troublé :
 C'est d'une vive flamme une heureuse étincelle
 Qui, pour se réunir à sa source immortelle,
 Au travers de la nue et de l'obscurité
 Jusqu'au plus haut des cieux s'échappe en sûreté.

LE CHRÉTIEN

Quiconque sait aimer sait bien ce que veut dire
 Cette secrète voix qui souvent nous inspire,
 Et quel bruit agréable aux oreilles de Dieu
 Fait cet ardent soupir qui lui crie en tout lieu :

O mon Dieu, mon amour unique !
 Regarde mon zèle et ma foi,
 Reçois-les et sois tout à moi,
 Comme tout à toi je m'applique.

Dilate mon cœur et mon âme
 Pour les remplir de plus d'amour,
 Et fais-leur goûter nuit et jour
 Ce que c'est qu'une sainte flamme.

Qu'ils trouvent partout des supplices
 Hormis aux douceurs de t'aimer :
 Qu'ils se baignent dans cette mer ;
 Qu'ils se fondent dans ces délices !

Que dans ces transports extatiques
 Où seul tu me feras la loi,
 Tout hors de moi, mais tout en toi,
 Je te chante mille cantiques.

Que je sache si bien te suivre
 Que tu me daignes accepter,
 Et qu'à force de t'exalter
 Je me pâme et cesse de vivre.

Que je t'aime plus que moi-même.
 Que je m'aime en toi seulement,
 Et qu'en toi seul pareillement
 Je puisse aimer quiconque t'aime.

JÉSUS

Ce n'est pas encor tout, et tu ne conçois pas
 Ni tout ce qu'est l'amour, ni ce qu'il a d'appas ;
 Apprends qu'il est bouillant, apprends qu'il est sincère.
 Apprends qu'il a du zèle et qu'il sait l'art de plaire,
 Qu'il est délicieux, qu'il est prudent et fort,
 Fidèle, patient, constant jusqu'à la mort,

Courageux, et surtout hors de cette faiblesse
 Qui force à se chercher et pour soi s'intéresse :
 Car enfin, c'est en vain qu'on se laisse enflammer,
 Aussitôt qu'on se cherche on ne sait plus aimer.

L'amour est circonspect, il est juste, humble et sage ;
 Il ne sait ce que c'est qu'être mou ni volage,
 Et des biens passagers les vains amusements
 N'interrompent jamais ses doux élancements.
 L'amour est sobre et chaste ; il est ferme et tranquille ;
 A garder tous ses sens il est prompt et docile.
 L'amour est bon sujet, soumis, obéissant,
 Plein de mépris pour soi, pour Dieu reconnaissant ;
 En Dieu seul il se fie, en Dieu seul il espère,
 Même quand Dieu l'expose à la pleine misère,
 Qu'il est sans goût pour Dieu dans l'effort du malheur ;
 Car le parfait amour ne vit point sans douleur,
 Et quiconque n'est prêt de souffrir toute chose,
 D'attendre que de lui son bien-aimé dispose,
 Quiconque peut aimer si mal, si lâchement,
 N'est point digne du nom de véritable amant.

Courage dans l'épreuve.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Ne te trouble donc point pour les distractions
 Qui rompent la ferveur de tes dévotions ;
 De quelques vains objets qu'elles t'offrent l'image,
 Garde un ferme propos sans jamais t'ébranler,
 Garde un cœur pur et droit sans jamais chanceler,
 Et la grandeur de ton courage
 Dissipera tout ce nuage
 Qu'elles s'efforcent d'y mêler.

S'il t'arrive de choir par ta fragilité,
 Relève-toi plus fort que tu n'avais été ;
 Et lorsque ta vigueur se lasse,
 Appelle une plus haute grâce
 Au secours de ta lâcheté.

L'action de Dieu.

LE CHRÉTIEN A JÉSUS

Si tu me laisses à moi-même,
 Je n'ai dans mon néant que faiblesse et qu'effroi ;
 Mais si, dans mes ennuis, tu jettes l'œil sur moi,
 Soudain, je deviens fort et ma joie est extrême.

Ton amour fait tous ces miracles :
 C'est lui qui me prévient sans l'avoir mérité ;
 C'est lui qui brise les obstacles
 Qui naissent des besoins de mon infirmité ;
 C'est lui qui soutient ma faiblesse,
 Et, quelque péril qui me presse,
 C'est lui qui m'en préserve et le sait détourner ;
 C'est lui qui m'affranchit, c'est lui qui me retire
 De tant de malheurs qu'on peut dire
 Que leur nombre sans lui ne se pourrait borner.

Ces malheurs, ces périls, ces besoins, ces faiblesses,
 C'est ce que l'amour-propre en nos cœurs a semé,
 C'est ce qu'on a pour fruit de ses molles tendresses,
 Et je me suis perdu quand je me suis aimé.

Les joies de l'abnégation.

N'es-tu pas, ô mon Dieu, mon Seigneur souverain
 Et moi ton serviteur, pauvre, lâche, imbécile,
 Dont tout l'effort est inutile
 A moins qu'avoir l'appui de ta divine main ?
 Je dois pourtant, je dois de toute ma puissance
 Te louer, te servir, te rendre obéissance,
 Sans m'en lasser jamais, sans prendre autre souci.
 Viens donc à mon secours, Bonté toute céleste ;
 Tu vois que je le veux et le souhaite ainsi ;
 Par ta faveur supplée au reste.

La pompe des honneurs, dans son plus haut éclat,
 N'a rien de comparable à cette servitude,
 A cette glorieuse étude
 Qui nous apprend de tout à faire peu d'état :

Mépriser tout pour toi, pour ce noble esclavage
 Qui sous tes volontés enchaîne le courage,
 C'est se mettre au-dessus des princes et des rois ;
 Et l'ineffable excès des grâces que tu donnes
 A qui peut s'affermir dans cet illustre choix
 Vaut mieux que toutes les couronnes.

Miraculeux effet, bonheur prodigieux,
 Qu'ainsi la liberté naisse de là contrainte !
 O doux bien ! ô douce étreinte !
 O favorable poids du joug religieux !
 Sainte captivité, qu'on te doit de louanges !
 Tu rends dès ici-bas l'homme pareil aux anges !
 O jeûnes, pauvreté, disciplines, cilices,
 Amoureuses rigueurs et triomphants supplices !
 O cloître, ô saints travaux, qu'il vous faut souhaiter,
 Vous qui donnez à l'âme une joie assurée,
 Et qui, l'asservissant, lui faites mériter
 Un bien d'éternelle durée !

L'empire sur ses désirs.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Défends-toi donc, mon fils, de la première amorce
 D'un désir mal prémédité ;
 N'y prends aucun appui, n'y donne aucune force
 Qu'après m'avoir pleinement consulté.
 Ce qui t'en plaît d'abord peut bientôt te déplaire
 Et te réduire au repentir,
 Et tu rougiras lors de ce qu'aura pu faire
 Cette chaleur trop prompte à consentir.
 Tout ce qui paraît bon n'est pas toujours à suivre,
 Ni son contraire à rejeter ;
 L'ardeur impétueuse à mille erreurs te livre,
 Et trop courir c'est te précipiter.
 Un peu de violence est parfois nécessaire
 Contre les appétits des sens,
 Même quand leur effet te paraît salubre,
 Quand leurs désirs te semblent innocents.

Ne demande jamais à ta chair infidèle
 Ce qu'elle veut ou ne veut pas ;
 Range-la sous l'esprit, et fais qu'en dépit d'elle
 Son esclavage ait pour toi des appas.

Qu'en maître, qu'en tyran cet esprit la châtie,
 Qu'il l'enchaîne de rudes nœuds,
 Jusqu'à ce que, domptée et bien assujettie,
 Elle soit prête à tout ce que tu veux ;

Jusqu'à ce que, de peu satisfaite et contente,
 Elle aime la simplicité,
 Et que chaque revers qui trompe son attente
 Sans murmurer en puisse être accepté.

Savoir souffrir.

LE CHRÉTIEN

A ce que je puis voir, Seigneur,
 J'ai grand besoin de patience
 Contre la rude expérience
 Où cette vie engage un cœur.

Elle n'est qu'un gouffre de maux,
 D'accidents fâcheux et contraires,
 Qu'un accablement de misères
 D'où naissent travaux sur travaux.

Je n'y termine aucuns combats
 Que chaque instant ne renouvelle,
 Et ma paix y traîne avec elle
 La guerre attachée à mes pas.

Les soins même de l'affermir
 Ne sont en effet qu'une guerre,
 Et tout mon séjour sur la terre
 Qu'une occasion de gémir.

JÉSUS

Tu dis vrai, mon enfant ; aussi ne veux-je pas
 Que tu cherches sur terre une paix sans combats,

Un repos sans tumulte, un calme sans orage,
 Où toujours la fortune ait un même visage,
 Et semble par le cours de ses événements
 S'asservir en esclave à tes contentements.
 Je veux te voir en paix, mais parmi les traverses,
 Parmi les changements de fortunes diverses ;
 Je veux y voir ton calme, et que l'adversité
 Te serve à t'affermir dans la tranquillité.

Plaisirs et peines des mondains.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Tu ne peux, me dis-tu, souffrir beaucoup de choses ;
 En vain tu t'y résous, en vain tu t'y disposes,
 Tu sens une révolte en ton cœur mutiné
 Contre la patience où tu l'as condamné.

Crois-tu les gens du monde exempts d'inquiétude ?
 Ne vois-tu rien pour eux ni d'amer, ni de rude ?
 Va chez ces délicats qui n'ont soin que d'unir
 Le choix des voluptés aux moyens d'y fournir ;
 Si tu crois y trouver des roses sans épines,
 Tu n'y trouveras point ce que tu t'imagines.

Mais ils suivent, dis-tu, leurs inclinations ;
 Leur seule volonté règle leurs actions,
 Et l'excès des plaisirs en un moment consume
 Ce peu qui par hasard s'y coule d'amertume.

Eh bien ! soit, je le veux, ils ont tout à souhait ;
 Mais combien doit durer un bonheur si parfait ?
 Ces riches, que du siècle adore l'ignorance,
 Passent comme fumée avec leur abondance,
 Et de leurs voluptés le plus doux souvenir,
 S'il ne passe avec eux, ne sert qu'à les punir.
 Celles que leur permet une si triste vie
 Sont dignes de pitié beaucoup plus que d'envie ;
 Elles vont rarement sans mélange d'ennuis,
 Leurs jours les plus brillants ont les plus sombres nuits ;
 Souvent mille chagrins empoisonnent leurs charmes,
 Souvent mille terreurs y jettent mille alarmes,

Et souvent des objets d'où naissent leurs plaisirs
 Ma justice en courroux fait naître leurs soupirs :
 L'impétuosité qui les porte aux délices
 Elle-même à leur joie enchaîne les supplices,
 Et joint aux vains appas d'un peu d'illusion
 Le repentir, le trouble et la confusion.
 Toutes ces voluptés sont courtes et menteuses,
 Toutes n'ont que désordre et toutes sont honteuses ;
 Les hommes cependant n'en aperçoivent rien :
 Enivrés qu'ils en sont, ils en font tout leur bien ;
 Il suivent en tous lieux, comme bêtes stupides,
 Leurs sens pour souverains, leurs passions pour guides ;
 Et pour l'indigne attrait d'un faux chatouillement,
 Pour un bien passager, un plaisir d'un moment,
 Amoureux d'une vie ingrate et fugitive,
 Ils acceptent pour l'âme une mort toujours vive,
 Où, mourant à toute heure et ne pouvant mourir,
 Ils ne sont immortels que pour toujours souffrir.

L'obéissance.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Que fais-tu de si grand, toi qui n'est que poussière,
 Ou, pour mieux dire, qui n'es rien,
 Quand tu soumets pour moi ton âme un peu moins fière
 A quelque autre vouloir qu'au tien ?
 Moi qui suis tout-puissant, moi qui d'une parole
 Ai bâti l'un et l'autre pôle
 Et tiré du néant tout ce qui s'offre aux yeux,
 Moi dont tout l'univers est l'ouvrage et le temple,
 Pour me soumettre à l'homme et te donner l'exemple,
 Je suis bien descendu des cieux.

De ces palais brillants où ma gloire ineffable
 Remplit tout de son seul objet,
 Je me suis ravalé jusqu'au rang d'un coupable,
 Jusqu'à l'état le plus abject ;
 Je me suis fait de tous le plus humble et le moindre
 Afin que tu susses mieux joindre

Un digne abaissement à ton indignité,
 Et que, malgré le monde et ses vaines amorces,
 Pour dompter ton orgueil tu trouvasses des forces
 Dans ma parfaite humilité.

Apprends de moi, pécheur, apprends l'obéissance
 Des sentiments humiliés ;
 Poudre, terre, limon, apprends de ta naissance
 A te faire fouler aux pieds ;
 Apprends à te ranger sous le plus rude empire ;
 Apprends à te vaincre, à dédire
 De ton propre vouloir les désirs les plus doux ;
 Apprends à triompher des assauts qu'il te donne ;
 Apprends à t'asservir à tout ce qu'on t'ordonne ;
 Apprends à te soumettre à tous.

Fais que contre toi-même un saint zèle t'enflamme
 D'une sainte indignation,
 Pour étouffer soudain ce qui naît dans ton âme
 De superbe et d'ambition ;
 Désenfle-la si bien qu'elle soit toujours prête
 A voir que chacun sur ta tête
 Par un dernier mépris ose imprimer ses pas,
 Que le plus rude affront n'ait pour toi rien d'étrange,
 Et qu'alors qu'on te traite à l'égal de la fange
 Tu te mettes encor plus bas.

De quoi murmures-tu, chétive créature,
 Et comment peux-tu repartir,
 Alors qu'on te reproche, à toi qui n'es qu'ordure,
 Ce que tu ne peux démentir ?
 N'es-tu pas un ingrat, un rebelle à ma grâce,
 D'avoir eu tant de fois l'audace
 D'offenser, de trahir le Dieu de l'univers ?
 Et tes attachements, tes lâchetés, tes vices,
 N'ont-ils pas mille fois mérité les supplices
 Qui me vengent dans les enfers ?

Mais parce qu'à mes yeux ton âme est précieuse,
 Il m'a plu de te pardonner,
 Et je n'entends sur toi qu'une main amoureuse
 Qui ne veut que te couronner.

Le chrétien humilié devant Dieu.

Seigneur, tu fais sur moi tonner tes jugements ;
Tous mes os ébranlés tremblent sous leur menace ;
Ma langue en est muette, et mon cœur tout de glace
N'a plus pour s'expliquer que des frémissements.

Je demeure immobile en ce mortel effroi,
Et partout sous mes pas je trouve un précipice ;
Je vois quel est mon crime et quelle est ta justice,
Et je sais que le ciel n'est pas pur devant toi.

Que je dois m'abaisser, que je dois m'avilir
Sous tes saints jugements, sous leurs profonds abîmes,
Où je ne vois en moi qu'un néant plein de crimes,
Qui, tout néant qu'il est, ose s'enorgueillir !

O néant ! ô vrai rien ! mais pesanteur extrême,
Mais charge insupportable à qui veut s'élever !
Mer sans rive, où partout chacun se peut trouver,
Mais sans trouver partout qu'un néant en soi-même !

Dans un gouffre si vaste où te retires-tu,
Où te peux-tu cacher, source de vaine gloire ?
Mérite, où vois-tu lieu de flatter la mémoire ?
Où va la confiance en la propre vertu ?

Tout s'abîme, Seigneur, dans cette mer profonde
Que tes grands jugements ouvrent de toutes parts ;
Et si tous les mondains y jetaient leurs regards,
Il ne serait jamais de vaine gloire au monde.

Que verraient-ils en eux qu'ils pussent estimer,
S'ils voyaient devant toi ce qu'est leur chair fragile ?
Comment souffriraient-ils qu'une masse d'argile
S'enflât contre la main qui vient de la former ?

Consolation et joie en Dieu.

J'épuise mon désir, j'épuise ma pensée
A chercher des contentements
Qui par de vrais soulagements
Adoucissent les maux dont mon âme est pressée ;

Mais, hélas ! après tout, j'ai beau m'en figurer,
 J'ai beau les désirer,
 Ce n'est point en ces lieux que je les dois attendre ;
 L'avenir seul me les promet,
 Cet heureux avenir où chacun peut prétendre,
 Mais qu'on n'obtient qu'au prix où la vertu le met.

Quand, par un heureux choix d'événements propices,
 Le monde me ferait sa cour,
 Quand il n'aurait soin nuit et jour
 Que d'inventer pour moi de nouvelles délices,
 Quand il attacherait lui-même à mes côtés
 Toutes ses voluptés,
 De combien de moments en serait la durée ?
 Et quels biens me pourrait donner
 Sa faveur la plus ferme et la mieux assurée
 Que l'homme en un coup d'œil ne doive abandonner ?

Toute joie, ô mon cœur, n'a qu'un attrait frivole ;
 N'en espère aucune ici-bas
 Qu'en ce grand Dieu de qui le bras
 Soutient l'humble et le pauvre, et partout le console ;
 Quels que soient tes ennuis, attends encore un peu
 Sans attiédir ton feu,
 Attends le doux effet des promesses divines ;
 Et tu possèderas bientôt
 Des biens encor plus grands que tu ne t'imagines,
 Et que le ciel pour toi garde comme en dépôt.

De quoi te serviraient tous les trésors du monde,
 Tous ceux que la terre et la mer
 Dans leur sein peuvent enfermer,
 Si ce n'est pas sur eux qu'un vrai bonheur se fonde ?
 Le plus pompeux éclat de ces riches trésors
 N'a qu'un brillant dehors
 Qui n'excite au dedans que de l'inquiétude ;
 Il n'a point de solide bien ;
 Et, si tu veux trouver quelque béatitude,
 Elle n'est qu'en ce Dieu qui créa tout de rien.

L'abandon à Dieu.

JÉSUS

Tu vois tout comme un homme, et sur tous les objets
 Les sentiments humains conduisent tes projets ;
 Souvent ta passion elle seule y préside :
 Tu lui remets souvent le choix de tes désirs ;
 Et, recevant ainsi cette aveugle pour guide,
 Tu ne trouves que maux où tu vis des plaisirs.

LE CHRÉTIEN

Ce que tu dis, Seigneur, n'est que trop véritable ;
 Les soucis que tu prends de moi
 Surpassent de bien loin tous ceux dont est capable
 L'amour-propre et son fol emploi.

Tiens donc ma volonté sous ton ordre céleste,
 Droite en tout temps, ferme en tous lieux ;
 Laisse-moi cette grâce et dispose du reste
 Comme tu jugeras le mieux.

A cela près, Seigneur, que ta main se déploie !
 Je ne veux examiner rien ;
 Et je suis assuré que, quoi qu'elle m'envoie,
 Tout est bon, tout est pour mon bien.

Sois béni, si tu veux que tes lumières saintes
 Éclairent mon entendement ;
 Et ne le sois pas moins si leurs clartés éteintes
 Me rendent mon aveuglement.

Sois à jamais béni, si tes douces tendresses
 Daignent consoler mes travaux,
 Et ne le sois pas moins, si tes justes rudesses
 Se plaisent à croître mes maux.

Souffrir comme Jésus.

JÉSUS

Vois, mortel, combien tu me dois !
 J'ai quitté le sein de mon Père,
 Je me suis revêtu de toute ta misère,
 J'en ai voulu subir les plus indignes lois :
 Le ciel était fermé, tu n'y pouvais prétendre ;
 Pour t'en ouvrir la porte il m'a plu d'en descendre,
 Sans que rien m'imposât cette nécessité ;
 Et, pour prendre une vie amère et douloureuse,
 J'ai suivi seulement la contrainte amoureuse
 De mon immense charité.

Mais je veux amour pour amour ;
 Je veux, mon fils, que tu contemples
 Ce que je t'ai laissé de précieux exemples
 Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour ;
 Que, sous l'accablement des misères humaines,
 L'esprit dans les ennuis et le corps dans les gênes,
 Tu tiennes toujours l'œil sur ce que j'ai souffert,
 Et que, malgré l'horreur qu'en conçoit la nature,
 Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
 Ainsi que je m'y suis offert.

Examine chaque moment
 Qu'en terre a duré ma demeure ;
 Va du premier instant jusqu'à la dernière heure ;
 Remonte de la fin jusqu'au commencement ;
 Tiens-en toute l'image à tes yeux étendue ;
 Verras-tu de mes maux la course suspendue,
 Maux sans nombre où pour toi je me suis abimé ?
 La crèche où je naquis vit mes premières larmes ;
 Tous mes jours n'ont été que douleurs ou qu'alarmes,
 Et ma croix a tout consommé.

Au manquement continuel
 Des commodités temporelles
 On a joint contre moi les plaintes, les querelles,
 Et tout ce que l'opprobre avait de plus cruel :

J'en ai porté la honte avec mansuétude ;
 J'ai vu sans m'indigner la noire ingratitude
 Payer tous mes bienfaits d'un outrageux mépris,
 La fureur du blasphème attaquer mes miracles,
 Et l'orgueil ignorant condamner les oracles
 Dont j'illuminais les esprits.

LE CHRÉTIEN

Que je vous dois d'encens, que je vous dois de grâces
 De m'avoir enseigné le bon et droit chemin,
 Et de m'avoir frayé ces douloureuses traces
 Qui mènent sur vos pas à des plaisirs sans fin !

Si vous n'aviez vous-même enseigné cette voie,
 Si vous n'y laissiez voir l'empreinte de vos pas,
 Vous offririez en vain votre couronne en proie :
 Prendrait-on un chemin qu'on ne connaîtrait pas ?

Hélas ! puisqu'on s'égare avec tant de lumière
 Qu'épandent votre vie et vos enseignements,
 Qui pourrait arriver au bout de la carrière
 Si nous étions réduits à nos aveuglements ?

Imiter la patience des saints.

JÉSUS

Qu'as-tu, mon fils, que tu soupire ?
 Considère ma Passion,
 Considère mes saints, regarde leurs martyres,
 Et baisse après les yeux sur ton affliction.
 Qu'y trouves-tu qui leur soit comparable,
 Toi qui prétends une place en leur rang ?
 Va, cesse de nommer ton malheur déplorable ;
 Tu n'en es pas encor jusqu'à verser ton sang.

Tu souffres, mais si peu de chose
 Au prix de ce qu'ils ont souffert,
 Que le fardeau léger des croix que je t'impose
 Ne vaut pas que sur lui tu tiennes l'œil ouvert.

Vois, vois plutôt celles qu'ils ont portées ;
 Vois quels tourments a bravés leur vertu,
 Que d'assauts repoussés, que d'horreurs surmontées ;
 Et si tu le peux voir, dis-moi, que souffres-tu ?

Vois par mille épreuves diverses
 Leurs cœurs sans relâche exercés ;
 Vois-les bénir mon nom dans toutes leurs traverses,
 Et tomber sous le faix sans en être lassés ;
 Vois leur constance au milieu de leurs gênes
 Monter plus haut plus on les fait languir ;
 Mesure bien tes maux sur l'excès de leurs peines,
 Tes maux n'auront plus rien qui mérite un soupir.

La patience est délicate
 Qui ne veut souffrir qu'à son choix,
 Qui borne ses malheurs et jusque-là se flatte
 Qu'elle en prétend régler et le nombre et le poids.
 La véritable est d'une autre nature ;
 Et quelques maux qui se puissent offrir,
 Elle ne leur prescrit ordre, temps, ni mesure,
 Et n'a d'yeux que pour moi quand il lui faut souffrir.

LE CHRÉTIEN

Donne-moi donc ta grâce ; et par elle, Seigneur,
 Fais pouvoir à ta créature
 Ce qui semble impossible à la morne langueur
 Où l'ensevelit la nature.

L'aveu de notre infirmité.

LE CHRÉTIEN A DIEU

A ma confusion, Seigneur, je te confesse
 Quelle est mon injustice et quelle est ma faiblesse ;
 Je veux bien te servir de témoin contre moi :
 Peu de chose m'abat, peu de chose m'attriste,
 Et dans tous mes souhaits, pour peu qu'on me résiste,
 Un orgueilleux chagrin soudain me fait la loi.

J'ai beau me proposer d'agir avec courage,
 Le moindre tourbillon me fait peur de l'orage,
 Et renverse d'effroi mon plus ferme propos ;
 D'angoisse et de dépit j'abandonne ma route,
 Et, me livrant moi-même à ce que je redoute,
 Je me fais le jouet et des vents et des flots.

C'est bien pour en rougir de voir quelle tempête
 Souvent mes lâchetés attirent sur ma tête,
 Et combien ce grand trouble a peu de fondement ;
 C'est bien pour en rougir de me voir si fragile,
 Que souvent dans mon cœur la chose la plus vile
 Forme d'une étincelle un long embrasement.

Quelquefois, au milieu de ma persévérance,
 Lorsque je crois marcher avec quelque assurance,
 Et fournir ma carrière avec moins de danger,
 Quand j'y pense le moins, je trébuche par terre,
 Et, lorsque je m'estime à l'abri du tonnerre,
 Je me trouve abattu par un souffle léger.

Reçois-en l'humble aveu, Seigneur, et considère
 De ma fragilité l'impuissante misère,
 Qui me met à toute heure en état de périr ;
 Sans que je te la montre elle t'est trop connue ;
 Elle est de tous côtés exposée à ta vue :
 D'un regard de pitié daigne la secourir.

Tire-moi de la fange où ma chute m'engage ;
 De ce borbier épais arrache ton image,
 Que par mon propre poids je n'y reste enfoncé :
 Fais que je me relève aussitôt que je tombe ;
 Fais que, si l'on m'abat, jamais je ne succombe ;
 Fais que je ne sois point tout à fait terrassé.

Ce qui devant tes yeux rend mon âme confuse,
 Ce qui dans elle-même à tous moments l'accuse
 Et me force à trembler sous un juste remords,
 C'est de me voir si prompt à choir dans cette boue,
 Et qu'à mes passions, qu'en vain je désavoue,
 Je n'oppose en effet que de lâches efforts.

Misères de la vie.

C'est contre cette chair, notre fière ennemie,
Que tant que nous traînons cette ennuyeuse vie
Nous avons à combattre, autant qu'à respirer.
Quelle est donc cette vie où tout n'est que misères,
Que tribulations, que rencontres amères,
Que pièges, qu'ennemis prêts à nous dévorer ?

Qu'une affliction passe, une autre lui succède ;
Souvent elle renaît de son propre remède,
Et rentre du côté qu'on la vient de bannir ;
Un combat dure encor que mille autres surviennent,
Et cet enchainement dont ils s'entre-soutiennent
Fait un cercle de maux qui ne saurait finir.

Peut-on avoir pour toi quelque amour, quelque estime
O vie ! ô d'amertume affreux et vaste abîme,
Cuisant et long supplice et de l'âme et du corps ;
Et parmi les malheurs dont je te vois suivie,
De quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toi dont le cours funeste engendre tant de morts ?

On t'aime cependant, et la faiblesse humaine,
Bien qu'elle voie en toi les sources de sa peine,
Y cherche avidement celle de ses plaisirs.
Le monde est un pipeur, on dit assez qu'il trompe,
On déclame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses désirs.

Ah ! que notre ferveur, enfin mieux éclairée,
Promène sur le monde une vue assurée,
Que son flatteur éclat ne saurait éblouir :
Nous voyons comme il trompe et se trompe lui-même ;
Nous le voyons se perdre et perdre ce qu'il aime
Au milieu des faux biens dont il pense jouir.

Se reposer en Dieu par-dessus tous les biens.

LE CHRÉTIEN

Dieu, tu possèdes seul en un degré suprême
 La bonté, la grandeur et la puissance même ;
 Toi seul suffis à tout, toi seul en toi contiens
 L'immense plénitude où sont tous les vrais biens ;
 Toi seul as les douceurs après qui l'âme vole,
 Toi seul as dans ses maux tout ce qui la console,
 Toi seul as des beautés dignes de la charmer,
 Toi seul es tout aimable, et toi seul sais aimer ;
 Toi seul portes en toi ce noble et vaste abîme
 Qui t'environne seul de gloire légitime ;
 Enfin c'est en toi seul que vont se réunir
 Le passé, le présent, avec tout l'avenir ;
 En toi qu'à tous moments s'assemblent et s'épurent
 Tous les biens qui seront, et qui sont, et qui furent ;
 En toi que tous ensemble ils ont toujours été,
 Qu'ils sont et qu'ils seront toute l'éternité.

Ineffable splendeur de la gloire éternelle,
 Consolateur de l'âme en sa prison mortelle,
 En ce pèlerinage où le céleste amour,
 Lui montrant son pays, la presse du retour,
 Si ma bouche est muette, écoute mon silence :
 Ecoute dans mon cœur une voix qui s'élançe.
 Là, d'un ton que jamais nul que toi n'entendit,
 Cette voix, sans parler, te dit et te redit :

Viens, mon Dieu, viens sans demeure ;
 Tant que je ne te vois pas,
 Il n'est point de jour ni d'heure
 Où je goûte aucun appas.
 Ma joie en toi seul réside ;
 Tu fais seul mes bons destins ;
 Et sans toi ma table est vide
 Dans la pompe des festins.

JÉSUS

De mon trône j'ai vu tes larmes ;
 J'ai vu de tes désirs l'amoureuse langueur ;
 J'ai vu tes repentirs, tes douleurs, tes alarmes,
 Et l'humilité de ton cœur.

J'ai voulu si peu me défendre
 De tout ce que leur vue attirait de pitié,
 Que jusque dans ton sein il m'a plu de descendre
 Par un pur excès d'amitié.

LE CHRÉTIEN

Ah ! sois béni de la faveur
 Que ta haute bonté m'accorde,
 Et presse ta miséricorde
 D'augmenter toujours ma ferveur !

Les humbles.

LE CHRÉTIEN A DIEU

Tu sais ce qu'à chacun il est bon de donner,
 Et quand il faut l'étendre ou qu'il le faut borner ;
 Ton ordre a ses raisons qui règlent toutes choses ;
 L'examen de ton choix sied mal à nos esprits,
 Et du plus et du moins tu connais seul les causes,
 Dieu, qui connais de tous le mérite et le prix.

Aussi veux-je tenir à faveur souveraine
 D'avoir peu de ces dons qui brillent au dehors,
 De ces dons que le monde estime des trésors,
 De ces dons que partout suit la louange humaine.
 Je sais qu'assez souvent ce sont de faux luisants,
 Que la pauvreté même est un de tes présents
 Qui porte de ton doigt l'inestimable empreinte,
 Et qu'entre les mortels être bien ravalé
 Donne moins un sujet de chagrin et de plainte
 Qu'une digne matière à vivre consolé.

Tu n'as point fait ici dans l'or ni dans l'ivoire
 Le choix de tes amis et de tes commensaux,
 Mais dans le plus bas rang et les plus vils travaux
 Que le monde orgueilleux ait bannis de sa gloire.
 Tes apôtres, Seigneur, en sont de bons témoins,
 Eux à qui du troupeau tu laissas tous les soins,
 Eux qu'ordonnait ta main pour princes de la terre,
 De quel ordre éminent les avais-tu tirés ?
 Et quelle était la pourpre et de Jean et de Pierre,
 Dans une barque usée et des rets déchirés ?

Cependant sans se plaindre ils ont trainé leur vie,
 Et plongés qu'ils étaient dans la simplicité,
 Le précieux éclat de leur humilité
 Aux plus grands potentats ne portait point d'envie :
 Ils agissaient partout sans malice et sans fard,
 Et la superbe en eux avait si peu de part,
 Que de l'ignominie ils faisaient leurs délices ;
 Les opprobres pour toi ne les pouvaient lasser,
 Et ce que fuit le monde à l'égal des supplices,
 C'était ce qu'avec joie ils couraient embrasser.

Ainsi qui de tes dons connaît bien la nature
 N'en conçoit point d'égal à celui d'être à toi,
 D'avoir ta volonté pour immuable loi,
 D'accepter ses décrets sans trouble et sans murmure :
 Il te fait sur lui-même un empire absolu ;
 Et quand ta providence ainsi l'a résolu,
 Il tombe sans tristesse au plus bas de la roue :
 Ce qu'il est sur un trône, il l'est sur un fumier,
 Humble dans les grandeurs, content parmi la boue,
 Et tel au dernier rang qu'un autre est au premier.

Moyens d'acquérir la paix.

JÉSUS

Maintenant que je vois ton âme plus capable
 De mettre un ordre à tes souhaits,
 Je te veux enseigner comme on obtient la paix
 Et la liberté véritable.

En premier lieu, mon fils, tâche plutôt à faire
 Le vouloir d'autrui que le tien ;
 Aime si peu l'éclat, le plaisir et le bien,
 Que le moins au plus s'en préfère.

Cherche le dernier rang, prends la dernière place,
 Vis avec tous comme sujet,
 Et donne à tous tes vœux pour seul et plein objet
 Qu'en toi ma volonté se fasse.

LE CHRÉTIEN

Seigneur, voilà peu de paroles,
 Mais qui sont l'abrégé de la perfection ;
 Et ce long embarras de questions frivoles
 Dont retentissent nos écoles
 Laisse bien moins d'instruction.

Appel au divin illuminateur.

Dieu, répands tes saintes clartés,
 Fais briller jusqu'ici tes hautes vérités,
 Et que toute la terre en soit illuminée,
 En dépit des obscurités
 Où ses crimes l'ont condamnée.

Je suis cette terre sans fruit,
 Dont la stérilité sous une épaisse nuit
 N'enfante que chardons, que ronces et qu'épines :
 Vois, Seigneur, où je suis réduit
 Jusqu'à ce que tu m'illuminés.

Verse tes grâces dans mon cœur ;
 Fais-en pleuvoir du ciel l'adorable liqueur ;
 A mon aridité prête leurs eaux fécondes ;
 Prête à ma trainante langueur
 La vivacité de leurs ondes.

Qu'ainsi par un prompt changement
 Ce désert arrosé se trouve en un moment
 Un champ délicieux où règne l'affluence,
 Et paré de tout l'ornement
 Que des bons fruits a l'abondance.

N'être point curieux des actions d'autrui.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Bannis, mon fils, de ton esprit
 La curiosité vagabonde et stérile;
 Son empressement inutile
 Peut étouffer les soins de ce qui t'est prescrit :
 Si tu n'as qu'une chose à faire,
 Qu'ont tel et tel succès qui t'importe en effet ?
 Préfère au superflu ce qui t'est nécessaire,
 Et suis-moi sans penser à ce qu'un autre fait.

Qu'un tel soit humble ou qu'il soit vain,
 Qu'il parle, qu'il agisse en telle ou telle sorte.
 Encore une fois que t'importe ?
 Ai-je mis sa conduite ou sa langue en ta main ?
 As-tu quelque part en sa honte ?
 Répondras-tu pour lui de son peu de vertu ?
 Ou, si c'est pour toi seul que tu dois rendre compte,
 Quels que soient ses défauts, de quoi t'embrouilles-tu ?

Souviens-toi que, du haut des cieus,
 Je perce du regard l'un et l'autre hémisphère,
 Et que le plus secret mystère
 N'a point d'obscurité qui le cache à mes yeux :
 Rien n'échappe à ma connaissance ;
 Je vois tout ce que font les méchants et les saints ;
 J'entends tout ce qu'on dit ; je sais tout ce qu'on pense,
 Et jusqu'au fond des cœurs je lis tous les desseins.

La stabilité du cœur.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Pourquoi t'accables-tu de soucis superflus,
 Et qui te fait liver tes sens irrésolus
 Au vain chagrin qui les consume ?
 Arrête ta conduite à mon seul bon plaisir,
 N'admets aucune flamme, à moins que je l'allume,
 Et l'angoisse ni l'amertume
 Ne te pourront jamais saisir.

Joins au mépris des biens celui des dignités ;
 Joins au mépris du rang celui des vanités
 D'une inconstante renommée :
 On condamne demain ce qu'on loue aujourd'hui,
 Et cette gloire enfin dont l'âme est si charmée,
 Comme le monde l'a formée,
 S'éclipse et passe comme lui.

Ne t'assure non plus au changement de lieux :
 Le cloître le plus saint ne garantit pas mieux
 Si la ferveur d'esprit n'abonde ;
 Et la paix qu'on y trouve en sa pleine vigueur
 Ne devient qu'une paix stérile et vagabonde
 Si le zèle ardent ne la fonde
 Sur la stabilité du cœur.

Le mépris des on-dit.

JÉSUS AU CHRÉTIEN.

Ne fais point cet honneur aux hommes imparfaits
 Que leur vain langage te touche ;
 Ne fais point consister ta gloire ni ta paix
 En ces discours en l'air qui sortent de leur bouche ;
 Que de tes actions ils jugent bien ou mal,
 Tout n'est-il pas égal ?
 Ton âme en devient-elle ou plus nette ou plus noire ?
 En as-tu plus ou moins ou d'amour ou de foi ?
 Et, pour tout dire enfin, la véritable gloire,
 La véritable paix, est-elle ailleurs qu'en moi ?

Ne pas s'inquiéter.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Viens à moi, mon enfant, lorsque tu n'es pas bien ;
 Fais-moi de ton angoisse un secret entretien.
 L'avenir inconstant fait ton inquiétude ;
 Tu crains ses prompts revers et leur vicissitude :
 Mais à quoi bon ces soins, qu'à te donner enfin
 Tristesse sur tristesse et chagrin sur chagrin ?

Cesse d'aller si loin mendier un supplice ;
 Chaque jour n'a que trop de sa propre malice ;
 Chaque jour n'a que trop de son propre tourment :
 Qui se charge de plus souffre inutilement.

Je te donne du mien quand un bonheur t'arrive,
 Et ne prends point du tien alors que je t'en prive.
 Sois fort, sois courageux, endure, espère, attends ;
 Les consolations te viendront en leur temps.
 Le chemin est plus sûr, plus il est difficile ;
 Et pour quiconque m'aime il est bien plus utile
 Qu'il se voie exercé par quelques déplaisirs
 Que si l'effet partout secondait ses désirs.

L'opinion.

La beauté, le savoir, les forces, la richesse,
 L'heureux travail, la haute adresse,
 C'est ce qu'on examine, et qui fait estimer ;
 Qu'un homme soit dévot, patient, humble, affable,
 Qu'il soit pauvre d'esprit, recueilli, charitable,
 On ne daigne s'en informer.

Le renoncement.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Cherche la liberté comme un bonheur suprême ;
 Mais souviens-toi, mon fils, de cette vérité
 Qu'il te faut renoncer tout à fait à toi-même,
 Ou tu n'obtiendras point d'entière liberté.

Ceux qui pensent ici posséder quelque chose,
 La possèdent bien moins qu'ils n'en sont possédés,
 Et ceux dont l'amour-propre en leur faveur dispose
 Sont autant de captifs par eux-mêmes gardés.

Les appétits des sens ne font que des esclaves ;
 La curiosité comme eux a ses liens,
 Et les plus pressés ne courent qu'aux entraves
 Que jette sous leurs pas le charme des faux biens.

Ils recherchent partout les douceurs passagères
Plus que ce qui conduit jusqu'à l'éternité ;
Et souvent pour tout but ils se font des chimères
Qui n'ont pour fondement que l'instabilité.

Hors ce qui vient de moi, tout passe, tout s'envole :
Tout en son vrai néant aussitôt se résout ;
Et, pour te dire tout d'une seule parole,
Quitte tout, mon enfant, et tu trouveras tout.

Le sage.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Mon fils, tantôt la joie et tantôt la tristesse
De ton cœur, malgré lui, s'emparent tour à tour ;
Tantôt la paix y règne, et dans le même jour
Mille troubles divers surprennent sa faiblesse.
La ferveur, la tiédeur ont chez toi leur instant ;
Ton soin le plus actif n'est jamais si constant
Qu'il ne cède la place à quelque nonchalance ;
Et le poids qui souvent règle tes actions
Laisse en moins d'un coup d'œil emporter la balance
À la légèreté de tes affections.

Parmi ces changements le sage se tient ferme ;
Il porte au-dessus d'eux l'ordre qu'il s'est prescrit,
Et, bien instruit qu'il est des routes de l'esprit,
Il suit toujours sa voie et va jusqu'à son terme ;
Il agit sur soi-même en véritable roi,
Sans regarder jamais à ce qu'il sent en soi,
Ni d'où partent des vents de si peu de durée ;
Et son unique but dans le plus long chemin
C'est que l'intention de son âme épurée
Se tourne vers la bonne et désirable fin.

Ainsi sans s'ébranler il est toujours le même
Dans la diversité de tant d'événements,
Et son cœur, dégagé des propres sentiments,
N'aimant que ce qu'il doit, s'attache à ce qu'il aime ;

Ainsi l'œil simple et pur de son intention
 S'élève sans relâche à la perfection,
 Dont il voit en moi seul l'invariable idée ;
 Et plus cet œil est net, et plus sa fermeté,
 Au travers de l'orage heureusement guidée,
 Vers ce port qu'il souhaite avance en sûreté.

Dieu goûté en tout et par-dessus tout.

LE CHRÉTIEN A JÉSUS

Voici mon Dieu, voici mon tout ;
 Que puis-je vouloir davantage ?
 Qu'a de plus l'univers de l'un à l'autre bout ?
 Et quel plus grand bonheur peut m'échoir en partage ?

Voici mon tout, voici mon Dieu ;
 A qui l'entend c'est assez dire,
 Et la redite est douce à toute heure, en tout lieu,
 A quiconque pour vous de tout son cœur soupire.

Oui, tout est doux, tout est charmant,
 Tout ravit en votre présence ;
 Mais quand votre bonté se retire un moment,
 Tout fâche, tout ennuie, en ce moment d'absence.

Rien ne plait longtemps ici-bas,
 Rien ne peut nous y satisfaire,
 A moins que votre grâce y joigne ses appas,
 Et que votre sagesse y verse de quoi plaire.

Quel dégoût peut jamais trouver
 Celui qui goûte vos délices ?
 Et qui les goûte mal, que peut-il éprouver
 Où son juste dégoût ne trouve des supplices ?

Éternelle et vive splendeur,
 Qui surpassez toutes lumières,
 Lancez du haut du ciel votre éclat dans mon cœur,
 Percez-en jusqu'au fond les ténèbres grossières !

Quand viendra pour moi cet instant
 Où tant de douceurs sont encloses,
 Où de votre présence on est plein et content,
 Où vous serez enfin mon tout en toutes choses ?

Contre les vains jugements des hommes.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Fixe en moi de ton cœur tous les attachements,
 Sans te mettre en souci de ces vains jugements
 Que les hommes en voudront faire ;
 L'innocence leur doit un mépris éternel,
 Lorsque l'âme droite et sincère
 Dans ses replis secrets n'a rien de criminel.

Quand on souffre pour moi les injustes discours,
 La plus dure souffrance a de charmants retours
 Qui sentent la béatitude :
 L'humble qui se confie en son Dieu plus qu'en soi
 Jamais n'y trouve rien de rude,
 Et relève d'autant son espoir et sa foi.

Plusieurs parlent beaucoup sans être bien instruits,
 Et leur témérité sème tant de faux bruits,
 Qu'on croit fort peu tant de paroles ;
 Ne conçois donc, mon fils, ni chagrin, ni courroux
 Pour leurs dénigremens frivoles,
 Puisqu'il n'est pas en toi de satisfaire à tous.

Peux-tu donc te connaître et prendre quelque effroi
 De quoi que puisse dire un mortel comme toi,
 Qui comme toi n'est que poussière ?
 Tu le vois aujourd'hui tout près de t'accabler,
 Et dès demain un cimetière
 Cachera pour jamais ce qui t'a fait trembler.

Tu le crains toutefois, tu pâlis devant lui ;
 Mais veux-tu t'affranchir d'un si pressant ennui ?
 Chasse la crainte par la crainte :
 Crains Dieu ; crains son courroux ; et ton indigne peur,
 Par ces justes frayeurs éteinte,
 Laissera rétablir le calme dans ton cœur.

Les injures ne sont que du vent et du bruit ;
 Et quiconque t'en charge en a si peu de fruit
 Qu'il te nuit bien moins qu'à soi-même :
 Pour grand qu'il soit sur terre, un Dieu voit ce qu'il fait ;
 Et de son jugement suprême
 Il ne peut éviter l'irrévocable effet.

Tiens-le devant tes yeux, en toute heure, en tout lieu,
 Ce juge universel, ce redoutable Dieu,
 Et vis sans soin de tout le reste ;
 Quoi qu'on t'ose imputer, ne daigne y repartir,
 Et dans un silence modeste
 Trouve, sans t'indigner, l'art de tout démentir.

Tu paraîtras peut-être en quelque occasion
 Tout couvert d'infamie ou de confusion,
 Malgré ce grand art du silence ;
 Mais ne t'en émeus point, n'en sois pas moins content,
 Et crains que ton impatience
 Ne retranche du prix au laurier qui t'attend.

Quelque honte à ton front qui semble s'attacher,
 Souviens-toi que mon bras peut toujours t'arracher
 A toute cette ignominie ;
 Que je sais rendre à tous suivant leurs actions,
 Et sur l'imposture punie
 Élever la candeur de tes intentions.

Néant de l'homme.

C'est de toi, mon Sauveur, c'est de toi, source vive,
 Que se répand sur moi tout le bien qui m'arrive :
 Je ne suis qu'un néant bouffi de vanité,
 Je ne suis qu'inconstance et qu'imbécillité ;
 Et quand je me demande un titre légitime
 D'où prendre quelque gloire et chercher quelque estime,
 Je vois, pour tout appui de mes plus hauts efforts,
 Le néant que je suis et le rien d'où je sors,
 Et que fonder sa gloire ainsi sur le rien même
 C'est une vanité qui va jusqu'à l'extrême.

O vent pernicieux ! ô poison des esprits !
 Que le monde sait peu ton véritable prix,
 O fausse et vaine gloire ! ô dangereuse peste,
 Qui n'es rien qu'un néant, mais un néant funeste !

L'amitié.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Si la douceur de vivre ensemble,
 D'avoir les mêmes sentiments,
 Te fait de ton repos asseoir les fondements
 Sur ceux de qui l'humeur à la tienne ressemble,
 Quelque sûr que tu sois de leur fidélité,
 Toute cette tranquillité,
 Que tes yeux éblouis trouvent si bien fondée,
 Ne sera qu'une vaine idée
 Que suivront l'embarras et l'instabilité.

Mais si ton zèle invariable
 Réunit ses désirs flottants
 A cette vérité qui parmi tous les temps
 Demeure toujours vive et toujours immuable,
 Qu'un ami parte ou meure, ou que son cœur léger
 Ose même te négliger,
 Ni son triste départ, ni sa perte imprévue,
 Ni même son change à ta vue,
 N'auront rien dont jamais tu daignes t'affliger.

En moi seul doit être établie
 Cette sincère affection
 Qui, n'ayant pour objet que la perfection,
 Par aucun changement ne peut être affaiblie.
 Tous ceux que leur bonté donne lieu d'estimer,
 Et chez qui tu vois s'enflammer
 Et l'amour des vertus, et la haine des vices,
 Je veux bien que tu les chérisses,
 Mais ce n'est qu'en moi seul que tu dois les aimer.

Pas des paroles ; des actes.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Mon royaume n'est pas pour ces brillants frivoles
Dont l'humaine éloquence orne ses fictions ;
Il se donne aux vertus, et non pas aux paroles,
Et fuit les beaux discours sans bonnes actions.

Malheur, malheur à ceux qui, se laissant conduire
Aux désirs empressés d'un curieux savoir,
En l'art de me servir dédaignent de s'instruire,
Et veulent ignorer leur unique devoir !

Un jour viendra que le grand maître,
Le grand roi se fera paraître
Armé de foudres et d'éclairs ;
Qu'assis sur un trône de gloire,
Il rappellera la mémoire
De ce qu'aura fait l'univers :
Les grands raisonnements de ces langues disertes
N'auront force ni poids en cette occasion ;
La parole mourra dans les bouches ouvertes,
Et cèdera la place à la confusion.

Le maître intérieur.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Dans le secret de l'âme une de mes paroles
Te fait comprendre mieux ce qu'est l'éternité
Que si toute la poudre et le bruit des écoles
Avaient lassé dix ans ton assiduité.

J'instruis, j'inspire, j'illumine ;
J'explique toute ma doctrine
Sans aucun embarras de mots,
Sans que les âmes balancées
D'aucunes confuses pensées
En perdent jamais le repos ;

Jamais des vains degrés la pompe imaginaire
 De son faste orgueilleux n'embrouille mes savants,
 Et les rusés détours d'un argument contraire
 Ne leur tendent jamais des pièges décevants.

Les livres à leur ouverture
 Offrent à tous même lecture,
 Mais non pas même utilité ;
 J'en suis au dedans l'interprète,
 Et seul à seul dans la retraite
 J'en explique la vérité.

Je pénètre les cœurs, je vois dans les pensées,
 J'excite, je prépare aux bonnes actions,
 Et je tiens mes faveurs plus ou moins avancées
 Suivant qu'on fait profit de mes instructions.

La calomnie.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Tu dis qu'il est fâcheux de voir la calomnie
 De la vérité même emprunter les couleurs,
 Que la plus juste gloire en demeure ternie,
 Et peut des plus constants tirer quelques douleurs ;
 Mais que t'importe enfin, si tu m'as pour refuge ?
 N'en suis-je pas au ciel le véritable juge,
 Voyant sans se tromper comme tout s'est passé ?
 Et pour le châtement, et pour la récompense,
 Ne sais-je pas qui fait l'offense,
 Et qui demeure l'offensé ?

Va, remets-t-en à moi pour juger chaque chose
 Et sur ton propre sens garde de t'appuyer ;
 C'est ainsi que le juste, à quoi que je l'expose,
 Ne sent rien qui le trouble ou le puisse ennuyer :
 Quoique la calomnie élève à sa ruine
 De ses noirs attentats la plus forte machine,
 Il en attend le coup sans aucun tremblement.
 Que si quelqu'un l'excuse, et, prenant sa défense,
 Fait triompher son innocence,
 Sa joie est sans emportement.

Patience!

Tu n'auras point ici longtemps à te lasser ;
 Tes douleurs n'y sont pas d'une éternelle suite ;
 Un peu de patience, et tu verras passer
 Ce torrent de malheurs où ta vie est réduite.
 Un jour, un jour viendra que ce rude attirail
 De soins, de troubles, de travail,
 Fera place aux douceurs de la paix désirée ;
 Cependant souviens-toi que les maux les plus grands
 Ne sont que peu de chose et de peu de durée,
 Quand ils cessent avec le temps.

Cri vers Dieu.

Dieu, tu me vois languir, abandonné sur terre
 Aux cruelles fureurs d'une implacable guerre,
 Où toujours je me trouve en pays ennemi,
 Où rien ne me console après avoir gémi,
 Où de mon triste exil les suites importunes
 Ne sont qu'affreux combats et longues infortunes.
 Modère les rigueurs de ce bannissement,
 Verse en mes déplaisirs quelque soulagement :
 Tu sais que c'est pour toi que tout mon cœur soupire ;
 Tu vois que c'est à toi que tout mon cœur aspire ;
 Le monde m'est à charge, et ne fait que grossir
 Ce fardeau de mes maux qu'il tâche d'adoucir ;
 Ni de lui, ni de moi je ne dois rien attendre ;
 Je veux te posséder, et ne te puis comprendre !

Le jour de l'éternité.

O séjour bienheureux de la cité céleste,
 Où de l'éternité le jour se manifeste,
 Jour que jamais n'offusque aucune obscurité,
 Jour qu'éclaire toujours l'astre de vérité,
 Jour où sans cesse brille une joie épurée,
 Jour où sans cesse règne une paix assurée,

Jour toujours immuable et dont le saint éclat
 Jamais ne dégénère en un contraire état !
 Que déjà ne luit-il ! et pour le laisser luire
 Que ne cessent les temps de perdre et de produire !
 Que déjà ne fait place à ce grand avenir
 Tout ce qu'ici leur chute avec eux voit finir !

Quand verrai-je, Seigneur, finir tant de supplices ?
 Quand cesserai-je d'être un esclave des vices ?
 Quand occuperas-tu toi seul mon souvenir ?
 Quand mettrai-je ma vie entière à te bénir ?
 Quand verrai-je en mon cœur une liberté sainte,
 Sans aucun embarras, sans aucune contrainte,
 Et quand ne sentirai-je en mes ardents transports
 Rien qui pèse à l'esprit, rien qui gêne le corps ?
 Quand viendra cette paix et profonde et solide,
 Où la sûreté règne, où ton amour préside,
 Paix dedans et dehors, paix sans inquiétudes,
 Paix sans trouble, paix enfin de tous côtés ?

Résignation.

Je suis pauvre, fragile, assiégé de malheurs ;
 Dès mes plus jeunes ans l'angoisse m'environne,
 Et mon âme aux ennuis quelquefois s'abandonne
 Jusqu'à l'indignité des pleurs.

Souvent même, souvent, au milieu de mes larmes,
 Ce que je souffre cède à ce que je prévois,
 Et d'un triste avenir l'impitoyable effroi
 Me déchire à force d'alarmes.

Seigneur, sans ton vouloir rien n'arrive ici-bas ;
 Il fait la pauvreté comme il fait l'abondance,
 Et les raisons de tout sont en ta providence
 Que ce grand tout suit pas à pas.

Il est juste, il est bon qu'ainsi tu m'humilies,
 Pour m'apprendre à marcher sous tes enseignements,
 Et bannir de mon cœur les vains emportements
 De mes orgueilleuses folies.

Il m'est avantageux que mon front soit couvert
 D'une confusion qui vers toi me rappelle,
 Pour chercher mon refuge en ta main paternelle
 Plutôt qu'en l'homme qui me perd.

Ce corps bouffi d'orgueil, cette âme ingrate et vaine,
 De leur propre vouloir courbent sous le fardeau ;
 Frappe, et redresse-les au juste et droit niveau
 De ta volonté souveraine !

Détachement.

Oh ! que l'homme à la mort porte de confiance
 Quand il n'a dans le monde aucun attachement,
 Qu'il s'est dépris de tout et que sa conscience
 A su se faire un fort de ce retranchement !
 Mais il n'est pas aisé, ni que l'esprit malade
 Rompe ainsi tous les fers dont il est arrêté,
 Ni que la chair se persuade
 Quels biens a de l'esprit l'entière liberté.

La nature et la grâce.

Retrancher l'espoir du salaire
 C'est rendre la nature à son oisiveté ;
 Et détourner ses yeux de sa commodité,
 C'est la mettre en état de ne pouvoir rien faire :
 Elle ne prête point ses soins officieux
 Sans prétendre aussitôt ou la pareille ou mieux ;
 Quelques dons qu'elle fasse, elle veut qu'on les prise ;
 Que ses moindres bienfaits soient tenus de grand poids,
 Qu'elle en ait la louange et qu'on l'en favorise,
 Et qu'un faible service acquière de pleins droits.

Oh ! que la grâce est différente !
 Qu'elle fait du salaire un généreux mépris !
 Son Dieu seul est le digne prix
 Qui puisse remplir son attente.

Comme l'humaine infirmité
 Fait des biens temporels une nécessité,
 C'est pour ce besoin seul qu'elle en souffre l'usage ;
 Elle ne daigne en obtenir
 Que pour mieux se faire un passage
 A ceux qui ne sauraient finir.

La raison inefficace sans la grâce.

Vacillante clarté qui manques de pouvoir,
 Raison, pourquoi faut-il que tu me fasses voir
 La droite manière de vivre ?
 Pourquoi m'enseignes-tu le chemin des parfaits,
 Si de soi ton idée, impuissante aux effets,
 Ne peut fournir d'aide à la suivre ;
 Si cet infâme poids de ma corruption
 Rabat l'effort dont tu m'élèves,
 Et si ces grands projets que jamais tu n'achèves
 Ne peuvent me tirer de l'imperfection ?

Sainte grâce du ciel, sans qui je ne puis rien,
 Que tu m'es nécessaire à commencer le bien,
 A le poursuivre, à le parfaire !
 Oui, Seigneur, oui, mon Dieu, je pourrai tout en toi,
 Pourvu qu'elle m'assiste à régler mon emploi,
 Pourvu que son rayon m'éclaire.
 Il n'est point de mérite où la grâce n'est pas ;
 Et tous les dons de la nature,
 S'ils n'en ont point l'appui, ne sont qu'une imposture
 Dont l'œil bien éclairé ne peut faire de cas.

Ne jamais perdre confiance.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Mon fils, je me plais mieux à l'humble patience
 Parmi les tribulations,
 Qu'au zèle affectueux de ces dévotions
 Dont la prospérité nourrit la confiance.

Pourquoi donc t'émeus-tu pour un faible revers ?
 Pourquoi t'affligés-tu pour un mot de travers ?
 Un reproche léger n'est pas un grand outrage ;
 Quand même jusqu'au cœur il t'aurait pu blesser,
 Il ne te devrait pas ébranler le courage ;
 Va, fais la sourde oreille, et laisse-le passer.

Montre-toi plus égal sous les coups de l'orage,
 Fais ton effort pour le braver,
 Et, quelques grands malheurs qui puissent t'arriver,
 Prépare encor ton âme à souffrir davantage.
 Pour te sentir pressé de tribulations,
 Pour te voir chanceler sous les tentations,
 Ne crois pas tout perdu ; n'y trouve rien d'étrange :
 Tu n'es qu'homme, et non Dieu, mais homme tout de chair,
 Mais chair toute fragile, et non pas tel qu'un ange
 Que de l'abus des sens il m'a plu détacher.

Les anges même au ciel, le premier homme en terre,
 Où je lui fis un paradis,
 Conservèrent si peu l'état où je les mis
 Qu'ils devinrent bientôt dignes de mon tonnerre.
 Ne prétends pas plus qu'eux conserver ta vertu
 Sans te voir ébranler, sans te voir combattu ;
 Mais en ce triste état offre-moi ta faiblesse :
 J'élève qui gémit avec humilité,
 Et, plus l'homme à mes yeux reconnaît sa bassesse,
 Plus je le fais monter vers ma divinité.

LE CHRÉTIEN

Béni sois-tu, Seigneur, dont la sainte parole
 Me fortifie et me console ;
 Il n'est rien ailleurs de si doux :
 Que ferais-je, mon Dieu ! parmi tant de misères,
 Parmi tant d'angoisses amères,
 Si tu ne m'enseignais à rabattre leurs coups ?
 Pourvu qu'heureusement j'achève ma carrière,
 Pourvu que ta sainte lumière

Me conduise au port du salut,
 Que m'importe combien je souffre de traverses,
 Et combien de peines diverses
 Me font du monde entier le glorieux rebul ?

Ne pas se prononcer sur la hiérarchie des saints.

JÉSUS AU CHRÉTIEN

Chrétien, ne cherche pas qui des saints est aux cieus
 Le plus considérable, ou le moins précieux ;
 Et ne conteste point sur la prééminence
 Que de leur sainteté mérite l'excellence.
 Ces curiosités sont autant d'attentats,
 Qui ne font qu'exciter d'inutiles débats,
 Enfler les cœurs d'orgueil, brouiller les fantaisies,
 Jusqu'aux dissensions pousser les jalousies,
 Lorsque, de part et d'autre, un cœur passionné
 A préférer son saint porte un zèle obstiné.
 Les contestations de ces recherches vaines
 Ne laissent aucun fruit après beaucoup de peines ;
 Ce n'est que se gêner d'un frivole souci,
 Et l'on déplaît aux saints quand on les loue ainsi.
 Je sais qu'en bien des cœurs souvent le zèle imprime
 Pour tel ou tel des saints plus d'ardeur et d'estime ;
 Mais cette ardeur, ce zèle et cette estime enfin,
 Partent d'un mouvement plus humain que divin.
 C'est de moi seul qu'au ciel ils tiennent tous leur place ;
 Je leur donne la gloire, et leur donnai la grâce ;
 Je connais leur mérite et les ai prévenus
 Par un épanchement de trésors inconnus,
 De bénédictions, de douceurs toujours prêtes
 A redoubler leur force au milieu des tempêtes.
 Je n'ai point attendu la naissance des temps
 Pour chérir mes élus et les juger constants.
 De toute éternité ma claire prescience
 A su se faire jour dedans leur conscience ;
 De toute éternité j'ai vu tout leur emploi,
 Et j'ai fait choix d'eux tous, et non pas eux de moi.
 Ma grâce les appelle en mon céleste empire,
 Et ma miséricorde après moi les attire ;

Ma main les a conduits par les tentations ;
 Je les ai remplis seul de consolations ;
 Je leur ai donné seul de la persévérance.
 Et seul j'ai couronné leur humble patience
 Ainsi je les connais du premier au dernier ;
 Ainsi j'ai pour eux tous un amour singulier ;
 Ainsi de ce qu'ils sont la louange m'est due ;
 Toute la gloire ainsi m'en doit être rendue ;
 Ainsi par-dessus tout doit être en eux béni,
 Par-dessus tout vanté, mon amour infini,
 Qui, pour montrer l'excès de sa magnificence,
 Les élève à ce point de gloire et de puissance,
 Et, sans qu'aucun mérite en eux ait précédé,
 Les prédestine au rang que je leur ai gardé.
 Qui méprise le moindre au plus grand fait outrage,
 Parce que de ma main l'un et l'autre est l'ouvrage ;
 On ôte à leur auteur tout ce qu'on ôte à l'un ;
 On l'ôte à tout le reste et l'opprobre est commun.
 L'ardente charité qui ne fait d'eux qu'une âme,
 Les unit tous entre eux par des liens de flamme ;
 Tous n'ont qu'un sentiment et qu'une volonté ;
 Tous s'entr'aident en un par cette charité.
 Que ces hommes charnels, que ces âmes brutales
 Qui leur osent donner des places inégales,
 Ces cœurs qui n'ont pour but que des plaisirs mondains,
 Cessent de discourir sur l'état de mes saints !
 L'ardeur qu'ils ont pour eux, ou faible ou véhémence,
 Au gré de son caprice, ôte, déguise, augmente,
 Sans consulter jamais sur leur félicité
 La voix de ma sagesse et de ma vérité.
 Garde bien donc, mon fils, par trop de confiance,
 De sonder des secrets qui passent ta science ;
 Ne porte point si haut ton esprit curieux,
 Et, sans vouloir régler le rang qu'on tient aux cieus,
 Réunis seulement tes soins et ta lumière
 Pour que ta place y soit, serait-ce la dernière.

Espoir et bonheur en Dieu.

Où, Seigneur, hors de ta présence,
 M'est-il arrivé quelque bien ?

Et quels maux à mon cœur font sentir leur puissance,
 Sinon alors que ton absence
 Me prive de ton cher soutien ?

Tout ce qui semble ici produire
 La paix dont on pense jouir,
 N'est sans toi qu'un éclair, si prompt à se détruire
 Que le moment qui le fait luire
 Le fait aussi s'évanouir.

La fortune avec ses largesses
 A tous les mondains fait la loi ;
 Mais si la pauvreté jouit de tes caresses,
 Je la préfère à ces richesses
 Qui séparent l'homme de toi.

Le ciel même, quelque avantage
 Que sur la terre il puisse avoir,
 Me verrait mieux aimer cet exil, ce passage,
 Si tu m'y montrais ton visage,
 Que ses paradis sans te voir.

C'est ton seul aspect, ô doux maître,
 Qui fait le bon ou mauvais sort :
 Tu mets le ciel partout où tu te fais paraître ;
 Et les lieux où tu cesses d'être,
 C'est là qu'est l'enfer et la mort.

C'est à toi seul que je me fie ;
 Vers toi seul j'élève mes yeux ;
 Dieu de miséricorde, éclaire, fortifie,
 Épure, bénis, sanctifie
 Mon âme du plus haut des cieux.

Qu'ainsi ta grâce l'accompagne,
 Et par les sentiers de la paix,
 A travers cette aride et pierreuse campagne,
 La guide à la sainte montagne
 Où ta clarté luit à jamais !

NOMENCLATURE DES EMPRUNTS DE L'IMITATION

Il ne m'appartient pas de faire ressortir ni la nouveauté ni l'utilité du travail qu'on va lire. Elle sera comprise par tous ceux qui prendront la peine de confronter avec le texte de *l'Imitation* les textes que son auteur a librement mis en œuvre.

Les mentions en italique marquent le passage de l'Imitation auquel il faut se référer. Ensuite vient, traduit en français, le texte mis en œuvre dans ce passage par l'auteur de l'Imitation. La source du texte est indiquée en petites capitales.

Page 3, paragraphe 1. — Que nous est-il revenu de l'ostentation de nos richesses ? Tout cela est passé comme l'ombre, comme le courrier qui se hâte, comme le vaisseau qui fend les flots et qui ne laisse aucune trace de son passage, si bien que nul ne saurait trouver le chemin qu'il a suivi. (LIVRE DE LA SAGESSE, chapitre v, versets 8, 9, 10.)

Page 5, ligne 1. — Qui me suit ne marche pas dans les ténèbres. (ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, VIII, 12.) Ils ont l'intelligence enveloppée de ténèbres à cause de l'aveuglement de leur cœur. (ÉPITRE DE SAINT PAUL AUX EPHÉSIENS, IV, 18.)

Page 5, paragraphe 3. — A celui qui vaincra je donnerai une manne cachée. (JEAN, APOCALYPSE, II, 17.)

Page 5, dernière ligne. — Celui qui n'a point l'esprit du Christ

n'est point un homme du Christ. (ÉPÎTRE DE SAINT PAUL AUX ROMAINS, VIII, 9.)

Page 6, avant-dernier paragraphe. — Vanité des vanités, tout est vanité. (ECCLESIASTE I, 2.) Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces... Tu ne serviras que lui. (DEUTÉRONOME, VI, 5; 13.)

Page 7, paragraphe 6. — L'œil n'est jamais rassasié de ce qu'il voit, ni l'oreille remplie de ce qu'elle entend. (ECCLESIASTE, I, 8.)

Page 8, paragraphe 2. — Si je connais tous les mystères, toutes les sciences, et que je n'aie point la charité, je ne suis rien. (ÉPÎTRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, XIII, 2.)

Page 8, dernier paragraphe. — Ne fais pas le sage de haut vol. (ÉPÎTRE DE PAUL AUX ROMAINS, XI, 20.)

Page 9, paragraphe 3. — Je parle de bouche à bouche, et non par énigmes et figures. (LES NOMBRES, XII, 8.)

Page 9, avant-dernière ligne. — Vous avez des yeux et vous ne voyez pas. (JÉRÉMIE, V, 21.)

Page 10, paragraphe 1. — Je suis le principe, et c'est moi qui parle au dedans de vous. (ÉVANGILE SELON SAINT JEAN, VIII, 25.)

Page 10, paragraphe 3. — Je suis la Vérité. (ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.)

Page 12, avant-dernier paragraphe. — Ils se sont évanouis en leurs pensées. (PAUL AUX ROMAINS, I, 21.)

Page 12, dernier paragraphe. — Je regarde ces choses comme du fumier afin de gagner le Christ. (PAUL AUX PHILIPPIENS, III, 8.) — Ici le texte de l'*Internelle Consolation* est : « Celui-là est vraiment sage qui répute toutes choses terriennes comme *fient*, mais qu'il puisse gagner Jésus-Christ. » Le vieux mot *fien*, devenu *fient*, puis *fiente*, était formé du latin *fimus* et signifiait proprement *fumier*.

Page 13, ligne 1. — Ne te fie pas à toute parole. (ECCLESIASTIQUE, XIX, 16.)

Page 13, avant-dernier paragraphe. — Cherche toujours conseil près de l'homme prudent. (TOBIE, IV, 19.)

Page 14, paragraphe 3. — L'homme passe comme l'image d'une ombre. (PSAUME XXXVIII, 6). La vérité du Seigneur demeure éternellement. (PSAUME, CXVI, 2.) Il n'y a pas d'acception de personnes auprès de Dieu. (ÉPÎTRE DE PAUL AUX COLOSSIENS, III, 25.)

Page 14, dernier paragraphe. — Écoute silencieusement et interroge volontiers... Ne méprise point les récits des sages vieillards et nourris-toi de leurs sentences. (ECCLESIASTIQUE, XXXVI, 12; VIII, 9.)

Page 16, paragraphe 5. — Dieu résiste aux superbes, mais donne

sa grâce aux humbles. (ÉPITRE de JACQUES, IV, 6.) Seigneur, montrez que vous n'abandonnez pas ceux qui attendent tout de vous et que vous humiliez les présomptueux. (JUDITH, VI, 13.)

Page 16, paragraphe 6. — Que le riche ne se glorifie pas en ses richesses! (JÉRÉMIE, IX, 23.)

Page 17, paragraphe 4. — Ne manifeste pas ton cœur à tout venant... Traite avec les sages et les prudents. (ECCLÉSIASTIQUE, VIII, 22 : IX, 21.)

Page 20, paragraphe 3. — Veillez et priez. (MATHIEU, XXVI, 41, 48.)

Page 22, ligne 5. — Déjà la cognée est mise à la racine des arbres. (MATHIEU, III, 10.)

Page 23, dernier paragraphe. — Je désire d'être dégagé des biens du corps et d'être avec Jésus-Christ. (PAUL AUX PHILIPPIENS, I, 23.)

Page 24, paragraphe 2. — La vie de l'homme sur la terre est un combat. (LIVRE DE JOB, VII, 1.) — *Une leçon du livre de Job, accréditée au moyen âge, portait* : La vie de l'homme sur terre n'est que tentation.

Page 24, paragraphe 3. — Le diable, comme un lion rugissant, rôde de tous côtés, cherchant qui dévorer. (1^{re} ÉPITRE DE PIERRE, V, 8.)

Page 25, dernière ligne. — Le feu éprouve le fer... La tentation éprouve les hommes justes. (ECCLÉSIASTIQUE, XXXI, 31 : XXVII, 6.)

Page 26, 3^e paragraphe. — Coupez le mal dès l'origine ; — Si vous tardez, il s'enracine, — Et dérouté la médecine. (OVIDE. LE REMÈDE D'AMOUR, vers 503 et vers 504.)

Page 27, 1^{re} ligne. — Dieu ajustera vos forces à la tentation pour que vous puissiez la surmonter. (1^{re} ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, X, 13.)

Page 27, paragraphe 2. — Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu (1^{re} ÉPITRE DE PIERRE, V, 6.) Le Seigneur sauvera les humbles de cœur (PSAUME XXXIII, 19.)

Page 31, paragraphe 6. — Portez les fardeaux l'un de l'autre. (PAUL AUX GALATES, VI, 2.) Vous supportant mutuellement. (PAUL AUX COLOSSIENS, III, 13.) Consolez-vous mutuellement. (PAUL AUX THESSALONIENS, V, 12.) Ne dis pas : je me suffis. (ECCÉSIASTIQUE, XI, 26.)

Page 32, paragraphe 2. — Confessant qu'ils ne sont qu'hôtes et pèlerins sur la terre. (PAUL AUX HÉBREUX, XI, 13.) Nous sommes fous à cause du Christ. (PAUL AUX CORINTHIENS, IV, 10.)

Page 32, paragraphe 7. — Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise. (LIVRE DE LA SAGESSE, III, 6.)

Page 33, paragraphe 3. — Celui qui hait son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle. (JEAN, XII, 25.)

Page 36, paragraphe 4. — Le cœur de l'homme se propose une voie ; mais il appartient au Seigneur de diriger ses pas. (PROVERBES, XVI, 9.) La voie de l'homme n'est pas en son pouvoir. (JÉRÉMIE, X, 23.)

Page 37, paragraphe 5. — Arme-toi en homme de cœur. (JOB, XXXVIII, 3.) Revêtez-vous de l'armure de Dieu pour pouvoir tenir contre les artifices du diable. (PAUL AUX EPHÉSIENS, VI, 11.)

Page 39, paragraphe 2. — Heureux le serviteur que le maître à sa venue trouvera veillant. En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens. (LUC, XII, 43, 44.)

Page 39, dernier paragraphe. — La fréquentation de la foule nous est contraire. Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes j'en suis revenu plus avare, plus ambitieux, plus cruel, plus inhumain. (SÈNÈQUE, VII^e LETTRE A LUCILIUS.)

Page 40, paragraphe 2. — Jésus se retira de la foule. (JEAN, V, 13.)

Page 40, paragraphe 4. — Notre gloire c'est le témoignage de notre conscience. (2^e ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, I, 12.)

Page 41, paragraphe 3. — Dans le secret de ton lit excite-toi à la componction. (PSAUME IV, 5.)

Page 41, avant-dernier paragraphe. — Chaque nuit, je laverai mon lit de mes larmes ; j'arroserai ma couche de mes pleurs. (PSAUME VI, 7.)

Page 42, paragraphe 2. — Le monde passe, et avec lui les désirs du monde. (1^{re} ÉPITRE DE JEAN, II, 17.)

Page 42, paragraphe 4. — Il s'insinue agréablement ; mais à la fin il mord comme le serpent. (PROVERBES, XXIII, 31, 32.)

Page 42, paragraphe 6. — Rien n'est stable sous le soleil. (ECCLESIASTE, II, 11.)

Page 42, paragraphe 8. — Levez les yeux en haut. (ISAÏE, XI, 26.) J'ai levé les yeux vers toi qui habites aux cieux. (PSAUME CXXII, 1.)

Page 42, dernier paragraphe. — Toutes portes closes, priez votre Père dans le secret. (MATHIEU, VI, 6.)

Page 43, paragraphe 2. — Conserve-toi tout le jour dans la crainte de Dieu. (PROVERBES, XXIII, 17.)

Page 43, avant-dernier paragraphe. — Nourrissez-moi, Seigneur, du pain des larmes ; abreuvez-moi abondamment du calice des pleurs. (PSAUME LXXIX, 6.)

Page 47, paragraphe 1. — Seigneur, sauvez-moi du joug de mes nécessités. (PSAUME XXIV, 17.)

Page 47, paragraphe 5. — Ils ne goûtent que ce qui est charnel. (PAUL AUX ROMAINS, VIII, 5.)

Page 48, paragraphe 4. — Nous sommes passés par l'eau et le feu, et vous nous en avez retirés pour nous mener au lieu de rafraîchissement. (PSAUME LXV, 12.)

Page 48, paragraphe 5. — J'espérerai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que l'iniquité passe. (PSAUME LVI.) Que ce qui en nous est mortel soit absorbé par la vie. (PAUL, 2^e ÉPITRE AUX CORINTHIENS, V, 4.)

Page 51, paragraphe 2. — Le fils de l'homme viendra à l'heure où on y pensera le moins. (LUC, XII, 40.)

Page 52, paragraphe 2. — Voici maintenant le temps propice, voici le jour du salut. (PAUL, 2^e ÉPITRE AUX CORINTHIENS, VI, 2.)

Page 53, paragraphe 2. — La fin de tous est la mort. (ECCLESIASTE VII, 3.) Les jours de l'homme sont comme une ombre qui passe. (PSAUME CXLIII, 4.)

Page 53, paragraphe 5. — Gagnez-vous maintenant des amis pour que, votre terme arrivé, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. (LUC, XVI, 9.)

Page 53, dernier paragraphe. — Nous n'avons pas ici de demeure stable. (PAUL, ÉPITRE AUX HÉBREUX, XIII, 14.)

Page 55, paragraphe 5. — Par où on pêche on est puni. (LIVRE DE LA SAGESSE, XI, 17.)

Page 56, paragraphe 3. — Alors les justes se tiendront debout et fermes en face de ceux qui les ont tourmentés et leur ont enlevé les fruits de leur travaux. (LIVRE DE LA SAGESSE, V, 1.)

Page 56, paragraphe 4. — Vous qui m'avez suivi, vous siégerez, jugeant les douze tribus d'Israël. (MATHIEU, XIX, 23.) Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde? (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, VI, 2.)

Page 56, paragraphe 6. — Nous sommes fous pour le Christ. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, IV, 10.)

Page 56, paragraphe 7. — Un bâillon est mis sur la bouche de toute iniquité. (PSAUME CVI, 42.)

Page 58, fin du chapitre. — Ils tombent en tentation et dans les filets du diable. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE A TIMOTHÉE, VI, 9.)

Page 58, paragraphe 4. — Chacun recevra selon son travail le prix de ses fatigues. (1^{re} ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, III, 8.) Je me suis imposé un peu de travail et j'ai trouvé un grand repos. (ECCLÉSIASTIQUE LI, 35.)

Page 59, paragraphe 3. — Espère en Dieu et fais le bien, et tu

habiteras la terre des vivants et tu seras nourri de ses richesses. (PSAUME XXXVI, 3.)

Page 63, paragraphe 2. — Tournez-vous vers moi de tout votre cœur (JOEL, II, 12). Celui qui méprise les petits défauts ira tombant peu à peu. (ECCLÉSIASTIQUE, XIX, 1.)

Page 64, paragraphe 1. — Le royaume de Dieu est au dedans de vous. (LUC, XVII, 21.)

Page 64, paragraphe 2. — Vous trouverez la paix pour vos âmes. (MATHIEU, XI, 29.) Le règne de Dieu ce n'est pas le manger et le boire, mais la paix et la joie dans l'Esprit Saint. (PAUL AUX ROMAINS, XIV, 17.)

Page 64, paragraphe 3. — Toute la gloire est au dedans. (PSAUME LXIV, 14.)

Page 65, paragraphe 1. — Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole; et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous demeurerons en lui. (JEAN, XIV, 23.)

Page 65, paragraphe 2. — Le Christ demeure éternellement. (JEAN, XII, 34.)

Page 65, paragraphe 4. — Aie confiance en Dieu de tout ton cœur. (PROVERBES, III, 5.) Seigneur, répondez pour moi. (ISAÏE, XXXVIII, 14.)

Page 65, dernier paragraphe. — Nous n'avons pas ici d'habitation permanente. (PAUL AUX HÉBREUX XIII, 14.) Je suis un étranger, un pèlerin. (PSAUME XXXVIII, 13.)

Page 66, paragraphe 1. — Nous savons que nous avons au ciel notre demeure éternelle. (PAUL, 2^e ÉPITRE AUX CORINTHIENS, V, 2.)

Page 66, paragraphe 2. — C'est au Très-Haut que va la pensée des justes. (LIVRE DE LA SAGESSE, V, 16.)

Page 69, paragraphe 1. — A Dieu il appartient de vous secourir. (2^e LIVRE DES PARALIPOMÈNES, XX, 17.)

Page 72, dernier paragraphe. — Il y a encore en vous peu de lumière. (JEAN, XII, 35.)

Page 74, paragraphe 3. — Notre gloire c'est le témoignage de notre conscience. (PAUL, 2^e ÉPITRE AUX CORINTHIENS, I, 12.)

Page 74, paragraphe 6. — Si notre cœur ne nous reproche rien, nous nous reposons avec pleine confiance dans le Seigneur. (1^{er} ÉPITRE DE JEAN, III, 21.)

Page 74, paragraphe 7. — Il n'y a point de paix pour les impies. (ISAÏE, LVII, 21.) Quand ils diront : « Nous sommes en paix et en sécurité », la mort soudain viendra sur eux. (PAUL, 1^{er} ÉPITRE AUX THESSALONICIENS, V, 3.) Toutes leurs pensées périront. (PSAUME CXLV, 4.)

Page 74, *dernier paragraphe*. — Loin de moi la pensée de me glorifier, sinon dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. (PAUL AUX GALATES, VI, 14.)

Page 75, *avant-dernier paragraphe*. — L'homme voit l'apparence, Dieu regarde le cœur. (1^{er} LIVRE DES ROIS, XVI, 7.)

Page 76, *paragraphe 1*. — Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est digne d'approbation, mais celui que Dieu recommande. (PAUL, 2^e ÉPITRE AUX CORINTHIENS, X, 18.)

Page 77, *paragraphe 2*. — Tu t'appuies sur un roseau (ISAÏE, XXXVI, 6), un roseau agité par le vent. (MATHIEU, XI, 7.) Toute chair est comme l'herbe, et tout son éclat comme la fleur des champs. L'herbe sèche, la fleur tombe, quand le vent de l'Éternel souffle dessus. (ISAÏE, XI, 6, 7.)

Page 77, *dernier paragraphe*. — Marthe dit à Marie : « Le maître est là et il t'appelle. » Dès que Marie eut entendu, elle se leva promptement et alla vers Jésus. (JEAN, XI, 28.)

Page 78, *paragraphe 5*. — Qui le trouve, trouve un trésor précieux. (ECCLÉSIASTIQUE, VI, 14.)

Page 79, *paragraphe 7*. — Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. (PSAUME XXXIII, 9.)

Page 83, *paragraphe 2*. — Je disais dans mon abondance : Me voilà inébranlable. Or, vous détournâtes de moi votre visage, et je fus tout troublé. Éternel, j'ai crié vers vous ; j'ai imploré l'Éternel : « Écoutez, Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, secourez-moi ! » Et vous avez changé mes lamentations en joie ; vous avez délié mon vêtement de deuil et vous m'avez ceint d'allégresse. (PSAUME XXIX.) — Au lieu de l'invocation « Écoutez, Seigneur... », le texte de la *Vulgate* et celui de l'*Imitation* portent : « Et le Seigneur m'a entendu ; le Seigneur a eu pitié de moi ; le Seigneur s'est fait mon appui¹. »

Page 83, *paragraphe 3*. — Vous visitez l'homme dès le matin ; et aussitôt après vous l'éprouvez. (JOB, VII, 18.)

Page 84, *paragraphe 3*. — Celui qui aura vaincu je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie. (JEAN, APOCALYPSE, II, 7.)

Page 85, *1^{re} ligne*. — L'homme naît pour le travail. (JOB, V, 7.)

Page 86, *paragraphe 5*. — Rends à Dieu ce qui appartient à Dieu. (MATHIEU, XXII, 21.)

¹ J'indique cette fois seulement ces différences ; et j'avertis que, dans la présente nomenclature, les traductions sont faites sur le texte classique de la Bible, qui est celui que l'auteur de l'*Imitation* possédait si à fond et dont il s'inspira si admirablement dans ses innombrables réminiscences.

Page 86, avant-dernier paragraphe. — Mets-toi à la dernière place afin que, quand viendra celui qui t'a invité, il te dise : Monte plus haut. (LUC, XIV, 10.)

Page 86, dernière ligne. — Ne devenez pas désireux de la vaine gloire du monde. (PAUL AUX GALATES, V, 26.)

Page 87, paragraphe 1. — Vous prétendez recevoir de la gloire les uns des autres, et vous ne cherchez pas cette gloire qui vient de Dieu seul. (JEAN, V, 44.)

Page 87, dernier paragraphe. — Celui qui n'est pas disposé à porter sa croix et à me suivre ne peut être mon disciple. (LUC, XIV, 27.)

Page 88, paragraphe 2. — Ils racontaient comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. (LUC, XXIV, 35.) Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? (MATHIEU, XX, 22.)

Page 89, paragraphe 3. — La femme forte, qui la trouvera ? C'est un trésor qu'il faut chercher bien loin et jusqu'aux extrémités de la terre. (PROVERBES, XXXI, 10.)

Page 89, paragraphe 4. — Qu'un homme ait donné tout ce qu'il possède pour l'objet de son amour, il en fera fi comme si ce n'était rien. (CANTIQUE DES CANTIQUES, VIII, 7.)

Page 89, dernier paragraphe. — Quand vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites : « Nous sommes des serviteurs inutiles. (LUC, XVII, 10.)

Page 90, deuxième ligne. — « O Éternel, regardez-moi et ayez pitié de moi ; car je suis pauvre et seul. (PSAUME XXIV, 16.)

Page 90, paragraphe 3. — Cette parole est dure. (JEAN, VI, 61.) Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive. (LUC, IX, 23 ; MATHIEU, XVI, 24.) Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel. (MATHIEU, XXV, 41.)

Page 90, paragraphe 4. — Alors le signe du Fils de l'homme apparaîtra dans le ciel. (MATHIEU, XXIV, 30.)

Page 91, paragraphe 2. — Si nous mourons avec le Christ, nous vivrons aussi avec le Christ. (PAUL AUX ROMAINS, VI, 8.)

Page 93, paragraphe 2. — Jésus leur dit : « Voilà comme il est écrit, et comme il fallait que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour... Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? » (LUC, XXIV, 46 ; 26.)

Page 94, paragraphe 2. — Je châtie mon corps et le réduis en servitude. (PAUL AUX CORINTHIENS, IX, 27.)

Page 95, paragraphe 4. — Je pense que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire de la vie future qui sera manifestée en nous. (PAUL AUX ROMAINS, VIII, 18.)

Page 96, paragraphe 1. — Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom aux nations, et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. (ACTES DES APOSTRES, IX, 16.)

Page 96, paragraphe 2. — Les apôtres se retirèrent, joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. (ACTES DES APOSTRES, V, 41.)

Page 97, paragraphe 2. — Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il fasse abnégation de soi-même, qu'il charge sa croix sur ses épaules, et qu'il me suive. (MATHIEU, XVI, 24.)

Page 97, dernier paragraphe. — Paul et Barnabé retournèrent à Antioche, fortifiant le courage des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi, et enseignant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. (ACTES DES APOSTRES, XIV, 21.)

Page 98, 1^{re} ligne. — J'écouterai ce que mon Seigneur Dieu dira en moi. (PSAUME LXXXIV, 9.)

Page 98, paragraphe 3. — Une parole mystérieuse est arrivée furtivement jusqu'à moi, et mon oreille a recueilli les légers frémissements de son murmure¹. (JOB, IV, 12.)

Page 99, paragraphe 2. — Je suis ton salut, ta paix, ta vie. (PSAUME XXXIV, 3.)

Page 99, paragraphe 3. — Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. (1^{er} LIVRE DES ROIS, III, 9.) Je suis votre serviteur. Donnez-moi l'intelligence afin que je comprenne vos volontés. (PSAUME CXVIII, 125.) Que mes instructions se répandent comme une ondée sur la verdure; que mes paroles coulent comme la rosée sur l'herbe. (DEUTERONOME, XXII, 2.)

Page 99, paragraphe 4. — Vous, Moïse, parlez-nous et nous vous écouterons. Mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions! (EXODE, XX, 19.)

Page 100, paragraphe 8. — N'est quelque chose ni celui qui

¹ L'emprunt visible fait ici au livre de Job aurait dû avertir les traducteurs que la bonne leçon est celle des vieux manuscrits qui portent, comme la Vulgate, *susurri* (*murmure*), et non celle des manuscrits qui portent *suspirii* (*souffle*).

Texte de Job : « Ad me dictum est verbum absconditum; et quasi furtive suscepit auris mea venas susurri ejus. » — Texte de l'Imitation : « Beatæ aures quæ venas divini susurri suscipiunt ».

plante, ni celui qui arrose, mais celui qui donne l'accroissement et la fécondité. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, III, 7.)

Page 100, avant-dernier paragraphe. — Soyez de ceux qui pratiquent la parole, et non de ceux qui se bornent à l'entendre et ainsi se trompent eux-mêmes. (ÉPITRE DE JACQUES, I, 22.)

Page 101, paragraphe 1. — Parlez, Seigneur ; car votre serviteur écoute. (1^{er} LIVRE DES ROIS, III, 9). Vous avez les paroles de la vie éternelle (JEAN, VI, 69.)

Page 101, paragraphe 2. — Mon fils, écoute et reçois mes paroles. (PROVERBES, IV, 10.)

Page 101, paragraphe 3. — Les paroles que vous a dites ma bouche sont esprit et vie. (JEAN, VI, 64.)

Page 101, dernier paragraphe. — Heureux l'homme que vous aurez instruit vous-même, ô Seigneur, et à qui vous aurez appris votre loi, afin d'adoucir pour lui l'amertume des mauvais jours, et qu'il ne soit pas laissé sans consolation sur la terre. (PSAUME XCIII, 12, 13.)

Page 102, dernier paragraphe¹. — « Rougis de confusion, Sidon ! » Ainsi parle la mer. (ISAÏE, XXIII, 4.)¹

Page 104, paragraphe 1. — Si quelqu'un écoute mes paroles et n'est pas soigneux de les accomplir, je ne le juge pas ; car je ne viens pas pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles a un juge qui le jugera : la parole que j'ai prononcée. C'est elle qui le jugera au dernier jour. (JEAN, XII, 47, 48.)

Page 104, paragraphe 3. — Je ne suis rien. (PAUL, 2^e ÉPITRE

¹ Ce qu'Isaïe dit poétiquement de la mer prenant à partie Sidon et Tyr, l'auteur de *l'Imitation* l'applique allégoriquement au monde et au Christ qu'il nous montre prenant à partie les tièdes serviteurs de Dieu.

L'auteur de *l'Imitation*, toujours amoureux du rythme et des terminaisons consonnantes qui facilitent le chant et fixent le souvenir, s'exprime ici de cette manière :

Erubescere, Sion, — aũt mare ;
Et si causam queris, — audi quare

On voit qu'il y a accord de la rime et double parité dans le nombre des syllabes.

Il arrive même à l'auteur de *l'Imitation* de joindre à la double correspondance des syllabes une double ou triple correspondance de rimes. C'est ainsi qu'il dira plus loin :

Homo es, — et non Deus ;
Caro es, — non angelus.

J'ai cru devoir ne rendre dans ma traduction que le rythme :

Tu es homme, — et non Dieu ;
Tu es de chair, — et non un ange

AUX CORINTHIENS, XII, 11.) L'homme n'a rien. (ECCLESIASTE, III, 10.) Vous ne pouvez rien. (JEAN, XV, 5.) Jésus dit : Pourquoi m'appelez-vous bon ? Dieu seul est bon. (LUC, XVIII, 19.)

Page 104, *paragraphe 4.* — Souvenez-vous de vos bontés et de vos miséricordes. (PSAUME XXIV, 6.)

Page 104, *avant-dernier paragraphe.* — Mon âme est devenue devant vous comme une terre sans eau. (PSAUME CXLII, 6.)

Page 104, *dernier paragraphe.* — Seigneur, enseignez-moi à faire votre volonté. (PSAUME CXLII, 10.)

Page 105, *paragraphe 1.* — Que vos fils marchent devant moi dans la vérité ! (3^e LIVRE DES ROIS, II, 4.) Cherchez le Seigneur dans la simplicité de votre cœur. (LIVRE DE LA SAGESSE, I, 1.)

Page 105, *paragraphe 3.* — Délivrés par le Fils, vous serez vraiment libres. (JEAN, VIII, 36.)

Page 107 *paragraphe 3.* — L'esprit de vérité parlera. (JEAN, XVI, 13.) Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'esprit de votre Père qui parle en vous. (MATHIEU, X, 20.)

Page 108, *paragraphe 1.* — Tout mon cœur sera réjoui et mes entrailles tressailleront d'allégresse. (PROVERBES, XXIII, 16.) Vous êtes ma gloire. (PSAUME III, 4.) Vous êtes, Seigneur, mon espérance. (PSAUME XC, 9.) Seigneur, vous êtes ma force, mon appui, mon refuge au jour de la tribulation. (JÉRÉMIE, XVI, 19.)

Page 108, *paragraphe 5.* — Affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles d'en bas. (PAUL, ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS, III, 2.)

Page 109, *paragraphe 1.* — Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres ; car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est aimé de Dieu et connaît Dieu. (1^{re} ÉPÎTRE DE JEAN, IV, 7.)

Page 110, *paragraphe 1.* — Je chanterai un cantique d'amour à mon bien-aimé. (ISAÏE, V, 1.)

Page 110, *paragraphe 2.* — La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle ne cherche point son intérêt ; elle ne s'irrite point ; elle ne soupçonne pas le mal ; elle ne se réjouit pas de l'injustice ; mais elle se réjouit de la vérité : elle excuse tout ; elle espère tout, elle supporte tout. (PAUL, 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS, XIII, 4, 5, 6, 7.)

Page 113, *paragraphe 2.* — Sors, esprit immonde. (MARC, V, 8.) Mais le Seigneur est avec moi comme un guerrier puissant. C'est pourquoi ceux qui me persécutent seront fortement confondus. (JÉRÉMIE, XX, 11.) Le Seigneur est ma lumière et mon salut. Qui redouterai-je ?... Qu'une armée se range en bataille contre moi,

mon cœur ne craindra point. (PSAUME XXVI, 1, 3.) Seigneur, vous êtes mon aide et mon rédempteur. (PSAUME XVIII, 14.)

Page 113, *paragraphe 3.* — Travaillez en vaillant soldat du Christ. (PAUL, 2^e ÉPITRE A THIMOTHÉE, II, 3.)

Page 115, *paragraphe I.* — L'homme n'est pas le maître de sa voie. (JÉRÉMIE, X, 23.)

Page 115, *paragraphe 2.* — Tu auras beau t'être élevé comme l'aigle et avoir posé ton nid au front des astres. (ABDIAS, 4.)

Page 117, *paragraphe 2.* — Je parlerai encore à mon Seigneur, bien que je ne sois que cendre et poussière. (GENÈSE, XVIII, 27.)

Page 117, *dernier paragraphe.* — J'ai été réduit au point de n'être qu'un néant; et je ne le savais pas. (PSAUME LXXII, 22.)

Page 119, *paragraphe 3.* — Le petit et le grand, le pauvre et le riche... Quiconque a soif sera abreuvé par moi à la fontaine d'eau vive. (JEAN, APOCALYPSE, XIII, 16; XXI, 6.)

Page 120, *paragraphe 3.* — Il n'y a de bon que Dieu. (LUC, XVIII, 19.)

Page 120, *dernier paragraphe.* — Combien est grande l'abondance de douceurs que vous avez réservée pour ceux qui vous craignent ! (PSAUME XXX, 20.)

Page 122, *paragraphe 2.* — Regarde le soleil et la lune et tous les astres du ciel que le Seigneur ton Dieu a créés pour le service des hommes de toutes les nations. (DEUTÉRONOME, XIV, 9.)

Page 122, *dernier paragraphe.* — Étroite est la voie qui conduit à la vie. (MATHIEU, VII, 14.)

Page 124, *dernier paragraphe.* — Je châtie mon corps et le réduis en servitude. (PAUL AUX CORINTHIENS, IX, 27.)

Page 126, *paragraphe 3.* — Voici que ces favoris du monde vont s'évanouir comme une fumée. (PSAUME LXXII, 12; PSAUME XXXVI, 20.)

Page 126, *paragraphe 4.* — Ils corrompent en tout ce qu'ils connaissent naturellement, comme des bêtes sans raison. (ÉPITRE DE L'APÔTRE JUDE, 10.) — Pour un faible reste de cette vie d'un jour (II^e LIVRE DES MACHABÉES, VI, 25.)

Page 126, *paragraphe 5.* — Ne suis pas tes convoitises et détache-toi de ta volonté. (ÉCCLÉSIASTIQUE, XVIII, 40.) Mets tes délices dans le Seigneur; et il t'accordera ce que ton cœur demande. (PSAUME XXXVI, 4.)

Page 127, *paragraphe 1.* — L'antique serpent qui a nom le diable. (JEAN, APOCALYPSE, XI, 1.)

Page 128, *paragraphe 4.* — C'est que mon âme a été précieuse devant vous. (1^{er} LIVRE DES ROIS, XXVI, 12.)

Page 128, premier paragraphe du chapitre XIV. — Je fus saisi d'épouvante et mon corps frissonna jusqu'à la moelle des os... Je demeure tout étonné et je considère que les cieus mêmes ne sont pas purs devant vos yeux. (JOB, IV, 18 ; XV, 15.)

Page 129, paragraphe 2. — Si Dieu ne peut se fier aux esprits célestes, s'il trouve en faute ses anges, combien plus aura-t-il à reprendre ceux qui habitent des maisons d'argile et tirent leur origine de la poussière ? (JOB, IV, 18, 19.) — Les étoiles sont tombées du ciel. (JEAN, APOCALYPSE, VI, 13.) — Il a mangé le pain des anges. (PSAUME LXXVII, 25.) — Il eût été bien aise de remplir son ventre des cosses que mangeaient les pourceaux. (LUC, XV, 16.)

Page 129, paragraphe 3. — Si le Seigneur ne garde la cité, vaine sera la vigilance de celui qui la garde. (PSAUME CXXVI, 1.)

Page 130, paragraphe 3. — L'argile dira-t-il au potier : « Pourquoi m'as-tu façonné ainsi ? » (PAUL AUX ROMAINS, IX, 20.)

Page 130, paragraphe 4. — La vérité du Seigneur demeure éternellement. (PSAUME, XVI, 2.)

Page 132, paragraphe 1. — Seigneur, envoyez des cieus votre sagesse ! Qu'avec moi elle demeure ! Qu'avec moi elle travaille ! (LIVRE DE LA SAGESSE, IX, 10.)

Page 132, dernier paragraphe. — Que dans votre paix, Seigneur, je dorme et me repose ! (PSAUME IV, 9.)

Page 134, paragraphe 1. — Notre conversation est dans le ciel. (PAUL AUX PHILIPPIENS, III, 20.)

Page 134, paragraphe 3. — La colère du Seigneur ne se perpétuera pas ; ses menaces ne seront pas éternelles. (PSAUME CII, 9.)

Page 136, paragraphe 1. — Je n'effacerai pas son nom du livre de vie. (JEAN, APOCALYPSE, III, 5.)

Page 138, paragraphe 2. — Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en luttant contre le péché. (PAUL AUX HÉBREUX, XII, 4.)

Page 140, paragraphe 3. — J'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel. Je vous ai confessé mon péché ; je n'ai pas caché mon iniquité. (PSAUME XXXI, 5.)

Page 140, paragraphe 6. — Seigneur, tirez-moi de cette fange, afin que je n'y demeure point enfoncé. (PSAUME LXVIII, 15.)

Page 141, paragraphe 3. — Notre vieil homme a été crucifié avec Jésus, afin que le corps du péché fut détruit et que nous ne soyons plus esclaves du péché. (PAUL AUX ROMAINS, VI, 6.)

Page 142, paragraphe 1. — Tout ce qui est dans le monde est appétit de la chair, désir des yeux et orgueil de la vie. (1^{re} ÉPITRE DE JEAN II, 6.)

Page 142, paragraphe 2. — Sous les épines ils se croyaient dans les délices. (JOB, xxx, 7.)

Page 144, paragraphe 2. — Qui me donnera des ailes comme à la colombe? Et je volerai, et je trouverai le repos. (PSAUME LIV, 7.)

Page 144, paragraphe 3. — Goûtez et voyez combien suave est le Seigneur. (PSAUME XXXIII, 9.)

Page 145, paragraphe 1. — Dieu a parlé par le fils, qui était la splendeur de sa gloire. (PAUL, ÉPITRE AUX HÉBREUX, I, 3.)

Page 145, dernier paragraphe. — Tu crieras vers le Seigneur, et le Seigneur dira : Me voici. (ISAÏE, XLVIII, 9.)

Page 146, paragraphe 3. — Seigneur, vous avez usé de bonté envers votre serviteur. (PSAUME CVIII, 65.) Selon la multitude de vos miséricordes. (PSAUME L, 2.)

Page 146, paragraphe 4. — Seigneur, mon Dieu! vous avez multiplié les merveilles; mais il n'est rien de comparable à vous. (PSAUME XXXIX, 6.) La vérité est dans les jugements du Seigneur. (PSAUME XVIII, 6.)

Page 147, paragraphe 2. — Que Dieu ouvre votre cœur à sa loi et à ses préceptes, et qu'il vous donne la paix. (2^e LIVRE DES MACHABÉES, I, 4.) Marchez dans la voie de mes préceptes. (EZÉCHIEL, xx, 19.)

Page 148, paragraphe 4. — Tout vient de lui : à lui la gloire dans les siècles des siècles. (PAUL AUX ROMAINS, XI, 36.)

Page 149, paragraphe 1. — Vous les établirez princes sur toute la terre. (PSAUME XLIV, 16.) Exempts d'artifice et de malice. (1^{re} ÉPITRE DE PIERRE, II, 1.) Les apôtres allaient se réjouissant d'avoir été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. (ACTES DES APÔTRES, VI, 41.)

Page 151, paragraphe 1. — O Dieu, ne vous éloignez pas de moi! O Dieu, regardez-moi et hâtez-vous de me secourir! (PSAUME LXX, 12.)

Page 151, paragraphe 3. — Ainsi parle l'Éternel à son oint qu'il tient par la main pour lui ouvrir les portes jusque-là fermées : « Je marcherai devant toi; je contraindrai les rois eux-mêmes à tourner le dos devant ta face, et j'humilierai à tes pieds les grands de la terre. Je romprai les barres de fer; je briserai les portes d'airain; et je te découvrirai des trésors cachés, de mystérieuses richesses. » (ISAÏE, XLV, 2, 3.)

Page 151, dernier paragraphe. — Nous trouvions la paix dans votre force! (PSAUME CXXI, 7.)

Page 152, paragraphe 1. — Jésus commanda aux eaux et aux

vents ; et il se fit une grande tranquillité. (MATHIEU, VIII, 26.) Jésus menaça le vent et dit à la mer : « Tais-toi ; apaise-toi. » Et le vent cessa et il se fit un grand calme. (MARC, IV, 39.)

Page 152, paragraphe 2. — O mon Dieu, faites rayonner votre lumière et votre vérité. Elles me guideront. (PSAUME XLII, 3.)

Page 152, dernier paragraphe. — Que t'importe ? Suis-moi. (JEAN, XXI, 22.)

Page 153, paragraphe 1. — Chacun de nous rendra pour soi-même des comptes à Dieu. (PAUL AUX ROMAINS, XIV, 12.)

Page 153, paragraphe 4. — Soyez prudents et veillez dans la prière. (1^{re} ÉPITRE DE PIERRE, IV, 7.)

Page 153, paragraphe premier du chapitre XXV. — Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne. (JEAN, XIV, 27.)

Page 157, paragraphe 5. — La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit. (PAUL AUX GALATÈS, VI, 17.)

Page 159, paragraphe 2. — Je fléchis les genoux devant le Père, afin qu'il vous donne d'être entièrement fortifiés par son Esprit. (PAUL AUX EPHÉSIENS, III, 16.) J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, et voici, tout est vanité et affliction d'esprit. (ECCLÉSIASTE, I, 14.)

Page 161, paragraphe 1. — Que le nom du Seigneur soit béni maintenant et dans les siècles des siècles. (PSAUME CXII, 2.)

Page 161, paragraphe 3. — Maintenant mon âme est troublée ; et que dirais-je ? Dirai-je à mon père : Mon père, sauvez-moi de cette heure ? Mais je suis venu pour cette heure. Mon père, glorifiez votre nom ! (JEAN, XII, 27, 28.) — Daignez, Seigneur, me tirer de cet abîme ! (PSAUME XXXIV, 14.)

Page 161, dernier paragraphe. — Que votre volonté soit faite ! (MATHIEU, III, 10.)

Page 162, paragraphe 2. — C'est l'œuvre de la droite du Très-Haut. (PSAUME LXXI, 10.)

Page 162, paragraphe 3. — Le Seigneur est bon ; il fortifie au jour de la tribulation. (NAHUM, I, 7.)

Page 162, paragraphe 4. — Faites éclater vos miséricordes, vous qui délivrez ceux qui espèrent en vous. (PSAUME XVI, 7.)

Page 163, paragraphe 1. — Je suis l'Éternel. Y a-t-il rien qui me soit difficile ? (JÉRÉMIE, XXXII, 27.) Dieu n'est pas comme l'homme... Ha dit, ne fera-t-il pas ? (LES NOMBRES, XXIII, 1.) Je viendrai et je le guérirai. (MATHIEU, VIII, 7.)

Page 163, paragraphe 2. — Ne vous inquiétez pas du lendemain.

Le lendemain sera inquiet pour lui-même. A chaque jour suffit son mal. (MATHIEU, VI, 34.)

Page 163, *dernier paragraphe*. — Que votre cœur n'ait ni trouble ni crainte ! Que votre cœur ne se trouble pas ! Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. (JEAN, XIV, 27 ; XIV, 1.)

Page 164, *paragraphe 4*. — Toute grâce excellente, tout don parfait descendent d'en haut, du Père de lumière. (ÉPITRE DE JACQUES, I, 1.)

Page 165, *paragraphe 1*. — Cela même doit m'être une consolation que, dans la douleur dont il m'afflige, il ne m'épargne pas les coups. (JOB, VI, 10.)

Page 165, *paragraphe 2*. — Comme mon père m'a aimé, moi aussi je vous aime. Demeurez dans mon amour. (JEAN, XV, 9.) La semence tombée sur la bonne terre désigne ceux qui, entendant la divine parole, la retiennent et portent des fruits à force de patience. (LUC, VIII, 15.) Je vous ai choisis pour que vous alliez dans le monde et que vous y portiez des fruits. (JEAN, XV, 16.)

Page 165, *dernier paragraphe*. « Qui me donnera les ailes de la colombe ? Et je volerai, et je trouverai le repos. (PSAUME LIV, 7.)

Page 166, *paragraphe 2*. — Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux. (MATHIEU, VI, 22.)

Page 167, *paragraphe 4*. — Toute chair avait corrompu sa voie. (GENÈSE, VI, 12.)

Page 169, *paragraphe 3*. — Ce n'est pas l'œuvre d'un jour. (ESDRAS, X, 13.)

Page 170, *paragraphe 2*. — Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche. (JEAN, APOCALYPSE, III, 18.)

Page 170, *dernier paragraphe*. — Ayant trouvé une perle d'un grand prix, il s'en alla, vendit tout ce qu'il avait et acheta la perle. (MATHIEU, XIII, 46.)

Page 171, *dernier paragraphe*. — Une grande multitude de Juifs vinrent à Béthanie, non seulement pour voir Jésus, mais pour voir Lazare qu'il avait ressuscité des morts. (JEAN, XII, 9.)

Page 172, *paragraphe 2*. — N'aimez pas le monde, ni ce qui est du monde (1^e ÉPITRE DE JEAN, II, 15.)

Page 174, *paragraphe 2*. — Notre vieil homme a été crucifié ; il est mort au péché. (PAUL AUX ROMAINS, VI, 6, 10.) La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit. (PAUL AUX GALATES, V, 1, 7.)

Page 174, *paragraphe 3*. — Vous qui dominez sur la puissance de la mer et qui apaisez l'impétuosité de ses flots, levez-vous ;

secourez-moi!... Dissipez ces multitudes qui veulent la guerre; et brisez-les par la vertu de votre bras! (PSAUME LXXXVIII, 10; XLIII, 26; LXVII, 31.) Faites éclater vos merveilles et signalez la gloire de votre droite! (JUDITH, IX, 11; ECCLÉSIASTIQUE, XXXVI, 7.)

Page 174, paragraphe 4. — Levez-vous, marchez sans relâche, parce qu'il n'y a point ici de repos pour vous. (MICHÉE, XI, 10.)

Page 175, paragraphe 1. — A celui qui vaincra je donnerai de la manne cachée. (JEAN, APOCALYPSE, II, 17.)

Page 176, 1^{re} ligne. — Ils savent que les souffrances du temps n'ont aucune proportion avec la gloire de l'éternité qui en est le prix. (ÉPÎTRE DE PAUL AUX ROMAINS, VIII, 18.)

Page 176, paragraphe 3. — Attends le Seigneur, affermis-toi, fortifie ton cœur; attends le Seigneur. (PSAUME XXVI, 14.) Je serai avec toi dans toutes tes tribulations. (PSAUME XC, 15.)

Page 176, dernier paragraphe. — Je m'efforce de complaire à tous en toutes choses... Je me suis fait tout à tous... Il m'importe fort peu d'être jugé par vous ou par un tribunal humain. (PAUL, 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS, X, 33; IX, 22; IV, 3.) Dieu a fermé la bouche de ceux qui parlaient le langage de l'iniquité. (PSAUME LXII, 12.) Agrippa dit à Paul : « Il t'est permis de parler pour ta défense. » Et Paul se justifia en ces termes. (ACTES DES APÔTRES, XXVI, 1.)

Page 177, paragraphe 2. — Qu'es-tu donc pour avoir peur d'un homme mortel qui sèchera comme l'herbe? (ISAÏE, LI, 12.) Celui qui craint Dieu ne tremblera point et ignorera la crainte, parce que Dieu est son espérance. (ECCLÉSIASTIQUE, XXXIV, 16.)

Page 177, dernière ligne. — Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. (MATHIEU, XVI, 27.)

Page 179, paragraphe 4. — Je serai emprisonné dans les ténèbres. (PSAUME CXXVIII, 11.)

Page 180, paragraphe 1. — La création sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part elle aussi à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. (PAUL AUX ROMAINS, VIII, 21.)

Page 181, paragraphe 2. — Les Gabaonites, lorsqu'ils apprirent comment Josué, docile à l'oracle du Seigneur qui lui avait prescrit d'exterminer tous les peuples des pays voisins, avait mis à mort ceux de Jéricho et ceux de Haï, eurent recours à la ruse. Ils se mirent en route chaussés de vieux souliers, vêtus d'habits usés, n'ayant qu'un pain très sec et tout en miettes, et faisant porter par leurs ânes de vieilles outres à vin déchirées et recousues. Une fois arrivés près de Josué et de ceux d'Israël, ils dirent : « Nous venons

d'un pays très éloigné vous proposer de faire alliance avec nous, sur le renom de l'Éternel votre Dieu. Voici notre pain, qui était encore chaud quand nous sommes partis; voici notre vin, dont nous emplîmes des outres toutes neuves, aujourd'hui déchirées. De même nos souliers et nos vêtements se sont usés par l'excessive longueur de la marche. » Les hommes d'Israël prirent de leurs provisions et jurèrent alliance aux Gabaonites sans avoir au préalable consulté l'Éternel. Trois jours après la conclusion de cette alliance, les enfants d'Israël apprirent que ces hommes, soi-disant venus de si loin, étaient leurs proches voisins. Mais ils durent s'abstenir de les mettre à mort à cause du serment prêté par les chefs de l'Assemblée. (JOSUÉ, IX.)

Page 182, paragraphe 3. — Veillez et priez, afin de n'entrer point en tentation. (MATHIEU, XXVI, 41.)

Page 182, dernières lignes. — Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le visitiez? (PSAUME VIII, 5.)

Page 183, paragraphe 4. — Vous, Seigneur, vous demeurez durant l'éternité des siècles... Vous êtes toujours le même. (PSAUME CI, 13, 28.) Étant juste, vous disposez justement toutes choses. (LIVRE DE LA SAGESSE, XII, 15.)

Page 184, paragraphe 6. — Je ne me glorifierai que dans mes infirmités. (2^e ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, XII, 5.) Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? (JEAN, V, 44.)

Page 185, paragraphe 2. — Mon Dieu, ma Miséricorde. (PSAUME LVIII, 18.) A Dieu seul honneur et gloire, dans les siècles des siècles. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE A TIMOTHÉE, I, 17.)

Page 187, paragraphe 3. — Le royaume de Dieu ne consiste pas dans les discours, mais dans les œuvres. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, IV, 20.)

Page 188, paragraphe 2. — C'est Dieu qui donne la science à l'homme. (PSAUME XCIII, 10.) Il éclaire l'intelligence des tout petits. (PSAUME CXVIII, 130.)

Page 188, paragraphe 3. — La lampe à la main, je visiterai les recoins de Jérusalem. (SOPHONIE, I, 12.) Il dévoilera les mystères des ténèbres et manifestera les desseins des cœurs. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, IV, 5.)

Page 189, dernier paragraphe. — Il y a beaucoup de choses qu'il faut que tu paraisses ignorer. (ECCLÉSIASTIQUE, XXXII, 12.) Vous

êtes morts au monde. (PAUL AUX COLOSSIENS, III, 3.) Loin de moi la pensée de me glorifier d'autre chose que de la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. (PAUL AUX GALATES, VI, 14.)

Page 190, *dernier paragraphe*. — Mon Dieu, assistez-moi dans mes tribulations. Vain est le salut qu'on attend de l'homme. (PSAUME LIX, 1.)

Page 191, *paragraphe 1*. — Dans le Seigneur est le salut des justes. (PSAUME XXXVI, 39.)

Page 191, *paragraphe 4*. — Cherchez-le d'un cœur simple. (LIVRE DE LA SAGESSE, I, 1.) Il ne délaisse pas ceux qui espèrent en lui. (Judith, XVII, 17.)

Page 192, *paragraphe 3*. — Je disais dans le trouble de mon cœur : Tout homme est menteur. (PSAUME CXV, 2.)

Page 192, *dernier paragraphe*. — L'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison... (MICHÉE, VII, 6; MATHIEU, X, 36.) Donnez-vous garde des hommes... Si on vous dit : « Le Christ est ici », ou « il est là », ne le croyez pas. (MATHIEU, X, 17; XXIV, 23.) (MARC, XIII, 21.)

Page 194, *paragraphe 2*. — La vie de l'homme sur la terre est un combat. (JOB, VII, 14.) — Au moyen âge, la traduction vulgaire écrite en latin, portait : *est un combat* ; mais, d'autre part, une traduction grecque portait : *n'est que tentation* ; et c'est surtout dans ce sens que Grégoire le Grand avait commenté le texte quand il écrivit ses réflexions morales sur le Livre de Job. On concilia tout par cette leçon qu'adopte l'auteur de l'Imitation : *La vie de l'homme sur terre n'est que combat et tentation*.

Page 195, *paragraphe 2*. — Le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde. (PAUL AUX GALATES, VI, 14.)

Page 195, *paragraphe 3*. — Vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom ; mais vous ne perdrez pas un seul cheveu de votre tête. (LUC, XXI, 17, 18.)

Page 196, *paragraphe 1*. — Tout cela se fera afin que soit mis au jour le secret de bien des cœurs. (LUC, II, 35.)

Page 196, *paragraphe 3*. — Le juste ne s'attristera pas, quelque chose qu'il lui arrive. (PROVERBES, XII, 21.) Affermissez le juste, ô Dieu qui sondez les cœurs et les reins. (PSAUME VII, 9.)

Page 197, *paragraphe 2*. — Je ne me sens aucunement coupable ; mais je ne suis pas justifié pour cela. (PAUL, 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS, IV, 4.) Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur ; car aucun vivant ne se trouvera juste devant vous. (PSAUME CXLII, 2.)

Page 198, paragraphe 1. — Travaille à ma vigne. (MATHIEU, XXI, 28.)

Page 198, paragraphe 2. — Pour ce jour et cette heure-là, ni les anges même qui sont dans le ciel ne les savent pas, ni personne que mon père. (MATHIEU, XXIV, 36.) Il n'y aura plus de nuit. (JEAN, APOCALYPSE, XXII, 5.) En ce jour qui est connu du Seigneur il n'y aura plus ni jour ni nuit. (ZACHARIE, XIV, 7.) Qui me délivrera de ce corps de mort? (PAUL, ÉPITRE AUX ROMAINS, VII, 24.) Hélas! que mon exil est long! (PSAUME CXIX, 5.) La mort sera détruite. (ISAÏE, XXV, 8.)

Page 199, paragraphe 3. — Ils ont vu et salué de loin les choses promises, reconnaissant qu'ils étaient étrangers et passagers sur la terre. (PAUL AUX HÉBREUX, XI, 13.) Nous ne voyons maintenant que comme à travers un miroir. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, XIII, 12.)

Page 200, paragraphe 2. — Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais. (GENÈSE, XLVII, 9.) Tous les jours de l'homme sont pleins de douleurs et de tourments. (ÉCCLÉSIASTE, II, 23.)

Page 200, paragraphe 3. — Possédez le royaume qui a été préparé pour vous. (MATHIEU, XXV, 34.)

Page 201, paragraphe 2. — Malheureux homme que je suis. (PAUL AUX ROMAINS, VII, 24.) Je suis devenu insupportable à moi-même. (JOB, VII, 20.)

Page 201, paragraphe 4. — Mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi. (PSAUME LXX, 12.) Ne vous détournez pas de votre serviteur dans votre colère. (PSAUME XXVI, 9.) Faites briller vos éclairs et dispersez mes ennemis; décochez vos flèches et mettez-les en déroute. (PSAUME CXLIII, 6.)

Page 202, paragraphe 2. — Méditez en votre cœur les lois que je vous donne, soit que vous soyez assis dans votre maison, soit que vous marchiez dans le chemin. (DEUTÉRONOME, VI, 7.) Où est votre trésor, là est aussi votre cœur. (MATHIEU, VI, 21.)

Page 202, dernier paragraphe. — Ils ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs concupiscences. (PAUL AUX GALATES, V, 24.)

Page 203, paragraphe 1. — Je regarde comme un devoir, aussi longtemps que je suis dans cette tente de mon corps, de vous tenir en éveil par mes avertissements. (2^e ÉPITRE DE PIERRE, I, 13.) Qu'ils contemplent ma lumière. (JEAN, XVII, 24.) Où il n'y a pas ombre de vicissitude. (ÉPITRE DE JACQUES, I, 17.)

Page 204, paragraphe 3. — Seigneur, tout mon désir vous est présent, et mes gémissements ne vous sont pas cachés. (PSAUME

XXXVII, 40.) Toutes les créatures aspirent à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. (PAUL AUX ROMAINS, VIII, 21.)

Page 204, *paragraphe 4.* — Je ne boirai pas du fruit de la vigne, jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu. (LUC, XXII, 18.)

Page 205, *paragraphe 1.* — Arme-toi de force et de courage. (JOSUÉ, I, 6.)

Page 205, *paragraphe 2.* — Revêtez l'homme nouveau. (PAUL AUX EPHÉSIENS, IV, 24.)

Page 205, *dernier paragraphe.* — Abraham, je suis ton bouclier, et ta récompense sera démesurément grande. (GENÈSE, XV, 1.)

Page 206, *paragraphe 7.* — Il m'a envoyé pour donner aux affligés de Sion une huile de joie au lieu des larmes de tristesse, un vêtement de gloire au lieu du deuil d'un esprit abattu. (ISAÏE, LXI, 3.)

Page 207, *paragraphe 2.* — Le Christ sera magnifié dans mon corps, soit par ma vie, soit par ma mort. (PAUL AUX PHILIPPIENS, I, 20.)

Page 207, *dernier paragraphe.* — Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? (1^{re} EPI TRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, IV, 7.) Je suis pauvre et dans les travaux depuis mes jeunes ans ; après avoir été élevé, j'ai été humilié et rempli de trouble. (PSAUME LXXXVII, 16.)

Page 208, *paragraphe 3.* — J'ai couru dans la voie de vos commandements. (PSAUME CXVIII, 32.)

Page 208, *paragraphe 4.* — Il n'est plus avec moi comme hier et avant-hier (*c'est-à-dire* comme auparavant). (GENÈSE, XXXI, 5.) Que ne suis-je comme aux jours où Dieu me gardait et où sa lampe brillait sur ma tête ! (JOB, XXIX, 3.) Protégez-moi sous l'ombre de vos ailes. (PSAUME XVI, 8.)

Page 208, *paragraphe 5.* — Père juste... Père saint... Père, l'heure est venue. (JEAN, XVII, 25 ; XVII, 2 ; XVII, 1.)

Page 209, *paragraphe 4.* — Il m'est bon d'être humilié, afin que j'apprenne les ordonnances de votre justice. (PSAUME CXVIII, 71.) Mon visage a été couvert de confusion. (PSAUME LVIII, 8.) Tout arrive également à tous : même sort pour le bon et pour le méchant. (ECCLÉSIASTE, IX, 2.)

Page 210, *paragraphe 1.* — Je frapperai et je guérirai. (DEUTÉRONOME, XXXII, 39.) Vous flagellez et vous sauvez ; vous menez au tombeau et vous en ramenez. (TOBIE, XIII, 2.)

Page 210, *paragraphe 2.* — Votre sainte discipline m'a corrigé ; et c'est votre discipline qui m'instruira. (PSAUME XVII, 36.)

Page 211, *paragraphe 2.* — Il ne jugera pas sur l'apparence que

voient ses yeux et ne prononcera pas sur l'ouï-dire de ses oreilles.
(ISAÏE, XI, 3.)

Page 211, dernier paragraphe. — François avait coutume de dire cette parole : « Ce qu'un homme est aux yeux de Dieu, voilà ce qu'il est et rien de plus. » (SAINT BONAVENTURE. LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS.)

Page 213, paragraphe 2. — Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous lorsqu'il nous parlait dans le chemin et nous ouvrait les Écritures ? (LUC, XXIV, 32.) J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand votre amour a dilaté mon cœur. (PSAUME CVIII, 32.) Les souffrances du temps ne sont rien au prix de la gloire qui sera un jour manifestée en nous. (PAUL AUX ROMAINS, VIII, 18.)

Page 213, dernier paragraphe. — Il a voulu faire éclater les richesses de sa gloire dans des vases de miséricorde. (PAUL AUX ROMAINS, IX, 23.)

Page 214, paragraphe 5. — Un peu de répit ! Laissez pleurer ma douleur avant que je descende dans cette région ténébreuse qu'enveloppe l'ombre de la mort. (JOB, X, 20, 21.)

Page 215, paragraphe 2. — Mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. (PSAUME L, 1.)

Page 216, paragraphe 2. — Bien-aimés, je vous exhorte à être comme étrangers et passagers sur la terre et à vous abstenir des convoitises qui font la guerre à l'âme. (1^{re} ÉPITRE DE PIERRE, II, 11.)

Page 217, paragraphe 1. — Déjà la hache a été portée à la racine des arbres. (MATHIEU, III, 10.)

Page 218, avant-dernier paragraphe. — Soyez soumis à toute créature humaine, à cause de Dieu. (1^{re} ÉPITRE DE PIERRE, II, 13.)

Page 219, paragraphe 1. — Je m'efforce de complaire à tous, cherchant non ce qui m'est utile, mais ce qui est utile au grand nombre. (1^{re} ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, X, 33.)

Page 219, paragraphe 3. — Rapportez au Seigneur tout honneur et toute gloire. (PSAUME XXVI, 2.)

Page 219, paragraphe 5. — Ils allaient se réjouissant, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir l'outrage pour le nom de Jésus. (ACTES DES APOTRES, V, 41.)

Page 220, paragraphe 1. — Amassez-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui les consomment, ni voleurs qui les déterrent et les enlèvent. (MATHIEU, VI, 20.)

Page 220, paragraphe 3. — Paul parla ainsi : « Je vous enseigne à avoir en mémoire les paroles du Seigneur qui a dit : Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. (ACTES DES APOTRES, XX, 35.)

Page 222, paragraphe 3. — Aimez vos ennemis (LUC, VI, 27). Soyez jaloux d'obtenir les meilleurs dons. (1^{re} ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, XII, 31.)

Page 224, paragraphe 2. — L'homme intérieur est renouvelé de jour en jour. (2^e ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, IV, 16.) Selon l'image de celui qui l'a créé. (PAUL AUX COLOSSIENS, III, 10.)

Page 224, paragraphe 3. — Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. (GENÈSE, I, 26.) Je vois dans ma chair une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit, et me voilà captif sous la loi du péché, qui est dans les membres de mon corps. (PAUL AUX ROMAINS, VII, 23.)

Page 224, dernier paragraphe. — Les pensées du cœur de l'homme sont inclinées au mal dès l'enfance. (GENÈSE, VIII, 21.)

Page 225, paragraphe 3. — En moi l'homme intérieur prend plaisir à la loi de Dieu ; mais je vois dans mes membres une autre loi. Qui me délivrera de ce corps de mort ? Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ, Notre Seigneur. Et donc, je suis soumis à la loi de Dieu selon l'esprit, et à la loi du péché selon la chair. (PAUL AUX ROMAINS, VII, 22, 23, 24, 25.) La loi est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. (PAUL AUX ROMAINS, VII, 12.)

Page 225, paragraphe 4. — Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair, parce que je trouve en moi la volonté du bien, mais non la force de l'accomplir. (PAUL AUX ROMAINS VII, 18.)

Page 226, paragraphe 1. — Sans moi vous ne pouvez rien faire (JEAN, XV, 5.) Je puis tout dans celui qui me fortifie. (PAUL AUX PHILIPPIENS, IV, 13.)

Page 226, avant-dernier paragraphe. — Le Seigneur m'a dit . « Ma grâce te suffit ». (2^e ÉPITRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, XII, 9.)

Page 227, paragraphe 3. — Seigneur, que votre grâce nous prévienne et nous suive toujours ! Qu'elle nous maintienne constamment occupés en bonnes œuvres ! (ORAISON DU XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.)

Page 227, dernier paragraphe. — Je suis la voie, la vérité et la vie. Nul ne vient à mon père que par moi. (JEAN, XIV, 6.)

Page 228, paragraphe 2. — Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous fera libres. (JEAN, VIII, 32.) Remporte la vie éternelle. *Apprehende vitam æternam.* (1^{re} ÉPITRE DE PAUL A TIMOTHÉE, VI, 12.)

Page 228, paragraphe 3. — Si tu veux entrer dans la vie, observe les commandements. (MATHIEU, XIX, 17.) Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un

trésor dans le ciel. (MATHIEU, XIX, 21.) Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. (LUC, IX, 23.) Quiconque s'abaissera sera élevé, et quiconque s'élèvera sera abaissé. (MATHIEU, XXIII, 12.)

Page 228, dernier paragraphe. — Le disciple n'est pas au-dessus du maître qui l'enseigne, ni le serviteur au-dessus du maître qu'il sert. (MATHIEU, X, 21.)

Page 229, paragraphe 1. — Sachant ces choses, vous serez bienheureux si la pratique suit. (JEAN, XIII, 1.)

Page 229, paragraphe 2. — Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde est celui qui m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon père, et je l'aimerai et me manifesterai à lui. (JEAN, XIV, 21.) Je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône. (JEAN, APOCALYPSE, III, 21.)

Page 229, dernier paragraphe. — Notre Dieu combattra pour nous. (2^e LIVRE D'ESDRAS, IV, 20.) Comportez-vous vaillamment. Gardez-vous de la crainte. (II PARALIPOMÈNES, XXXII, 7.) Mieux vaut pour nous mourir dans la bataille... Loin de nous cette lâcheté de désertier la lutte. Si notre heure est venue, succombons héroïquement pour nos frères et ne faisons pas honte à notre gloire ! (1^{er} LIVRE DES MACHABÉES, III, 59 ; IX, 40.)

Page 231, paragraphe 3. — Ayez plus d'égalité d'âme, mes enfants. (BARUCH, IV, 21.)

Page 231, dernier paragraphe. — Il relève et sauve ceux dont le cœur gémit. (JOB, V, 11.)

Page 232, paragraphe 1. — Que vos paroles sont douces à mes oreilles ! Elles le sont plus que ne l'est à ma bouche le miel, le doux rayon de miel. (PSAUME CXVIII, 103.)

Page 233, paragraphe 1. — Vous êtes juste, Seigneur, et droits sont vos jugements. (PSAUME CXVIII, 137.) Les jugements du Seigneur sont vrais et portent en eux-mêmes leur justification. (PSAUME XVIII, 40.)

Page 233, paragraphe 2. — Ses jugements sont incompréhensibles. (PAUL AUX ROMAINS, XI, 33.)

Page 233, paragraphe 3. — Évite les noises et les contentions relatives à la loi, car elles sont inutiles. (PAUL A TITE, III, 9.) Évite les questions soulevées sans raison et sans sagesse, sachant qu'elles sont une source de contestations. (PAUL, 2^e ÉPÎTRE A TIMOTHÉE, II, 23.)

Page 233, paragraphe 4. — Dieu est un Dieu de paix et non de dissensions. (PAUL, 1^{re} ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS, XIV, 33.)

Page 234, paragraphe 1. — Ce n'est pas vous qui m'avez choisi. C'est moi qui vous ai choisis du milieu du monde. (JEAN, XV, 16, 19.) Je les ai prévenus par les bénédictions de ma douceur. (PSAUME XX, 3.)

Page 234, paragraphe 2. — Louez le Seigneur dans ses saints. (PSAUME CL, 1.)

Page 234, dernier paragraphe. — Que tous ne fassent qu'un. (JEAN, XVII, 21.) Que Dieu soit tout en tous. (PAUL, 1^{re} ÉPITRE AUX CORINTHIENS, XV, 28.)

Page 237, paragraphe 1. — Les vingt-quatre vieillards se prosternaient devant Celui qui est assis sur le trône et ils adoraient Celui qui vit dans les siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône. (JEAN, APOCALYPSE, IV, 10.)

Page 237, paragraphe 3. — Ils seront appelés les enfants de Dieu. (MATHIEU, V, 9.) — Il n'y aura plus que des justes parmi ton peuple... Le plus petit croitra à milliers. Le pécheur de cent années sera maudit. (ISAÏE, LX, 22 ; LXV, 20.)

Page 237, paragraphe 4. — Jésus, appelant un enfant, le plaça au milieu de ses disciples et dit : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque se fait humble comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand au royaume des cieux. » (MATHIEU, XVIII, 1, 2, 3, 4.)

Page 237, paragraphe 6. — Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation. (LUC, VI, 24.)

Page 237, dernier paragraphe. — C'est ma plus grande joie d'apprendre que vous marchez dans la vérité. (3^e ÉPITRE DE JEAN, 6.) Vous êtes bienheureux, ô pauvres, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu. (LUC, VI, 20.)

Page 238, paragraphe 1^{er} du chapitre LIX. — Ses miséricordes sont innombrables. *Misericordiæ* (et non *misericordiarum*) *ejus non est numerus*. (PRIÈRE DE LA MESSE POUR LES ACTIONS DE GRACES¹.)

Page 239, paragraphe 1. — Seigneur, vous êtes mon espoir. (PSAUME CXLI, 6.)

¹ Cette très ancienne prière ne se trouve que dans les Missels complets. L'emprunt fait ici par l'auteur de *l'Imitation* au vieil office romain a été renouvé par Bossuet, dans son sermon sur *La divinité de la Religion* : « Il ne faudrait point publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse... c'est multiplier les crimes que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus*. »

Page 239, *paragraphe 2.* — Tous cherchent leur intérêt propre. (PAUL AUX PHILIPPIENS, II, 21.)

Page 240, *paragraphe 2.* — Mon Dieu, vers vous je regarde (PSAUME CXI, 8.) — En vous je me fie. (PSAUME, XXIV, 2.) — Béni soit Dieu, le père des miséricordes, le Dieu de toute consolation. (2^e ÉPÎTRE DE PAUL AUX CORINTHIENS, I, 3.)

Page 240, *dernier paragraphe.* — Exaucez-moi, Seigneur, vous dont la compassion est remplie de douceur : jetez sur moi un regard compatissant selon la multitude de vos miséricordes. (PSAUME LXVIII, 17.) — Ecoutez, mon Dieu, la prière de votre serviteur. (DANIEL, IX, 17.) — Le jour s'est levé pour ceux qui habitent la région des ombres de la mort. (ISAÏE, IX, 2.)

De la nomenclature qui précède il ressort que les épîtres de saint Paul, les psaumes hébraïques et les livres johanniques furent l'inspiration capitale de l'auteur de *l'Imitation*. Il y a 95 textes empruntés aux Épîtres de saint Paul ; 94 aux Psaumes ; 56 à l'évangile selon saint Jean, à ses épîtres et à l'apocalypse ; 39 aux livres sapientiaux (les Proverbes ; l'Écclésiaste ; l'Écclésiastique ; le livre de la Sagesse) ; 37 à l'Évangile de saint Mathieu ; 23 à l'Évangile de saint Luc ; 15 au livre de Job ; 15 à Isaïe ; 7 à la Genèse ; 7 à Jérémie ; 7 aux Épîtres de saint Pierre ; 7 aux Actes des Apôtres ; 5 au Deutéronome ; 5 aux Machabées ; 4 aux Rois ; 4 à l'Évangile de saint Marc ; 4 à l'Épître de saint Jacques ; 3 à Judith ; 2 à Michée ; 2 aux Nombres ; 2 à Josué ; 2 à Tobie ; 2 aux Paralipomènes ; 2 à Esdras ; 2 aux vieilles prières de l'office romain ; 1 au Cantique des Cantiques ; 1 à l'Exode ; 1 à chacun des prophètes suivants : Joël, Sophonie, Nahum, Ezéchiël, Zacharie, Abdias, Baruch, Daniel ; 1 à l'Épître de l'apôtre Jude ; 1 à Ovide ; 1 à Sénèque. Joignez un mot de François d'Assise reproduit de mémoire, ou emprunté à la vie de ce saint écrite par saint Bonaventure.

On ne remarquera jamais assez combien l'*Imitation* est imprégnée de la pensée et du style bibliques. Son latin fourmille d'hébraïsmes soufflés par la Vulgate.

En dehors des emprunts faits à la Bible, j'aurais pu citer maints vieux textes dont les textes de l'*Imitation* se rapprochent. Mais rien ne prouve qu'il y ait là autre chose que de pures rencontres. Avant l'auteur de l'*Imitation*, Aristote avait dit dans sa *Métaphysique* : « Tout homme désire naturellement savoir » ; saint Bernard, dans son troisième sermon de Noël, avait formulé cette maxime : « Aimez à être inconnu » ; et saint Augustin, dans ses commentaires sur les psaumes, avait écrit que « ceux qui font des pèlerinages en reviennent rarement sanctifiés ». L'auteur de l'*Imitation* a pu exprimer à peu près de même les mêmes pensées sans s'inspirer ni d'Aristote, ni de saint Bernard, ni de saint Augustin¹.

Peu soucieux de littérature, ne visant qu'à l'édification, l'humble bénédictin à qui est due l'*Imitation* ne s'est préoccupé ni de signaler, ni de reproduire exactement les textes qu'il a utilisés au hasard de ses réminiscences. Dans un très petit nombre de cas, il désigne le texte ou

1. De même, avant l'auteur de l'*Imitation*, Cicéron avait dit que *l'habitude est vaincue par l'habitude*; et Lucain avait dit de Pompée vieilli :

Il ne reste de lui que l'ombre d'un grand nom.

J'avoue que, s'il y avait dans la Vulgate ces mots : *Stat magni nominis umbra*, je n'aurais pas hésité à voir une réminiscence biblique dans cette sentence de l'*Imitation* : « *Non tibi sit curæ magni nominis umbra* ». L'auteur était si profondément nourri de la Bible ! Mais quand il ne s'agit plus d'elle, quand il s'agit surtout d'écrivains profanes, il y a lieu d'être très circonspect dans ses conjectures.

J'ajouterai ici que je n'ai pas cru devoir rapporter à tel ou tel auteur des formules qui étaient en quelque sorte du domaine commun parmi les religieux. Ainsi l'auteur de l'*Imitation* dit et répète : Mon Dieu et mon tout ! (Voir page 172). C'était là une parole chère à saint François d'Assise ; mais on la retrouve chez d'autres mystiques avant lui.

l'auteur qu'il allègue. Le plus souvent il se contente de fondre ses emprunts dans le moule de son propre discours ; et rien n'est plus intéressant que de constater combien cette incorporation s'opère naturellement, avec des changements de mots bien appropriés.

Ses autorités manifestes sont l'Ancien et le Nouveau Testament. Il n'allègue aucun des pères de l'Église, ni aucun des docteurs du moyen âge. En revanche, il cite une fois Sénèque, une fois Ovide. Mais il ne les désigne pas en disant : *Sénèque a dit* ; — *Ovide a dit*, ou bien : *Un philosophe a dit* ; *un poète a dit*, ou encore : *Un ancien a dit*, (comme on traduit ordinairement). Il se borne à dire : *Quelqu'un a dit* ; *Quidam dixit*.

APPENDICE

JACOPONE DE TODI ET L'IMITATION

L'auteur du *Stabat mater dolorosa*, Jacopone de Todi, fut le grand poète ascétique de l'Italie au moyen âge. Le trépas soudain de sa femme, morte en plein bal, l'avait jeté de la vie du monde dans un couvent de franciscains où il mourut en 1306¹. Ses POÉSIE SPIRITUALI, toutes

1. Jacques de Bénédicti était né à Todi, dans l'Ombrie. Avocat brillant et riche, il menait une vie de luxe. Mais la mort tragique de sa jeune femme, l'an 1268, fit de lui un autre homme. Il donna aux pauvres tous ses biens et leur abandonna même ses vêtements pour se couvrir de haillons. Déguenillé, les enfants le suivaient et l'appelaient *Jacopone*, Jacques le fou. Ce nom cher à son humilité lui resta.

En 1278, Jacopone quitta le monde pour le cloître. Vingt ans plus tard, en 1298, la rancune du pape Boniface VIII, qu'il accusait de « se complaire dans le scandale comme la salamandre dans le feu », mit frère Jacopone sous les verrous d'un cachot où il fut retenu cinq ans. Trois ans après sa libération, il expirait au milieu des religieux ses frères, émerveillés de ses vertus ; et l'admiration publique le mettait sur les autels avec le titre de Bienheureux.

Les vers de Jacopone s'adressent aux simples gens et sont écrits dans le dialecte populaire que parlent encore les paysans de l'Ombrie. On y trouve au plus haut point, selon une parole que je lui emprunte,

L'allégresse du cœur qui fait chanter d'amour.

*La giubila del core
Che fa cantar d'amore*

Malgré sa prolixité, ses fadeurs, ses trivialités, ce poète ingénu, mouvementé et touchant, aurait mérité d'être traduit dans notre langue. Dès le xvi^e siècle, il était traduit en espagnol. Ne se trouvera-t-il pas un écrivain qui entreprenne de rendre françaises les poésies italiennes de l'homme en qui Ozanam saluait un génie, précurseur de Dante?

écrites en italien, sauf huit écrites en latin, renferment des passages qui semblent avoir été inspirés par l'Imitation et qui m'amènent à croire qu'il faut placer au XIII^e siècle les origines du chef-d'œuvre de la pensée chrétienne, quoiqu'il soit incontestable que la date des plus anciens manuscrits latins découverts jusqu'à ce jour incline la critique à reporter ces origines vers la fin du XIV^e siècle.

Je vais traduire du latin en français quelques passages de la satire de Jacopone contre la *VAINÉ GLOIRE DU MONDE*. On les comparera avec le chapitre sur la *VANITÉ DU MONDE*, préambule naturel de l'*Imitation*¹.

Dis, où est Salomon, le grand roi si vanté ?
 Où, le guerrier Samson, jadis si redouté ?
 Où, ce bel Absalon, que tout regard admire ?
 Qu'est devenu César avec son vaste empire ?
 Où sont tant de pillards qui se vautraient dans l'or
 Et dont chaque repas épuisait un trésor ?
 Tous ces grands potentats, ces princes de la terre,
 Meurent en un clin d'œil et sont clos dans leur bière :
 Tant d'orgueil n'est que cendre et pâture des vers.
 O vil néant des noms dont fut plein l'univers !
 La gloire est un éclair, et la joie est un songe.
 Fi de ces vanités dont le souci nous ronge !
 Pense aux choses d'en haut ; tourne ton cœur aux cieux :
 Qui méprise le monde a seul l'art d'être heureux.

La concordance n'est-elle pas frappante avec l'extrait suivant du chapitre sur la *Vanité du monde* ?

Où sont maintenant ces princes, ces grands potentats du temps jadis, qui dominaient sur tant de têtes et de terres, qui

1. Voir GENGE. *De Imitatione Christi. Parisiis*, 1826. — Genge donne, d'après le manuscrit Lebeuf, le vieux texte latin des pages que j'ai présentées comme le préambule naturel de l'Imitation, et qui, au XV^e siècle, en étaient la conclusion dans les exemplaires si universellement répandus de l'*Internelle Consolacion*.

possédaient tant d'or et d'argent, qui édifiaient châteaux et villes, qui se soumettaient rois et royaumes? Où est le bel Absalon? Où est Alexandre le conquérant? Où est Samson le fort? Où est le tout-puissant César? Qu'est-il advenu des glorieux empereurs?... Hélas! tout est passé, tout est évanoui, tout est anéanti. Rien d'eux ne reste, pas même leur poussière qu'on ne peut discerner des autres poussières, depuis que leurs corps, mis en terre, sont pourris et dévorés des vers. (*Voir ci-dessus page 3*).

Dans son hymne latin : SALUT, Ô ROI DES ANGES¹, Jacopone ne s'est-il pas rappelé ces passages du XXI^e chapitre du livre III de l'Imitation, où l'âme chrétienne demande à Dieu de se reposer en lui « *par-dessus les anges et les archanges* », parce qu'il est le « *seul Très bon, le seul Très-haut, le seul Très-puissant* »; parce qu'il y a en elle une plénitude de tendresse que peut seul satisfaire « *son époux bien-aimé, le pur objet de son amour, le roi de toutes les créatures* », et parce qu'elle « *porte avec douleur le poids de son infortune en cette vallée des misères* ». Résignée, elle conclut : « *Louange à vous, ô Sagesse du Père !* »

Je traduis Jacopone :

Vous êtes le Très-haut doux envers qui l'offense ;
 Vous êtes le Très-bon dont la toute-puissance
 Joint la pleine justice à la pleine clémence.
 O grande, ô merveilleuse infinité d'amour!
 Que ma pure tendresse obtienne un doux retour!
 Infortuné pour qui cette terre est sans charmes
 Arrachez-moi, Seigneur, à ce vallon des larmes !
 C'est vous l'arbitre saint de toute vérité,
 Le roi dont le pouvoir régit l'immensité :
 Je vous loue et vénère,
 O Sagesse du Père.

1. C'est au verso du folio qui au recto contient cette hymne, (*folio 109*), que se trouve, dans un manuscrit de notre bibliothèque nationale, le *Stabat* de la Vierge près de la crèche : *Stabat mater speciosa — Juxta fœnum gaudiosa — Dum jacebat parvulus*. Le *Stabat* de la Vierge au pied de la croix, cette complainte sublime, vient après.

J'arrive aux poésies italiennes de Jacopone.

La vie de Jésus-Christ y est représentée dans un cantique comme *le miroir de la vérité* et, dans un autre cantique, comme *le miroir sans tache de la perfection* :

*Vita di Jesu Christo
Specchio di veritate...
Vita di Jesu Christo,
Specchio immacolato,
Il tuo perfetto stato.
Mostra la mia vittade.*

Le poète s'écrie :

O Christ, c'est toi que je contemple ;
Je fais ma loi de ton exemple
Et dans mon cœur te dresse un temple.

(CANTIQUE SUR SA CONVERSION.)

Jésus-Christ, mon amour,
Dans mon cœur fais le jour ;
Verse-lui ta lumière !
Qu'il suive ta bannière !
Si ta clarté ne luit,
On marche dans la nuit.

(PRIÈRE AU CHRIST QUI ÉCLAIRE ET ENFLAMME.)

N'y a-t-il pas là un écho du début de *l'Imitation* ?

On se souvient des premières pages de *l'Imitation* disant : « Que te sert de discuter avec profondeur sur la Trinité, si tu manques d'humilité et ainsi déplais à la Trinité?... L'humble paysan qui sert Dieu est préférable au philosophe superbe qui néglige son âme. A quoi bon cette grande subtilité à disputer sur des choses cachées et obscures?... Plus un homme s'est avancé intérieurement en simplicité et en unité, plus il va loin et sans effort dans l'intelligence des choses les plus relevées, car il reçoit d'en haut la lumière... Ce n'est pas qu'il

faillie blâmer la science. Elle est bonne en soi. Mais il faut toujours lui préférer une conscience droite, et une vie vertueuse... Combien dans le monde se perdent par vain savoir ! » A ces réflexions des trois premiers chapitres de l'*Imitation* répondent les passages suivants de la poésie initiale de Jacopone, intitulée RENONCEMENT AU MONDE :

Sans doute la science est de source divine ;
 C'est un creuset où l'or de bon aloi s'affine ;
 Mais vois en tous pays tant de docteurs fameux
 Égarés et perdus par leurs sophismes creux.
 Qu'Aristote, Platon ou Socrate en murmure !
 Sans tant philosopher, une âme simple et pure
 Que le céleste amour avive de son feu
 S'élève d'elle-même et monte jusqu'à Dieu.
 Donc, trêve aux longs calculs, aux graves aphorismes,
 Aux mots insidieux, aux trompeurs syllogismes.
 Que me sert de sonder comment la trinité
 Se concilie en Dieu avec son unité,
 Si je règle mes mœurs en homme sans lumière ?
 Beaucoup savoir n'est rien ; le tout est de bien faire ¹.
 Fi des subtilités de tant d'habiles gens !
 Je veux être un rustique, un simple homme des champs,
 Un fou même, mais fou de ta sainte folie,
 O croix, qui de la mort fais éclore la vie.

Dans le chapitre sur la vie religieuse, l'*Imitation* dit :
 « L'habit ni la tonsure ne font les religieux, mais le
 changement des mœurs et la mortification entière des

1. Ici le poète intercale du latin à côté de l'italien :

*Non sufficit ut sciamus,
 Sed ut bonum peragamus.*

De même, dans son ode *Descends, Esprit saint*, Jacopone a mêlé aux vers écrits en italien des vers écrits dans une langue étrangère, langue que son commentateur, frère François resatti de Lugnano n'a pu reconnaître et que je ne reconnais pas davantage. Il est arrivé à Dante et à Pétrarque de suivre dans leurs canzones l'exemple donné ici par Jacopone.

passions. » Dans sa satire contre les religieux restés mondains, Jacopone dit :

Ils ont changé d'habit mais non changé leurs cœurs
Et sous la peau d'agneau des loups gardent les mœurs.

L'Imitation dit, dans le chapitre sur la pensée de la mort : « Si tu vis jamais quelqu'un mourir, songe que tu passeras par le même chemin. » Jacopone dit :

Vis-tu jamais quelqu'un mourir ?
Pense qu'il te faudra franchir
Le même terrible passage¹ (*orrendo porto*).

Dans le chapitre sur les punitions de la vie future, *l'Imitation* dit que les impudiques « baigneront dans un fleuve de poix brûlante et de soufre fétide ». Dans son cantique *L'anima che e vitiosa*, Jacopone dit que « la luxure fétide verse dans l'âme des torrents de soufre enflammé et la laisse triste ».

Dans le chapitre *Avoir le cœur pur et l'intention droite*, *l'Imitation* dit : « L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre, la simplicité et la pureté. La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection. La simplicité a Dieu seul en vue, la pureté l'atteint et le goûte. » Jacopone dit, dans son cantique AVIS POUR LA PERFECTION :

Pour atteindre au repos des sphères éternelles

Les pieds de chair (*passi carnali*) servent de peu ;

Le cœur pur (*puro affetto*), l'esprit droit (*purgato intelletto*) sont
[les deux grandes ailes (*due ali*)

Qui portent l'homme jusqu'à Dieu.

1. Il est à remarquer même que deux manuscrits de *l'Imitation*, notamment le très ancien manuscrit allemand du monastère de Mœlk (qui ne contient que le premier livre), au lieu d'employer la conjonction *si*, usent de la même forme interrogative qu'on trouve dans Jacopone : Vis-tu jamais quelqu'un mourir ?

Dans le vieux recueil du jésuite allemand Raden, les deux derniers

A travers la diversité des chants de Jacopone, tout aussi bien que dans les œuvres des grands mystiques, depuis Hugues de saint-Victor jusqu'à François de Sales, on peut suivre la progression de *la vie purgative*, où l'homme se purifie de ses vices sous l'influence de la crainte, à *la vie illuminative*, où l'âme est en communion avec Dieu qui l'éclaire; et de la vie *illuminative* à la vie *unitive*, où l'âme est unie avec Dieu par l'exercice du pur amour. De même que dans l'*Imitation* le troisième livre tient plus de place que les autres réunis, c'est l'amour divin et la consolation divine qui ont inspiré à Jacopone le plus grand nombre de ses cantiques.

Sans relever d'autres concordances de texte, je vais traduire quelques fragments qui montreront combien Jacopone était imprégné des doctrines de l'*Imitation*.

Qu'est-il advenu de ton âme
Hélas! non exempte de blâme,
Fier disputeur qui, dans Paris,
Du savoir remportais le prix ?

La mort te mène à cette école (*a quella scola*)
Où la pensée et la parole
Ont pour juge la vérité,
Où triomphe l'humilité.

Silence aux habiles sophismes !
Silence aux subtils syllogismes !
Bien dire ici ne sert de rien ;
Le grand point est d'avoir fait bien.

Ici tel dont la langue altièrè,
Savante sur toute matière,

vers différent ; mais la similitude persiste : Vis-tu jamais quelqu'un mourir ? — Songe qu'il nous faut tous finir — Par franchir le même passage. (*Ché tuttè dovemo venire. — A quel medesimo porto*).

Confondait le plus entendu,
 Reste muet et confondu.

SUR LA MORT DU FRÈRE RANALDO
*Grand docteur, grand prédicateur, mais
 grand contempteur de ses humbles frères
 (Minori fraticelli).*

La vie humaine est un combat sans fin ;
 Jamais la paix, et toujours le chagrin.
 En toi tout ment, monde faux et volage :
 Pour nous payer de notre humble servage
 Tu nous soumetts aux plus rudes travaux
 Et sur nos pas ne sèmes que des maux.

(LA VIE PEINEUSE DE L'HOMME.)

Comment crois-tu pouvoir connaître le repos
 Quand le monde te tient au milieu de ses flots ?
 Tire-toi d'une mer où sévit la tempête ;
 Détache-toi de tout ; fais du ciel la conquête.

(AVIS POUR LA PERFECTION.)

Je ferai désormais de ma vie une mort ;
 Adieu, adieu le monde, avec son faux trésor
 D'honneurs, d'amusements, de voluptés trompeuses...

(ADIEUX AU MONDE.)

Le vase de fer souffre avec docilité
 Les grands coups de marteau qui feront sa beauté ;
 Homme, souffre de même en toute patience,
 Pour devenir meilleur, les coups de la souffrance.

(LE CHEMIN DE L'AMOUR — A FRÈRE JEAN SON AMI.)

La volonté c'est le fort laboureur,
 Souffrant le froid et souffrant la chaleur,
 Toujours courbé sur la glèbe stérile
 Que ses sueurs doivent rendre fertile.

(LA LUTTE DU PÊCHEUR CONTRE LUI-MÊME.)

A vous la grâce, à vous la force, ô larmes,
 Car vous avez d'irrésistibles charmes
 Qui font qu'allant aux pieds du Seigneur irrité,
 Vous faites choir et se briser les armes
 Que prêtait la justice à sa sévérité.

(AVIS POUR LA VIE D'AMOUR.)

Tout me parle d'aimer. L'amour me transfigure ;
 Je ne suis plus en moi : dans toute la nature
 C'est toi, c'est toujours toi qui t'offres à mon cœur,
 Toi qui mourus pour moi, doux Christ, ô mon Sauveur !

(L'ÂME POSSÉDÉE PAR L'AMOUR.)

Je n'ai rien et j'ai tout ; l'esprit de liberté
 Change en un paradis mon humble pauvreté.
 Qu'importe de quels maux le sort me fait la proie,
 O Jésus, mon espoir, et ma vie et ma joie !
 Je ne crains pas l'enfer, je ne veux pas le ciel ;
 C'est toi seul que je veux, mon amour éternel !

(LES CIEUX DE LA PAUVRETÉ.)

Que jusqu'au dernier jour toute peine m'accable !
 Deux très forts boucliers me font invulnérable :
 La haine de moi-même et l'amour du prochain,
 Dont le brûlant foyer est dans l'amour divin.
 Est-il des coups du mal que l'amour ne surmonte ?

(AU PAPE. DE SA PRISON.)

La contemplation est le don sans pareil
 Qu'obtiennent les vertus jointes à la prière,
 Et, comme le nuage en face du soleil,
 Tout le savoir humain fuit devant sa lumière.

(AVIS POUR LA VIE D'AMOUR.)

Mon âme, crains surtout de tomber aux abîmes
 A l'heure où tu te sens sur les plus hautes cimes.
 Tiens-toi toujours timide, en grande humilité,
 Sans rien attribuer à ton infirmité ;
 Implore simplement la divine puissance :
 « O Seigneur, ô ma vie, en vous j'ai confiance.
 Ne suis-je pas encore et coupable et mauvais ?
 Que si j'ai rien de bon, c'est un de vos bienfaits ;
 Tout mal me vient de moi ; tout bien de votre grâce...

(AVIS POUR LA VIE D'AMOUR.)

¹Savoir jouir de Dieu certes est un grand bien,
 Mais c'est un plus grand bien de savoir sans soutien

1. Je traduis ici une prose latine que Jacopone a intercalée après les quatre premiers vers de son épître écrite en vers italiens.

Rester privé de Dieu. Dans ces heures d'épreuve,
 L'espérance, l'amour et la foi font leur preuve ;
 L'âme alors sait trouver dans la pierre le miel,
 L'huile dans le rocher, et dans l'enfer le ciel.

(A FRÈRE JEAN.)

Dans l'un des deux manuscrits de la bibliothèque nationale, le titre latin mis en tête des poésies italiennes de Jacopone est celui-ci : *Hymnes pour l'utilité et la consolation de tous ceux qui désirent imiter Notre-Seigneur en suivant sur ses traces le chemin de la croix et des vertus*. Dans l'autre, les Poésies sont accompagnées d'un petit traité en langue italienne, où Jacopone dit : *Qui veut parvenir par la plus courte et la plus droite voie à la connaissance de Dieu et de la vérité doit se dépouiller de toute attache aux créatures et se jeter totalement en Dieu sans rien réserver pour soi-même*.

Je terminerai par un détail assez curieux. Dans plusieurs manuscrits de l'*Imitation*, le titre latin du chapitre xxvi du livre III est ainsi conçu : *DE L'EXCELLENCE DE LA LIBERTÉ D'ESPRIT, laquelle s'acquiert plutôt par l'oraison que par la lecture*. Ces derniers mots sont évidemment une glose ajoutée après coup ; car, dans le chapitre, il n'est rien dit ni du profit qu'on a à lire, ni du profit qu'on a à prier ; il n'est question que de la nécessité d'être délié de toutes les attaches sensibles et entièrement tourné vers Dieu. Or, dans une de ses poésies, Jacopone, traduisant en quelque sorte le titre imaginé par de pieux commentateurs, s'exprime ainsi :

*A Dio diriza sempre la tua intentione ;
 Legere e bono, ma piu l'orazione... vale.*

Tourne toujours vers Dieu ta droite intention :
 Sans doute lire est bien ; mais mieux vaut l'oraison.

On pourra à la rigueur supposer ou bien que les similitudes entre *l'Imitation* et les *Cantiques spirituels* sont l'effet de pures rencontres, ou bien que c'est l'auteur de *l'Imitation* qui se serait inspiré de frère Jacopone. Mais que d'in vraisemblance dans l'une et dans l'autre hypothèse ! Les concordances sont trop frappantes pour être fortuites ; et l'incommensurable supériorité de l'auteur de *l'Imitation* ne permet pas de supposer qu'il ait pu être le copiste de Jacopone.

Si mes conjectures sont exactes, *l'Imitation* est venue au jour quand l'essor religieux du moyen âge venait d'atteindre son point culminant, à l'aube de la seconde moitié du XIII^e siècle, dans la période de cinquante années qui sépare la canonisation de François d'Assise (1228) de la composition des premières hymnes de Jacopone (1278). L'erreur est égale de ceux qui la rapportent au temps de saint Bernard et de ceux qui la rapportent au temps de Gerson. Elle fut longtemps le trésor de quelques monastères, avant d'entrer dans le domaine public.

C'est en 1278 que Jacopone écrivit sa pièce latine contre la *vaine gloire* et sa pièce italienne sur le *Renoncement au monde*, dont il se servit comme de lettres d'introduction pour se faire admettre chez les franciscains. Or dans ces deux poésies Jacopone s'est visiblement inspiré de *l'Imitation*, comme il s'inspira d'elle dans plusieurs de celles qui suivirent. De là suit que *l'Imitation* devait exister avant l'année 1278. Mais elle n'existait pas encore quand vivait François d'Assise, puisque son auteur (*voir pages 211, 388, 392*), mentionne François avec le titre de *saint* qui lui fut donné deux ans après sa mort en 1228, et cite de lui un mot, peut-être rappelé de mémoire, peut-être em-

prunté à l'histoire de sa vie par saint Bonaventure.

D'autre part, on a vu : 1° les raisons qui empêchent d'attribuer l'Imitation à l'Allemand Thomas de Kempen, dit Thomas A Kempis, chanoine régulier de la maison du Mont-Saint-Agnès, dans les Pays-Bas, (*pages 242, 243*) ; 2° les raisons qui obligent de l'attribuer à un Français (*pages XI, XII*) ; 3° les raisons qui empêchent de l'attribuer à Gerson (*pages X, XI, 48, 53, 54, 65, 66, 142, 143*) ; 4° les raisons qui permettent d'affirmer que son auteur était un moine, et que ce moine appartenait à l'ordre des bénédictins (*pages X, XI, XII, 168, 233*).

J'avoue qu'on pourrait tirer des textes de Jacopone un argument, argument d'ailleurs assez faible, en faveur de l'opinion qui prête à l'Imitation une origine italienne.

J'ai combattu cette opinion (*page XII*), tout en reconnaissant que si, par impossible, l'auteur de l'Imitation n'était pas un Français, ce serait un Italien plutôt qu'un Allemand ou un Flamand.

Parce que le manuscrit d'Arona porte le nom de Jean Gersen, on a imaginé un problématique abbé de Verceil, nommé Jean Gersen, qui serait l'auteur de l'Imitation, et on a oublié qu'au xv^e siècle, les Italiens eux-mêmes, quand ils éditèrent l'Imitation, l'attribuaient à un Français, soit à saint Bernard dont le nom figure sur six manuscrits, soit à Jean Gerson.

Jean *Gersen* est le nom même de Jean *Gerson* altéré d'après la prononciation allemande. Deux vieux manuscrits allemands, celui de Wolfembuttet et celui de Reichesberg portent ce nom *Jean Gersen*, avec la mention *chancelier de Paris* ; et c'est cette mention qu'on retrouve dans un manuscrit de Florence et dans un

manuscrit de Vérone, avec la même altération du nom de Gerson. Le manuscrit de Mantoue fait mieux : il illustre l'appellation *Gersen* par une reproduction de l'épitaphe de Gerson telle qu'on peut la lire sur son tombeau à Lyon.

Mais qui donc était-il exactement, en quel cloître habitait-il, quel nom portait-il ce moine sublime, d'une foi si ardente, d'un cœur si tendre, auteur du plus beau livre d'amour qui ait jamais été écrit? Nous arrivons bien à établir que l'auteur de l'*Imitation* n'était ni un tel, ni un tel, qu'il a dû vivre à telle époque, appartenir à tel ordre religieux et à telle nationalité, mais non à préciser qui il était. Résignons-nous à ne pas le savoir, malgré les centaines de volumes écrits là-dessus; et consolons-nous de cette victoire de son humilité sur notre curiosité en relisant ces lignes qui sont comme des fragments de son testament spirituel semés en divers endroits de son œuvre : « Aime d'être ignoré et tenu pour néant. Il te faut considérer comme un précieux avantage de ne point posséder de ces dons qui reluisent au dehors et qui provoquent la louange et l'admiration. Ne poursuis pas cette ombre qu'on appelle un grand nom. L'universel applaudissement des hommes ne saurait toucher une âme dont l'espérance repose en Dieu. Ceux qui parlent ne sont rien; ils passeront avec le son de leurs paroles. Mon Dieu, faites que je meure à tout ce qui est du siècle et que je mette ma joie à rester inconnu au monde! — L'amour de la pure vérité doit être l'attrait de toute lecture. Quel est le crédit de l'écrivain? A-t-il peu ou beaucoup de littérature? Questions indifférentes. Regardez à la parole. N'importe qui l'a dite. L'essentiel est ce qu'elle dit. »

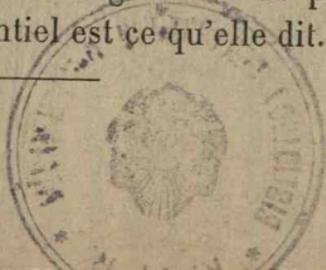


TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE	V
INTRODUCTION	VII
PRÉAMBULE DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST	1

LIVRE PREMIER

AVIS POUR L'INITIATION A LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE I. — Imiter Jésus-Christ et mépriser les vanités du monde.	5
CHAPITRE II. — Se connaître et avoir toujours un humble sentiment de soi-même	7
CHAPITRE III. — Laisser là les docteurs et écouter en soi la vérité.	9
CHAPITRE IV. — Être discret et réservé	13
CHAPITRE V. — Lire pour s'édifier	14
CHAPITRE VI. — Combattre les désirs déréglés	15
CHAPITRE VII. — Fuir la vaine espérance et l'orgueil.	16
CHAPITRE VIII. — Éviter la trop grande familiarité.	17
CHAPITRE IX. — Avoir l'esprit d'obéissance et de soumission	18
CHAPITRE X. — Éviter la superfluité des paroles	19
CHAPITRE XI. — Chercher dans la vertu la paix du cœur.	20
CHAPITRE XII. — Mettre à profit les peines et les contrariétés	23
CHAPITRE XIII. — Lutter contre les tentations.	24
CHAPITRE XIV. — Éviter tout jugement téméraire et n'être point attaché à son propre sens.	27
CHAPITRE XV. — Bien faire par principe de charité.	28
CHAPITRE XVI. — Supporter les défauts du prochain	30
CHAPITRE XVII. — De la vie religieuse.	31
CHAPITRE XVIII. — De l'exemple des saints.	32
CHAPITRE XIX. — Des exercices d'un bon religieux.	35
CHAPITRE XX. — Aimer la solitude et le silence	39
CHAPITRE XXI. — Ouvrir son cœur à la componction.	43
CHAPITRE XXII. — Considérer l'humaine misère	45

CHAPITRE XXIII. — Penser à la mort	49
CHAPITRE XXIV. — Nous représenter comment nous serons jugés et punis	54
CHAPITRE XXV. — Travailler ardemment à amender notre vie . .	58

LIVRE SECOND

AVIS POUR L'AVANCEMENT DANS LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE I. — Être intérieur	64
CHAPITRE II. — Être humble et soumis à Dieu	68
CHAPITRE III. — Vivre en paix avec soi et avec les autres	69
CHAPITRE IV. — Avoir le cœur pur et l'intention droite.	71
CHAPITRE V. — Être attentif à soi-même.	72
CHAPITRE VI. — N'aspirer qu'à la joie d'une bonne conscience . .	74
CHAPITRE VII. — Aimer Jésus par-dessus toutes choses.	76
CHAPITRE VIII. — Jouir de la familiarité que l'amour établit entre le fidèle et Jésus	77
CHAPITRE IX. — Savoir se résigner à être privé de toute consolation.	80
CHAPITRE X. — Être reconnaissant à Dieu de ses consolations et de ses grâces	85
CHAPITRE XI. — Être du petit nombre de ceux qui se quittent eux- mêmes pour souffrir avec Jésus.	87
CHAPITRE XII. — Suivre la route royale de la sainte croix	90

LIVRE TROISIÈME

LA VIE INTÉRIEURE ET SES CONSOLATIONS

CHAPITRE I. — De l'entretien intérieur du Christ avec l'âme fidèle.	98
CHAPITRE II. — Que la vérité parle au dedans du cœur sans bruit de paroles	99
CHAPITRE III. — Jésus-Christ, le bien-aimé de l'âme, le maître inté- rieur, enseigne au fidèle, son disciple, que la parole de Dieu doit être écoutée avec humilité, et il déplore que plusieurs n'en tien- nent pas compte	101
CHAPITRE IV. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut vivre devant Dieu dans la vérité et l'humilité	105
CHAPITRE V. — Le fidèle exalte les merveilleux effets de l'amour divin.	107
CHAPITRE VI. — Jésus-Christ enseigne au fidèle comment se prouve le véritable amour	111
CHAPITRE VII. — Jésus-Christ exhorte le fidèle à cacher les grâces reçues et à se garder de l'assurance comme du découragement.	114

CHAPITRE VIII. — Le fidèle atteste qu'il se tient pour un néant en présence de Dieu	117
CHAPITRE IX. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut rapporter tout à Dieu, comme à notre dernière fin.	119
CHAPITRE X. — Le fidèle témoigne combien il est doux de mépriser le monde pour servir Dieu	120
CHAPITRE XI. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut contrôler et modérer les désirs du cœur.	123
CHAPITRE XII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle comment il se formera à la patience et combattra la sensualité	125
CHAPITRE XIII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à être humble et soumis comme lui-même le fut sur la terre	127
CHAPITRE XIV. — Le fidèle reconnaît la nécessité d'envisager les secrets jugements de Dieu pour ne pas tirer vanité des bonnes œuvres	128
CHAPITRE XV. — Jésus-Christ recommande au fidèle de vouloir ce que Dieu veut; et le fidèle demande à Dieu la grâce d'accomplir en tout sa volonté.	130
CHAPITRE XVI. — Le fidèle reconnaît que la véritable consolation ne doit être cherchée qu'en Dieu.	133
CHAPITRE XVII. — Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le devoir de s'en remettre à Dieu et de le bénir, à toutes les heures bonnes ou mauvaises.	134
CHAPITRE XVIII. — Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le devoir de souffrir avec constance les misères de cette vie à l'exemple de Jésus-Christ	136
CHAPITRE XIX. — Jésus-Christ enseigne au fidèle le support des injures et l'éclaire sur les marques de la véritable patience	138
CHAPITRE XX. — Le fidèle confesse à Dieu son infirmité et déplore sa faiblesse en face des misères de cette vie	140
CHAPITRE XXI. — Le fidèle reconnaît qu'il faut établir son repos en Dieu, par-dessus toutes les sortes de biens, et remercie le maître intérieur de revenir à lui après l'avoir délaissé	142
CHAPITRE XXII. — Le fidèle témoigne qu'on doit toujours se remémorer les dons de Dieu et être content, si petits soient-ils.	147
CHAPITRE XXIII. — Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur quatre choses propres à procurer une grande paix, et prières du fidèle.	149
CHAPITRE XXIV. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à éviter les vaines sollicitudes et toute curieuse recherche sur la conduite des autres.	152
CHAPITRE XXV. — Jésus-Christ enseigne au fidèle en quoi consistent la solide paix du cœur et le véritable renoncement.	153
CHAPITRE XXVI. — Le fidèle demande à être délié de toutes les attaches sensibles pour acquérir la liberté de l'esprit.	156
CHAPITRE XXVII. — Jésus-Christ explique que ce qui éloigne le plus l'homme du souverain bien c'est l'amour de soi-même; et le fidèle implore la grâce de se donner à Dieu sans réserve.	157

CHAPITRE XXVIII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne pas se laisser troubler par les langues médisantes	160
CHAPITRE XXIX. — Le fidèle, sous le coup de la tribulation, invoque Dieu et le bénit.	161
CHAPITRE XXX. — Jésus-Christ enseigne au fidèle comment il faut demander le secours divin et avoir confiance dans le retour de la grâce	162
CHAPITRE XXXI. — Le fidèle confesse qu'il faut s'élever au Créateur par-dessus les créatures et n'avoir égard qu'à la pureté du cœur.	165
CHAPITRE XXXII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à quitter tout pour trouver tout.	168
CHAPITRE XXXIII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle que l'instabilité est le propre du cœur de l'homme et qu'il faut avoir Dieu pour unique fin.	170
CHAPITRE XXXIV. — Le fidèle proclame combien il est doux de goûter Dieu en toutes choses et de l'aimer par-dessus toutes choses	172
CHAPITRE XXXV. — Jésus-Christ donne courage au fidèle et lui enseigne que, durant cette vie, on est toujours en butte aux épreuves	174
CHAPITRE XXXVI. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne craindre que Dieu, et non les vains jugements des hommes.	176
CHAPITRE XXXVII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à quitter tout et à se quitter soi-même pour obtenir la liberté du cœur.	178
CHAPITRE XXXVIII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à n'être point dupe des apparences extérieures, à conserver l'empire sur lui-même et à implorer Dieu dans les périls.	180
CHAPITRE XXXIX. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne point s'empresser mal à propos et à remettre ses intérêts à Dieu	181
CHAPITRE XL. — Le fidèle reconnaît qu'il n'a rien de bon de soi-même, et qu'il ne peut se glorifier qu'en Dieu	182
CHAPITRE XLI. — Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le mépris de tout honneur temporel.	185
CHAPITRE XLII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il ne faut pas faire dépendre notre paix des hommes.	186
CHAPITRE XLIII. — Jésus-Christ oppose ses enseignements à la vaine science du siècle.	187
CHAPITRE XLIV. — Dialogue de Jésus-Christ et du fidèle sur le devoir de fuir les contestations et de se dépandre des choses extérieures	189
CHAPITRE XLV. — Le fidèle reconnaît qu'il ne faut pas croire tout le monde et qu'il est aisé de s'échapper en paroles.	190
CHAPITRE XLVI. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à opposer la douceur aux traits de l'injure ou de la calomnie et à mettre toute sa confiance en Dieu	194
CHAPITRE XLVII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il doit être prêt à souffrir les pires maux pour la vie éternelle.	197

CHAPITRE XLVIII. — Le fidèle s'extasie devant l'image des joies de l'éternité bienheureuse qu'il oppose aux misères de cette vie . . .	199
CHAPITRE XLIX. — Jésus-Christ encourage le fidèle dans son désir de la vie éternelle et explique que Dieu nous soumet à des épreuves, mais que de grands biens récompenseront les bons combattants.	203
CHAPITRE L. — Le fidèle, visité par l'affliction, bénit Dieu et se remet entre ses mains.	207
CHAPITRE LI. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à ne pas se désespérer aux moments de sécheresse, et à s'attacher aux œuvres infimes quand il manque de force pour les sublimes.	212
CHAPITRE LII. — Le fidèle reconnaît qu'il doit se juger digne de châtiments plutôt que de consolations.	213
CHAPITRE LIII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il faut se détacher des choses terrestres et se vaincre soi-même pour jouir des dons de la grâce.	215
CHAPITRE LIV. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à discerner les différents mouvements de la nature et de la grâce	217
CHAPITRE LV. — Le fidèle confesse la corruption de la nature et l'efficacité de la grâce.	224
CHAPITRE LVI. — Jésus-Christ enseigne au fidèle à faire abnégation de soi et à l'imiter en portant sa croix	227
CHAPITRE LVII. — Jésus-Christ exhorte le fidèle à ne pas se laisser abattre quand il tombe en quelques fautes ; et le fidèle lui rend grâce.	230
CHAPITRE LVIII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'il ne faut pas prétendre sonder ce qui passe notre intelligence, et qu'il vaut mieux imiter les saints que de discuter quels sont les plus grands d'entre eux	232
CHAPITRE LIX. — Le fidèle met tout son espoir et toute sa confiance en Dieu seul	238

LIVRE

SUR LE SACREMENT DE L'AUTEL

AVANT-PROPOS	241
CHAPITRE I. — Avec quel grand respect on doit recevoir Jésus-Christ.	244
CHAPITRE II. — Que Dieu montre dans le sacrement de l'eucharistie une grande bonté et charité envers l'homme	250
CHAPITRE III. — Qu'il est utile de communier souvent	253
CHAPITRE IV. — Que ceux qui communient dévotement reçoivent d'abondantes grâces.	256
CHAPITRE V. — De la dignité du sacrement de l'autel et de l'état sacerdotal.	260
CHAPITRE VI. — Prière du fidèle demandant à Dieu de l'instruire sur l'exercice qui doit précéder la communion.	262

CHAPITRE VII. — Jésus répond au fidèle en insistant sur l'examen de conscience et sur le ferme propos de s'amender	263
CHAPITRE VIII. — Jésus dit au fidèle qu'ainsi qu'il s'est donné pour nous sur la croix, nous devons nous donner à lui	265
CHAPITRE IX. — Que nous devons nous offrir à Dieu avec tout ce qui est à nous et le prier pour tous	267
CHAPITRE X. — Qu'il ne faut pas facilement se priver de la sainte communion.	269
CHAPITRE XI. — Comment Dieu se communique aux hommes; que le corps du Christ et la Sainte Ecriture sont nécessaires par-dessus tout à l'âme fidèle; que le ministère du prêtre est sans pareil et lui impose de grands devoirs	273
CHAPITRE XII. — Jésus-Christ enseigne au fidèle qu'on se doit préparer avec grand soin à la sainte communion.	277
CHAPITRE XIII. — Que l'âme pieuse doit aspirer de tout son cœur à l'union avec Jésus-Christ dans le saint sacrement	279
CHAPITRE XIV. — De l'ardent désir qu'ont quelques âmes saintes de recevoir le corps de Jésus-Christ.	281
CHAPITRE XV. — Que la grâce de la dévotion s'acquiert par l'humilité et par l'abnégation de soi-même.	283
CHAPITRE XVI. — Que nous devons découvrir nos nécessités à Jésus-Christ et lui demander sa grâce	285
CHAPITRE XVII. — Vœux du fidèle, impatient de recevoir Jésus-Christ.	286
CHAPITRE XVIII. — Que l'homme ne doit pas être curieux scrutateur du sacrement de l'eucharistie, mais soumettre ses sens à la foi	289

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUITE ET PARAPHRASÉE EN VERS PAR PIERRE CORNEILLE

Recueil des principaux passages.

DÉDICACE DE CORNEILLE.	293
AVANT-PROPOS DE CORNEILLE	294
Imiter Jésus et mépriser les vanités du monde.	295
La vertu prime le savoir	297
La science et les savants.	297
La circonspection.	298
Comment il faut lire	299
Le trouble des passions.	300
Fuir la présomption.	300
Inconvénients de la familiarité	301
De l'obéissance et de la sujétion.	301
La paix intérieure.	302
Utilité des traverses et des blâmes injustes	302
La résistance aux tentations	303

Des œuvres inspirées par la charité	303
Les exemples des saints	304
Les premiers moines	304
Se recueillir dans la solitude	305
Contre la dissipation	306
Contre l'empressement	306
La misère humaine	307
L'amour de la vie	308
La méditation de la mort	308
Du jugement dernier	309
Le combat contre soi-même	310
Contre le relâchement	311
S'attacher à Dieu	313
De l'humble soumission	314
Le pacifique et le tourmenté	314
Etre simple dans ses intentions et pur dans ses affections	315
Clairvoyants pour autrui, aveugles pour nous-mêmes	315
Joies de la bonne conscience	316
S'attacher à Jésus et se détacher du monde	317
Aimer Jésus par-dessus tout	317
Porter sa croix	318
L'entretien intérieur	319
L'appel du chrétien à Dieu	320
Paroles de Dieu	322
Prière à Dieu	324
Le chrétien et Jésus	324
L'amour divin	325
Courage dans l'épreuve	329
L'action de Dieu	330
Les joies de l'abnégation	330
L'empire sur ses désirs	331
Savoir souffrir	332
Plaisirs et peines des mondains	333
L'obéissance	334
Le chrétien humilié devant Dieu	336
Consolation et joie en Dieu	336
L'abandon à Dieu	338
Souffrir comme Jésus	339
Imiter la patience des saints	340
L'aveu de notre infirmité	341
Misères de la vie	343
Se reposer en Dieu par-dessus tous les biens	344
Les humbles	345
Moyens d'acquérir la paix	346
Appel au divin illuminateur	347
N'être point curieux des actions d'autrui	348
La stabilité du cœur	348
Le mépris des on-dit	349
Ne pas s'inquiéter	349
L'opinion	350
Le renoncement	350
Le sage	351

Dieu goûté en tout et par-dessus tout.	352
Contre les vains jugements des hommes.	353
Néant de l'homme.	354
L'amitié	355
Pas de paroles; des actes.	356
Le maître intérieur.	356
La calomnie	357
Patience!.	358
Cri vers Dieu.	358
Le jour de l'éternité.	358
Résignation.	359
Détachement	360
La nature et la grâce	360
La raison inefficace sans la grâce.	361
Ne jamais perdre confiance	361
Ne pas se prononcer sur la hiérarchie des saints	363
Espoir et bonheur en Dieu.	364
NOMENCLATURE DES EMPRUNTS DE L'IMITATION	367
APPENDICE. — JACOPONE DE TODI ET L'IMITATION	395

ERRATA

- Page 53, 3^e avant-dernière ligne, lisez : adresse au ciel, avec tes prières de tous les jours, tes gémissements et tes larmes.
- Page 102, ligne 11, lisez : Qui me sert et m'obéit en toutes choses.
- Page 171, ligne 14, lisez : fixant sur moi seul ses regards.
- Page 188, note, lisez : sine confusione opinionum, sine fastu honoris.
- Page 228, ligne 7, lisez : et tu remporteras la vie éternelle.
- Page 294, ligne 12, lisez : cette sainte morale.
- Page 297, ligne 8, lisez : qui pénètre les cieus sans réfléchir sur soi.
- Page 309, ligne 16, lisez : différents efforts.
- Page 331, ligne 9, lisez : O doux lien! O douce étreinte!
- Page 337, ligne 20, lisez : N'en suis-je pas au ciel l'inévitable juge?
- Page 339, ligne 10, lisez : Quand mettrai-je ma joie entière à te bénir?
- Page 359, ligne 18, lisez : Paix sans trouble, paix ferme enfin de tous côtés.
- Page 400, dernière ligne, lisez : Rader.

VERIFICAT
017

EVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

BIBLIOTECA
Centrale
Universitaria

VERIFICAT
1787